ENTO
RTARELLI

MUSEO DEL RISORGIMENTO CASTELLO SFORZESCO

DONAZIONE DOTT. ACHILLE BERTARELLI

1925

Vol. J

137

ABRÉGÉ

DES

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE

DU JACOBINISME.

Par M. l'Abbé BARRUEL.

AB
GIOV. BATTI NICOLINI

A LONDRES,
Chez Ph. le Boussonnier et Comp.

Et se trouve
A HAMBOURG et BRUNSWICK,
Chez P. F. Fauche et Compagnie.

1799.

UBO036699
N. INV. 305270
BCR J.137

CIVICHE RACCOLTE STORICHE MILANO

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS.

PREMIÈRE PARTIE.

Pages.

Conspiration des Sophistes de l'Impiété contre le Christianisme. 1

SECONDE PARTIE.

Conspiration des Sophistes de la Rebellion contre les Rois. 79

TROISIÈME PARTIE.

Suite de la Conspiration des Sophistes de la Rebellion. Des diverses espèces de Franc-Maçons ; Secrets & Complots de leurs Arrière-Loges. 127

QUATRIÈME PARTIE.

Conspiration des Sophistes de l'Impiété & de l'Anarchie. Secte des Illuminés. 203

CINQUIÈME PARTIE.

Histoire des Illuminés ; première, seconde & troisième époque. 329

SIXIÈME PARTIE.

Quatrième époque, Arrivée des Illuminés en France, les Jacobins formés par la Coalition des Conjurés contre l'Autel, le Trône & la Société; Révolution Françoise. 402

Fin de la Table.

ABRÉGÉ DES MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU JACOBINISME.

AVANT-PROPOS.

J'appelle Jacobins dans ces Mémoires, tout homme initié aux principes de cette égalité, de cette liberté désorganisatrices, qui ont produit tous les forfaits & tous les désastres de la Révolution Françoise.

En étudiant l'histoire secrète de ces hommes, de leurs chefs, de leurs profonds adeptes, j'ai vu leur secte moins odieuse par les forfaits qu'elle a déjà commis, qu'elle n'est redoutable par l'immensité, l'universalité de ceux qu'elle médite encore. Les Nations Etrangères ont frémi sur le sort de la France; elles ne savent pas assez celui qui les attend, si le Jacobinisme l'emporte. C'est pour le prévenir, autant qu'il est possible, que je consacre ces Mémoires à tirer des

nent ensevelies, la triple conspiration, la triple secte dont ils ne sont eux-mêmes que le désastreux résultat. L'ordre que je suivrai pour dévoiler ces sectes & ces conspirations, sera absolument le même que celui dans lequel elles se sont formées.

1° *Conspiration des* Sophistes de l'Impiété *contre le Dieu du Christianisme, contre toute Religion Chrétienne sans exception, sans distinction du Protestant ou du Catholique, de l'Anglican ou du Presbytérien ; contre tous les autels de Genève, de Londres, d'Amsterdam, comme contre tous ceux de Paris ou de Rome.*

2° *Conspiration des* Sophistes de l'Impiété & de la Rebellion *contre tous les Rois.*

3° *Conspiration des* Sophistes de l'Impiété & de l'Anarchie *contre toute Religion, & contre tout Gouvernement, sans exception même des Républiques, contre toute société civile & toute propriété quelconque.*

La première de ces conspirations fut celle de ces hommes appelés Philosophes. La seconde, celle des Philosophes réunis aux Arprofondes ténèbres où les Jacobins les tien-

rière-Loges des Franc-Maçons. (*) *La troisième, celle des Philosophes & des Arrière-Maçons réunis aux Illuminés. La coalition des Philosophes, des Arrière-Maçons & des Illuminés forma les Jacobins.*

En démontrant comment cette coalition de la triple secte, sous ce nom de Jacobins, continue, propage & perpétue la triple conspiration, le résultat de nos Mémoires sera de dire aux Peuples : à quelque Religion, à quelque Gouvernement, à quelque rang de la société civile que vous apparteniez, si le Jacobinisme triomphe, c'en est fait de votre Religion, de vos Lois, de vos Propriétés, de tout Gouvernement, de toute Société civile. Vos richesses, vos champs, vos maisons, jusques à vos chaumières, jusques à vos enfans, tout cesse d'être à vous. Vous avez cru la révolution des Jacobins terminée en France; & la révolution, en France même, n'est qu'un premier essai des Jaco-

---

(*) Je dis les Arrière-Loges, parce qu'il s'en faut bien que tous les *Franc-Maçons* connoissent les conspirations des Arrière-Loges, ou soient hommes à entrer dans l'esprit de ces conspirations.

bins; & les vœux, les sermens, les conspirations du Jacobinisme s'étendent sur l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, sur toutes les Nations, comme sur la France.

Je sais qu'il faut des preuves, quand on dénonce aux Peuples des complots de cette nature & de cette importance; celles que j'ai eu soin de recueillir des archives des Conjurés & des monumens les plus authentiques, ont produit les quatre volumes dont je donne ici l'abrégé. Dans cet abrégé même, j'en laisserai assez pour qu'il ne reste point de doute sur la réalité, sur l'objet, les moyens, les progrès, les adeptes & la coalition des Sectes conjurées. Je commence par celle de ces hommes qui s'arrogèrent le nom de Philosophes, & que j'appellerai bien plus justement les Sophistes de l'Impiété.

OBSERVATIONS

SUR

QUELQUES ARTICLES DU MONTHLY REVIEW,

RELATIFS AUX MÉMOIRES SUR LE JACOBINISME.

IL est des Journalistes dont le suffrage m'est précieux, parce que je connois les services qu'ils rendent au public, en propageant les bons principes. Il en est dont l'éloge me seroit odieux parce que sous le masque des sciences, il ne servent que la cause de l'impiété & de la rebellion. Je ne lis pas assez habituellement Mr. Griffith, ou bien son *Monthly Review*, pour savoir dans quelle classe il faut le ranger, lui ou son lieutenant, & son faiseur. Mais il seroit fâcheux que l'on pût en juger par le compte qu'ils ont rendu de mes Mémoires sur le Jacobinisme. Dans l'appendice au 25e volume de leur Journal, il ont amalgamé des imputations, sur lesquelles je laisserois à tout lecteur le soin de prononcer, s'il s'agissoit d'une dispute purement littéraire, mais j'ai dénoncé la conspiration la plus redoutable qui ait jamais été tramée contre la religion & la société; je dois à ma cause, je me dois à moi-même de prouver à qui conviennent les accusations de *mauvaise foi*, *de tours d'adresse*, *& d'une perfide ingénuité*. Heureusement la tâche n'est pas bien difficile.

1. Mr. Griffith me fait la grâce de trouver passables, satisfaisantes même, les preuves que je donne de la *Conspiration des Sophistes contre l'autel*. Mais celle des *Sophistes contre le trône* lui semble, nous dit-il, *si imparfaitement* démontrée, que jusqu'ici il croit devoir attribuer l'extinction de la royauté en France, à des circonstances locales, bien plus qu'aux vœux & aux complots des chefs de la Révolution. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Jacobins ne seroient pas fâchés que l'on s'en tînt à cette opinion ; c'est que les Jacobins aussi prétendent avoir le droit de dire à nos Rois : si nous en voulons à votre trône, prenez-vous-en à vous-mêmes ; ce sont vos perfidies & votre despotisme qui bien plus que Brissot & Syeys ont détrôné Louis XVI ; qui bien plus que Péthion & Robespierre ont fait tomber sa tête. C'est surtout la tyrannie de Louis XVI, qui nous a inspiré le vœu si public, de ne pas laisser un seul Roi sur la terre. Mais ce qu'il y a de vrai aussi, c'est que M. Griffith aime bien mieux prononcer sur mes preuves, que les citer ou les analyser, de peur que ses lecteurs ne les trouvent démonstratives. Pas la moindre mention des lettres, des systèmes, du Club des sophistes d'Holbach, du Comité central, des émissaires du grand Orient, des déclamations, des aveux si formels des conjurés eux-mêmes, des adeptes Leroi, Condorcet, Gudin, Laméthrie, ou des confrères Journalistes du Mercure. Tout cela prouveroit, que Mr. Griffith est difficile en fait de preuves, quand il lui plaît de l'être ; & qu'il sait au moins les taire, sinon les réfuter. Il est tant d'hommes qui jugent sur la parole du *Magister*, qu'il ne vaut pas la peine de leur donner des raisons. Vous verrez que Mr. Griffith ne daignera pas faire mention de ce Walpole qui nous parloit si positivement & il y a si long temps, de la conspiration des sophistes contre le trône. Mr. Griffith

aime à fermer les yeux, je ne sais pas les faire ouvrir de force.

2. Mr. Griffith nous dit aussi que j'ai parfaitement tort en faisant de *l'égalité & de la liberté*, le secret des Maçons. Ici j'étois presque tenté de ne voir dans Mr. Griffith qu'un frère dupe; mais il a ses raisons pour paroître en savoir plus que moi.

Il nous montre des correspondances, des ambassades établies entre les grandes Loges de Londres, & de Berlin, dès 1776, dans un temps où celle-ci *étoit le foyer de convergence, le centre dans lequel venoient se réunir tous les rayons de la philosophie moderne*; & puis il ajoute: *ces ambassades n'étoient-elles que des jeux d'enfans? Ou bien y avoit il quelques Timoléons cachés dans les Loges?* — J'avouerai franchement que si j'avois connu ces ambassades, ces correspondances avec une Loge devenue le centre des sophistes, au lieu de rétracter mes preuves sur la conspiration des Franc-Maçons, je n'aurois fait qu'y ajouter. J'aurois sur-tout bien moins généralisé l'exception sur la Franc-Maçonnerie de la grande Loge de Londres, si j'avois su qu'elle recelât des Frères aussi ennemis des Rois, que ce *Timoléon*, assassin de son frère *Timophane*, comme un premier *Brutus* le fut de ses enfans, comme un second *Brutus* le fut de son bienfaiteur César, & pour la même cause. Je laisse aux Franc-Maçons Anglois le soin de dissiper les soupçons que répand sur eux le Frère Journaliste. Mais on avouera que voilà chez Mr. Griffith, une étrange manière de prouver que j'ai tort de chercher des conspirations dans les Loges Maçonniques, puis qu'au lieu d'accuser faussement les Frères Maçons, tout mon tort seroit d'avoir excepté ceux même qu'on auroit cru les moins coupables.

3. M. Griffith devient plus étrangement difficile à persuader, lorsqu'il s'agit des chers illuminés, & de leurs

complots contre toute société, toute propriété, & contre les sciences. C'est ici que les imputations de mauvaise foi, d'infidélité, de perfidie coulent sous sa plume. Le Lecteur va juger quel est celui qui les mérite.

Le journaliste tire ses grandes preuves, de la manière dont j'ai traduit deux textes de Weishaupt. J'avoue que le premier m'embarrassa beaucoup, non par la difficulté du langage, par-tout ailleurs très-intelligible; mais par la sottise, & l'énorme contradiction que présente ce texte, dans l'endroit où il se trouve. Pour traduire Weishaupt dans son sens littéral, il falloit lui faire dire: " " *peu de besoins; voilà le premier pas vers la liberté.* " *C'est pour cela que les sauvages & les hommes les* " *plus savans, ou bien les hommes éclairés au suprême* " *dégré, sont peut-être les seuls libres, les seuls indé-* " *pendans.* " Je voyois une grande ineptie à donner nos savans, pour les hommes qui ont *le moins de besoins*, ou qui sont le plus libres, le *plus indépendans* de la société. Ils ont d'abord besoin d'une fortune honnête, qui les délivre de tout souci, pour vaquer à l'étude. Ils ont besoin que d'autres travaillent à les loger, à les nourrir, à les vêtir. Ils ont besoin plus que tout autre, de cette paix, de cette tranquillité, si nécessaires pour le progrès des sciences. Ils sont les plus ingrats des citoyens, s'ils méconnoissent l'autorité publique, sans laquelle les sciences n'existeroient pas plus pour eux, que pour les Hurons. Mettez un académicien seul d'un côté, dans de vastes campagnes ou forêts; mettez de l'autre, un simple paysan, ou artisan, & vous verrez lequel des deux a le moins besoin de l'autre, pour se tirer d'affaire.

Ce n'est pas tout; Weishaupt vous donne très-positivement les sciences pour mères de *l'esclavage*, comment concevoir après cela, que les savans sont les plus libres, les plus indépendans des hommes? Pour éviter à Weis-

haupt ces absurdités, sachant très-bien d'ailleurs, que suivant lui, il n'y a point d'hommes véritablement éclairés, si ce n'est les sauvages, ou ceux qui veulent nous ramener à l'état des sauvages; je traduisis: " *peu de besoins, voilà le premier pas vers la liberté. C'est pour cela que les sauvages sont au suprême degré les plus éclairés des hommes, & peut-être aussi les seuls libres*; mais j'eus soin de citer le texte même de Weishaupt; *darum sind wilde und im hoechsten grad aufgeklaerte, vielleicht die einzige freye menschen*. Je citai ces paroles, afin que chacun pût leur donner le sens qu'il jugeroit à propos. Mr. Griffith a cru mieux faire: Il a cité lui-même cet autre texte, où Weishaupt nous donne très-positivement les *sciences* pour mères de l'esclavage; il ne lui en fait pas moins dire que les savans & les sauvages *sont peut-être les seuls hommes libres*. Je ne réclame point contre cette traduction; elle rend mieux le sens de la phrase prise séparément, la mienne est plus conforme à l'ensemble du discours. Je consens cependant que l'on mette cet *errata* " t. 3 de ces Mémoires, p. 169, l. 16, lisez: *peu de besoin, voilà le premier pas vers la liberté. C'est pour cela que les sauvages & les savans, ou les hommes instruits au suprême degré, sont peut-être les seuls hommes libres*". Mais je veux qu'on ajoute: observez la sottise & la contradiction.

4. Le second reproche de M. Griffith, par qui j'entends ici l'auteur même de cet article, puisque c'est sur son compte qu'il s'imprime, le second reproche de Mr. Griffith sur ma traduction, est conçu en ces termes; " " le texte de Weishaupt porte expressément: *des formes actuelles & imparfaites de la société civile, nous* " *avons à passer à des formes nouvelles & mieux choi-* " *sies*. — Mais pour attribuer à Weishaupt le projet " pervers de perpétuer l'anarchie, l'Abbé rend infidelle-

" ment, *unfairly renders*, ce passage, comme si le sens " de Weishaupt étoit que nous avons à revenir à l'état " sauvage. " Puis, en faisant semblant de pouvoir citer dans mon ouvrage, bien d'autres exemples d'infidélité, le Journaliste ajoute : " sur l'article de la *propriété*, ce " sont encore des libertés semblables, mises en usage avec " une ingénuité non moins perfide. " *On the topic of property, similar freedoms have been used with a not less treacherous ingenuity.*

Sur des reproches de cette nature, Mr. Griffith, écoutez ma réponse : *vous donnez joliment aux autres vos défauts*. — Malgré tout ce que vos accusations ont de calomnieux & de révoltant, je vous avois écrit comme on pourroit le faire à un Journaliste honnête, qui peut se tromper, mais qui après de semblables imputations, ne refusera pas au moins de mettre dans un des Numero suivans, la justification que je lui envoie. Vous m'avez refusé ce moyen de détruire vos odieuses imputations. Je vous prévenois que dans tous les cas, mon intention n'étoit pas de laisser le Public dans l'erreur où votre Journal pourroit l'induire, erreur trop dangereuse dans les circonstances présentes. Je vous offrois un rendez-vous, pour vous montrer dans les *Ecrits originaux*, les preuves évidentes de vos calomnies. Vous avez refusé tous ces moyens de rendre justice à la vérité. Vous n'avez pas plus le droit d'être ménagé, que vous ne ménagez un homme qui certainement n'avoit dans son travail, d'autre vue que l'intérêt public, & que certainement vous calomniez ici contre toute évidence.

Il vous plaît de donner la résolution où je vous disois être de désabuser le Public, pour une menace risible de vous dénoncer comme illuminé ; vous avez ajouté que j'étois bien maître de vous faire *ou ce reproche, ou ce compliment*. (Monthly Review, June 1798, art. corres-

pondance.) Eh bien, Monsieur, vous êtes bien le maître vous-même, de prendre pour un *reproche* ou pour un *compliment*, tout ce que je vais dire de vous ou de votre faiseur, mais sans savoir si vous êtes ou non, dans les secrets de l'Illuminisme, au moins est-il bien sûr qu'un véritable Illuminé ne pouvoit pas montrer moins de bonne-foi, que ne le fait l'auteur de l'article auquel j'ai à répondre.

Loin de vouloir prêter à Weishaupt une intention qu'il n'avoit pas, lorsqu'il écrivoit ces paroles : *aus den stuaten treten wir in neue klueger gewaehlte*, je les ai exactement traduites par celles-ci : de *ces sociétés* (civiles, de ces gouvernemens) *nous passons à des vœux, à un choix plus sage* ; & comme cette phrase, ni en Allemand, ni en François, ne dit par elle-même rien de précis, je me suis contenté d'avertir en Note, que la phrase suivante exprimoit assez clairement ce que c'est que ce choix : (3e. *vol. de ces Mémoires p.* 161.) Le Traducteur anglois a omis cette Note, qui dans le fond n'étoit qu'un excès de précaution. (p. 179.) Mais l'eût-il mise comme moi, qu'en résultoit il autre chose, qu'une attention particulière à ne point prêter à Weishaupt un sens contraire à la suite du texte ? Est ce ma faute, à moi, si tout ce qui précède & tout ce qui suit, démontre évidemment que ce sophiste veut nous ramener à l'état sauvage ? Je ménagerois trop le Journaliste, ou plutôt je n'en ferois qu'un franc imbécille, si je disois qu'il a pu s'y méprendre ; car voici cette phrase avec ce qui la précède & ce qui la suit. " *La nature a tiré les hommes de l'état* " *sauvage, & les a réunis en sociétés civiles ; de ces* " *sociétés nous passons à des vœux, à un choix plus* " *sage. De nouvelles associations s'offrent à ces vœux ;* " *& par elles nous revenons à l'état dont nous sommes* " *sortis, non pour parcourir de nouveau l'ancien cercle,*

" *mais pour mieux jouir de notre destinée.* " Puisque le Journaliste refuse les rendez-vous que nous lui demandons, pour lui montrer le texte allemand, qu'il le lise ici; qu'il le traduise ou le fasse traduire par qui bon lui semblera, je le défie devant tous les interprêtes, de prouver que j'ai le moins du monde altéré le passage. *Die natur hat das menschen-geschlecht aus der wildheit gerissen, und in staaten vereinigt; aus den staaten treten wir in neue klueger gewaehlte. Zu unsern vvuenschen nahen sich neue verbindungen, und durch diese langen vvir vvieder dort an, vvo vvir ausgegangen sind; aber nicht um dereinst den alten Zircul vvieder zurueck zu machen, sondern um unsere vveitere bestimmung naeher zu erfahren.* " Je le demande hardiment : quel est l'esprit assez bouché, assez stupide, assez dépourvu de logique, pour ne pas voir ici, que cet état, dont Weishaupt prétend que la nature nous a tirés, & auquel il veut qu'elle nous ramène par ses associations (secrètes) est l'état sauvage? D'ailleurs, Weishaupt ajoute qu'il va expliquer ce mystère; comment l'explique-t-il? En consacrant plus de quarante pages à nous prouver que le but de la nature dans les *sociétés secrètes*, est de détruire jusqu'au nom de *peuple*, de *Prince*, de *nation*, de *patrie*. Il nous dit positivement que *c'est là un de ses grands mystères*. Le monstreux sophiste ajoute que *le péché originel*, *la chute des hommes*, n'est pas autre chose que leur formation en société civile; que la *Rédemption* est notre rétablissement dans l'état antérieur à la société. C'est ainsi qu'il explique la doctrine même de l'Evangile; c'est ainsi qu'il explique la *Pierre brute*, *fendue*, *polie*, *des Franc-Maçons*, & l'on viendra nous accuser de fraude, de tours d'adresse, d'une ingénuité perfide, lorsque nous dévoilons l'absurdité & la scélératesse de son illuminisme! M. Grif-

fith, ou vous, Mr. son lieutenant, prenez pour vous ce qui vous appartient; gardez la fraude, les tours d'adresse, la perfidie; & laissez-nous notre ingénuité.

5. Qu'est-ce encore que tout le zèle du Journaliste pour *Weishaupt* & pour *Knigge*, ces deux vrais prototypes de l'Illuminisme? Pour les justifier, il me parle du *Théisme*, & des opinions qu'ils ont affecté de soutenir dans leurs productions faites pour le public; il joue le Frère dupe, en se retranchant sur le *Socinien Bassedow*, que Weishaupt fait lire à ses novices. Qu'est-ce que cela fait à un homme, qui vous parle des opinions secrètes de Weishaupt, de Knigge; & qui vous les montre dans toute la doctrine de leurs mystères conspirateurs? A un homme qui vous fait voir par les lettres même de Weishaupt & de Knigge, après l'étude du *Socinien Bassedow*, ces deux athées donnant à leurs adeptes, & leur recommandant toutes les productions de l'athée Boulanger, de l'athée Robinet, de l'athée Helvétius, de l'athée Diderot, & tout cet athéisme venant même plutôt que ne l'eût voulu Knigge, dévoiler les secrets de la secte? (*Ecrits orig. t. 1 lettre 3 de Spartacus à Caton; t. 2. lettre 2 de Philon au même.*)

Que sont encore pour la conspiration que je dévoile, toutes les inepties que le Journaliste copie des Illuminés Allemands, sur les Jésuites; toutes les terreurs paniques qu'il affecte sur le retour du Catholicisme dans les pays protestans; comme si les protestans & tous les citoyens d'une religion quelconque n'avoient pas chacun le plus grand intérêt à déjouer l'Illuminisme? Si l'on veut donner le change à l'Angleterre, comme les adeptes l'ont fait quelque temps, à l'Allemagne, l'artifice est usé. Mr. Griffith aura beau répéter Mirabeau & Bonneville, ou exalter comme eux, les prétendues preuves de la Maçonnerie Jésuitique, découvertes par l'illuminé *Lucien Ni-*

colaï ; nous sommes à portée de véritier ces grandes preuves, Nous prierons Mr. Griffith de nous montrer le fameux *Pélican* découvert à Oxford, & surtout de nous dire comment ce Pélican se trouve *remplacé par l'Epervier qui se remplume* ; & comment *l'Epervier qui se remplume* démontre *les Jésuites cachés depuis long-temps dans les Loges angloises*, & si l'on y prend garde, tout prêts à en sortir pour faire un terrible ravage. Il voudra bien nous dire aussi, comment la démonstration devient évidente, quand on fait attention que *Christophe Wren*, l'Architecte de St. Paul, étoit à Oxford, professeur dans un collége, & que le Pélican & l'Epervier furent trouvés dans un autre collége ? Mais quand Mr. Griffith aura bien développé toutes ces grandes preuves de Nicolaï, j'ai peur que les Anglois ne mettent l'inventeur & le panégyriste sur la même ligne. (*V. le* Monthly Review, *Août* 1798. *p.* 460 *&* 461 ; *mais voyez aussi toutes ces inepties de Nicolaï appreciées dans l'ouvrage allemand intitulé*, le voile levé sur la Maçonnerie, *p.* 318 *& suite.*)

Et que Mr. Griffith ne croie pas que tout soit dit, quand nous aurons haussé les épaules sur cette fable du Catholicisme & du Jésuitisme cachés dans la Franc-Maçonnerie. Nous saurons, s'il le faut, produire de nouvelles preuves que toute cette fable n'a été inventée que pour distraire les protestans de l'attention qu'ils font, ou qu'ils doivent faire aux complots de l'Illuminisme. Nous montrerons les Frères Archi-Illuminés, *Brunner*, Curé catholique apostat de Tiefenbach, & l'apostat *Nimis*, le vrai *Chabot* d'Allemagne, les adeptes *Dorsch & Blau*, *Wreden*, fameux Illuminés de Mayence & de Spire & de Bonn, méditant & combinant entre eux, les moyens de donner à cette fable en Allemagne, le nouveau cours que Mr. Griffith cherche à lui donner en Angleterre. Nous produirons la lettre de l'adepte *Brunner à Nimis*,

découverte dans les papiers de *Blau*, & envoyée par les Officiers de la Justice à *l'Evêque de Spire*. Mr. Griffith sait bien des choses sur la Maçonnerie & sur l'Illuminisme ; il pourroit cependant ignorer l'objet de cette lettre. Il faut qu'il la connoisse ; il en concevra mieux le rôle qu'il joue, & les services qu'il rend à l'Illuminisme.

La dépêche est datée du 9 Juin 1792, c'est-à-dire, d'un temps où la coalition des Princes sembloit menacer le Jacobinisme d'un perte prochaine ; elle nous montre tous ces adeptes fort occupés du plan, de donner à l'Illuminisme une nouvelle forme, pour lui donner aussi de nouvelles forces. Il s'agit dans ce plan, de trouver un voile, qui cachant une grande machine, donne à ses instrumens, la liberté d'agir sans être vus, & d'atteindre l'objet de la Secte, sans être soupçonnés de s'occuper d'Illuminisme.

Le voile si propice au projet des Frères, est *une Académie des sciences* composée de deux classes d'hommes ; les uns savans connus par leur zèle pour la religion, & les autres profonds Illuminés. Il doit y avoir aussi pour protecteurs, des membres honoraires ; & si *Dalbert*, ajoute ici l'adepte auteur du projet, *arrive une fois au Gouvernement* (si de suffragant, il devient Electeur de Mayence) *c'est de tous les Princes le meilleur pour notre objet. Peut-être lui dévoilerons-nous tout notre plan, & mettrons-nous le centre de notre Académie dans Mayence. — Pour éviter le soupçon des mystères cachés dans cette Académie, il sera bon que chacun de ses membre porte sur la poitrine une médaille ayant pour deviss* (Religioni et Scientiis à la Religion & aux sciences) — *Pour mieux cacher encore tout objet secrets il faudroit spécialement engager tous les savans jésuites, par exemple, Sattler, Sailer, Mutschelle, & les autres savans religieux orthodoxes, tels que Gerbert & Schwartzue-*

ber. — Il faudroit même faire annoncer l'établissement de notre Académie, non par un de nos adeptes, mais si on le pouvoit par un Jésuite.

Avez-vous lu cela, Mr. Griffith? Voyez à présent ce qu'ajoute le Frère auteur du beau projet; " Si avec tout " cela, on crioit encore contre le *Jésuitisme caché*, & " contre *les progrès du Catholicisme*, ce n'en seroit que " mieux; on n'en éviteroit que mieux le soupçon d'une " association secrète, on pourroit (observez ces paroles, " Mr. Griffith) *on pourroit soi même aider à répandre* " *cette fausse alarme* " Voici encore le texte allemand; traduisez-le vous-même dans votre Journal; mais ajoutez-y aussi le texte, afin qu'on voie qui de nous deux est le fourbe, le perfide (le treacherous). " *vvurde ueber heimli-* " *chen Jesuitism, oder ueber grœsere ausbreitung des* " *Katholicism geschrien desto besser; dadurch vvuerde* " *aller verdacht einer geheimen verbindung nur um so* " *mehr beseitiget. Man koennte sogar diesen blinden* " *Laerm selbst schlagen helfen.*" — Quand vous aurez, Monsieur, bien médité sur ce plan des adeptes, dites nous, je vous prie, ce que vous pouviez faire de mieux pour le seconder, que ce vous faites, en rendant compte de l'ouvrage de M. Robinson, du mien, & de la polissonnerie imprimée sous le titre de *Première Lettre d'un Franc-Maçon à l'Abbé Barruel.* — Observez encore que ce plan des adeptes est de Juin 1792; & je me flatte au moins que vous ne renverrez pas vos lecteurs à Böttiger, pour leur faire croire que *depuis 1790, il n'est plus question d'Illuminisme en Allemagne.*

Je me flatte même qu'en ce moment, vous pensez intérieurement comme moi, que vous auriez mieux fait 1 de ne rien dire sur ces ouvrages, ou d'en parler sur un ton plus vrai & plus honnête: 2 d'accepter l'invitation que je vous faisois de vous montrer les textes originaux:

3 de publier la lettre que je vous priois d'insérer dans votre Journal : 4 & sur-tout, de ne pas prétendre que je vous avois menacé de vous dénoncer comme Illuminé. Car franchement, Monsieur, je n'ai nulle envie de prononcer si les Illuminés vous ont admis, vous, ou votre faiseur, à leur dernier secret. Vous commencez par avouer qu'il existe une conspiration des Sophistes contre l'autel ; vous finissez par dire sur les Illuminés, que *quelque extravagantes que puissent être les opinions de quelques-uns de leurs chefs, l'objet général des Loges confédérées semble être le Socianisme & le Républicanisme, plutôt que l'anarchie*. C'est avouer au moins qu'il existe dans ces Loges, une conspiration contre le Dieu de l'Evangile, & contre tous les trônes des Souverains. C'est de plus abandonner la défense des adeptes, ou chefs ou fondateurs de cette confédération des Illuminés. Lorsque vous en venez à ces aveux, j'aurois au moins le droit de vous dire : il valoit bien la peine de m'imputer tant de mauvaise foi, pour finir par confesser qu'après tout, je pouvois très-bien avoir raison en tout. Car enfin, j'ai eu soin de distinguer les grades ; j'ai montré par le Code même des Illuminés, comment ils se contentoient d'inspirer à la première classe, la haine des Rois, & cette espèce de Socinianisme, qui se rapproche si fort du vrai Déisme. C'étoit là, ce me semble, avoir déjà, montré chez eux, une conspiration qui mérite l'attention du Public. Lorsque je les accuse de tendre à l'absolue anarchie, c'est aux chefs seulement, & aux profonds adeptes, que je montre ce secret réservé, quoiqu'aujourd'hui leur plus profond secret leur échappe jusques dans les chaires publiques. En général, Monsieur, ils font assez les aveux que vous faites : ils sont même bien aises que l'on sache que Voltaire & ces hommes qu'on nous donne pour de grands philosophes, ont conspiré contre le Christianisme ;

que d'autres soi-disant philosophes des Loges conspirent contre les Rois. Cela peut faire croire au peuple qu'il n'aura pas grand tort en se livrant à ces conspirations. Mais il est moins aisé de rendre plausibles des conspirations contre toute propriété & toute société civile ; c'est pour cela qu'en général, ils cachent avec bien plus de soin, le dernier objet de leurs complots, se réservant toujours de décréditer les auteurs qui ne les dévoilent que pour en inspirer l'horreur. Est-ce illusion, Monsieur, est-ce quelque prédilection qui nous montre à-peu-près la même marche, quand vous avez à rendre compte de l'ouvrage de Mr. Robinson, ou du mien ? Ne vous attendez pas à me voir prononcer. Il me suffit qu'on sache que je suis loin d'avoir exagéré les mystères des Illuminés. Je laisse au Public le droit de juger si tel ou tel journaliste est leur dupe ou leur complice.

N. B. A l'appui des comptes rendus pour le *Montly Revievv*, on m'annonce une réponse de Weishaupt même. Pour celui-ci, la mienne est toute prête. Je n'en ai point d'autre à lui donner, qu'un rendez-vous à Munich, aux archives où se trouvent ses lettres. Mais comme il ne sauroit y paroître sans s'exposer à être pendu, il pourra nommer un procureur. Qu'il prouvé que ces lettres sont fausses ; que la Cour & les Magistrats de Bavière en ont imposé à l'Univers, en les rendant publiques, en invitant chacun à les vérifier sur les originaux ; toute autre apologie de sa part, seroit inutile ; & de la mienne, toute réplique seroit superflue. La réponse à toutes ses nouvelles, comme à toutes ses premières apologies, est déjà dans le Code & l'histoire de son Illuminisme. Tout ce que j'ai à dire sur lui se reduit à ces mots ; *lisez & vérifiez*.

ABRÉGÉ DES MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DU JACOBINISME.

Première Partie.

CONSPIRATION CONTRE LE CHRISTIANISME.

VERS le milieu du siècle où nous vivons, trois hommes se rencontrèrent, tous trois pénétrés d'une profonde haine pour le Christianisme. Ces trois hommes étoient Voltaire, d'Alembert, & Frédéric II, Roi de Prusse. Voltaire haïssoit la religion, parce qu'il jalousoit son auteur, & tous ceux dont elle a fait la gloire; d'Alembert, parce que son cœur froid ne pouvoit rien aimer; Frédéric, parce qu'il ne l'avoit jamais connue que par ses ennemis.

Premiers auteurs de la Conspiration antichrétienne.

Il faut à ces trois hommes en ajouter un quatrième. Celui-ci appelé Diderot, haïssoit la religion, parce qu'il étoit fou de la nature; parce que, dans son enthousiasme pour le chaos de ses idées, il aimoit mieux se bâtir des chimères, & se forger lui-même ses mystères, que soumettre sa foi au Dieu de l'Evangile.

Un grand nombre d'adeptes furent dans la suite entraînés dans cette conspiration. La plupart n'y entrèrent qu'en qualité d'admirateurs stupides, ou d'agens secondaires. Voltaire en fut le chef; d'Alembert, l'agent le plus rusé; Frédéric, le protecteur, & souvent le conseil; Diderot l'enfant perdu.

Voltaire. Le premier, François Arouet de Voltaire, étoit né à Paris, le 20 Janvier 1694. Nul homme n'étoit né avec plus de talens; nul n'annonça plutôt le déplorable usage qu'il en feroit un jour. Il étoit encore simple étudiant de rhétorique au Collège de Louis le Grand; & déjà il avoit mérité de s'entendre dire par le Jésuite le Jay son professeur: *Malheureux tu seras le porte-etendard de l'impiété.* Ses écrits licencieux annoncèrent bientôt ses dispositions à vérifier la prophétie. Forcé de chercher un asile hors de sa patrie, il se réfugia en Angleterre; il y trouva des hommes, se disant comme lui philosophes, parce qu'ils étoient tous impies comme lui; en s'unissant à eux, sa haine contre Jésus-Christ se fortifia de tous leurs sophismes. Si nous en croyons Condorcet, dès-lors il fit serment de *renverser la religion, & il tint parole;* " dès-lors il étoit las d'entendre répé-
" ter que douze hommes avoient suffi pour
" établir le Christianisme, & il avoit en-
" vie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un
" pour le détruire. " De retour à Paris, il se croyoit si sûr d'y réussir, que Mr.

Hérault, Lieutenant de Police lui ayant dit un jour: " Vous avez beau faire, Mon-" sieur, quoique vous écriviez, vous ne " viendrez pas à bout de détruire la Reli-" gion Chrétienne, " il n'hésita pas à ré-pondre: *C'est ce que nous verrons.*

Cependant cet homme si résolu à renver-ser le Christianisme, ne laissoit pas d'en pra-tiquer les actes, toutes les fois que son in-térêt sembloit l'exiger. On le vit pendant un certain temps simuler l'homme pénitent, fré-quenter les églises, assister aux sermons, se frapper la poitrine avec tout l'air de la componction religieuse. Il avoit alors un frè-re très-riche, mais zélé Janseniste, & di-sant hautement qu'il ne vouloit pas laisser son bien à un impie. Ce frère étoit malade & languissant. Il crut Voltaire converti; il le fit héritier; Voltaire recueillit l'héritage, & redevint impie comme auparavant. Dans les jours même de son impiété & de sa conspiration la plus ouverte contre Jésus-Christ, pour faire illusion à quelques ames simples, se jouant d'un sacrilège atroce, il venoit aux jours marqués s'asseoir à la table des Saints, & ne rougissoit pas ensuite d'é-crire lui-même à ses confidens: " J'ai soi-" xante-sept ans, je vais à la messe, j'é-" difie mon peuple ... je bâtis une église, " je communie... Eh bien cuistres, qu'avez-" vous à me dire? Appelez moi hypocrite " tant que vous voudrez je communierai à " Pâque; oui, par Dieu, je communierai

" avec Mde. Denis & Mlle. Corneille. " (*let.* 14 *Janv.* 1761). Voilà ce que Voltaire écrivoit à ses confidens; & quand les impies même lui reprochoient ce sacrilège, il leur répondoit: " Ce que j'ai fait cette an- " née, je l'ai déjà fait plusieurs fois; & s'il " plaît à Dieu, je le ferai encore. " Ainsi se trouvoient réunies dans Voltaire ces deux grandes qualités d'un conjuré anti-religieux, la plus profonde haine de Jésus-Christ, & la plus lâche hypocrisie.

D'Alembert. D'Alembert, le second des conspirateurs anti-chrétiens, étoit né d'un inceste. Son père est incertain; mais il avoit pour mère la Dame de Tencin religieuse apostate. La nuit de sa naissance, déposé sur le seuil d'une petite église de Paris, appelée *St. Jean le Rond*, il en porta le nom pendant sa jeunesse. Elevé par les soins & la charité de l'église, il mordit le sein de sa nourrice, dès qu'il put la connoître. Il se fit, en qualité de Géomètre, une grande réputation; dans tout le reste, ses talens restèrent au-dessous du médiocre. Il eut le malheur de connoître Voltaire; il ne fut son égal & son émule, que par sa haine contre le Christianisme; il n'eut ni son génie, ni sa hardiesse; mais il fut plus rusé. Voltaire en quelque sorte peut être regardé comme l'Agamemnon des impies, d'Alembert comme leur Ulysse. Si la comparaison est trop noble, on peut se contenter de celle du renard.

Hardi, bouillant, colère, impétueux, Voltaire auroit *voulu mourir sur un tas de bigots immolés à ses pieds*; ce sont ses propres termes. D'Alembert souple, adroit, dissimulé, craignoit une défaite; il prenoit la fuite, ou il se cachoit même en frappant; il ne servit guère son parti que par ses intrigues & ses perfidies. Un trait seul suffira pour le faire connoître. Ni lui ni Diderot ne s'étoient fait encore cette réputation qu'ils durent bien plus à leur impiété qu'à leurs talens. Les cafés publics étoient alors le théâtre de leur impiété. Là, ils amenoient adroitement la conversation sur quelque matière de religion. Diderot attaquoit; d'Alembert faisoit semblant de défendre; l'objection étoit forte, & la réponse d'une foiblesse extrême. Les oisifs se mêloient à la dispute; Diderot pressant ses argumens, prenoit un ton d'assurance, qui lui donnoit tout l'air de la victoire; d'Alembert finissoit par l'humble aveu, que sa théologie ne lui fournissoit pas une réponse bien satisfaisante, & sortoit avec l'air d'un homme honteux de sa défaite. Bientôt les deux champions se rejoignant, alloient dans un autre café, jouer la même scène, & faire de nouvelles dupes. Enfin la Police fut instruite de ce manège; elle le fit cesser; mais il avoit été trop répété; la jeunesse parisienne y avoit déjà pris de funestes leçons.

Le troisième de ces conjurés étoit ce Frédéric II.

Frédéric II, que les Sophistes appelèrent pendant quelque temps le Salomon du Nord, & qui auroit pu l'être, s'il se fût moins laissé aveugler par ceux qui le lui dirent. Il y avoit, ce semble, deux hommes dans ce Prince. L'un étoit le Roi de Prusse, le héros, qui après avoir étonné l'Europe par ses victoires, s'occupoit à rendre heureux ses peuples, & à faire oublier, par la sagesse de son gouvernement, des triomphes peut-être plus éclatans que justes. L'autre étoit le personnage le moins convenable à la dignité d'un monarque. C'étoit le philosophe, l'allié des sophistes, l'écrivain impie, l'incrédule conspirateur. Frédéric, né avec l'esprit des Celse & des Porphire, auroit eu besoin de trouver à sa cour des Tertulliens ou des Justins capables de défendre la Religion; & il n'y attira que de prétendus esprits forts, qui la calomnièrent. Gâté par leur commerce, peu content du rôle des Césars, il sembla quelquefois préférer à leur gloire celle des sophistes; il prit tout leur orgueil, leur travers, leur pédanterie même. Il en eut jusqu'à la mobilité, & aux contradictions. Dans sa prévention contre la Religion Chrétienne, il écrivoit à Voltaire, que, " si elle étoit tou-
" jours protégée en France, la rouille de la
" superstition acheveroit de détruire un
" peuple d'ailleurs aimable & né pour la
" société. " Il eût rencontré plus juste, s'il avoit dit que ce peuple, d'ailleurs aimable,

au moment où il perdroit cette Religion, épouvanteroit l'univers par ses forfaits. Au reste, ce Roi philosophe eut aussi ses caprices; & les sophistes même s'en ressentirent plus d'une fois. Voltaire n'avoit pas été bien des années à sa Cour, & il sentoit déjà que le rôle de courtisan a aussi ses amertumes: *On presse l'orange*, avoit dit Frédéric en parlant du poëte, *& on jette l'écorce.* Ces paroles blessèrent profondément Voltaire, à qui le philosophe Lamétrie avoit eu soin de les répéter; alors il écrivit à Mde. Denis: " Je ne songe qu'à déserter honnêtement... je crois qu'on a pressé l'orange, " il faut penser à sauver l'écorce. Je vais " me faire un dictionnaire à l'usage des " Rois. *Mon cher ami* veut dire *vous m'êtes* " *plus qu'indifférent.* Entendez par *je vous* " *rendrai heureux*, *je vous souffrirai tant* " *que j'aurai besoin de vous. Soupez avec* " *moi ce soir* signifie, *je me moquerai de vous* " *ce soir*; sérieusement cela serre le cœur... " dire à un homme les choses les plus tendres, & écrire contre lui des brochures! " que de contrastes! & c'est là l'homme " que j'ai pu croire philosophe! & je l'ai " appelé le Salomon du Nord! Vous souvient-il de cette belle lettre? Vous êtes " philosophe, disoit-il, je le suis aussi: ma " foi, Sire, nous ne le sommes ni l'un ni " l'autre. " (*let.* 18 *Déc.* 1752.)

Voltaire, qui n'a jamais rien dit de plus vrai, quitta la Cour de Berlin, peu de temps

après cette lettre. Le Salomon du Nord fit courir après lui; le Poëte atteint à Francfort, y reçut un affront qui le rendit la fable & la risée de l'Europe. Cependant il oublia cet outrage, ou fit semblant de l'oublier. Le disciple & le maître ne tardèrent même pas à renouer leurs complots. Sans se revoir, au moins ils s'écrivirent assidument; & leur correspondance atteste toute l'activité avec laquelle ils pressoient l'un & l'autre la ruine des autels.

Diderot. Diderot, dont j'ai déjà parlé, vient se placer de lui-même à côté de ces trois conspirateurs. Une tête emphatique, un enthousiasme, un désordre dans ses idées pareil à celui du chaos, sa langue & sa plume suivant tous les élans & toutes les secousses de son cerveau, le montrèrent bientôt à d'Alembert comme l'homme dont il avoit besoin. Il se l'associa pour lui faire, ou pour lui laisser dire tout ce qu'il n'oseroit pas dire lui-même. Diderot ne trompa point ses espérances. Jamais homme ne prononça plus affirmativement que ce sophiste, le oui & le non, le pour & le contre, sur la même question. Il se croyoit le sage de la nature; il ne crut jamais plus fermement, prononcer ses oracles, que lorsqu'il décidoit d'un ton de philosophe, *qu'entre l'homme & son chien, il n'y a de différence que l'habit.* (*vie de Senèque.*)

Tels sont les hommes qui se proposèrent de renverser le Christianisme. Avec toute leur

leur haine contre Jésus-Christ, ils eurent encore cela de commun, qu'il seroit impossible de les montrer constans & fixes dans un seul de ces dogmes qu'ils opposoient à ceux de l'Evangile. Alternativement déïstes, athées, matérialistes, ou sceptiques, ils purent s'accorder pour détruire l'édifice de la Religion; jamais ils ne convinrent de ce qu'il faudroit mettre à sa place.

Voltaire avoit vécu bien des années, seul ou presque seul, enivré de sa haine contre Jésus-Christ, lorsqu'il se rendit auprès de Frédéric; mais dès-lors, c'est-à-dire, en 1750, ses sarcasmes & ses sophismes lui avoient fait bien des sectateurs. En partant pour Berlin, il en laissoit déjà un bien grand nombre en France. Il y laissoit sur-tout d'Alembert & Diderot. Aussi impie que lui, ces deux sophistes commencèrent dès-lors leur coalition. Livrée à leurs talens, elle eût été trop foible; il leur falloit cet homme qui valoit à lui seul une armée d'impies. Il passa peu d'années en Prusse; ce fut à son retour, & lorsqu'il fixa son séjour à Ferney, que se forma plus spécialement leur conspiration anti-chrétienne. C'est à cette époque que leur correspondance devient plus étroite & plus suivie. C'est alors aussi qu'il devient plus facile d'y observer ce concert & toutes ces intelligences secrètes qui caractèrisent une vraie conspiration anti-chrétienne, c'est-à-dire, & ce vœu de détruire tous les autels du christianisme,

& cette combinaison des moyens qu'ils méditent entre eux, pour remplir le vœu de leur impiété.

Ce n'est pas ici une de ces assertions vagues, que l'imagination enfante, & que l'examen détruit. Je ne dis rien que les conjurés ne nous ayent appris eux-mêmes; ce sont leurs archives qui ont fourni toutes mes preuves; c'est dans leur correspondance, d'abord secrète, & ensuite imprimée avec pompe, que je trouve & les différens rôles qu'ils jouèrent, & tous les grands moyens qu'ils employèrent. Quelque volumineuse que soit cette collection, quelque art qu'on ait mis à en supprimer une partie, elle est publique; il est aisé d'y saisir les fils de la trame que j'annonce. J'invite avec confiance tout lecteur à vérifier les textes que je cite, les rapprochemens que j'en fais; & je procède à la démonstration qu'ils me fournissent.

Tous les conspirateurs ont ordinairement leur langage secret; tous ont un mot du guet, une espèce de formule inintelligible au vulgaire, mais dont l'explication secrète dévoile & rappelle sans cesse aux adeptes le grand objet de leur conspiration. La formule choisie par Voltaire pour exprimer la sienne, fut dictée par le Démon de la haine, de la rage & de la frénésie. Elle consistoit dans ces deux mots *écrasez l'infame*; & ces mots dans sa bouche, dans celle de d'Alembert, de Frédéric & de tous les ade-

ptes, signifièrent constamment: *Ecrasez Jésus-Christ, la Religion de Jésus-Christ*, & toute Religion qui adore Jésus-Christ. Les preuves de ce fait se rencontrent à chaque page, dans la correspondance de Voltaire.

Quels sont ceux en effet qu'il appelle à son secours pour *écraser* ce prétendu *infame*? Ce sont les Diderot, les d'Alembert, les Damilaville, les Condorcet, les Helvétius, & tous ceux qui se sont le plus distingués par leur haine contre le Christianisme. Et contre qui les invite-t-il tous à se réunir? Contre les auteurs soit catholiques, soit protestans, qui se sont rendus célèbres par leurs écrits en faveur du Christianisme. Quelle peut être son intention, lorsque pour animer ses *Chevaliers* dans la guerre contre l'*infame*, il ne rougit pas de leur écrire: " Allons, brave Diderot, intré-" pide d'Alembert, joignez-vous à mon " cher Damilaville; courez sur aux fanati-" ques & aux fripons. Plaignez Blaise Pa-" schal, méprisez Houtteville & Abadie, " *autant que s'ils étoient des Saints Pè-" res.* " (*Let. à Damil. an.* 1765.) Quel objet peut-on lui supposer, lorsque pour désigner ceux qu'il faut initier dans sa guerre contre *l'infame*, il exalte sans cesse les Bolynbroock, les Spinosa, ou Julien l'Apostat; lorsque pour marquer tous ses succès dans cette guerre, il se félicite de voir que dans Genève, il n'y ait plus que des *gredins à croire au Consubstantiel*; ou même qu'il

n'y ait plus un chrétien de Genève à Berne; ou bien encore qu'il n'y ait *plus de défenseur de la Religion, que dans la Sorbonne & la Grand'Chambre?* (*Let. à d'Alemb. 8 Fév. 1776, & passim.*) Ou bien encore lorsqu'il ne supplée à sa formule ou à son mot du guet ordinaire, que par celui de *Christ moque*, & lorsqu'il pousse l'impiété jusqu'à se plaindre que les conjurés ne fassent pas contre Jésus-Christ autant que les Apôtres ont fait pour ce Dieu des Chrétiens, & qu'il ne rougit pas d'appeler *douze faquins* ces douze Apôtres? (*Let. au même, 24 Juil. 1760.*) Oui, quel peut être enfin l'objet d'un homme qui, pour faire l'éloge de son adepte conjuré, Damilaville, a l'impudeur d'écrire que cet impie *avoit l'enthousiasme de St. Paul, & n'en avoit ni l'extravagance ni la fourberie?* (*Let. à d'Alem. 13 Jan. 1769.*)

Lors donc qu'on voit Voltaire finir presque toutes ses lettres aux Sophistes par l'atroce formule, signer jusqu'à trois fois la même lettre par ces mots, *écrasez l'infame, écrasez l'infame, écrasez l'infame*, (*let. à Damill.*) qu'on ne s'y méprenne pas, & qu'on ne croie pas sur-tout à des exceptions en faveur du Calviniste, de l'Anglican, ou du Luthérien. Le Calvinisme pour Voltaire n'est pas autre chose que les *sottises de Jean Chauvin*, & ses disciples ne *sont pas moins fous pour lui que les Sorboniqueurs*. Quelquefois même *il ne voit rien de plus*

atrabilaire & de plus féroce que les Huguenots. (*Lettre au marquis d'Argens de Dirac, deux Mars* 1763.) C'est sur-tout à Genève, à Londres & dans le Nord de l'Allemagne, qu'il s'applaudit de voir sa conspiration contre *l'infame* avoir plus de succès, parce qu'il croit y voir aussi plus de Déïstes ou d'Athées, parce qu'il s'en tient à ce que Frédéric lui écrivoit que dans les *pays protestans*, *on va plus vite* dans cette guerre contre le Christianisme. (*Let.* 143.)

Ce Frédéric ne se méprenoit pas au sens de la formule. Pour le Sophiste Couronné, tout comme pour Voltaire & d'Alembert, *le Christianisme*, *la secte chrétienne*, *la superstition christicole*, & *l'infame à écraser*, ont toujours le même sens. (*v. let. du Roi de Prusse à Volt.* 143, 145, 153, *an* 1767 &c.)

A ce mot du guet désignant si constamment le vœu d'écraser tout Christianisme, sans distinction comme sans exception des Catholiques ou des Protestans, les conjurés joignirent nne manière spéciale de se désigner les uns aux autres, sans être connus du public. Dans leur correspondance, Frédéric est appelé *du Luc*, d'Alembert *Protagoras* ou *Bertrand*, & Diderot, *Platon* ou *Tonplat*. Le mot de *Cacouac* est le nom général des conjurés. Sous tous les noms possibles, c'est un secret impénétrable qui doit servir de voile à leur complot. " Les my-
" stères de Mytra, leur écrivoit leur chef,

" ne doivent point être divulgués. Il faut " qu'il y ait cent mains invisibles qui per- " cent le monstre (la Religion) & qu'il " tombe sous mille coups redoublés. — Con- " fondez *l'infame*; dites hardiment tout ce " que vous avez sur le cœur; *frappez*; " *mais cachez votre main*; on ne pourra " pas vous convaincre. Le Nil cachoit sa " tête, & répandoit ses eaux bienfaisantes; " *faites en autant; je vous recommande l'infame.* (*Let. à d'Alemb. à Helvétius, au marquis de Villevieille* &c.)

Jamais personne ne donna si souvent, & ne suivit si exactement que Voltaire, ces lâches conseils. Chaque jour, enfantant quelque diatribe contre la Religion, ou contre les Prêtres, il désavouoit avec une impudence extrême les productions impies, le plus incontestablement sorties de sa plume. En les faisant passer aux Frères, il leur défendoit d'en nommer l'auteur, fût-ce même pour le louer, de peur d'être trahi par leurs Loges.

Dans toute cette guerre contre le Christ, ce n'étoit pas assez pour les Sophistes, que de cacher leur main, en lançant tous leurs traits; il leur falloit sur-tout de l'accord, de l'union, de la constance & de l'ardeur dans l'attaque; & de-là ces avis répétés de leur chef " O mes philosophes, il faudroit " marcher serrés comme la Phalange Ma- " cédonienne. — Que les philosophes fas- " sent une confrérie, comme les Franc-

" Maçons ; qu'ils s'assemblent ; qu'ils se " soutiennent ; cette Académie vaudra mieux " que celles d'Athènes, & toutes celles de " Paris ; mais chacun ne songe qu'à soi ; " & on oublie le premier des devoirs, qui " est d'anéantir *l'infame*, (*let. à d'Alemb.* " 20. *Avr.* 1761.) Ah ! pauvres Frères ! " les premiers fidelles se conduisoient mieux " que nous. Dieu nous bénira si nous som- " mes unis. "

De-là encore, cette attention à ranimer leur zèle, & ces exhortations si pressantes : " j'ai peur que vous ne soyez pas assez " zélés — vous enfouissez vos talens ; vous " vous contentez de mépriser un monstre " qu'il faut abhorrer & détruire. C'est à " Méléagre à tuer le sanglier ; lancez la " flèche sans montrer votre main. — Telle " est notre situation, que nous sommes " l'exécration du genre humain, si nous " n'avons pas pour nous les honnêtes gens. " *Il faut donc les avoir à quelque prix que* " *ce soit. Travaillez donc à la vigne ; écra-* " *sez l'infame.* " (*let. à d'Al.* 28 *Sept.* 1763 ; 13 *Fév.* 1764.)

C'est ainsi que dans cette guerre des sophistes contre l'Autel, tout porte l'empreinte d'une vraie conspiration. Voltaire lui-même ne le cachoit pas aux adeptes ; il ne vouloit pas qu'ils l'ignorassent ; il avoit soin de leur dire, *que dans la guerre qu'ils avoient entreprise, il falloit agir en conjurés, & non en zélés.* Fidelles aux leçons de

leur chef, ces conjurés se gardèrent bien de choquer trop tôt, & trop hardiment les vérités reçues; ils ne demandèrent d'abord que de l'indulgence pour leurs productions. A peine sembloient-ils avoir l'intention de faire prévaloir leurs systèmes. A les entendre; ils vouloient seulement engager les hommes à se pardonner mutuellement leurs erreurs, & à se supporter les uns les autres. Bienfaisance, justice, humanité, raison, tolérance, sembloient être le mot de ralliement, & on les crut sur leur parole. Cependant tout annonce dès-lors, que s'ils avoient eu la force en main, les spoliations, les attentats & les massacres révolutionnaires n'auroient fait que seconder leurs intentions. Malgré leur profonde dissimulation, malgré leurs cris de tolérance, le secret d'une haine atroce dans ses vœux, leur échappe plus d'une fois. C'est ainsi, par exemple, que l'on voit d'Alembert souhaiter la destruction d'une nation entière, parce qu'elle est attachée à la religion. "*Je* " *voudrois voir*, écrit-il à Voltaire, *tous* " *les Autrichiens anéantis, avec la super-* " *stition qu'ils protégent.* " Frédéric, il est vrai, se montre quelquefois ennemi de toute spoliation, de toute violence, mais d'autres fois aussi, il n'en donne pas moins les projets à suivre pour dépouiller l'Eglise. Il avoue que la révolution anti-chrétienne, à laquelle Voltaire travaille si assidument, ne peut être achevée que *par une force majeure*;

Intolérance des Sophistes conjurés.

jeure; il n'en excite pas moins Voltaire à travailler pour cette révolution; il n'en travaille pas moins lui-même à la hâter par ses productions.

Quant au philosophe de Ferney, c'est peu pour lui, d'écrire au Roi de Prusse: " plût " à Dieu que Ganganelli eût quelque bon " domaine dans votre voisinage, & que " vous ne fussiez pas si loin de Lorette; " il est beau de savoir railler ces arlequins, " faiseurs de Bulles; j'aime à les rendre " ridicules; *j'aimerois mieux les dépouiller.*" (8 *Juin* 1770.) Il savoit ajouter: " Her- " cule alloit combattre les brigands; & " Bellérophon, les chimères; *je ne serois* " *pas fâché de voir des Hercules & des* " *Bellérophons délivrer la terre des chimè-* " *res catholiques.* (3 *Mars*, 1757.) — *Si* " *j'avois cent mille hommes, je sais bien ce* " *que je ferois.* " (16 *Fév. année* 1761.).

Toute la bienfaisante & douce tolérance de Voltaire, ne l'empêchoit pas d'écrire encore: " quand verrons-nous *tous les Jé-* " *suites précipités au fond des mers avec* " *un Janséniste au cou?* " (*Lett. à Cha-banon.*)

Quand les sophistes conjurés expriment des vœux de cette espèce, on est au moins tenté de soupçonner que dès-lors toute leur tolérance & leur humanité n'auroient pas été bien révoltées, de voir les Prêtres, ou massacrés aux Carmes de Paris, par les brigands & les Bellérophons de Robespier-

re, ou entassés dans ces vaisseaux que Jean le Bon faisoit percer pour les engloutir tous au fond des eaux. Mais le temps des grandes violences n'étoit pas arrivé; les conjurés sentirent qu'il falloit d'abord s'y prendre autrement pour détacher les peuples des Autels & des Prêtres.

Premier moyen des conjurés, l'Encyclopédie.

Le premier grand moyen de séduction imaginé par d'Alembert & Diderot, fut le recueil de tous leurs sophismes dans cette immense collection, qu'il leur plut d'appeler *Encyclopédie.* L'objet public de cet énorme dictionnaire, sembloit être d'en faire le trésor de toutes les connoissances humaines: son but secret fut d'en faire l'arsenal de l'incrédulité. Le monde littéraire le reçut avec enthousiasme, & le regarda comme un chef-d'œuvre renfermant en lui seul, tout ce que l'esprit humain avoit jamais conçu de noble & de grand; le monde religieux n'y vit qu'un assemblage monstrueux de tous les sophismes, & de tous les systèmes, soit anciens, soit modernes, les plus opposés à la religion. L'impiété sans doute ne se montroit pas ouvertement, sur tout dans les premiers volumes de cette Encyclopédie; mais à chaque instant, elle y tendoit des piéges au lecteur; à chaque instant elle abusoit de sa crédulité, pour renverser tous les principes de la religion & de la morale. Elle s'enveloppoit tellement du manteau de l'hypocrisie; elle étoit présentée avec tant d'adresse & tant d'art, que

les yeux les plus exercés, avoient de la peine à la reconnoître. La ruse & l'artifice consistoient à la faire parler, bien moins dans ces articles où le lecteur pouvoit la craindre, que dans ceux où il ne la soupçonnoit pas. Des renvois ménagés avec art, dirigeoient sa marche, & lui insinuoient ce qu'il devoit penser de certaines vérités religieuses, que l'on n'osoit penser de certaines vérités religieuses, que l'on n'osoit pas combattre dans leur place naturelle. Ainsi, par exemple, au-dessus des articles traités avec orthodoxie, les rédacteurs avoient soin de nous dire: *voyez l'article préjugé; voyez superstition; voyez fanatisme.* Ainsi sous le mot *Dieu*, se trouvoient les preuves directes, physiques & métaphysiques de l'existence d'un Etre Suprême; mais aux articles *démonstration & corruption*, on voyoit disparoître successivement toute cette doctrine; & le lecteur, au lieu du Dieu de l'Evangile, ne trouvoit plus que le Dieu de Spinosa, ou celui d'Epicure. Ainsi encore, les articles *ame & liberté* étoient traités, à-peu-près comme ils doivent l'être par tout philosophe religieux; mais les articles *droit naturel*, *Locke*, *animal*, préparoient l'esprit au matérialisme, comme les articles *fortuit*, *évidence*, le menoient au système de la fatalité.

On ne pouvoit guère attendre une autre doctrine d'un ouvrage, auquel présidoient Diderot & d'Alembert, & qui étoit rédigé

par des hommes qu'ils avoient choisis. A la réserve d'un petit nombre, qui comme Mr. de Jaucourt avoient une réputation honorable & bien méritée, tous ces rédacteurs étoient flétris dans l'opinion publique, par leur philosophisme. C'étoit un *Raynal* chassé par les Jésuites à raison de son philosophisme. C'étoit un *de Prades* obligé de s'enfuir en Prusse, pour avoir voulu tromper la Sorbonne même, en affichant les thèses de son impiété pour celles de la Religion; un *Morrelet* que Voltaire appeloit *Mords-les*, parce que sous prétexte de s'élever contre l'inquisition, il avoit osé s'élever contre l'Eglise; un *Dumarsais* si diffamé par son irréligion, que l'autorité publique s'étoit vu forcée de détruire une école, qu'il avoit établie, bien moins pour instruire, que pour pervertir ses élèves. C'étoit sur-tout Voltaire, dont le nom seul annonce tout ce que devoient être ses associés.

Je ne discute point le mérite littéraire de leur compilation. Diderot l'a jugée lui-même, en nous parlant de: " cette race " détestable de travailleurs, qui ne sachant " rien, mais se piquant de tout savoir, se " jetèrent sur tout, gâtèrent tout, & firent " de ce prétendu dépôt des sciences, un " gouffre, où des espèces de chiffonniers " jetèrent pêle-mêle, une infinité de cho- " ses mal vues, mal digérées, bonnes, mau- " vaises, incertaines, & toujours incohéren- " tes. " Cet aveu est précieux quant à la

valeur intrinsèque de l'Encyclopédie ; mais sur l'intention de ses principaux auteurs, il en est un plus précieux encore du même Diderot, lorsqu'il parle des peines qu'il en a coûté, pour insinuer tout ce qu'on ne pouvoit pas dire ouvertement, sans révolter *les préjugés reçus*, c'est-à-dire, sans heurter de front les vérités religieuses. On ne sauroit d'ailleurs se tromper sur cette intention, lorsqu'on voit Alembert écrire à Voltaire : " nous demandons à votre héré-
" tique la permission de faire *patte de ve-*
" *lours*, dans les endroits où il aura un
" peu trop montré la griffe. *C'est le cas de*
" *reculer pour mieux sauter* . . . Nous a-
" vons sans doute de mauvais articles de
" théologie & de métaphysique ; mais avec
" des censeurs théologiens, je vous défie de
" les faire meilleurs. *Il y a d'autres arti-*
" *cles moins au jour, où tout est réparé ;*
" *le temps fera distinguer ce que nous a-*
" *vons pensé de ce que nous avons dit.* . .
" Qui ne sait pas d'ailleurs que ces sortes
" de phrases sont de style de notaire, &
" ne servent que de *passe-port aux vérités*
" *qu'on veut établir. D'ailleurs, personne au*
" *monde n'y est trompé.* (*let. de d'Alemb.*
" 21 *Juillet* 1757, 10 *Oct.* 1764.)

L'intention de cette monstrueuse compilation est encore moins équivoque, lorsque Voltaire écrit à d'Alembert : " pendant la
" guerre des Parlemens & des Evêques, les
" philosophes auront beau jeu ; vous aurez

" le loisir de fareir l'Encyclopédie de véri-
" tés qu'on n'auroit pas osé dire, il y a
" vingt ans; " ou bien lorsqu'il dit à son Damilaville " je voudrois *un bon livre de* " *philosophie, qui écrasât pour jamais l'in-* " *fame. Je mets toutes mes espérances dans* " *l'Encyclopédie.* " (*let. à d'Alem.* 13 *Nov.* 1766. *à d'Amil.* 23 *Mai.* 1764.)

Enfin elle parut cette énorme compilation de tant d'erreurs & de sophismes, recueillis avec tant d'artifices. Les journaux du parti remplirent le monde de sa renommée; le grand objet des auteurs fut rempli. Les impies subalternes se hâtèrent de fouiller dans cet arsenal, ils en firent passer toutes les impiétés dans leurs brochures; & de leurs brochures, ils n'épargnèrent rien, pour les faire passer dans l'esprit du peuple.

Les conjurés s'applaudissoient de ce premier moyen, sans se dissimuler qu'il existoit des hommes, dont le zèle pouvoit encore faire avorter leur conspiration. L'Eglise avoit ses défenseurs dans le corps des Evêques, dans le Clergé du second ordre, & dans ses corps religieux. Les Jésuites surtout s'étoient si fort distingués dans ces combats contre l'impiété, que le Roi de Prusse les appeloit *les gardes du corps du Pape.* (*let. du Roi de Prusse à Voltaire*, *N.* 154 *an* 1767.)

Second moyen des conjurés, destruction des Jésuites.

Ces Religieux en effet, formoient un corps de vingt mille hommes répandus dans tous les pays catholiques. Ils étoient spé-

cialement dévoués à l'éducation de la jeunesse. Ils se livroient aussi à la direction des consciences. Par un vœu spécial, ils s'engageoient à faire les fonctions de Missionnaires, par-tout où les Papes les enverroient prêcher l'Evangile. La manière dont ils remplissoient toutes ces fonctions, peut s'apprécier par le témoignage que leur rendit l'Assemblée du Clergé, composée de cinquante Prélats, Cardinaux, Archevêques ou Evêques françois, lorsqu'il fut question de détruire cette Société. " Les Jésuites, " répondit cette Assemblée, sont très-uti- " les à nos Diocèses; pour la prédication, " pour la conduite des ames, pour établir, " conserver & renouveler la Foi & la Pié- " té, par les missions, les Congrégations, " les retraites qu'ils font, avec notre ap- " probation, & sous notre autorité. Par ces " raisons, nous pensons, Sire, que leur in- " terdire l'instruction, ce seroit porter pré- " judice à nos Diocèses. Il seroit très-dif- " ficile de les remplacer avec la même " utilité, sur-tout dans les Provinces où il " n'y a point d'Université. " (*Avis des Evêques, an* 1761.)

Les raisons qui faisoient désirer aux Evêques la conservation de ces Religieux, & sur-tout la facilité que l'éducation publique leur donnoit d'élever la jeunesse, dans des sentimens chrétiens, furent précisément celles qui décidèrent les conjurés à commencer par eux, la destruction de tous les

Corps Religieux. Le Duc de Choiseul & la Marquise de Pompadour, qui régnoient alors en France, sous le nom & à l'ombre de Louis XV, étoient *dans tous les secrets* des conjurés. (*Let. de Volt. à Marmontel*, 14 *Août* 1761.) La courtisane avoit à se venger du Jésuite *Sacy*, qui refusoit de lui administrer les Sacremens, à moins qu'elle ne réparât, en quittant la Cour, le scandale de sa vie publique avec Louis XV. Le Ministre étoit un de ces hommes, dont toute la conduite décèle l'impiété. La partie fut liée; les Jansénistes furent les dogues, ou la meute lancée pour aboyer, & pour étourdir le public de leurs cris contre les Jésuites; les Parlemens prononcèrent la destruction. J'ai à montrer la part qu'y eurent les Conjurés Sophistes; il suffit pour cela d'ouvrir leurs lettres.

Ecoutons d'abord d'Alembert écrivant à Voltaire: " écrasez l'infame, me répétez-" vous sans cesse (*c'est-à-dire, écrasez la* " *Religion*) eh mon Dieu! laissez-la se pré-" cipiter elle-même. Elle y court plus vî-" te que vous ne pensez. Savez-vous ce " que dit Astruc? *Ce ne sont point les* " *Jansénistes qui tuent les Jésuites; c'est* " *l'Encyclopédie. Mordieu! c'est l'Encyclo-* " *pédie. Il pourroit bien en être quelque* " *chose; & le maroufle d'Astruc est comme* " *Pasquin; il parle quelquefois d'assez bon* " *sens.* Pour moi qui vois tout en ce mo-" ment, couleur de rose, je vois d'ici les

Jansénistes

" Jansénistes mourant de leur belle mort, " après avoir fait mourir cette année, les " Jésuites de mort violente, la tolérance " s'établir, les Protestans rappelés, les Prê- " tres mariés, la Confession abolie, & le " *fanatisme* (ou l'infame) *écrasé sans qu'on* " *s'en aperçoive.* " (*Let. 4 Mai* 1762).

Au moment où les Jésuites sont détruits, ce même Sophiste ne laisse plus aux Jansénistes & aux Parlemens même, d'autre honneur que celui d'avoir été les serviles instrumens de sa prétendue Philosophie. " L'évacuation du Collège de Clermont (le " même que celui de Louis le Grand, collè- " ge des Jésuites) nous occupe beaucoup, " écrit-il encore. Par ma foi les Classes du " Parlement n'y vont pas de main morte. " Ils croient servir la Religion, & ils ser- " vent la raison sans s'en douter. *Ce sont* " *les exécuteurs de la Haute-Justice pour* " *la Philosophie, dont ils prennent les or-* " *dres, sans le savoir.* " (*Ibid.*)

D'Alembert en effet pouvoit dire ici plus que tout autre, que les destructeurs des Jésuites n'avoient fait que prendre ses ordres. Il les avoit donnés dans ses écrits contre eux, & sur-tout dans ce fameux Réquisitoire, le plus insidieux & le plus virulent de tous ceux qui furent alors prononcés dans les Parlemens, & que chacun sait avoir été écrit par lui, quoique prononcé par un avocat général. Peu content dans la suite, de voir cette Société déjà détruite en France

& en Portugal, " mon respectable Patriarche, " écrivoit-il toujours au même confident, " ne m'accusez pas de ne pas servir la bon- " ne cause; *personne peut-être ne lui rend* " *plus de services que moi.* Savez-vous à " quoi je travaille actuellement? *A faire* " *chasser de Silésie la canaille jésuitique.*— " Je n'écris point de lettres à Berlin, où " *je ne dise que les Philosophes de France* " *sont étonnés que le Roi des philosophes,* " *le protecteur déclaré de la Philosophie,* " tarde si long-temps à imiter les Rois de " France & de Portugal. Ces lettres sont " lues au Roi, qui est très-sensible, com- " me vous le savez, à ce que les vrais " croyans pensent de lui; & cette semence " produira sans doute un bon effet, moyen- " nant la grâce de Dieu, qui, comme le dit " très-bien l'Ecriture, tourne les cœurs des " Rois comme un Robinet. " (*Let. du 29* " *Déc.* 1763.)

Dans ce temps où le bruit se répandoit que les Jésuites alloient être rétablis, soit en Portugal soit en France, & sous diverses formes, on voit encore d'Alembert s'alarmer, & écrire à Voltaire, que *c'en est fait de la raison, si l'armée ennemie gagne cette bataille.* (23 *Juin* 1777). A cette lettre, il joint le plan des diverses brochures à publier, pour persuader aux Ministres que c'en est fait de la France, du Roi & d'eux sur-tout, s'ils permettent le retour de cette société. On lui avoit dit que Voltaire

sembloit lui-même touché du sort de ses anciens maîtres, il se hâta de l'endurcir, & lui écrivit; " savez-vous ce qu'on me dit " hier? Que les Jésuites commençoient à " vous faire pitié, & que vous seriez pres- " que tenté d'écrire en leur faveur. *Croyez-* " *moi, point de foiblesse humaine.* Laissez " la canaille janséniste nous défaire de la " canaille jésuitique, & n'empêchez pas ces " araignées de se dévorer les unes les au- " tres. " (15 *Sept.* 1762.)

Rien n'étoit moins fondé que cette alarme. Il est vraie que Voltaire avoit écrit que la conduite de Carvalho à l'égard de *Malagrida*, & de la prétendue conspiration des Jésuites en Portugal, étoit l'*excès du ridicule joint à l'excès d'horreur*; (*siècle de Louis XV*, *chap.* 33) il est vrai encore que les sophistes le pressant de mettre sur le compte des Jésuites, l'assassinat de Louis XV, il avoit répondu: " je souleverois la posté- " rité en leur faveur, si je les accusois d'un " crime dont l'Europe & Damien les ont " justifiés. — Je ne serois qu'un vil écho " des Jansénistes, si je parlois autrement. " (*let. à Damilaville*, 2 *Mars* 1763;) mais il avoit aussi raison d'ajouter, qu'assurément il *n'avoit pas ménagé les Jésuites.* (*ibid.*) D'accord avec d'Alembert, il avoit en effet mérité ses éloges, par une foule de brochures contre eux. Comme lui, il cherchoit à leur ôter leurs protecteurs, comme lui, il reprochoit au roi de Prusse, de leur avoir

accordé un asile dans ses états; il écrivoit jusqu'à Pétersbourg, pour que l'impératrice de Russie les fît chasser de la Chine; & comme d'Alembert enfin, il écrivoit à son ami le marquis de Villevielle: " je me ré-" jouis, mon brave Chevalier, de l'expul-" sion des Jésuites. — Puisse-t-on exterми-" ner tous les moines, qui ne valent pas " mieux que ces fripons Loyola. — On em-" brasse notre digne Chevalier; on l'exhorte " à cacher sa marche aux ennemis. " (*let.* 27 *Avril* 1767.)

Quant à Frédéric, c'est ici sur-tout qu'il semble y avoir en lui deux hommes. Comme Roi, il répond aux sollicitations de d'Alembert & de Voltaire: " qu'il conserve les Jésuites parce que les chasser de ses états seroit *laisser périr toutes les écoles*; parce que les fondations ne suffiroient pas à l'entretien des professeurs qui voudroient les suppléer; parce que ses sujets seroient obligés d'aller faire leurs études hors de ses Etats pour la Théologie, & pour remplir les Cures; ce qui seroit contraire aux lois d'un bon gouvernement. " (*Let. à Vol.* 8 *Nov.* 1777.) Mais comme Sophiste, il ne peut contenir sa joie, lorsqu'il voit les Jésuites détruits. Il écrit à Voltaire: " quel mal-" heureux siècle pour la Cour de Rome; On " l'attaque ouvertement en Pologne, on " *chasse ses gardes du corps*, de France & " de Portugal; les Philosophes sappent ou-" vertement les fondemens du Trône pon-

" tifical; tout est perdu; il faut un miracle " pour sauver l'Eglise. Vous aurez la con- " solation de l'enterrer, & de faire son épi- " taphe. " (*Let.* 154. *an* 1767.)

Lorsque l'Espagne a imité la France, Frédéric témoigne encore la même joie; il la répand également dans le sein de son vieux patriarche. Il lui écrit: " voici pourtant un " nouvel avantage que nous venons de rem- " porter en Espagne; les Jésuites sont chas- " sés du Royaume. A quoi ne doit pas s'at- " tendre le siècle qui suivra le nôtre? La " coignée est mise à l'arbre..... Les Phi- " losophes s'élèvent contre les abus d'une " superstition révérée... Cet édifice va s'é- " crouler, & les Nations transcriront dans " leurs annales, que Voltaire fut le promo- " teur de cette révolution qui se fit au dix- " neuvième siècle. " (*let.* 5 *Mai* 1767.) Enfin comme sophiste, Frédéric ne put tenir plus long-temps aux sollicitations de ceux qui croyoient comme lui, le maintien de la religion attaché à celui des Jésuites. Il finit par se joindre à la ligue du duc de Choiseul, de la courtisane Pompadour, & des soidisant philosophes. Le Souverain Pontife crut éviter un schisme, en se rendant aux sollicitations des Princes, que cette ligne avoit soulevés pour la destruction de cette société. Il apprécia sans doute les services qu'un corps de vingt mille religieux, répandus sur la surface du globe, formant une succession d'hommes appliqués à l'é-

ducation de la jeunesse, à l'étude des sciences divines & humaines, avoit rendus & pouvoit encore rendre à l'église & à l'état; mais l'église & l'état avoient subsisté long-temps avant les Jésuites; le Pape Ganganelli crut pouvoir les sacrifier à l'amour de la paix. La paix est rarement le fruit des sacrifices faits à des conjurés. Celle que le Pontife croyoit avoir faite avec ces ennemis du nom chrétien, ne fit qu'ajouter à leur audace. Après la destruction des Jésuites, ils pensèrent à celle de tous les autres corps religieux.

Troisième moyen des conjurés, destruction des corps religieux.

Depuis long-temps le roi de Prusse avoit fait imprimer un mémoire tendant à la suppression des Electorats Ecclésiastiques, & des Abbayes d'Allemagne, pour s'emparer de leurs richesses: (*let. de Volt. à Mr. Amelot*, 8 *Octobre* 1745) quand la conspiration fut formée, il suggéra un nouveau plan général pour la destruction des Religieux, afin d'arriver à celle de tous les Evêques & de la religion chrétienne. " Il n'est " point réservé aux armes de détruire *l'in-* " *fame*, écrivit-il alors à Voltaire: elle pé- " rira par les bras de la vérité & par la sé- " duction de l'intérêt. Si vous voulez que " je développe cette idée, voici ce que j'en- " tends. J'ai remarqué, & d'autres comme " moi, que les endroits où il y a plus de " couvens de moines, sont ceux où le peu- " ple est le plus aveuglément attaché à la " superstition. Il n'est pas douteux que si

" l'on parvient à détruire ces asiles du fa-
" natisme, le peuple ne devienne un peu
" indifférent & tiède sur ces objets, qui sont
" actuellement ceux de sa vénération. *Il*
" *s'agit de détruire les moines ou au moins*
" *de commencer à diminuer leur nombre.*
" Tout gouvernement qui se décidera à
" cette opération, sera ami des philosophes,
" & partisan de tous les livres qui atta-
" quent les superstitions populaires. — Voi-
" là un petit projet que je soumets à l'exa-
" men du patriarche de Ferney. C'est à lui,
" comme père des fidelles, de le rectifier
" & de l'exécuter. "

" Le patriarche m'objectera peut-être, *ce*
" *qu'on fera des Evêques*; je lui réponds
" qu'il n'est pas temps d'y toucher; qu'il faut
" commencer par détruire ceux qui soufflent
" l'embrasement du fanatisme au cœur du
" peuple. Dès que le peuple sera refroidi,
" *les Evêques deviendront de petits gar-*
" *çons, dont les Souverains disposeront par*
" *la suite des temps, comme ils voudront.* "
(*let.* 24 *Mars* 1767, *item* 13 *Août* 1775.)

Voltaire répondit à cette invitation: " vo-
" tre idée d'attaquer par les Moines, la *su-*
" *perstition christcole*, est d'un grand Ca-
" pitaine. Les Moines une fois abolis, l'er-
" reur est exposée au mépris universel.
" On écrit beaucoup en France sur cette
" matière; tout le monde en parle; mais
" on n'a pas cru cette affaire assez mûre.
" On n'est pas assez hardi en France; les,

" dévots ont encore du crédit. " (5 *Avril* " 1767.)

Quand on a lu ces lettres, il n'est plus temps de demander à quoi servoient dans l'Eglise tous ces corps religieux. Frédéric n'avoit pourtant pas tout l'honneur de ce plan inventé pour *miner sourdement l'Eglise, sans toucher d'abord aux Evêques.* (*ibid.*) Il est très-certain que les Sophistes le poursuivoient depuis long-temps en France. Un des plus grands amis & protecteurs de Voltaire. Mr. d'Argenson, en avoit donné la première idée sous Louis XV. Pour en rendre l'exécution plus facile, il avoit conçu cette marche lente & insensible, dont l'objet cachoit tout l'odieux des suppressions, sous le prétexte des réformes & de l'utilité publique. Cependant voulût-on même mettre à part l'utilité religieuse, il seroit mal aisé de concevoir quel bien la France pouvoit se promettre de la supression de ces corps, qui avoient au moins le droit de lui dire: sans nous, vos campagnes incultes, & la grande partie de vos provinces couvertes de forêts, seroient encore ce qu'elles furent sous vos gaulois & tudesques ancêtres. Sans nous un très-grand nombre de vos bourgs, de vos villages, de vos villes même, n'existeroient pas. Tout jusques à leur nom, vous dit que c'est à l'ombre de nos monastères, que vos pères ont appris à défricher la terre, & à sortir de leur ancienne barbarie. Si vous avez cessé d'apprécier la Religion,

gion, que nous vous avons si long-temps apprise; souvenez-vous au moins que ces sciences & ces arts, dont vous vous glorifiez aujourd'hui, c'est à nous que vos pères les durent; que sans nous, vous en seriez encore au point où leur barbarie se glorifioit de ne savoir ni lire ni écrire.

Les Ministres de Louis XV, & ceux de Louis XVI n'étoient pas en général des hommes à se laisser toucher par ces réfléxions. Du fruit de leur industrie, les anciens corps religieux, avoient acquis de grandes possessions, l'avarice les jalousoit. D'autres religieux, en bien plus grand nombre, avoient à peine de quoi subsister, ne vivoient que d'aumônes; mais ils faisoient auprès du peuple les fonctions d'Apôtres; leur zèle les rendit au Philosophisme du jour, plus odieux encore que s'ils avoient été opulens. Il s'étoit glissé dans ces corps, des abus que l'Eglise avoit tous les moyens de réformer; les Ministres se chargèrent de la réforme, pour la faire servir aux suppressions. Il parut un premier Edit, qui retarda l'âge des professions religieuses jusqu'à vingt & un an. Peu de jeunes gens attendent ce terme pour se décider sur l'état dont dépend le reste de leur vie; à cet âge d'ailleurs on a perdu cette souplesse qui nous forme à l'ordre & à la règle. Cet Edit avoit en vue le double effet de diminuer le nombre des Religieux, & de les rendre moins réguliers, moins res-

pectables aux yeux du peuple; l'objet des ministres ne fut que trop rempli.

Un second Edit supprimoit tous les monastères, qui n'auroient pas dix Religieux dans les villages, & vingt dans les villes. C'étoit le vrai moyen d'en priver les campagnes, & d'ôter aux peuples les ressources qu'il en tiroit pour sa religion & pour sa subsistance. Enfin Brienne vint, & ce Prélat de l'infamie, pétri de tant de vices, se constitua aussi réformateur des Corps religieux. Ce Prélat dont d'Alembert répondoit à Voltaire, comme de son digne *confrère* en *Philosophie*, ou en impiété (*let.* 30 *Juin*, & 21 *Déc.* 1770) avoit aussi les secrets des Sophistes, & celui du Ministère pour les suppressions; sous l'ombre de réforme, il fomenta la discorde dans les monastères, fatigua les Supérieurs, favorisa les mécontentemens. Les autres confrères de d'Alembert & de Voltaire ne cessoient en attendant, de calomnier ces Religieux, ou de verser sur eux dans mille brochures, le ridicule & le mépris; le peuple s'accoutuma aux suppressions. Le nombre des Religieux diminuoit chaque jour. Quinze cents monastères avoient disparu, & Voltaire trouvoit encore qu'on procédoit trop lentement à leur extinction, que le Ministère n'étoit pas assez hardi. Toute cette partie de la Conspiration anti-chrétienne étoit déjà bien avancée; les persecutions sourdes

se continuoient depuis quarante ans, quand la hache des Jacobins vint consommer en un jour, l'ouvrage de Brienne.

Quatrième moyen des conjurés, colonie de Voltaire.

Tandis que des ministres & des sophistes conjurés procédoient ainsi à la destruction des Ordres religieux, Voltaire projetoit une association dont le seul but étoit la propagation de son impiété. " Que les philoso-" phes véritables, écrivoit-il à d'Alembert, " fassent une confrérie, comme les Franc-" Maçons; qu'ils s'assemblent, qu'ils se sou-" tiennent, qu'ils soient fidelles à la confré-" rie; & je me fais brûler pour eux. Cette " Académie vaudra mieux que celle d'Athè-" nes & toutes celles de Paris; mais chacun " ne pense qu'à soi, & on oublie que le pre-" mier des devoirs est *d'écraser l'infame.* " (*Let.* 24 *Oct.* 1763.) Les sophistes ne méritoient rien moins que ce reproche. Il est vrai que leur impiété ne marchoit pas encore tête levée dans Paris: il est vrai que la politique même des Ministres qui les protégeoient en secret, ne leur permettoit pas encore d'afficher publiquement leurs productions anti-chrétiennes, & qu'il falloit user de bien des précautions, de bien des réserves, pour ne pas sembler autoriser les réclamations du Clergé, & celles d'un peuple qu'on ne pouvoit gagner qu'insensiblement à l'irréligion: mais c'étoient ces réserves même & ces précautions, qui déplaisoient à Voltaire. Pour en dispenser les sophistes, il eût voulu les réunir dans une vil-

le, d'où ils pussent sans crainte, inonder l'univers de leurs sophismes & de leurs blasphèmes. C'est dans cet objet, nous dit son panégyriste Condorcet, qu'il eut recours au roi de Prusse, & lui proposa " d'é-" tablir à Clèves *une petite colonie de philo-" sophes François*, qui pussent y dire libre-" ment la vérité *sans craindre ni Ministres " ni Parlemens.* " (*Vie de Voltaire par Condorcet edit. de Kell.*) Frédéric consentit que les Philosophes envoyassent en cette ville, pour voir ce qui seroit à leur convenance. (24 *Oct.* 1765.) Mais ces Philosophes trouvoient dans Paris, trop d'autres avantages; d'Alembert sur-tout étoit trop peu jaloux de sacrifier son petit troupeau de la Capitale, pour aller ne jouer qu'un rôle secondaire auprès de Voltaire. Ni lui, ni ses confrères ne témoignoient le moindre empressement pour ce projet. Loin de s'en désister Voltaire continua ses sollicitations. Au défaut de Cassel, il obtint même d'un autre Prince, la promesse d'une seconde ville, pour sa colonie. Il devint plus pressant auprès des conjurés; il écrivit lettres sur lettres, pour les décider. Leur proposant, tantôt l'exemple des huguenots, qui avoient abandonné leur patrie, *pour les sottises de Jean Chauvin*, tantôt celui de St. Ignace, qui avoit trouvé *une douzaine de prosélytes*, pour fonder sa compagnie; il se fâchoit sérieusement de ne pouvoir pas trouver seulement *trois Philosophes* qui vou-

lussent le suivre au fond de l'Allemagne. *Il étoit tenté de croire que la raison n'étoit plus bonne à rien.* Tous les succès de sa conspiration ne suffirent jamais, pour le consoler d'avoir vu manquer cette partie de son plan. Il sentoit venir la fin de sa carrière, & alors encore il écrivoit à Frédéric: " Si j'étois moins vieux, & si j'avois de la " santé, je quitterois sans regret, le château " que j'ai bâti, les arbres que j'ai plantés, " pour venir achever ma vie, dans le pays " de Clèves, avec deux ou trois Philoso- " phes, & pour consacrer mes derniers jours, " sous votre protection, à l'impression de " quelques livres utiles; *mais, Sire, ne* " *pourriez-vous pas, sans vous compromet-* " *tre, faire encourager quelques libraires de* " *Berlin à les imprimer, & à les faire de-* " *biter en Europe à un bas prix, qui en ren-* " *de la vente facile.* " (*let. au roi de Prusse, 5 Avril 1767.*)

Cinquième moyen des conjurés. Académie françoise.

Ces dernières lignes expriment clairement tout l'objet de Voltaire. Il eût moins regretté sa colonie, si son exil lui avoit permis de voir par lui-même, comment d'Alembert y avoit suppléé. Il eût trouvé toute sa confrérie de sophistes conjurés, dans le centre même de l'Académie Françoise. Cette société avoit été jadis le siège de l'honneur, le grand objet de l'émulation des Orateurs, des Poëtes, de tous les Ecrivains distingués dans la carrière de la littérature françoise. Jadis elle comptoit parmi

ses membres, Corneille, Bossuet, Racine, Massillon, la Bruyère; mais alors aussi, toute marque publique d'impiété étoit pour elle, un titre exclusif. Montesquieu lui-même, pour y être admis, s'étoit vu obligé de désavouer les productions de sa jeunesse. Voltaire en avoit été souvent rejeté pour les siennes. Il n'avoit triomphé des obstacles, que par de grandes protections, & par ces moyens d'hypocrisie qu'il savoit si bien conseiller aux autres. D'Alembert eut soin de ne pas s'afficher, avant d'y être admis. A peine se vit-il dans ce sanctuaire des lettres, qu'il espéra changer avec le temps les titres d'exclusion, & faire en sorte que cette même Académie, qui d'abord rejetoit les impies, ne s'ouvrit que pour eux. Les petites intrigues, son vrai champ de bataille, le rendoient tout-à-fait propre à diriger l'admission des nouveaux membres. Il réussit si bien, qu'à la fin de sa vie, le titre d'Académicien François se confondoit, à peu de choses près, avec celui d'incrédule. Ses lettres à Voltaire nous montrent une grande partie de ses manœuvres en ce genre. Tantôt c'est Marmontel, c'est Condorcet, c'est un Champfort, c'est un Suar, c'est un la Harpe, alors bien différent du la Harpe chrétien, devenu si justement célèbre par sa courageuse éloquence contre l'impiété; tantôt c'est un le Mierre, ou un Brienne qu'il s'agit de pousser au fauteuil académique; & le titre de tous ces

Candidats est toujours dans leur philosophisme & leur impiété.

C'est sur-tout pour l'admission de Diderot, que se combinent toutes les manœuvres & toutes les intrigues. En faveur de cet Athée, d'Alembert a fait les premières propositions; Voltaire les reçoit comme un homme qui en connoît toute l'importance. " *Vous voulez*, répondit-il, *que Diderot* " *entre à l'Académie, & il faut en venir à* " *bout.* — Ah qu'il me seroit doux de re- " cevoir à-la-fois *Diderot & Helvétius.* " (*Lett. du 9 Juil.* 1760.) Ce n'étoit pas en effet une victoire indifférente pour les conjurés, que l'admission de ces deux hommes à l'Académie Françoise. Il n'en falloit pas davantage pour montrer l'Athéisme triomphant dans le Sanctuaire de la littérature, & pour marquer à toute cette armée de jeunes écrivains qui fourmillent en France, le chemin à prendre pour arriver au trône académique. Le choix des Candidats dépendoit des Académiciens même, mais l'approbation appartenoit au Roi. Pour s'assurer de celle-ci, Voltaire mit en jeu toutes ses protections, tous ses agens auprès du Ministre Choiseul, & de la courtisane Pompadour. D'Alembert commençoit à désespérer. " J'au- " rois plus d'envie que vous, écrivoit-il " déjà, de voir Diderot à l'Académie. *Je* " *sens tout le bien qui en résulteroit pour la* " *cause commune; mais cela est plus impos-* " *sible que vous ne l'imaginez.* " (*18 Juil.*

1760.) Voltaire ne crut point à cette impossibilité, il espéra que la courtisane en faveur, se feroit *un mérite & un honneur de soutenir Diderot* (*lett. du 28 Juil.*)" mon " divin Ange, écrivit-il au Comte d'Argen- " tal, mettez Diderot de l'Académie; c'est " le plus beau coup qu'on puisse faire dans " la partie que la raison joue contre le fana- " tisme (c'est-à-dire dans la guerre que le " Philosophisme fait à la Religion.) — Il " me semble que Diderot doit compter sur " la pluralité des suffrages; & si après son " élection, les *Anitus* & les *Mélitus* font " quelque démarche contre lui auprès du " Roi, il sera très-aisé à *Socrate* de détruire " leurs batteries, *en désavouant ce qu'on* " *lui impute, en protestant qu'il est aussi* " *bon Chrétien que moi.*" (12 *Juil.*) Le 11 Août suivant, il écrivit encore à Duclos secrétaire des quarante; il lui prescrivit toute la marche à suivre, le mémoire à présenter, la députation de *sept à huit Elus* à ménager, la parole à porter au Roi par Mr. le Duc de Nivernois, en un mot toute *la batterie à établir sourdement*, en faveur de l'adepte à recevoir. " Les dévots diront, " ajoutoit-il, que Diderot a fait un ouvra- " ge de métaphysique qu'ils n'entendent " pas; *il n'a qu'à répondre qu'il ne l'a point* " *fait, & qu'il est bon Catholique. Il est si* " *aisé d'être bon Catholique.*" (*Lettre 11 Août,* " *même année.*) Quelque aisé qu'il fût de suivre ces conseils d'une hypocrisie révoltante,

tante, tous ces artifices ne réussirent pas; mais d'Alembert eut en bien peu d'années, toutes les raisons possibles de s'en consoler. Il dirigea si bien le choix de ses confrères, que bientôt toute cette Académie se trouva métamorphosée en un vrai Club de Sophistes. On y trouvoit encore quelques-uns de ces hommes, tels que l'Archevêque d'Aix, l'Evêque de Sénez, qui ne devoient le fauteuil qu'à leurs talens, & à l'usage antique de recevoir au moins quelques Prélats; mais l'exception à faire parmi les écrivains laïques, se réduisoit à un si petit nombre, qu'ayant moi-même demandé à Mr. Beauzée, comment avec les sentimens de piété & de Religion que je lui connoissois, il avoit pu se faire que son nom se trouvât sur la liste de tant d'hommes connus pour de vrais impies; la question que vous me faites, me répondit-il, je l'ai moi-même faite à d'Alembert. Me voyant presque seul à croire en Dieu dans nos séances, comment, lui dis-je un jour, avez-vous pu penser à moi, que vous saviez si éloigné de vos opinions, & de celles de Messieurs vos confrères ? D'Alembert, ajouta Mr. Beauzée, n'hésita pas à me répondre: je sens bien que cela doit vous étonner; mais nous avions besoin d'un Grammairien; parmi tous nos adeptes, il n'en étoit pas un qui se fût fait une réputation en ce genre; nous savions bien que vous croyiez en Dieu; mais vous sachant aussi un

fort bon homme, nous pensames à vous, faute d'un Philosophe qui pût vous suppléer.

C'est ainsi que le sceptre des talens & des sciences devint en peu de temps, celui de l'impiété même. Voltaire avoit voulu transplanter ses conjurés sous la protection du sophiste couronné; d'Alembert les retint, & les fit triompher sous la protection des Monarques, dont le plus honorable des titres, étoit celui de Rois très-Chrétiens. L'Académie Françoise métamorphosée en Club d'impiété, servit mieux la conjuration des sophistes contre le Christianisme, que n'auroit pu le faire toute la colonie de Voltaire. Elle infecta les gens de lettres: & les gens de lettres infectèrent l'opinion publique, en inondant l'Europe de ces productions, qui furent pour les chefs, le sixième moyen de préparer les peuples à une apostasie générale.

Sixième moyen des conjurés, inondation des livres anti-chrétiens.

Que depuis quarante ans, & sur-tout pendant les vingt dernières années de Voltaire, l'Europe se soit vue inondée d'une foule de productions anti-chrétiennes, en Pamphlets, en systèmes, en Romans, en prétendues histoires, & sous toutes les formes, c'est là un de ces faits trop évidens, pour que je doive chercher à en fournir les preuves. Elle sont trop malheureusement répandues chez trop de libraires, & dans trop de bibliothèques; c'est donc uniquement le concert des conjurés à composer, à faire com-

poser, ou à répandre ces productions impies, que j'ai à démontrer ici. C'est aussi ce concert entre Voltaire, d'Alembert & Frédéric, qui se manifeste sans cesse dans leur correspondance. D'Alembert est surtout admirable dans le rôle qu'il joue dans cette partie de la conspiration. Que l'on juge par le fait suivant, de l'art que ce rusé sophiste met à tendre ses pièges.

Depuis long-temps les conjurés cherchoient, par leurs systèmes sur la formation de l'Univers, à donner le démenti à nos livres saints, sur toute l'histoire de la Création. Si l'on avoit voulu s'en tenir au langage public de d'Alembert, tous ces systèmes, loin d'être opposés à la Religion, ne servoient qu'à *développer davantage la puissance & la sagesse divine*; les théologiens qui s'en alarmoient, n'étoient que *des esprits étroits, pusillanimes, ennemis de la raison*; ils se plaignoient de voir *la Religion attaquée dans les ouvrages où elle l'étoit le moins.* Ces ouvrages étoient précisément ceux dont les auteurs exigent pour la formation de l'Univers, *un temps plus long* que les premières pages de Moyse ne permettent de le supposer. (*V. abus de la critiq. par d'Alemb. n.° 4, 15, 16, 17.*) Ce même homme qui affectoit ainsi de tranquilliser les théologiens, envoyoit en même temps, ses adeptes chercher dans l'histoire des montagnes, *ce temps plus long*, & en les envoyant, écrivoit à Voltaire: " cette

" lettre, mon cher confrère, vous sera re-
" mise par *Desmarets*, homme de mérite,
" & *bon philosophe*, qui désire vous rendre
" ses hommages en allant en Italie, où il
" se propose de faire *des observations d'his-*
" *toire naturelle, qui pourroient bien don-*
" *ner le démenti à Moyse.* Il n'en dira rien
" au maître du sacré Palais; *mais si par*
" *hasard, il s'aperçoit que le monde est bien*
" *plus ancien que ne le prétendent même les*
" *Septante, il ne vous en fera pas un se-*
" *cret* " (*Lett. du 30 Juin*, 1764.)

Cet homme si rusé dans la manière de défendre les œuvres des autres impies, étoit bien plus adroit encore dans l'art de semer le poison dans les siennes. Tantôt il les faisoit passer sous le nom d'un autre, en guise de préfaces, estimées par les conjurés, (*le meilleur coup de dent qu'il eût jamais donné.* (*Lett. de Volt. à d'Alemb. an 1760: à Thiriot 26 Janv. 1762.*) Tantôt il décochoit ses traits contres la religion, en faisant semblant de la défendre, ou sous prétexte d'une histoire indifférente, dont il recommandoit la propagation à Voltaire, en ajoutant: " je crois que ce livre pourra
" être utile à la cause commune, & que
" la superstition *avec toutes les révérences*
" *que je fais semblant de lui faire*, ne s'en
" trouvera pas mieux. Si j'étois comme vous,
" assez loin de Paris, *pour lui donner de*
" *bons coups de bâton*, assurément ce se-
" roit de tout mon cœur, de toutes mes

" forces, comme on prétend qu'il faut ai-
" mer Dieu. *Mais je ne suis posté que pour*
" *lui donner des croquignoles*, en lui de-
" mandant pardon de la liberté grande; &
" il me semble que je ne m'en suis pas
" mal acquitté. " Voltaire étoit chargé par la même lettre, de faire imprimer à Genève, ces sortes d'ouvrages, *en caractères un peu gros*, & de veiller aux *intérêts* de l'auteur. On s'en tenoit au frère *Damilaville*, pour la permission de les faire circuler en France. (*Let. de d'Alem. à Volt. 3 Janv. 1765.*)

D'autres fois, & bien plus souvent encore, ce que d'Alembert n'osoit pas écrire lui-même, il le faisoit écrire par Voltaire. Il lui envoyoit alors son thême; il l'avertissoit combien l'ouvrage étoit pressant; il lui dictoit le plan, lui fournissoit sur-tout les anecdotes, ou les calomnies contre les auteurs religieux, qu'il falloit décréditer. Dans le style des conjurés, c'étoient là les *marrons que Bertrand*, d'Alembert, *montroit sous la cendre*, & que *Raton*, Voltaire, dévoit l'aider à tirer du feu, *avec ses pattes délicates.* (*v. let. du 18 Janv. 9 Fév. 1773; 26 Fév. 22 Mars 1774, &c.*)

Ainsi animé par d'Alembert, dans ses productions journalières contre le Christianisme, Voltaire ne l'étoit guère moins par Frédéric. Ce Prince, il est vrai, se souvint quelquefois qu'un Monarque n'est pas fait

pour se confondre avec de vils sophistes ; alors il ne voyoit chez eux, qu'un tas de polissons, de fats, de visionnaires ; (v. *ses dialogues des morts*) mais les sophistes lui pardonnoient ces caprices. Bientôt en effet tout son philosophisme revenoit ; & comme si Voltaire n'avoit pas en assez de haine, assez d'activité contre la Religion, Frédéric le pressoit, il le sollicitoit, il attendoit avec impatience, toutes ses œuvres anti-chrétiennes ; & plus elles étoient impies, plus il applaudissoit. Il approuvoit sur-tout cette main, qui frappoit sans se montrer, *cette méthode de donner des nazardes à l'infame, en le comblant de politesse.* (*let. de Frédéric 16 Mars 1771.*) Descendant aux plus basses flatteries, il voyoit Voltaire " comblé, rassasié de gloire, & *vainqueur de l'infame*, monter l'Olympe, soutenu *par les génies de Lucrèce*, de Sophocle, de Virgile & de Locke ; placé entre Newton & *Epicure*, sur un char brillant de clarté. " Il lui faisoit hommage de la révolution anti-chrétienne, qu'il voyoit se préparer. (*Let. du 25 Nov. 1766 ; let. 154. an. 1767.*) Pour partager la gloire de son coriphée, il publioit lui-même des *extraits de Bayle*, dont il n'élaguoit que les articles inutiles, pour condenser les poisons des autres ; ou ces *akakia*, ou ces *préfaces*, & ces *discours* auxquels Voltaire ne trouvoit d'autres défauts que les siens mêmes, & sur-

tout celui de ressasser les mêmes argumens contre la Religion. (*v. corresp. du R. de P. & de Volt. let.* 133, 151, 159 &c.)

Je n'insisterai point sur la multitude des livres composés dans le même genre par Diderot. Ce qu'il faut plus spécialement observer ici, c'est le concert des conjurés entre eux, pour la marche de ces productions de l'impiété; c'est Voltaire, après *ces déluges de plaisanteries & de sarcasmes*, demandant *quelque ouvrage sérieux, ou les philosophes soient justifiés, & l'infame confondu* (*let. à d'Alemb. 23 Juin* 1760.) C'est sur-tout l'activité que les conjurés mettent à répandre & leurs productions, & celles des autres impies, telles que tous ces livres de la plus haute impiété, intitulés, *le militaire philosophe*, *le bon sens*. C'est Voltaire priant Frédéric *d'encourager les libraires de Berlin, à faire debiter dans l'Europe, à un bas prix* toutes ces productions. C'est Frédéric répondant à Voltaire: *vous pouvez vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs.* (5 *Mai* 1767.) C'est encore Voltaire envoyant à d'Alembert, le *testament du Curé Jean Meslier*, supposé avoir jeté dans son testament même, tout le poison & tout le venin de son apostasie; c'est Voltaire priant d'Alembert d'en répandre aux environs de Paris, & parmi le peuple, autant d'exemplaires qu'il en a répandu lui-même dans les cabanes de la Suisse; ou bien lui envoyant encore les *préjugés*, l'œu-

vre de l'impiété la plus signalée, & lui disant: " *c'est un excellent ouvrage*; je vous exhorte, mon très-cher frère, à déterminer quelqu'un de nos amés & féaux, à faire réimprimer *ce petit ouvrage qui peut faire beaucoup de bien* " (13 *Déc.* 1763.) C'est d'Alembert s'excusant de n'avoir pu encore *imprimer, & faire distribuer les quatre ou cinq mille exemplaires du testament de Meslier*; ajoutant que *le genre humain n'est aujourd'hui si éclairé, que parce qu'on a eu la précaution, ou le bonheur de ne l'éclairer que peu-à-peu*; (*let.* 31 *Juil.* 1762.) mais aussi donnant lui-même ses avis à Voltaire, sur ce chef-d'œuvre d'impiété, publié sous le titre de *bon sens*, lui mandant: " cette production est un livre bien plus " terrible que *le système de la nature*; " & pour cette même raison, faisant sentir tout l'avantage que les conjurés en tireroient, si on *abrégeoit* cet ouvrage, déjà très-portatif, & *qu'on le mît au point de ne coûter que dix sous, de pouvoir être acheté & lu par les cuissinières.* (*let. du* 15 *Août* 1775.)

Mais nous verrons un jour les Philosophes mieux concerter encore ce moyen de hâter la corruption, la grande apostasie des Nations. Ils auront pour cela leurs Clubs, leurs assemblées secrètes; ils auront leurs sophistes chargés de composer ces libelles de l'impiété; ils en auront pour les revoir, & les proportionner aux progrès de la conspiration.

Rôle spécial des chefs de la conjuration.

spiration. Ils en auront pour surveiller les éditions, & pour les faire circuler depuis les Palais jusqu'aux chaumières, pour les faire étudier dans tous les rangs, à tous les âges, & par l'enfance même. De nouveaux artifices serviront alors à de nouveaux complots. Dans celui qu'ils poursuivent contre le Christ, disons d'abord le rôle des chefs, les services qui leur sont propres. Ceux de Voltaire furent constamment ceux d'un homme qui a tous les talens des sophistes & des littérateurs ensemble, qui les consacre tous à sa guerre contre le Christ. Pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, il n'eut point d'autre objet. Il le disoit lui-même: *ce qui m'intéresse, c'est l'avilissement de l'infame*, c'est-à-dire, toujours du Christianisme. (*) (*Let. à Damilav.* 15 Mai,

(*) *Malgré toutes les preuves que j'ai déjà fournies, du vrai sens de cet* infame, *qu'il s'agit toujours parmi ces conjurés*, d'avilir & d'écraser, *j'ai peur qu'on n'en revienne encore à dire que leur intention se bornoit à détruire quelques abus de la superstition, & non pas la Religion même, ou tout Christianisme, sans exception, de l'Anglican, du Génevois, du Luthérien; ou bien que tout au plus en vouloient-ils aux Catholiques. Mais que l'on fasse donc attention à la nature & à la doctrine de tous les ouvrages que ces conjurés exaltent sans cesse, & qu'ils ont tant de soin de repandre par-tout.*

Ce bon sens, *que d'Alembert veut mettre à la portée des cuisinières, est un ouvrage où elles apprendront que* les phénomènes de la nature ne prouvent l'existence de

1761.) Cette haine de Jésus-Christ & de sa Religion, il la souffloit sans cesse aux autres conjurés. Il écrivoit à l'un: " enga-" gez tous les Frères à poursuivre l'infame

---

Dieu, qu'à des hommes prévenus, *ou remplis de préjugés.* (*N.* 36 *& passim.*)

Ce Freret, dont Voltaire loue si fort les ouvrages, nous dit positivement que le Dieu des Philosophes, des Juifs, & des Chrétiens, n'est qu'une chimère & un fantôme, (*Let. de Thrasibule*) -- Le Militaire Philosophe, *qu'il se plaint de voir si rare, débute par une comparaison de* Jupiter & du Dieu des Chrétiens, *en donnant tout l'avantage à Jupiter.*

Le Christianisme dévoilé, *qu'il dit lui-même composé par le plus intime de ses amis, & de ses conjurés, par son Damilaville, nous apprend qu'il* est plus raisonnable d'admettre avec Manès, un double Dieu, que le Dieu du Christianisme. (*P.* 101.)

Avec ces doutes, *ou ce* pyrrhonisme du sage, *qu'il recommande de même, les peuples apprendront qu'on ne peut décider si Dieu existe, ou s'il n'existe pas; & s'il y a quelque différence* entre le bien & le mal, le vice & la vertu. (*N.* 100 *&* 101.)

*Sur l'*ame *&* morale, *dans tous ces livres répandus avec tant de soin par ces mêmes conjurés, ce ne sont pas des erreurs moins incompatibles avec toute idée de religion. Le Sophiste du prétendu Bon sens s'efforce de prouver que c'est le corps qui pense, & que l'ame n'est qu'une chimère.* (*N.* 20 *&* 100.) *Pour Freret, tout ce qu'on appelle* esprit ou ame, n'a pas plus de réalité que les fantômes & les Sphinx; (*Lettre de Thrasib.*) l'immortalité de l'ame n'est qu'un dogme barbare, funeste, désespérant, contraire à toute législation; (*antiquité*

" de vive voix & par écrit, sans lui don-
" ner un moment de relâche ; " il mandoit à l'autre : " faites tant que vous pour-
" rez, les plus sages efforts pour écraser

---

dévoilée, *pag.* 15) les idées de justice & d'injustice, de vertu & de vice, de gloire & d'infamie, sont purement arbitraires & dépendantes de l'habitude. (*Lett. Thrasib.*) *Auprès d'Helvétius*, la vertu, la probité ne sont que l'habitude des actions personnellement utiles ; -- vouloir modérer les passions, c'est la ruine des Etats. -- Peu importe que les hommes soient vicieux ; -- c'en est assez s'ils sont éclairés. -- La pudeur n'est qu'une invention de la volupté raffinée. -- Le remords n'est que la crainte des peines physiques auxquelles le crime nous expose. -- Le commandement d'aimer ses père & mère est plus l'ouvrage de l'éducation que de la nature. -- La loi qui condamne des époux à vivre ensemble, est une loi cruelle & barbare, aussitôt qu'ils cessent de s'aimer. (*V. Helv. de l'esprit*, *& de l'homme*, *passim.*)

Pour le Militaire Philosophe, *loin de pouvoir offenser Dieu*, les hommes sont forcés d'exécuter ses lois. (*Chap.* 20) *Enfin ce* Christianisme *prétendu* dévoilé *qui rend* Damilaville si précieux *à Voltaire*, *nous dit formellement que* la crainte de Dieu, *loin d'être le commencement de la sagesse*, seroit plutôt le commencement de la folie. (*P.* 163, *en note.*)

Il seroit inutile de pousser plus loin ces citations. Ceux qui voudront trouver ces textes, & une foule d'autres du même genre, cités plus au long, n'ont qu'à parcourir les Lettres Helviennes ; *mais certainement, en voilà bien assez pour démontrer que des conjurés qui mettent tant de soin à répandre des productions de cette espèce, ne se bornent pas à vouloir détruire la Réligion Catholique, bien moins encore à réformer quelques abus,*

« l'infame ; « à d'autres encore : « on oublie que la principale occupation doit être « d'écraser le monstre ; « & dans sa bouche, *le monstre*, comme *l'infame*, étoit toujours le Christ, la Religion du Christ. (*Let. à Thiriot, à Saurin, à Damilaville &c.*) Dans la guerre des Enfers contre les Cieux, Satan ne put pas mettre plus d'ardeur à soulever ses légions contre le Verbe.

Tant de zèle avoit fait de Voltaire l'idole du parti. Les adeptes accouroient de toute part pour le voir ; & s'en retournoient remplis du même feu, ou de la même rage contre le christianisme. Ceux qui ne pouvoient pas se rendre chez lui, le consultoient, lui demandoient s'il y avoit un Dieu, ou s'ils avoient une ame. Voltaire qui en étoit venu au point de ne savoir lui-même rien de tout cela, étoit le premier à rire de son empire ; & il n'en répondoit pas moins, qu'il falloit écraser le Dieu des chrétiens. Tous les 8 jours, disoit-il à Mde. du Deffant, *je reçois de pareilles lettres.* (22 *Juillet* 1761.) Il en écrivoit lui-même un nombre prodigieux, toutes pleines de ces exhortations. Il faut en avoir vu la collection, pour croire que la haine ou la plume d'un seul homme

---

Leur complot s'étend évidemment à l'abolition de toute Religion qui conserveroit le moindre respect pour Jésus-Christ, pour la Révélation, & pour les mœurs.

ayent suffi à les dicter, ou à les écrire, quand même on n'y comprendroit pas tant d'autres volumes de blasphèmes. Rois, Princes, Ducs, Marquis, Petits Auteurs, Bourgeois, pourvu qu'on fût impie, on pouvoit lui écrire; il répondoit à tous; il les fortifioit & les animoit tous. Jusqu'à la dernière décrépitude, sa vie fut celle de cent démons tout occupés, & toujours occupés du serment d'écraser Jésus-Christ & ses autels.

L'adepte Frédéric sur le Trône, n'étoit pas un chef moins actif & moins inconcevable. Cet homme qui faisoit à lui seul, pour ses états, tout ce que font les Rois, & plus que la plupart des Rois n'en font par leurs Ministres, faisoit aussi lui seul contre le Christ, tout ce que font les sophistes. Il étoit sur-tout le protecteur né de ceux que la justice publique poursuivoit dans leur patrie. Au plus fort de ses guerres, il savoit trouver de l'argent, pour payer ses pensions à d'Alembert, pour lui écrire, pour animer Voltaire, pour ajouter en quelque sorte, à sa haine contre le Christ, pour lui témoigner toute l'impatience avec laquelle il attendoit ses nouveaux blasphèmes. Il lui envoyoit tous les siens en échange; il lui rendoit compte de la disposition des Cours à l'égard de *l'infame*; il lui donnoit ses avis politiques, sur l'objet du complot. (*v. toute sa corresp. avec Volt. & sur-tout let.* 130, 133, 143, 158.) Il chez-

choit à le fortifier, en se montrant plus assuré que lui dans l'opinion que *l'homme n'est pas double*, c'est-à-dire, qu'il est tout matière, & que l'instant de la mort arrivé, il n'y a plus rien à craindre, ou à espérer ; *post mortem nihil est.* (*let. du Roi de Prusse à Volt. 30 Oct. 1770, & Nov. 1777.*) En un mot, s'il fit moins que Voltaire, ce ne fut pas la haine, ce fut le talent seul qui lui manqua ; & il est vrai de dire que Voltaire auroit moins fait, s'il n'avoit pas eu Frédéric pour excitateur, pour appui, pour conseil, pour coopérateur.

Avec moins de politique, Diderot ne fut que le fou glorieux des conjurés. J'apprends que vous prêchez l'athéisme, lui disoit le Lieutenant de Police, *cela est vrai*, répartit le sophiste insensé, *je suis athée & je m'en fais gloire.* Il falloit l'envoyer aux Petites Maisons ; on lui laissa la liberté. Il en profita pour prêcher que l'homme n'est pas libre, que tout est sous l'empire de la *fatalité* ; pour bâtir le chaos d'une *nature sans Dieu*, & sans *intelligence*, qui a fait l'homme *sans ame* & *intelligent* ; pour écrire toutes les impiétés les plus absurdes, les plus contradictoires qui pussent lui passer par la tête. Il en remplit hardiment & crument *ses pensées* soi-disant *philosophiques*, sa lettre sur les aveugles, & sur-tout ses *nouvelles pensées philosophiques*, *son code*, & *son système de la nature.* Pour cette dernière production, la plus monstrueuse de

toutes, il eut deux coopérateurs; il la vendit noblement cent pistoles. Je le sais de l'homme même qui lui paya son manuscrit. Cet insensé fut cependant toujours pour Voltaire, *l'illustre philosophe*, *le Platon*, *le brave Diderot* & l'un des plus utiles *chevaliers de la conjuration.* (*v. let. de Volt. à Diderot* 25 *Déc.* 1761, *à Damilaville* 1765 &c.) Il fut même pour lesPrinces, un de ces sages, qu'il étoit du bon ton d'appeler à leur Cour, comme autrefois ils y appeloient des foux, pour se désennuyer. L'Impératrice Cathérine voulut voir celui-ci; elle lui trouva d'abord *une imagination intarissable*; elle le rangea *parmi les hommes les plus extraordinaires qui eussent existé.* Il l'étoit tellement, qu'il fallut bientôt le renvoyer; mais il s'en consola, en jugeant que les Russes n'étoient pas mûrs pour la philosophie. (*v. let. de l'Impératr. à Volt. l.* 134 *an* 1774.) Il continua à dire & à écrire toutes les absurdités possibles. On n'en croyoit pas une; mais on cessoit de croire aux vérités religieuses, contre lesquelles se dirigeoient ses sophismes, décorés du verbiage & de l'appareil philosophique. C'étoit là le service que les conjurés attendoient de ses folies.

Que l'on explique comme on pourra, ce zèle anti-chrétien, toujours bouillant, toujours emphatique, quand l'imagination de Diderot étoit montée; il n'en est pas moins vrai, que cet homme avoit aussi ses mo-

mens d'admiration pour l'Evangile. Mr. Beauzée de qui je tiens ce fait, entre un jour chez lui, & le trouve expliquant à sa fille un chapitre du Nouveau Testament, avec autant de sérieux & d'intérêt, qu'auroit pu le faire un père vraiment chrétien; Mr. Beauzée témoigne sa surprise. *J'entends ce que vous voulez dire*, lui répond Diderot, *mais au fond, quelles meilleures leçons lui donner, où trouverois-je mieux?*

D'Alembert n'eût pas fait cet aveu. Quoique toujours ami de Diderot, il n'étoit pas possible de moins imiter sa franchise. Diderot disoit tout ce qu'il avoit pour le moment dans l'ame; d'Alembert ne dit jamais que ce qu'il vouloit dire. Je défie qu'on trouve ses vrais sentimens sur Dieu & l'ame, autre part que dans ses intimes confidences avec les conjurés. On suivroit plutôt les replis tourtueux du serpent qui se glisse sous l'herbe, que les tours & les détours de sa plume, dans les ouvrages qu'il avoue. S'il écrit sur Dieu, il se garde bien de nier son existence; mais sous prétexte d'en examiner les preuves, de s'en tenir aux seules bonnes, il embarrasse de tant de *oui*, de tant de *non* l'esprit de ses lecteurs, qu'il finit par les laisser douter s'il en existe aucune. (*v. ses élémens de Philo. & nos Helviennes, let. 37.*) Il ne déclame point contre la morale évangélique; mais il vous dira qu'il *n'existe pas un seul catéchisme de morale pour la jeunesse*, & qu'il est à souhaiter

haîter qu'un philosophe vienne enfin nous en donner un. (*élém. de Phil. N.* 12.) Il ne mettra point sous nos yeux, des descriptions obscènes; mais il nous dira: " Les " hommes se réunissent sur la nature du " bonheur; ils conviennent tous qu'il est " le même que le plaisir, ou du moins " qu'il doit au plaisir ce qu'il a de plus " délicieux; " (*Encycl. art. bonheur;*) & son élève se trouvera celui d'Epicure. Dans le fond, ses productions littéraires eussent rendu peu de services aux conjurés; malgré son style pointilleux & ses épigrammes, le talent d'ennuyer, laisse à ses lecteurs une espèce de contre-poison. Voltaire attrapa mieux son genre, en lui donnant pour mission spéciale, de chercher à gagner la jeunesse. (*let.* 15. *Sept.* 1762.) D'Alembert en effet s'établit le protecteur de tous les jeunes gens, qui venoient à Paris avec quelque apparence de talens. A ceux qui arrivoient avec quelque fortune, il montroit les prix, les couronnes, les fauteuils académiques, dont il disposoit à-peu-près souverainement; mais ceux auxquels il consacroit le plus de soins, étoient destinés à remplir les fonctions de précepteurs, d'instituteurs, de professeurs; les uns, dans les maisons d'éducation publique; les autres, dans les Hôtels, ou les Palais des riches. C'étoit là son grand moyen d'inspirer à l'enfance tous les principes de la conjuration. Ce fut par là aussi qu'il mérita d'être regardé comme

un des grands propagateurs du philosophisme. On peut voir tout ce que les conjurés attendoient de ces sortes de services, par la manière dont Voltaire s'en applaudissoit en lui écrivant: " il me paroît que l'Infant " Parmesan sera bien entouré. Il aura un " Condillac, & un de Leire. Si avec cela il " est bigot, il faudra que la grâce soit for- " te. " (*Let. de Volt.* 17 *Nov.* 1760.)

Ces vœux & ces artifices de la secte se transmirent si bien aux conjurés, que malgré tout l'attachement de Louis XVI à la Religion, ils n'oublièrent rien pour mettre auprès de l'héritier de sa couronne, de nouveaux Condillacs, c'est-à-dire, de ces philosophes dont la perte eût rendu d'Alembert *inconsolable.* (*Let. du* 3 *Janv.* 1765.) Je connois le prêtre auquel ils proposèrent la place d'instituteur du Dauphin, se disant assurés de la lui procurer, & de faire par-là sa fortune, à condition qu'en apprenant son catéchisme au jeune Prince, il auroit soin de lui insinuer que toute la doctrine religieuse, & tous les mystères du Christianisme, étoient des préjugés populaires, auxquels il substitueroit les leçons secrètes du Philosophisme. Ils revinrent deux fois à la charge auprès de ce même prêtre, qui heureusement leur donna pour réponse qu'il ne savoit pas faire fortune au prix de son devoir. Heureusement encore, Louis XVI n'étoit pas homme à seconder ces intrigues. M. le duc d'Harcourt dirigea mieux son

choix, en le faisant tomber sur un homme mieux fait que des sophistes, pour remplir cette fonction d'instituteur auprès du jeune Prince.

Un autre champ offert au zèle de d'Alembert, c'étoient ces cotteries, ces petits Clubs philosophiques, que devoit un jour absorber le grand Club. Là aussi, on parloit préjugé, superstition, fanatisme; là, d'Alembert tenoit aussi sa place; & c'étoit là surtout qu'il faisoit cette guerre de sarcasmes, de prétendus *bons mots*, dont Voltaire ne lui demandoit que *cinq à six par jour, pour écraser l'infame.* (*Let. de Volt.* 30 *Janv.* 1764.)

Ainsi dans la vie de ces hommes, dans leurs écrits, leurs discours, leurs sociétés, tout tendoit au même objet que leurs complots, tout respiroit la haine du Christianisme. Le vœu de l'écraser alla jusqu'à inspirer à d'Alembert, ce même projet qu'avoit autrefois suggéré à Julien l'Apostat l'envie de démentir les Prophéties, en faisant rebâtir le Temple de Jérusalem. On sait comment les flammes dévorèrent les ouvriers employés à cette entreprise; & d'Alembert n'ignoroit pas sans doute qu'une foule de témoins oculaires avoient constaté cette preuve des vengeances célestes. Il pouvoit en lire les détails, dans Ammien Marcellin, auteur irrécusable, au moins comme païen, & comme ami de Julien. D'Alembert n'en écrivit pas moins à Voltaire

la lettre suivante: " Vous savez apparem-
" ment qu'il y a actuellement un incircon-
" cis, qui, en attendant le Paradis de
" Mahomet, est venu voir votre ancien di-
" sciple, de la part du Sultan Mustapha.
" J'écrivois l'autre jour dans ce pays-là,
" que *si le Roi vouloit seulement dire un*
" *mot, ce seroit une belle occasion de faire*
rebâtir le Temple de Jérusalem. " (*Let. du 8 Déc.* 1763.) Ce mot ne fut pas dit. Pour le coup, l'intérêt l'emporta dans l'esprit de Frédéric, sur le vœu de détruire l'infame. Ainsi que d'Alembert l'annonçoit, il craignit *de perdre à cette negociation quelques honnêtes circoncis, qui auroient emporté de chez lui, trente à quarante millions.* (*Id. 13. Déc.*) Voltaire se flattant d'être plus heureux auprès de l'Impératrice de Russie, lui écrivit: " Si Votre Majesté a une cor-
" respondance suivie avec Aly Bey, j'im-
" plore votre protection auprès de lui. J'ai
" une petite grâce à lui demander. *Ce se-*
" *roit de faire rebâtir le Temple de Jéru-*
" *salem*, & d'y rappeler tous les Juifs,
" qui lui payeroient un gros tribut, & qui
" feroient de lui un grand Seigneur. " (*Let. 6 Juil.* 1771.)

Voltaire étoit presque octogénaire, qu'il poursuivoit encore ce moyen de démontrer aux peuples, que le Dieu des Chrétiens & leurs Prophètes étoient des imposteurs. Frédéric & d'Alembert étoient aussi bien avancés dans leur carrière; le temps ap-

prochoit où ils devoient paroître devant ce Dieu, contre lequel ils conjuroient depuis tant d'années; leurs lettres nous ont dit par quels moyens & avec quelle constance, ils s'étoient occupés d'anéantir son empire, ses prêtres, & ses Autels; ces mêmes confidences doivent encore nous apprendre quels furent successivement leurs succès, leurs conquêtes, sous le règne de la corruption; on en concevra mieux les funestes suites, lorsque nous en serons au règne de la terreur, & des désastres.

Progrès de la conspiration anti-chrétienne.

C'est une vérité qui doit coûter à l'historien, mais qu'il doit avoir le courage de dire, que les progrès de cette conspiration anti-chrétienne commencèrent par les plus hautes classes de la société, par les Rois, les Empereurs, les Ministres, par ceux que nous pouvons comprendre sous le nom de Grands Seigneurs. Celui qui craint de dire ces vérités aux Princes, laissera les Puissances du monde dans un fatal aveuglement. Elles continueront à écouter l'impie, & à protéger; à laisser librement circuler l'impiété, de la Cour dans les villes, des villes dans les campagnes; & le Ciel, au lieu de s'apaiser, n'aura que de nouveaux outrages à venger, & de nouveaux fléaux à faire pleuvoir sur les Souverains & sur les peuples. Mais en dévoilant ces pénibles mystères, gardons-nous d'en tirer des conséquences plus funestes encore au repos des peuples.

Gardons-nous de leur dire : vos Rois ont sécoué le joug du Christ ; il est juste pour vous, de secouer celui de leur empire. Ces conséquences blasphémeroient le Christ lui-même, & sa doctrine & ses exemples. Pour le bonheur des peuples, pour les préserver des révolutions & des désastres de la rebellion, Dieu seul s'est réservé de frapper l'apostat sur le trône. Que les chrétiens résistent à l'apostasie ; qu'ils soient soumis au Prince. Ajouter à son impiété la révolte des peuples, ce n'est pas écarter le fléau religieux ; c'est appeler le plus terrible des fléaux, celui de l'anarchie. Ce n'est pas remédier à la conspiration des sophistes contre l'Autel ; c'est consommer la conspiration des sophistes séditieux contre le trône & contre toute société civile. C'est imiter ces peuples trop malheureusement abusés, qui révoltés contre leur Prince, se jettent sous le joug des Jacobins, & ne sont pas long-temps à voir qu'il est de fer, qu'il dégoute de sang ; que toute sa liberté est celle des Temples renversés, des Prêtres immolés, des riches dépouillés, des peuples opprimés des citoyens de tous les rangs, affaissés sous la crainte des réquisitions, des déportations, des vols & des massacres. Oui, prévenons les peuples contre ces désastreuses conséquences ; mais que l'historien ne se taise pas pour cela, sur cette apostasie des Grands. Il faut la dire pour eux-mêmes, & pour leurs suc-

cesseurs, de peur que la même révolte contre Dieu n'attire encore sur eux & sur les Nations, les mêmes désastres.

Adeptes couronnés.

Dans la correspondance des conjurés, il est plus d'une lettre qui montre l'Empereur Joseph II entré dans les mystères de la conspiration anti-chrétienne. Voltaire écrit d'abord à d'Alembert: " Voici une nou-" velle intéressante, Grim assure que *l'Em-*" *pereur est des nôtres.* " (28 *Oct.* 1769.) Pour s'assurer de la nouvelle, il écrit ensuite à Frédéric: " un Bohémien qui a beaucoup " d'esprit & de philosophie, nommé Grim, " m'a mandé que vous aviez initié l'Em-" pereur à nos saints mystères. " (*Nov.* 1769). Enfin on voit assez ce que Frédéric avoit répondu à cette lettre, par celle où Voltaire lui dit: " Vous m'avez flatté aussi, que " l'Empereur étoit dans la voie de perdition. " *Voilà une bonne récolte pour la philoso-*" *phie.* " (21 *Nov.* 1770.) Frédéric avoit au moins répondu que Joseph II *aimoit les ouvrages de Voltaire*, qu'il *les lisoit autant qu'il pouvoit*; qu'il *n'étoit rien moins que superstitieux.* (18 *Août* 1770.) Dans la bouche d'un homme, pour qui toute Religion n'est que superstition, ces paroles ne sont pas équivoques. Elles signifient que Joseph n'étoit pas plus religieux que Frédéric; & toute sa conduite ne prouva que trop en effet, combien il étoit entré dans les idées des sophistes. La guerre qu'il fit à la Religion, fut d'abord une guerre d'hypocrisie;

elle devint bientôt une guerre de spoliation, de rapine & de violence. Il supprima, suivant le vœu des conjurés, un grand nombre de maisons religieuses. Il chassa de leurs cellules, jusqu'à ces Carmélites, dont la pauvreté ne laissoit pas à l'avarice le moindre prétexte de destruction. Changeant tout à son gré dans l'Eglise, il préluda à cette fameuse *Constitution* appelée *civile* par des Législateurs Jacobins, & qui a fait tous les martyrs des Carmes. Il reçut le Souverain Pontife avec l'affectation du respect; il n'en continua pas moins à tourmenter la foi des Evêques & des peuples du Brabant. Ses persécutions sourdes, & ses destructions commencèrent dans ces malheureuses contrées, l'ouvrage que consomment aujourd'hui les Jacobins.

Sur la même liste des adeptes protecteurs, Voltaire & d'Alembert mettent souvent Cathérine II, Impératrice des Russies. Le grand titre de cette Princesse aux éloges des sophistes, étoit son admiration pour leurs Coryphées. Son mérite auprès d'eux, étoit d'avoir écrit à Voltaire que *tous les miracles du monde n'effaceroient pas la prétendue tache d'empêcher l'impression de l'Encyclopédie.* (*V. ses let. à Volt.* 1, 2, 3 & 8). C'étoit d'avoir distribué à ses courtisans, la traduction de *Bélisaire*, & de s'être réservé à elle-même la traduction du quinzième chapitre, de celui-là précisément, où Marmontel avoit refondu tout son Philosophisme.

me. (*Let. de Volt. à d'Alem. Juil.* 1767.) C'étoit enfin d'avoir invité d'Alembert même à venir présider à l'éducation du Prince héréditaire. Cependant Cathérine, au lieu d'applaudir aux conseils de Voltaire, rejeta constamment les plans de destruction qu'il lui proposa. Bien plus modéré que Frédéric, elle ne s'abaissa jamais au ton grossier des injures & des blasphèmes. Les autres Rois & Princes du Nord trouveront leurs titres communs, dans cette lettre, où Voltaire écrit à d'Alembert: " Nous avons " pour nous l'Impératrice Cathérine, le Roi " de Prusse, *le Roi de Dannemarck*, *la* " *Reine de Suède & son fils*, *beaucoup de* " *Princes de l'Empire*; " (23 *Nov.* 1770) ou bien dans celle-ci de Voltaire au Roi de Prusse: " Je ne sais pas ce que pense Mu- " stapha sur l'immortalité de l'ame, je pen- " se qu'il ne pense pas. Pour l'Impératrice " de Russie, la Reine de Suède, votre sœur, " le Roi de Pologne, le Prince Gustave, fils " de la Reine de Suède, j'imagine que je " sais ce qu'ils pensent. " (21 *Nov.* 1770.) Malheureusement pour ces Souverains, on les voit remercier Voltaire, les uns de leur avoir *appris à penser*; d'avoir délivré les hommes *du joug des Ecclésiastiques*; (v. *let. de Christian VII Roi de Danne. en* 1770, & *de d'Alemb.* 12 *Nov.* 1768) les autres, *d'avoir été si utile aux progrès de la raison & de la vraie Philosophie*, (*let. de Gustave III, roi de Suède*; 10 *Janvier* 1772) d'autres encore,

apprennent aux Nations à faire des *vœux pour que tous les Rois lisent Voltaire*; ils estiment *malheureux les voyageurs qui ne l'ont pas connu*; *let. de Poniatowski, roi de Polog.* 21 *Fév.* 1767) & quand on voit des Souverains s'abaisser ainsi à faire leur idole de l'ennemi le plus acharné du Christianisme, il est bien difficile de se cacher la part qu'ils ont à ses complots. Si les malheurs de la Religion retombent sur eux-mêmes, qu'ils relisent ces complimens que d'Alembert, dans son style souvent bas & ignoble, faisoit à Voltaire: " Vous ne devez " pas être trop mécontent de votre mission. " Vous voyez que la Philosophie commence " déjà *très-sensiblement à gagner les trônes*. " Votre illustre & ancien protecteur (le Roi " de Prusse) a commencé le branle, le Roi " de Suède a continué, Cathérine les imite " tous deux, & fera peut-être mieux encore. " Je rirois bien, si *je voyois le chapelet se* " *défiler de mon vivant.* " (*Let. du* 2 *Octob.* 1762.) Mais qu'ils voient aussi quel autre chapelet se défile. Les Autels tombent de tous côtés; mais le Roi Gustave est mort assassiné; le Roi Louis XVI, guillotiné; le Roi Louis XVII emprisonné; le Roi Poniatowski détrôné; & les adeptes, enfans de d'Alembert rient, comme il l'eût fait lui-même, des désastres du trône, succédant de si près à ceux de l'Autel.

Parmi les Souverains du Nord, il est au moins une exception à faire en faveur de

Georges III d'Angleterre. Si les sophistes avoient vu en lui, autre chose qu'un Prince chéri de ses sujets, & méritant de l'être; autre chose qu'un Roi bon, juste, sensible, bienfaisant, jaloux de maintenir la liberté des lois & le bonheur de son Empire; s'il l'avoient vu impie, & se prêtant à toutes leurs machinations, ils n'auroient pas manqué d'en faire aussi leur Antonin, leur Marc-Aurèle; ils se taisent sur lui. Il est beau pour un Prince, d'avoir été si nul dans l'histoire de leurs complots, quand l'histoire de la Révolution le trouve si actif, pour en arrêter les désastres; si grand, si généreux pour en soulager les victimes.

Quant aux Rois du Midi, c'est encore une justice à leur rendre, que les sophistes, au lieu de les compter parmi leurs adeptes, se plaignoient au contraire de les trouver si loin de leur philosophisme. Mais en revanche, la liste des adeptes protecteurs s'accroît du nom de bien des Princes de l'Empire. On y trouve d'abord celui de *Frédéric Landgrave de Hesse-Cassel*, qui rend à Voltaire de sincères actions de grâces, pour les leçons d'impiété qu'il en a reçues; & qui, pour lui prouver combien il en profite, s'amuse à recueillir contre Moïse & l'Evangile, des objections à peine dignes d'un écolier. (*v. les let. de ce Prince 9 Sep. & 1 Nov. 1766*). On y trouve ensuite, Eugène, Duc de Wurtemberg, *se croyant plus philosophe que Socrate, quand il est à Ferney;*

Autres adeptes protecteurs.

(*let.* 1 *Fév.* 1766) le Duc de Brunswick fêté par d'Alembert, par opposition au Prince de *Deux-Ponts*, qui ne protége que les *Frérons & la canaille*; — *Charles Théodore*, Electeur Palatin, sollicitant Voltaire de venir lui donner ses leçons à Manheim. (*let.* 1 *Mai* 1754; & *let.* 38, *an* 1762.)

Parmi les adeptes protectrices, se distingue *Wilhelmine, Margrave de Bareith*, se disant *Sœur Guillemette*, lorsqu'elle écrit *Salut à Frère Voltaire*; *jurant son grand juron*, qu'elle est plus édifiée de ses lettres que de *celle de St. Paul à Dame Elue*; que *les Jésuites & les Jansénistes n'y entendent rien*; qu'elle *s'est fait une étude du cœur humain*. On la voit donnant en conséquence ses décisions sur *la conscience*, sur *l'aversion des peines*, sur *l'amour du plaisir*, à-peu-près comme l'eût fait Helvétius, qui sans doute eût été moins glorieux, s'il avoit su ne faire sur tous ces objets, que répéter les leçons de la philosophie tombée en quenouille. (*v. les let. de cette Princesse* 25 *Déc.* 1751, 1 *Nov.* 1752.) Sans se laisser aller à ces discussions profondes, Voltaire se contentoit de pouvoir ajouter bien d'autres noms à la liste de ses adeptes. Si nous voulions l'en croire, dès l'année 1766, *il n'y avoit plus un Prince Allemand qui ne fût philosophe*, c'est-à-dire, qui n'eût cessé tout comme lui, de croire à l'Evangile. (*let. au Comte d'Argental* 26 *Sept.* 1766.) Il y avoit sans doute des exceptions à faire

à cette assertion ; mais elles étoient bien compensées par le nombre des hommes pensant tout comme lui, dans les premières places de l'Etat.

A la Cour de Louis XV, les sophistes furent d'abord spécialement protégés par le *Comte d'Argenson*, par *la Courtisane Pompadour*, *le Duc de Choiseul*, & *Mr. de Malesherbes*. Ce dernier leur fut sur-tout utile, en favorisant de toute son autorité, le cours de leurs productions. Son ministère lui confioit l'observation des lois relatives à la librairie ; il les effaça toutes d'un seul mot, en prétendant que tout livre, soit impie soit religieux, n'étoit *qu'une affaire de commerce*. Aussi les sophistes n'eurent-ils jamais de Ministre qui leur fût plus cher. Ils le regardoient comme l'homme qui avoit brisé les fers de la littérature. (*let. de Volt. à d'Alemb. 30 Janv. 1764.*) Les années arrivoient où les forfaits des Jacobins devoient lui apprendre, & lui faire avouer ce que fut ce commerce pour les sophistes pères des régicides.

A peine Louis XVI étoit sur le Trône, que Voltaire écrivit à Frédéric : " Je ne sais si " notre jeune Roi marchera sur vos traces ; " mais je sais qu'il a pris peur ses *Ministres des philosophes, à un seul près.* " (*3 Août 1775.*) Ce Prince eut en effet le malheur d'en être entouré pendant tout son règne. Il eut d'abord auprès de lui, ce Turgot, dont les sophistes ont tant exalté

les prétendues vertus, & dans qui cependant la correspondance de Voltaire & de d'Alembert ne nous montre qu'un homme, dont toute l'attention étoit de cacher son impiété, de peur de nuire à ses projets d'ambition & de fortune. Il étoit dans le sens le plus strict, un Encyclopédiste; & d'Alembert seul étoit dans le secret des articles qu'il lui avoit fournis. S'il alloit voir Voltaire, d'Alembert chargé d'en prévenir le philosophe de Ferney, lui mandoit que ce Mr. Turgot étoit un homme *plein de philosophie*, un très-honnête *Cacouac*, mais qui avoit de très-bonnes raisons pour ne pas le paroître, parce que la *Cacouaquerie ne conduisoit pas à la fortune* (*let. du 22 Sep. & 8 Oct. 1760.*) Extasié de ses visites, Voltaire l'apprécioit en répondant à d'Alembert: " Si vous avez plusieurs sages de cette " espèce dans votre secte, je tremble pour " *l'infame*; elle est perdue dans la bonne " compagnie." (17 *Nov.* 1760). La joie des conjurés sophistes fut extrême, en voyant arriver au Ministère, un adepte si dévoué à leurs complots. Sa chute fut trop prompte, pour qu'il en remplit tout l'objet. Les conjurés jettèrent les yeux sur Necker, pour le remplacer. De tous les impies du siècle, celui-ci est tout-à-la-fois, le plus ambitieux & le plus hypocrite. Sa maison étoit depuis long-temps, un des Clubs des sophistes. Ils enflèrent pour lui toutes les trompettes de la renommée; ils parlèrent de lui presqu'au-

tant qu'il le faisoit lui-même; leurs profondes intrigues le poussèrent auprès du Trône; il en prépara tous les malheurs. Il fut chassé, & ne revint que pour les consommer, en livrant & le Trône & l'Autel aux Jacobins.

Louis XVI eut encore près de lui, ce Brienne que les sophistes avoient voulu faire Archevêque de Paris, afin d'entraîner par l'apostasie du premier Diocèse, celle de tous les autres. Ce monstrueux Prélat ne parvint au Ministère que pour montrer son incapacité, comme il avoit montré jusqu'alors son impiété.

Ainsi le Ministère s'infectoit de conjurés impies. Si nous croyons à leurs chefs, toutes les hautes classes de la société se composoient également de leurs adeptes. " Soyez sûr, écrit-il à Helvétius des l'année " 1763, que l'Europe est remplie d'hommes raisonnables, & qui ouvrent les yeux " à la lumière. En vérité le nombre en est " prodigieux, & je n'ai pas vu depuis dix " ans un seul honnête homme, de quelque " pays & de quelque religion qu'il fût, qui " ne pensât absolument comme vous, " c'est-à-dire, en vrai matérialiste. Deux ans plus tard, avec la même confiance annonçant les progrès de sa conspiration, à son athée favori, Damilaville, " la victoire se " déclare pour nous de tous côtés, lui mande-t-il. Je vous assure que dans peu, il " n'y aura que la canaille sous les éten-

" dards de nos ennemis. " — Lorsqu'il entre dans le détail de ses conquêtes, la liste de ses adeptes se remplit de noms, qui jadis annonçoient la noblesse & les vertus des familles illustres; mais qui ne lui sont devenus précieux, que du jour où ils annoncent des hommes entachés de son impiété. On voit sur cette liste, un descendant de Crillon, un prince de Salm, & le feu duc d'Usez, qui heureusement retrouveroit aujourd'hui bien d'autres sentimens dans sa famille. On trouve sur-tout parmi ces adeptes, des Comtes, des Marquis, des Chevaliers, des Magistrats assis sur les sièges des Parlemens, des Avocats Généraux, tels que MM. Duché, Castillon, Servan, Lachalotais. On y trouve dès Seigneurs Suédois, tels que le Chambellan Jenning, & l'Ambassadeur Comte de Creux; des seigneurs Russes, tels que le prince Gallitzin, le comte Schouvalow; des seigneurs Espagnols, tels que les ducs d'Albe, de Villa Hermosa, le marquis de Mora, le comte d'Aranda.

Adeptes gens de lettre.

Mais c'étoit bien plus spécialement parmi les écrivains du siècle, que se multiplioient ces adeptes, comme on voit chez des nations frivoles, les reines des Laïs, par la seule force de l'exemple, faire passer en mode jusques aux costumes de lubricité; à peine Voltaire s'est-il montré impie, que l'empire des Lettres se remplit de sopistes, revêtus des livrées de l'irréligion. A leur

tête

tête paroît ce Jean-Jacques qu'il suffit de nommer, pour annoncer celui qui pouvant disputer à Voltaire la gloire du génie, ne l'emporta sur lui, que pour donner à l'impiété un langage plus triomphant; & à ses sophismes une tournure plus séduisante. Buffon ne voulut point trouver son nom parmi ces conjurés; il les servit peut-être malgré lui, par la manie des systèmes. Boulanger & le marquis d'Argens ne se rétractèrent qu'après leur avoir consacré bien des productions. Dans la foule des autres adeptes écrivains, se distinguent sur-tout Frèret, Helvétius & ce Marmontel, que l'on dit aujourd'hui repentant comme la Harpe, mais qui n'a pas encore montré le même courage. Plus que tous ces adeptes, plus que Voltaire même haïssant Jésus-Christ, l'athée Condorcet n'eut trop probablement d'autre repentir, que celui de la rage. S'il est mort comme il avoit vécu, son plus grand supplice, au milieu des flammes vengeresses, sera de ne pouvoir plus dire qu'il n'y a point de Dieu.

Adeptes soi-disant abbés.

Si l'on vouloit comprendre sous le nom de Clergé, tout ce qui portoit en France, la demi-livrée ecclésiastique, ou tous ceux que l'on appeloit Abbés, dans Paris, & dans quelques autres grandes villes, nous pourrions dire aussi que dès le commencement de la conjuration, Voltaire & d'Alembert eurent leurs adeptes auprès de l'Autel même. Ils eurent dès-lors, des Abbés Mo-

relets, Beaudeau, Barthélemi, Raynal, comme ils ont aujourd'hui des Abbés Noël, & Syeys. Mais dans le fond, le peuple même ne confondoit pas ces êtres amphybies avec le vrai Clergé. Ce corps en effet ne se composoit pas de tous ces hommes qui adoptoient son costume, les uns, pour avoir part aux bénéfices de l'Eglise, en laissant de côté ses fonctions, les autres, par une sordide économie, pour s'introduire dans les sociétés sous un habit plus simple, qu'ils déshonoroient par leurs écrits & par leurs mœurs. Le Clergé n'avoit de véritables membres, que ceux qui appartenoient au service de l'Autel; & dans ce nombre, Brienne étoit le seul que d'Alembert comptât parmi ces adeptes. Le reste des Pasteurs n'étoit pas sans reproche sur les progrès de la conjuration contre le Christ. Sans doute on ne voyoit point parmi eux, ou du moins n'y voyoit-on qu'un très-petit nombre de vrais impies, d'hommes ayant perdu la foi; mais ce n'est pas assez pour les Apôtres, de conserver intact le depôt des vérités religieuses; c'est à l'exemple bien plus qu'à nos leçons, à repousser l'impiété; & malheureusement parmi ces hommes mêmes constitués pour le service de l'Autel, il se trouvoit des hommes dont les mœurs n'étoient pas dignes du Sanctuaire. L'affectation que les impies & les mondains mettent à exagérer ces abus, n'est pas pour nous une raison de les dissimuler; il faut que

Conduite du Clergé en général.

nos aveux servent de leçon à nos successeurs. Mais la vérité fait aussi à l'histoire un devoir de dire que le corps du Clergé resta bon. Par les bienfaits du Dieu qu'il prêchoit au peuple, il sut le démontrer; quand il vit l'impiété forte de ses progrès, lever le masque. Alors il se trouva encore plus fort qu'elle; il sut mourir, ou voir sans crainte approcher les rigueurs d'un long exil. Ni ses premiers Pasteurs, ni ses Docteurs n'avoient attendu ce temps-là, pour s'opposer aux conjurés. Christophe de Beaumont l'Ambroise de Paris, le cardinal de Luynes, Mr. de Pompignan évêque du Puy, Mr. de Beauvais évêque de Senez, & la très-grande partie des prélats François opposoient leurs religieuses instructions à celles des sophistes. La Sorbonne dévoiloit l'impiété par ses censures; les abbés Bergier, Houtteville, Duguet, Guenée, Gérard, & bien d'autres faisoient revivre les Justins & les Athénagores contre les Porphyres & les Celses modernes. Les orateurs chrétiens prémunissoient assidument leurs auditeurs contre l'impiété. Ces efforts retardèrent les progrès de la conjuration; ils n'empêchèrent pas les conjurés de se féliciter de ceux qu'ils faisoient chez les Nations diverses. Peu d'années après la première apparition de l'Encyclopédie, telle étoit déjà la confiance de d'Alembert, qu'il écrivoit dès-lors à Voltaire: „ Laissez faire „ la Philosophie, & dans vingt ans la Sor-

Progrès généraux de l'impiété.

„ bonne, toute Sorbonne qu'elle est, en-„ chérira sur Lausanne, " c'est-à-dire, sur un certain ministre de Lausanne, qui étoit censé envoyer par Voltaire, les articles les plus impies, pour être insérés dans l'Encyclopédie. (*Let. de d'Alemb.* 21 *Juil.* 1757.) Voltaire enchérissant sur la Prophétie, mandoit l'année suivante: encore vingt ans, & *Dieu aura beau jeu.* (25 *Fév.* 1758.)

Tout sembloit annoncer en effet, dans chaque partie de l'Europe, que le règne de l'impiété n'étoit pas éloigné. La correspondance de tous ces conjurés, nous les montre assidus observateurs de ce qui se passoit autour d'eux, & au loin d'eux, s'écrivant, les uns aux autres, tantôt *que le monde se déniaise si bien, qu'une révolution dans les esprits, s'annonce de tous côtés*; tantôt, que leur Philosophie *se fortifie dans l'Allemagne septentrionale*; qu'elle *perce jusque dans la superstitieuse Bohême & en Autriche*; que le dernier jour des Théologiens, des défenseurs de la Religion, *est arrivé en Prusse*; qu'il *approche en Pologne*; que la *Russie les mène grand train*; que la même révolution se fait en *Italie & en Espagne*; que le *peuple est bien sot*; *que cependant la Philosophie pénètre jusqu'à lui*; qu'il *n'y a pas vingt personnes dans Genève, qui n'abjurent Calvin autant que le Pape*; qu'il *y a des philosophes jusque dans les boutiques*;— qu'il *ne se trouve plus un seul Chrétien depuis Genève jusqu'à Berne*;—que l'Angle-

terre se remplit de ces *Sociniens haïssant ou méprisant ce que Julien l'Apostat méprisoit ou haïssoit, c'est-à-dire, le Dieu des Chrétiens ;* — que *la philosophie* enfin *peut bien encore être battue, mais qu'elle ne sera jamais vaincue.* (*Let. de Volt. 15 Avril 1765 — 4 Sept. 1767 — 20 Déc. 1768 — 8 Nov. 1773 — 8 Fév. 1776 — De Frédéric let. 143, an. 1765 — De d'Alembert, 5 Nov. 1776 &c.*)

L'orgueil des conjurés pouvoit exagérer ces succès ; il n'en étoit pas au moins vrai que vers les dernières années de Voltaire & de d'Alembert, la génération religieuse s'éteignoit. Les mots *raison*, *philosophie*, *préjugé*, prenoient la place des vérités révélées. Les exceptions à faire à la Cour, dans les Tribunaux, & dans toutes les classes supérieures, devenoient chaque jour plus rares. L'impiété passoit de la Capitale aux Provinces, des Seigneurs & des Nobles aux Bourgeois, des Maîtres aux Valets. Mais dès-lors, ces malheureux succès n'étoient plus les seuls dont Voltaire pût s'applaudir. Il s'étoit fait le chef des sophistes de l'impiété; il n'avoit pas encore quitté la terre, qu'il se trouva aussi le chef des sophistes de la rebellion. Il avoit dit à ses premiers adeptes : écrasons les autels, & qu'il ne reste pas au Dieu des Chrétiens, un seul Temple, un seul adorateur ; son école ne tarda pas à dire : écrasons tous les Sceptres, & qu'il ne reste pas aux Rois de la Ter-

La conjuration contre les Rois naissant de la conjuration contre le Christ.

re, un seul Trône. Les archives des conjurés sophistes de l'impiété, nous ont suffi pour démontrer l'existence, les auteurs, les moyens, les adeptes, les progrès de cette première conjuration, toute dirigée contre le Dieu du Christianisme; leurs aveux & leurs écrits nous suffiront encore, pour démontrer celle qu'ils avoient formée comme sophistes de la rebellion, celle qu'ils dirigèrent contre les Rois. Toute la marche de ces nouveaux complots à développer dans la partie suivante, nous conduira jusqu'à la mort de leurs premiers auteurs.

Fin de la première Partie.

II PARTIE.

Conspiration des Sophistes de la Rebellion

CONTRE LES ROIS.

Après avoir juré d'écraser le Dieu du Christianisme; ces mêmes hommes appelés philosophes, jurèrent d'écraser les Monarques. La démonstration de ce nouveau complot, est encore toute entière dans les aveux & les annales des conjurés eux-mêmes; & ces aveux ne leur suffisent pas; on les voit se glorifier de leurs complots contre les Rois, tout comme ils se sont glorifiés de leurs complots contre Jésus-Christ. On les voit dévoiler eux-mêmes tous les artifices des deux conspirations, toute la constance qu'ils ont mise à les poursuivre l'une & l'autre, comme leurs vrais titres à nos hommages.

Existence du complot contre les souverains. Témoignage de Condorcet.

Le premier témoignage dont l'histoire doit ici s'emparer, est celui de Condorcet. Après avoir joué, comme rebelle & comme impie, un rôle si remarquable dans la Révolution, ce sophiste prétend tracer la marche de l'esprit humain à l'école de la

raison; il suppose ses lecteurs arrivés au milieu du dixhuitième siècle, & voici la trame qu'il se met à nous développer, comme le triomphe de sa Philosophie.

" Il se forma bientôt en Europe, une " classe d'hommes moins occupés encore de " découvrir, ou d'approfondir la vérité, " que de la répandre; qui se dévouant à " poursuivre les préjugés, dans les asiles " où le Clergé, les Ecoles, les Gouverne- " mens, les Corporations anciennes les a- " voient accueillis & protégés, mirent leur " gloire à détruire les erreurs populaires, " plutôt qu'à reculer les limites des con- " noissances.

" En Angleterre, Collins & Bolinbroke, " en France, Bayle, Fontenelle, Voltaire, " Montesquieu, & *les écoles formées par ces* " *hommes*, combattirent en faveur de la " vérité, employant tour-à-tour les armes " que l'érudition, la philosophie, l'esprit & " le talent d'écrire, peuvent fournir à la " raison, *prenant tous les tons, employant* " *toutes les formes*, depuis la plaisanterie " jusqu'au pathétique, depuis la compila- " tion la plus savante & la plus vaste, " jusqu'au roman & au pamphlet du jour; " *couvrant la vérité d'un voile qui ména-* " *geoit les yeux trop foibles, & laissoit le* " *plaisir de la deviner;* caressant les pré- " jugés avec adresse, pour leur porter des " coups plus certains, n'en menaçant pres- " que jamais plusieurs à-la-fois, ni même

" un

" un seul tout entier; consolant quelquefois
" les ennemis de la raison, *en paroissant*
" *ne vouloir dans la religion, qu'une demi-*
" *tolérance, & dans la politique, qu'une*
" *demi-liberté; ménageant le despotisme quand*
" *ils combattoient les absurdités religieuses,*
" *& le culte quand ils s'élévoient contre le*
" *tyran; attaquant ces deux fléaux dans leur*
" *principe, quand même ils paraissoient n'en*
" *vouloir qu'à des abus révoltans ou ridi-*
" *cules; & frappant ces arbres funestes dans*
" *leurs racines, quand ils sembloient se bor-*
" *ner à en élaguer quelques branches éga-*
" *rées; tantôt en apprenant aux amis de la*
" *liberté, que la superstition qui couvre le*
" *despotisme d'un bouclier impénétrable, est*
" *la première victime qu'ils doivent immo-*
" *ler, la première chaîne qu'ils doivent bri-*
" *ser; tantôt au contraire, la dénonçant aux*
" *despotes; comme la véritable ennemie de*
" *leur pouvoir, & les effrayant du tableau*
" *de ses hypocrites complots & de ses fureurs*
" *sanguinaires; mais ne se lassant jamais*
" *de réclamer l'indépendance de la raison*
" *la liberté d'écrire*, comme le droit & le
" salut du genre humain; prenant enfin
" pour cri de guerre *raison, tolérance, hu-*
" *manité.*

" Telle fut *cette philosophie nouvelle*, ob-
" jet de la haine commune de ces classes
" nombreuses, qui n'existent que par les
" préjugés. — *Les chefs eurent presque tou-*
" *jours l'art d'échapper à la vengeance, en*

" *s'exposant à la haine; de se cacher à la* " *persécution, en se montrant assez pour* " *ne rien perdre de leur gloire.* " (*Esquisse d'un tableau de l'esprit humain, par Condorcet, epoq. 9.*)

Quand la rebellion & l'impiété même auroient choisi la personne & la plume de Condorcet, pour dévoiler l'époque, l'objet, les moyens & toute l'artificieuse scélératesse des complots d'abord formés contre la Religion, ensuite dirigés contre les Rois; par quels traits cet adepte, si spécialement initié aux mystères des sophistes, pouvoit-il nous montrer le serment de renverser les Trônes, plus immédiatement uni à celui de renverser l'Autel? Par quels traits pouvoit-il mieux nous peindre les sophistes ses confrères, *prenant tous les tons, employant toutes les formes, caressant* d'un côté les Souverains, pour les animer contre la Religion, & de l'autre ménageant la Religion, & cherchant à lui rendre les Rois odieux; ensuite la montrant elle-même *comme la première victime à immoler*, pour arriver au massacre des Souverains?

Il s'en faut pourtant bien que cet aveu soit le seul qui puisse constater la réunion de ces deux complots. Presque tous les sophistes qui ont survécu assez long-temps aux premiers auteurs de l'un & de l'autre, pour en voir les effets dans la Révolution Françoise, se sont hâtés d'en révendiquer l'honneur pour leurs chefs. L'athée Lamétherie

ne voit pas plutôt cette révolution arrivée, qu'il s'écrie : *les heureux momens sont arrivés, ou la philosophie triomphe;* — ses ennemis avouent eux-mêmes qu'*elle a produit les événemens qui distingueront la fin de ce siècle.* — Le même sophiste se flatte qu'elle produira bientôt les mêmes effets, jusqu'en *Egypte, en Assyrie & dans les Indes.* (*v. obser. sur la phys. l'hist. nat.* &c. *Janv.* 1790 *disc. prélim.*) — Le commentateur de Jean-Jacques en fait le même honneur aux sophistes. (*suppl. au contrat soc. 3e. part. chap.* 2.) — La Bastille étoit à peine prise, & le sophiste Alphonse écrivoit hardiment, à un Seigneur qui détestoit l'insurrection : " Monsieur le Comte, ne vous y trompez pas ; ceci n'est pas l'af- " faire d'une bourasque ; la Révolution est " faite & consommée ; elle a été préparée " depuis bien des années, par les plus grands " génies de l'Europe ; elle a des partisans " dans toutes les Cours. "

Premier grade de cette conspiration ; Voltaire déclinant vers la démocratie.

Ni ces témoignages, ni une foule d'autres qu'on pourroit ajouter, ni sur-tout ces éloges dont la Tribune des Législateurs Jacobins a si souvent retenti en faveur des sophistes, ne permettent de révoquer en doute la conspiration depuis long-temps méditée contre le Trône, par ces adeptes de l'impiété, devenus les adeptes de la rebellion. Voltaire cependant ne joua point ici le même rôle, que dans les complots contre l'Autel. Il fut en quelque sorte entraî-

né malgré lui; il le fut par la nature même de son philosophisme, & par l'exemple de ses disciples mêmes, bien plus que par son propre penchant. Il eût aimé les Rois, s'il eût trouvé en tout temps & par-tout, l'autorité royale plus propice à son impiété; mais, *vous aimez la raison & la liberté*, lui écrivoit d'Alembert; *& on ne peut guère aimer l'un sans l'autre*, (19 *Janv.* 1769.) Cette *raison*, quelques lignes plus bas, devenoit la *philosophie*, & cette liberté se trouvoit la *liberté républicaine*. En effet quelque amour que Voltaire eût d'abord, pour les Rois & pour les Grands, quelque satisfait qu'il se trouvât de jour lui-même dans son château, le rôle d'un Grand-Seigneur, on le vit dans ses lettres & ses écrits, passer insensiblement de tous les principes de l'égalité & de la liberté anti-religieuse, à tous ceux de l'égalité & de la liberté anti-monarchiques. C'est ainsi, par exemple, que dans la première édition de ses épitres sur la liberté & l'égalité, il s'étoit contenté de dire:

Les états sont égaux, mais les hommes différent;

ses disciples auroient voulu lui faire dire:

Les hommes sont égaux, & les états différent!

Ils en vinrent à bout. Crainte de rester au-dessous de ses élèves, & pour préluder aux droits de l'homme, décrétés par les Jacobins, il changea ses vers, pour écrire dans tout le sens de la Révolution:

Les hommes sont égaux, le masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.
Les Rois en ont-ils six? & leur ame & leur corps,
Sont-ils d'une autre espèce, ont ils d'autres ressorts?
(*Edit. de Kell. v. les variantes.*)

C'est là précisément le langage que nous avons entendu répéter par la populace, lorsqu'elle étoit au moment de détrôner Louis XVI. Cependant Voltaire, qui avoit en rimes ces rapsodies du vil Jacobinisme, flotta encore long-temps entre les Rois & les Républiques. D'un côté, il ne pouvoit s'empêcher d'admirer les Souverains dont il traçoit l'histoire; de l'autre, il regardoit les Monarchies comme un gouvernement sous lequel l'esprit humain étoit en état d'*esclavage*. (*Let. au Comte d'Argenson* 8 *Août* 1743) Il écrivoit à d'Alembert: *gardez-moi mon secret avec les Rois & avec les Prêtres.* (12 *Déc.* 1757.) Peu-à-peu, il s'accoutuma à lancer une foule de traits contre les Rois & la Noblesse, comme contre les Prêtres. Il avoit fait dire de ceux-ci sur le théâtre:

Les Prêtres ne sont pas ce qu'un vaine peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.
(*Œdipe, trag.*)

Il en vint aussi à faire débiter sur les tréteaux;

Le premier qui fut Roi, fut un soldat heureux;
Qui sert bien son Pays, n'a pas besoin d'aïeux
(*Mérope, trag.*)

Ces vers furent toujours précieux aux Jacobins, parce que Voltaire avoit su y renfermer tous les principes de leur révolution. A mesure qu'il avançoit en âge, ses différentes œuvres se remplirent de traits & de sarcasmes contre les Rois; enfin nous le verrons déclaré chef & président du club, où les sophistes poursuivoient le plus ardemment leur conspiration contre le trône. Quelques-uns de nos révolutionnaires sembloient méconnoître les services qu'il leur avoit rendus en ce genre; Condorcet le vengea, en leur disant que *sans Voltaire; l'Europe seroit encore superstitieuse, & resteroit long-temps esclave.* (*Vie de Vol. édit. de Kell.*) Les sophistes du Mercure françois trouvèrent cette apologie de Voltaire beaucoup trop foible, & ils écrivirent: " il " semble qu'il étoit possible de développer davantage les *obligations éternelles que le genre* " *humain doit à Voltaire.* Les circonstances a- " ctuelles, (celles de la révolution) fournis- " sent une belle occasion. *Il n'a point vu tout* " *ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que* " *nous voyons.* Les observateurs éclairés, " ceux qui sauront écrire l'histoire, prou- " veront à ceux qui savent réfléchir, que " *le premier auteur de cette grande révolu-* " *tion qui étonne l'Europe*, & qui répand " de tout côté l'espérance chez les peuples, " & l'inquiétude dans les *Cours, c'est sans* " *contredit Voltaire.* C'est lui qui a fait " tomber *la plus formidable barrière du des-*

" *potisme, le pouvoir religieux & sacerdo-*
" *tal.* S'il n'eût pas brisé le joug des Prê-
" tres, jamais on n'eût brisé celui des ty-
" rans. *L'un & l'autre pesoient ensemble sur*
" *nos têtes, & se tenoient si étroitement, que*
" *le premier une fois secoué, le second de-*
" *voit l'être bientôt après.* L'esprit humain
" ne s'arrête pas plus dans son indépendan-
" ce, que dans la servitude; & c'est Voltai-
" re qui l'affranchit, en l'accoutumant à ju-
" ger sous tous les rapports, ceux qui l'as-
" servissoient. — *C'est la pensée des sages,*
" *qui prépare les révolutions*; mais c'est
" toujours le peuple qui les exécute." (*Mer-*
cure de France, Samedi 7 Août 1790.)

Services de d'Alembert contre les Rois.

Ainsi les conjurés sophistes reconnoissent, & publient eux-mêmes la part qu'a eue Voltaire à la révolution qui a commencé par massacrer les prêtres, pour conduire Louis XVI à l'échafaud. Si les services de d'Alembert dans cette seconde conspiration, ne s'annoncent pas tous dans ses écrits publics, ses lettres à Voltaire ne sont pas équivoques. Elles disent assez clairement qu'il a fait au moins contre les Rois, comme contre le Christ, tout ce qu'il lui étoit possible de faire sans s'exposer à être vu; & c'est ici sur-tout qu'il faisoit faire par les autres, ce qu'il n'osoit faire par lui-même. On le voit dans ses lettres, tantôt félicitant Voltaire d'avoir contribué à répandre avec la *Liberté*, les sentimens d'un *Philosophe républicain*; tantôt lui écrivant: continuez à

combattre comme vous faites, *pro aris & focis*; ensuite se plaignant de ne pouvoir combattre comme lui, & pour la même cause; d'avoir *les mains liées par le despotisme ministeriel & sacerdotal*; ensuite encore ne voulant pas au moins laisser ignorer à son confrère qu'il a *presque autant de haine que lui, pour les despotes.* (*Let. à Volt.* 19 *Janv.* 1769, 25 *Janv.* 1770.)

Il seroit inutile d'objecter ici qu'on peut haïr le despotisme, sans détester les Rois. Les *Despotes* contre lesquels se récrient Voltaire & d'Alembert, ne sont pas les Empereurs de Turquie, du Mogol ou de la Chine; ce sont les Rois sous lesquels vivent en Europe ces mêmes sophistes. Comme *superstition*, *fanatisme & religion*, ne sont pour eux qu'une même chose, de même tous ces mots de *Despotes*, *Rois*, *Tyrans*, *Souverains*, sont synonimes à leur école.

Second grade de la conspiration; systèmes anti-monarchiques. Marquis d'Argenson.

L'impiété de Voltaire avoit fait naître cette haine du pouvoir monarchique; ce sentiment fut en quelque sorte le premier *grade* de la Révolution; les systèmes de la secte arrivèrent bientôt pour le fortifier.

Celui des adeptes qui, Ministre de Louis XV, auroit dû s'opposer le plus fortement à toutes ces idées contre l'autorité des Rois, & qui cependant proposa le premier de ces systèmes, fut le Marquis d'Argenson, Ministre de Louis XV. Pour l'attirer en Hollande, Voltaire lui proposoit sur-tout l'*égalité*,

lité, la *liberté*, les *municipalités* républicaines qu'il aimoit, & qu'il trouveroit dans ces contrées; le Marquis d'Argenson crut mieux faire, s'il pouvoit les établir en France. C'est à lui que l'on doit la première idée de cette nouvelle division du Royaume en autant de petits Etats, appelés sous Necker, *administrations provinciales* sous Target & Mirabeau, *départemens*. (*V. considérat. sur le Gouvern.*) Dès le premier essai que fit Louis XVI de ces *administrations*, les provinces se remplirent de politiques, qui ne laissoient au Roi, que l'odieux de l'autorité. Avant la révolution même, il existoit déjà entre elles une correspondance & une véritable ligue, pour suivre une marche uniforme dans ce qu'elles accorderoient ou refuseroient au Monarque; & bientôt Louis XVI n'eût été pour elles, que ce qu'en firent Target & Mirabeau. (*)

Montesquieu.

Au Marquis d'Argenson succéda Montesquieu avec son *esprit des lois*. Ce livre étoit rempli d'érudition; mais tout ce que

(*) *En parlant de ces* Administrations provinciales, *j'avois dit ce qui devoit en résulter naturellement contre l'autorité du Roi; vous avez bien raison, m'a dit, après m'avoir lu, un des Membres de ces Administrations, & si j'avois su que vous dussiez toucher cette corde, je vous en aurois appris bien davantage. Il m'apprit au moins que cette coalition secrète des* Administrations provinciales, *s'étoit formée presque aussitôt après leur établissement.*

les François y apprirent, c'est à se croire esclaves sous leurs Rois; c'est à imaginer qu'ils ne seroient pas libres, jusqu'à ce qu'ils eussent établi cette distinction des pouvoirs qu'il a rendue si fameuse en *pouvoir législatif, exécutif & judiciaire*; c'est que partout *où la puissance législative est réunie à la puissance éxécutrice*, comme elles l'étoient dans leur Roi, *il n'y a plus de liberté; parce qu'on peut craindre que le même Monarque, où le même Sénat ne fassent des lois tyranniques, pour les exécuter tyranniquement. espr. des lois, liv.* 11 *chap.* 6.)

Il y avoit long-temps que les Rois faisoient la loi en France; & les François ne savoient pas encore qu'ils n'avoient pour Rois, que des *despotes* & des *tyrans*. Ils les aimoient, ces Rois; ils étoient fameux par cet attachement à leurs Rois; & jamais peuple n'a aimé, & il est impossible qu'un peuple aime des tyrans, des despotes. Un despote, un tyran est l'homme le moins accessible pour son peuple; & le révolutionnaire Garat a écrit, que *le Trône des Rois de France étoit si accessible, que les vœux de la Patrie y parvenoient toujours*. (*repertoire de jurisp. art. Souver. par Garat.*) La France prospéroit; elle étoit l'Empire le plus riche en habitans; le commentateur de Jean-Jacques nous dit que, sa population alloit toujours croissant; que sous Louis XV seulement, elle s'étoit *accrue de deux millions cinq cent mille ames*; (*sup-*

plem. au cont. soc. par Gudin, note sur la population.) & Jean-Jacques avoit dit : le Gouvernement *sous lequel les citoyens peuplent, & se multiplient davantage, est infailliblement le meilleur. Celui sous lequel un peuple diminue & dépérit, est le pire.* Il avoit ajouté : " calculateurs, c'est main- " tenant votre affaire ; comptez, mesurez, " comparez. " Montesquieu, au lieu de mesurer n'avoit fait qu'un système. Ne l'accusons pas de ces *obscurités volontaires* de ces *innocens artifices* qui font son mérite auprès de d'Alembert, (*éloge de Montesquieu*) disons plutôt qu'il n'avoit pas saisi toutes les conséquences de son système. Il n'en faisoit pas moins pour la France, précisément tout ce que vouloient faire les ennemis de la France, assemblés au Congrès de la Haie, en 1691, lorsqu'ils juroient de ne pas mettre bas les armes, jusqu'à ce que les Rois de France fussent soumis aux Etats Généraux de leur Royaume. (*v. Salomon Géog, p. 309 édit.* 1750.) Il fut le père de cette démangeaison législatrice, qui s'est emparée des sophistes, des avocats, des médecins, des commis, de ces vingt millions de bourgeois, qui n'ont plus su s'entendre, & que personne n'a pu entendre, depuis que la loi est entre leurs mains.

Jean-Jacques Rousseau parut, & consomma l'œuvre de Montesquieu. Il raisonna en Bourgeois démocrate, sur les principes dont Montesquieu n'avoit tiré que les Jean-Jacques.

conséquences favorables à son aristocratie. Il prononça que *le plus grand de tous les biens, étoit la liberté, l'égalité; que l'homme étoit né libre, & que par-tout il étoit dans les fers; que la puissance legislative ne peut appartenir qu'au peuple; que le peuple ne peut pas se soumettre à un autre Souverain*; que ce peuple, malgré tous ses sermens, n'est jamais lié au Gouvernement établi; que ses engagemens ne sont qu'*une forme provisoire, qu'il donne à l'administration, jusqu'à ce qu'il lui plaise en ordonner autrement*; que la dignité de ces hommes appelés *Rois*, n'est qu'une commission, un *pouvoir* dont le peuple les a faits dépositaires, & *qu'il peut limiter, modifier, reprendre quand il lui plaît.* (*contrat soc. passim.*)

Troisième grade; inondation de livres antimonarchiques.

Les sophistes s'emparèrent avec empressement des principes de Montesquieu, & de toutes les conséquences de Jean-Jacques. Ils avoient jusqu'alors marché sans ordre & sans système, contre les Souverains; Voltaire avoit lâché ses sarcasmes; les adeptes n'avoient su que les répéter; alors ils se serrèrent; ils adoptèrent toutes les idées démocratiques du sophiste génevois; ils formèrent enfin cette ligue exaltée par Condorcet, cette ligue dont tout l'objet étoit de *frapper dans leurs racines mêmes, ces deux grands arbres* de la Religion & de la Monarchie, pour y substituer l'arbre de leur égalité, & de leur liberté. Leurs adeptes se multiplioient par-

mi les écrivains du jour; ils surent concerter leur marche, & distribuer les rôles; les uns continuèrent plus spécialement leur guerre contre l'Autel, les autres contre le Trône; mais depuis l'année 1762, jusqu'à la Révolution, il parut bien peu de leurs productions, qui ne portassent les coups les plus funestes à l'un & à l'autre, le monde ne fut pas moins inondé de leurs diatribes contre les Souverains, qu'il ne le fut de leurs blasphèmes contre Dieu.

Montesquieu avoit dit, que sous un Gouvernement Monarchique, *il est très difficile que le peuple soit vertueux;* Helvétius renforçant la leçon, apprit au peuple, que le *propre* de ce Gouvernement est *d'avilir la pensée des esprits & d'abrutir les ames;* que " la vraie Monarchie, n'est qu'une " constitution imaginée pour corrompre les " mœurs & asservir les peuples; que par " la forme même de ce Gouvernement, ils " sont invinciblement entraînés vers l'abru- " tissement." (*de l'homme préface.*)

Doctrine de ces livres.

Jean-Jacques avoit écrit que *si l'autorité des Rois vient de Dieu, c'est comme les maladies;* Raynal lui succéda pour nous dire que le Rois sont des bêtes féroces qui *dévorent les Nations;* & d'autres arrivèrent pour nous apprendre que *les Rois ressemblent au Saturne de la fable, qui dévoroit ses propres enfans;* " que le Gouvernement Mo- " narchique mettant des forces étranges " dans la main d'un seul homme doit *par*

" *sa nature même*, le tenter d'abuser de " son pouvoir, pour exercer le despotisme " & la tyrannie, qui sont le plus terrible " fléau des Nations. " (*V. essai sur les Préjugés*, *Despotisme oriental*, *système social.*) Cara pour renchérir encore vint crier aux peuples: " *Vos Rois sont les premiers* " *bourreaux de leurs sujets; la force & la* " *stupidité sont la première origine de leur* " *tróne*, " (*Syst. de la Raison.*) Il faudroit copier des volumes. Pour redire toutes les déclamations séditieuses dont les adeptes du Philosophisme remplirent leurs productions. Diderot, qui en avoit rempli son *système de la Nature*, les réunissoit toutes dans ce vœu frénétique: *quand aurai-je donc le plaisir de voir le dernier des Rois, étranglé avec les boyaux du dernier des Prêtres!*

Dès l'année 1765, cette haine des sophistes, & le serment, le vœu de renverser le Trône avec l'Autel, étoient déjà si évidens; ils avoient déjà dans Paris, un si grand nombre de prosélites, que peu de jours suffirent au lord Orfort, plus connu sous le nom d'*Horace Walpole*, pour découvrir toute l'étendue de la conspiration. Je citerai en preuves sa lettre au feld-maréchal Conway, datée de cette même année 28 Oct. & conçue en ces termes:

Progrès de la conspiration contre les Rois.

Témoignage du Lord Walpole.

" Le Dauphin n'a plus infailliblement que " peu de jours à vivre. La pespective de " sa mort remplit les Philosophes de la plus

" grande joie, parce qu'ils redoutoient ses
" efforts pour le rétablissement des Jésuites.
" Vous parler de Philosophes & de leurs
" sentimens, vous paroîtra sans doute une
" étrange dépêche politique. Mais savez-
" vous ce que c'est que les *Philosophes*, ou
" bien ce que ce mot veut dire? D'abord
" il désigne ici presque tout le monde; en
" second lieu, il signifie des hommes, qui,
" sous prétexte de la guerre qu'ils font au
" Catholicisme, (against Popery) tendent,
" *les uns, à la subversion de toute religion,*
" *les autres, & en plus grand nombre, à*
" *la destruction du pouvoir monarchique.*—
" Vous allez me dire: comment savez-vous
" cela, vous qui n'êtes en France que de-
" puis six semaines, & qui en avez pas-
" sé trois confiné dans votre chambre? —
" Oui; mais pendant les trois premières se-
" maines, j'ai fait des visites par-tout, &
" je n'entendois que cela. Confiné chez moi,
" j'ai été obsédé de visites, & j'ai eu des
" conversations longues & fort détaillées
" (explicit) avec bien des personnes qui
" pensent comme je vous le dis; avec quel-
" ques-unes d'un sentiment opposé, & qui
" n'en sont pas moins persuadées que ce
" projet existe. Dernièrement, entre autres,
" j'avois chez moi deux officiers, l'un &
" l'autre d'un âge mûr. J'eus bien de la
" peine à les empêcher d'en venir à une
" querelle sérieuse; & dans la chaleur de

" leur dispute, ils m'en dirent plus que je " n'aurois pu en apprendre par bien des " recherches." (*v. œuv. de Walpole t. 5, l. 28 Oct. 1765.*)

Témoignage du Roi de Prusse.

Les progrès qu'annonçoit cette lettre, devinrent si publics, si évidens, que ce roi de Prusse qui avoit si long-temps protégé les sophistes & leurs complots contre l'Autel, ne put se cacher à lui-même ce qui alloit en résulter pour le trône. Dans son indignation, il les dénonça au public comme des hommes tout à-la-fois souverainement méprisables & souverainement dangereux. " Les encyclopédistes, disoit-il entre " autres, dans ses dialogues des morts, ré- " forment tous les gouvernemens. La Fran- " ce (dans leur projet) doit devenir un *E-* " *tat républicain*, dont un géomètre (d'A- " lembert) sera le Législateur. — Les ency- " clopédistes sont une secte de soi-disant " philosophes, formée de nos jours. Ils se " croient supérieurs à tout ce que l'anti- " quité a produit en ce genre. a *l'effron-* " *terie des Cyniques*, il joignent l'impuden- " ce de débiter tous les paradoxes qui leur " tombent dans la tête. " Après les avoir peints comme *un tas de polissons & de présomptueux*, Frédéric finissoit par conseiller aux Rois de mettre tous ces fous dangereux *aux petites maisons, pour qu'ils y fussent les législateurs des fous leurs semblables;* ou bien de leur donner *à gouverner une*

une province, qui eût mérité d'être punie. (*Premier Dial. des morts, par le roi de Prusse.*)

Ce conseil trop malheureusement, ne fut pas suivi; les progrès des sophistes allèrent croissant. On peut les apprécier encore par la dénonciation qu'en fit au Parlement de Paris, Mr. Séguier, Avocat Général, dans son Réquisitoire prononcé en l'année 1770.

Témoignages des Magistrats.

" Il s'est élevé au milieu de nous, une " secte impie & audacieuse, disoit l'ora- " teur Magistrat. Elle a décoré sa fausse " sagesse du nom de *Philosophie.* — Liber- " té de penser, voilà le cri de ses parti- " sans; & ce cri s'est fait entendre d'une " extrêmité du monde à l'autre. *D'une " main, ils ont ébranlé le Trône; & de " l'autre, ils ont voulu renverser les Au- " tels.* Leur objet étoit d'éteindre la cro- " yance, de faire prendre un nouveau cours " aux esprits sur les anciennes institutions " religieuses & civiles; la révolution s'est, " pour ainsi dire, opérée, les prosélites se " sont multipliés, & leurs maximes se sont " répandues. — *Ils ont deployé l'étendard " de la révolte*; & par cet esprit *d'indé- " pendance*, ils ont cru ajouter à leur cé- " lébrité. — Le *Gouvernement doit trembler* " de tolérer dans son sein une secte ar- " dente d'incrédules, qui semble ne cher- " cher qu'à soulever les peuples, sous pré- " texte de les éclairer. " (*Réquisitoire du 28 Août 1770.*)

Opposition du Clergé aux conjurés.

Dans ce même temps, le Clergé porta au pied du Trône les mêmes plaintes & les mêmes dénonciations; les écrivains, les orateurs ecclésiastiques ne cessèrent d'en démontrer la justice. (*v. les actes du Clergé annnée 1770, let. Pastorales de Mr. de Beaumont, les œuvres de Bergier* &c.) l'Evêque de Senez, & l'Abbé Beauregard sur-tout se distinguèrent en ce genre, par une sainte hardiesse. On se souvient encore de l'espèce d'inspiration dont ce dernier, prêchant à la Cathédrale de Paris, se sentit tout-à-coup saisi, lorsque treize ans avant la Révolution, dévoilant les projets de la philosophie moderne, sur le ton des Prophètes, il fit retentir les voutes du Temple de ces paroles si honteusement vérifiées par la Révolution.

" Oui, *c'est au Roi — au Roi & à la* " *Religion*, que les Philosophes en veu- " lent. — La hache & la marteau sont dans " leurs mains; ils n'attendent que l'instant " favorable, pour renverser le Trône & " l'Autel. Oui, vos Temples, Seigneur, se- " ront dépouillés & détruits, vos Fêtes a- " bolies, votre Nom blasphêmé, votre Cul- " te proscrit. — Mais qu'entends-je, grand " Dieu; que vois-je! aux cantiques inspi- " rés, qui faisoient retentir ces voûtes sa- " crées en votre honneur succèdent des " chants lubriques & profanes! Et toi, Di- " vinité infame du Paganisme, impudique " Vénus, tu viens ici même, prendre au-

" dacieusement la place du Dieu vivant ,
" t'asseoir sur le trône du Saint des Saints,
" & y recevoir l'encens coupable de tes
" nouveaux adorateurs."

Sur ce discours, les sophistes crièrent à la sédition, au fanatisme! Les Docteurs de la Loi crurent eux-mêmes y reconnoître un excès de zèle; cependant tout se préparoit sourdement à vérifier la prophétie. Les conjurés pour l'accréditer, avoient pris les moyens de faire passer tous les poisons de l'impiété & de la rébellion, dans l'esprit même de la partie du peuple, qui habite les campagnes & les villages, & d'en infecter les écoles.

Nouveaux moyens des sophistes pour entraîner le peuple dans leur double conspiration.

Sous prétexte que ce peuple des campagnes, & les artisans des villes manquoient de l'instruction nécessaire à leur profession, Duquesnai & ses adeptes, faisant une autre espèce de sophistes, qu'on appeloit *Economistes*, parce qu'ils s'occupoient d'agriculture, de commerce & de finances, avoient proposé à Louis XV, d'établir & de multiplier des écoles gratuites, où les enfans seroient formés à différens métiers, & spécialement aux principes d'agriculture. Le Prince qui aimoit réellement le peuple, saisit le projet avec ardeur; mais heureusement il consulta Mr. Bertin. " Il y avoit
" long-temps, disoit ce Ministre, en ra-
" contant ce fait, que j'observois les di-
" verses sectes de nos philosophes; quoi-
" que j'eusse bien des reproches à me fai-

Ecoles projetées par les sophistes.

" re, surla pratique des devoirs religieux,
" j'avois au moins conservé les principes.
" Je sentis que l'objet des philosophes, é-
" toit de s'emparer de l'éducation du peu-
" ple, sous prétexte que les Evêques & les
" Prêtres, chargés jusqu'alors de l'inspec-
" tion des maîtres, ne pourroient pas en-
" trer dans des détails, peu faits pour leur
" état — Je n'hésitai pas à répondre au Roi:
" gardez-vous, Sire, de seconder ces phi-
" losophes. Votre royaume ne manque
" pas d'écoles gratuites, ou presque gra-
" tuites. Il en est dans tous les bourgs,
" & presque dans tous les villages. — Les
" livres envoyés par ces philosophes ren-
" dront le paysan moins laborieux que sy-
" stématique. J'ai peur qu'ils ne le ren-
" dent paresseux, vain, jaloux, raisonneur,
" séditieux, irréligieux, enfin rebelle. "

" Louis XV parut goûter ces raisons ;
" mais il fut si constamment obsédé par ces
" hommes, que j'eus souvent à combattre
" la bonne opinion, qu'on lui donnoit
" des Economistes & des autres Philoso-
Colporteurs des sophistes. " phes leurs associés. Résolu enfin de lui
" donner une preuve de leurs projets, j'in-
" terrogeai plusieurs de ces marchands fo-
" rains, qui courent les campagnes, ven-
" dant des livres aux paysans, & que je
" soupçonnois n'être que les agens du Phi-
" losophisme auprès de ces bonnes gens.
" Ces marchands venoient aussi dans nos
" châteaux nous offrir des livrés à acheter.

" Je leur disois alors : quels livres pouvez-
" vous donc avoir ? des catéchismes sans
" doute, ou des livres de prières ? On n'en
" lit pas d'autres dans les villages. A ces
" mots, j'en vis plusieurs sourire. Non,
" me répondoient-ils, ce ne sont guère là
" nos livres ; nous faisons mieux fortune
" avec ceux de Voltaire, de Diderot, &
" des autres philosophes. — Je reprenois ;
" comment ! des paysans acheter Voltaire
" & Diderot ! mais où prennent-ils donc
" l'argent pour des livres si chers ? La ré-
" ponse à ces questions fut constamment :
" nous en avons à meilleur compte que
" les livres de prières. — Nous pouvons don-
" ner le volume à dix sols tournois, &
" nous gagnons encore joliment. Sur de
" nouvelles questions, plusieurs m'avouè-
" rent que ces livres ne leur coûtoient
" rien à eux-mêmes ; qu'ils en recevoient
" des ballots entiers, sans savoir d'où ils
" leur venoient, avertis seulement de les
" vendre dans leurs courses, au prix le
" plus modique. "

Tel étoit le récit que faisoit souvent Mr. Bertin, sur-tout dans sa retraite à Aix-La-Chapelle. Louis XV, à qui il en fit part, conçut enfin le projet des sophistes ; mais il ne prit jamais contre eux, que de foibles mesures. Les conjurés continuèrent à se servir de ces colporteurs forains. Une preuve que les Ministres ou les commis de leurs bureaux, ne pensoient pas tous com-

me Mr. Bertin, c'est que Mr. Bourdon, premier juge de Lisieux, & spécialement chargé de la police, ayant fait arrêter un de ces hommes, qui vendoit au peuple les livres les plus impies & les plus séditieux, & que la modicité même du prix pour lequel il les donnoit, avoit rendu suspect, celui-ci entrant gaiement en prison, se contenta de demander quel jour la poste partiroit pour Paris, & quel jour il pourroit avoir réponse à la lettre qu'il alloit écrire. Sur la réponse qu'on lui fit, eh bien, dit-il, tel jour vous aurez ordre de me remettre en liberté, & de me rendre les livres que l'on m'a confisqués. L'ordre vint en effet le jour qu'il avoit dit.

Maîtres d'école dans le complot.

Ces colporteurs ne furent pas le seul moyen de suppléer aux prétendues écoles d'agriculture. Dans le diocèse d'Embrun, un curé accusa le maître d'école de sa paroisse d'être un vil corrupteur de l'enfance, à qui il distribuoit les livres les plus opposés aux mœurs & à la Religion; le Seigneur du village, adepte de la secte, protégeoit le Magister; le Curé porta ses plaintes à l'Evêque. Le Grand-Vicaire, chargé de vérifier le fait, trouva la bibliothéque du Magister remplie de ces sortes de livres. Loin de nier l'usage qu'il en faisoit, celui-ci prenant un ton de bonne foi, répondit qu'il avoit entendu faire de grands éloges de ces livres, & qu'il ne croyoit pas pouvoir en donner de meilleurs à ses écoliers.

Il ajouta, comme les colporteurs, qu'au reste, il n'avoit pas la peine de les acheter, & qu'il en recevoit des envois considérables, sans savoir même d'où ils lui venoient.

A une lieue de Liège, & dans les villages circonvoisins, des maîtres perfides avoient des instructions qui renchérissoient encore sur ces moyens de corruption. Là, se réunissoient, à des heures & à des jours marqués, un certain nombre de ces artisans, ou paysans qui n'avoient pas appris à lire. Dans ces conventicules, un des élèves faisoit à haute voix, la lecture des livres marqués & donnés par le Magister; & ces livres étoient sur-tout de ceux qui abondent en déclamations contre les Prêtres & les Souverains. Le père même d'un de ces lecteurs, simple menuiser, l'ayant surpris dans ces conventicules, les dénonça à un Tréfoncier de Liège, pour qui il travailloit. Des recherches furent faites dans les environs. Plusieurs maîtres d'école furent trouvés coupables de la même infamie. C'étoient précisément ceux qui affectoient le plus de remplir les devoirs de Religion. On réfléchit sur les protecteurs qui les avoient recommandés. Les recherches furent poussées plus loin, elles conduisirent jusques au bureau que d'Alembert avoit établi, pour être informé par les adeptes dispersés, des places de professeurs qui viendroient à vaquer dans les colléges, ou de celles de sim-

ples Magisters, dans les villages, ou enfin de celles de précepteurs, dans les maisons particulières. Le Préfet du Bureau avoit sur sa liste, les sujets à recommander; & le reste étoit laissé aux adeptes protecteurs, qui avoient le plus d'influence sur les lieux où le protégé étoit envoyé.

Académie secrète des conjurés sophistes; club d'Holbach.

Il restoit enfin à savoir de quel antre partoient ces productions répandues avec tant de profusion en Europe, pour infecter les villes & les campagnes de tout ce double esprit sophistique de corruption & de révolte. Il fut réservé aux remords d'un adepte même, de découvrir cette source empestée.

Peu de jours après les attrocités du cinq & six Octobre. Mr. Leroy Lieutenant des chasses de Sa Majesté, & Académicien se trouvoit à dîner chez Mr. d'Angevilliers, intendant des bâtimens. La conversation roula naturellement sur les désastres de la révolution. Le repas terminé, le Seigneur même dont je tiens ce fait (*), dit à ce Mr. Leroy, qu'il savoit lié avec les sophistes: *eh bien, voilà pourtant l'ouvrage de la Philosophie!*

(*) *Avant de voir ce Seigneur, j'avois déjà un mémoire très-détaillé sur ce fait. Il le confirma entièrement; & j'ai vu depuis vingt personnes qui l'ont toutes confirmé de même, quoique avec des détails moins précis.*

losophie! atterré par ces mots, *hélas*, répond l'Académicien, *à qui le dites-vous? je ne le sais que trop; mais j'en mourrai de douleur & de remords.* — Sur ce mot de *remords*, qu'il répète en terminant presque toutes ses phrases, on lui demande s'il auroit contribué à cette révolution, de manière à devoir s'en faire à lui-même de si vifs reproches. " Oui, répondit-il, oui, j'y ai " contribué, & beaucoup plus que je ne " le voudrois. J'étois secrétaire du Comité à " qui vous la devez; mais j'atteste les " Cieux que jamais je n'ai cru que l'on " dût en venir à ce point. — *J'en mourrai* " *de douleur & de remords.* "

Pressé de s'expliquer sur ce Comité, sur cette société secrète, dont toute la compagnie ignoroit l'existence, l'académicien reprit: " cette société étoit une espèce de " club, que nous avions formé entre nous " philosophes. Nos assemblées se tenoient " à l'Hôtel du baron d'Holbach. De peur " que l'on n'en soupçonnât l'objet, nous " primes le nom d'Economistes; nous créa- " mes Voltaire, quoique absent, Président " honoraire & perpétuel. Nos principaux " membres étoient d'Alembert, Turgot, " Condorcet, Diderot, ce Lamoignon, Gar- " de des Sceaux, qui s'est tué dans son " Parc, & tous ceux auprès de qui on voit " Voltaire employer dans ses lettres, notre " mot du guet, ou bien les lettres initia- " les de ces deux mots, *écrasez l'infame.* —

" Ces mots signifioient pour nous, écrasez " le crucifié, écrasez Jésus-Christ, ou bien " sa religion. "

Toute cette déclaration fut interrompue par des sanglots, & l'adepte profondément repentant ajouta : " voici quelles étoient " nos occupations. La plupart des livres " que vous avez vu paroître depuis long-" temps contre *la religion*, *les mœurs & le* " *Gouvernement*, étoient notre ouvrage, ou " celui de nos affidés. Ces livres étoient " tous composés par les membres, ou par " les ordres de la société. Avant d'être li-" vrés à l'impression, tous étoient envoyés " à notre bureau. Là, nous les revisions; " nous ajoutions; nous retranchions; nous " corrigions, suivant que les circonstances " l'exigeoient. — L'ouvrage paroissoit en-" suite, sous un titre & un nom que nous " choisissions. Ceux que vous avez vu at-" tribués à Boulanger, ou à Fréret après " leur mort, n'étoient pas sortis d'ailleurs, " que de notre société. Quand nous les a-" vions approuvés, nous en faisions tirer " d'abord sur papier fin ou ordinaire, un " nombre suffisant, pour rembourser les " frais d'impression, & ensuite une quan-" tité immense d'exemplaires sur du pa-" pier moins cher. Nous envoyons ceux-ci " à des libraires ou à des colporteurs, qui " les recevant pour rien, ou presque pour " rien, étoient chargés de les vendre au " peuple, au plus bas prix. Voilà ce qui

" a changé ce peuple, au point où vous " le voyez aujourd'hui. Je ne le verrai pas " long-temps; j'en mourrai de douleur & " de remords. "

On sent toute l'horreur qu'inspiroit ce récit. Celle qu'avoit conçue le malheureux adepte de la part qu'il avoit eue à ces complots, le suivit jusqu'au tombeau. Conséquemment à sa déclaration, qui nous donne pour membres de son club, tous ceux à qui Voltaire désignoit Jésus-Christ sous le nom de *l'infame*, il faut ajouter à ceux des adeptes que j'ai déjà nommés, Helvétius, Damilaville commis des finances, Thiriot écrivain sans talens, mais grand impie; & ce secrétaire de l'Académie Françoise, Saurin, à qui l'on donne une ame honnête, mais qui s'étoit laissé entraîner par une pension de trois mille livres que lui faisoit Helvétius. Il faut y joindre sur-tout le Baron d'Holbach, le Comte d'Argental, ami constant, & intime confident de Voltaire, le Baron suisse Grim, que l'on me dit aujourd'hui détester ses anciennes liaisons avec tout ce monde-là. Le seul qui les ait réparées de manière à mériter l'admiration, est Monsieur de la Harpe. Je dois même observer que quoiqu'il fût désigné membre de cette société, par celui qui l'avoit dévoilée, il n'étoit pas au moins de ceux auprès de qui Voltaire usoit de sa formule ordinaire avec les conjurés.

En recherchant l'origine de ce club infernal, & la date de son établissement, on voit que Voltaire en avoit au moins donné l'idée, dès l'année 1763, en écrivant à Helvétius: " qui empêcheroit les philosophes " d'avoir chez eux une petite imprimerie, " & de donner des ouvrages utiles & courts, " dont leurs amis seroient les seuls dépo- " sitaires? C'est ainsi qu'en ont usé ceux " qui ont imprimé les dernières volontés " de ce bon & honnête Curé (l'apostat Jean " Meslier.) Il est certain que vous & vos " amis, vous pourriez faire de meilleurs " ouvrages, avec la plus grande facilité, " & les faire *débiter, sans vous compro-* " *mettre.* " (*let. Mars* 1763.) Il est certain encore que Voltaire avoit déjà donné l'exemple de ce club, puisque parlant encore de ses libelles, il écrivoit au même adepte: " ces petits livres se succèdent les " uns aux autres. *On ne les vend point;* " *on les donne à des personnes affidées, qui* " *les distribuent à des jeunes gens & à des* " *femmes.* " (25 *Août* 1763.) Enfin il est certain que ce club existoit déjà, au moins en 1766, puisqu'à cette époque parurent les deux livres intitulés *l'antiquité dévoilée, examen des apologistes du Christianisme*, que l'adepte le Roi dit avoir été composés par la société secrète, & qui sont si dignes de cette source. Il y avoit donc au moins vingt-huit ans, que ce club de so-

phistes infectoit l'univers de productions, " toutes tendantes à renverser l'Autel & " le Trône, quand on vit arriver la Révo- " lution Françoise.

Voltaire l'annonçoit depuis long-temps, comme *immanquable*; mais ajoutoit-il, *je n'aurai pas le plaisir d'en être témoin*; " les " François arrivent tard a tout, mais ils " arrivent. La lumière s'est tellement ré- " pandue de proche en proche, qu'on é- " clatera à la première occasion; & a- " lors ce sera un beau tapage. Les jeunes " gens sont bien heureux; ils verront de " belles choses. " (*let. à Mr. de Chauvelin, 2 Mars 1764*).

Essais des conjurés pour leurs révolutions politiques.

Ce ne fut ni sa faute, ni celle de ses élèves, s'il ne vit pas au moins une partie de ces bouleversemens politiques. Enchanté de celui qu'il avoit déjà fait dans les idées religieuses, il voulut au moins être témoin d'une partie de ceux qu'il prévoyoit pour les Etats. Ce n'étoit pas assez pour lui, de ne plus laisser dans Genève que quelques *gredins* croyant à Jésus-Christ; il voulut aussi renverser tout le gouvernement de cette république, pour y faire l'essai de ces nouveaux principes d'égalité & de liberté, sur lesquels devoit porter désormais la base des Etats.

Essai à Genève.

Toute l'Europe a su les troubles dont cette ville fut agitée depuis l'année 1770, jusqu'en 1782, mais ce que l'on ignore, ce sont & les premières causes & les agens se-

crets de la révolution, qui renversèrent sa constitution. Dans ce petit Etat, le peuple étoit divisé en plusieurs classes. Celle des anciens habitans de Genève, ou de leurs descendans, étoit seule admise aux conseils & aux principales dignités. Les autres, plus récemment entrés sous le domaine de la République, jouissoient de sa protection, mais ils ne faisoient point partie du corps législatif. Lorsqu'ils les admettoient parmi eux à ces conditions, les Génévois ne croyoient pas commettre une injustice, en leur laissant la liberté de chercher ailleurs un autre asile. Mais Montesquieu & Jean-Jacques Rousseau étoient venus apprendre à ces Colons, qu'ils étoient esclaves dans le Gouvernement qui les avoit accueillis, & qu'ils avoient perdu ces grands droits de l'homme, l'égalité, la liberté, par cela seul qu'il falloit suivre la loi, sans l'avoir faite. Voltaire qui eût craint de rester en arrière de ces élèves, étoit aussi devenu partisan de ces prétendus droits. Il crut les voir blessés dans la constitution de Genève. Il insinua tous les nouveaux principes aux Colons; il sema la division entre eux & le Conseil. Pour qu'ils craignissent peu de perdre leur fortune à cette guerre, pour y gagner lui-même l'honneur d'avoir fondé des colonies, il invita les mécontens à venir s'établir à Ferney, où à Versoix. Il se mit à écrire en faveur de la démocratie, & de la multitude législatrice, avec autant de zèle

qu'il en eût mis jadis en faveur des Monarchies. Dans ces pamphlets qu'il avoit soin de faire circuler sous le titre *d'Idées démocratiques*, les Colons de Genève apprirent non-seulement que *le plus tolérable de tous les Gouvernemens, est le Républicain, parce que c'est lui qui rapproche le plus les hommes de l'égalité naturelle*; mais aussi que dans une société composée de plusieurs maisons, *il est dans la nature que chaque maître ait sa voix pour le bien de la société*; que le Gouvernement civil est la *volonté de tous*, exécutée par un seul, ou par plusieurs, en vertu *des lois que tous ont portées*; qu'enfin toutes les distinctions de *nobles & de roturiers*, ne signifioient pas autre chose, que celle de *seigneur & d'esclave*. Il étoit difficile de leur dire plus clairement ce que seroient celles de législateurs & de simples colons, jusqu'à ce que ceux-ci eussent acquis le droit de leur prétendue égalité naturelle.

Les sophistes du jour ne laissèrent point Voltaire travailler seul, à cet essai de leur démocratie. La secte niveleuse l'aida de tous les efforts de Clavière, du boutefeu Segère, & du demi-Syeys Berenger. Le Sieur Bovier, & cet Avocat-général, *Servan*, que Voltaire appeloit un *Grand-Maître de sa Philosophie*, accoururent de Grenoble, lui prêter leurs moyens. Les Economistes refondirent pour lui, tous les principes de la nouvelle Démocratie, sous la plume de *l'éphémère*

citoyen, Dupont de Nemours. Ils menacèrent le Sénat de toute la fureur des habitans des campagnes, s'il ne leur donnoit le libre exercice *des droits naturels de l'homme, & ne leur en garantissoit la possession.* (*V. Ephémérides du citoyen, an.* 1771.) A force d'intrigues & d'écrits séditieux, ils étoient enfin venus à bout de leurs projets sur cette République. Sa Constitution fut rétablie par Mr. de Vergennes; mais le levain resta. Pour fermenter de nouveau, tout le Jacobinisme de Voltaire n'attendit plus que l'Apostat Soulavie, & les autres agens de Robespierre.

Essai en France.

L'essai que les sophistes firent en même temps en France, n'avoit pas d'autre objet. Les Parlemens eux-mêmes s'y méprirent. Dans leurs contestations avec Louis XV, ils demandèrent la Convocation des Etats Généraux, ils crurent voir leur cause triomphante, dans les fameuses remontrances de la Cour des Aides, rédigées par Mr. de Malesherbes. Ils demandèrent aussi que la Nation vînt exercer elle-même *l'autorité*, & reprendre ses *droits imprescriptibles*, ses droits *inaliénables*. (*V. remont. du Parlem. de Bordeaux*, 25 *Fév.* 1771) les Magistrats alors se crurent secondés par le Philosophisme. Ils ne virent pas que dès-lors, la révolution étoit faite, si Louis XV eût accédé à leurs remontrances; que dès-lors, le sophiste Mably ne demandoit aussi cette convocation des Etats, qu'en indiquant la *manière*

nière d'en profiter pour faire sa révolution. Les Sophistes de l'aristocratie s'y méprirent, comme les Parlemens. Ils ne voyoient dans ces Etats, qu'une occasion de regagner leur ancienne influence; ils ignoroient que les sophistes de la démocratie se tenoient derrière eux, déjà prêts à faire dominer leurs droits d'égalité, & à représenter que *la distinction des Ordres avoit été la cause pour laquelle les anciens Etats Généraux avoient toujours porté si peu de fruit, & fait si peu de bien.* (*Supplém. au Contrat Social par Gudin. 3 part. ch.* 1.) Le piége étoit tendu; dès-lors l'égalité renversoit en France, la distinction des Ordres; la multitude étoit législatrice; & Jean-Jacques, Voltaire & le club des sophistes rebelles triomphoient. Louis XV écarta pour un temps, ce malheur, de la France. Mais les conjurés trouvèrent en Allemagne, un Prince plus docile à leurs principes.

Essai dans les pays Autrichiens.

Quoique toute la piété de Marie Thérèse n'eût pas empêché le philosophisme de pénétrer dans ses Etats, elle étoit au moins venue à bout de réprimer l'esprit d'égalité, de liberté que suivoit de si près la nouvelle école. Elle avoit étouffé une conspiration, qui devoit éclater à Prague, le 16 Mai, & renouveler, par le massacre des riches & des nobles, les horreurs des Hussites. Sous Joseph II, les Niveleurs trouvèrent plus d'accès auprès du Trône. En étudiant le caractère de ce Prince, il étoit aisé de s'a-

percevoir, qu'initié aux mystères du philosophisme, il s'étoit fait dans lui un singulier mélange de despotisme, & des idées de liberté & d'égalité. Seul Souverain chez lui, il eût voulu aussi être seul grand, & voir tous les sujets au même niveau. Les Sophistes Tudesques & Hongrois profitèrent de ces dispositions, pour l'engager à abaisser les nobles & les riches. Parmi les divers plans qu'ils lui proposèrent, il accepta sur-tout celui d'affranchir les vassaux & les serfs, d'une partie des travaux auxquels ils étoient habitués, pour le service des Seigneurs, & de les faire mettre sur la liste de ses légions. L'essai de ce projet que l'on crut dicté par l'humanité, se fit en Transilvanie, où la nécessité d'avoir sans cesse des garde-côtes sous les armes, fournissoit un prétexte plausible d'armer les paysans. Ils coururent en foule, bien moins pour s'engager sous les drapeaux militaires, que pour se délivrer du service de leurs maîtres. Les réclamations des familles, que ces dispositions alloient ruiner, & mettre de niveau avec leurs anciens serfs, arrivèrent & furent dédaignées. Ces nouveaux soldats ne furent bientôt que les ennemis insolens des propriétaires. Un paysan valaque, nommé Horia, décoré d'une croix, muni d'une patente en lettres d'or, & se disant envoyé de l'Empereur, pour consommer l'affranchissement de ses semblables, se déclara leur général, les envoya in-

cendier les châteaux, & massacrer les maîtres. Bientôt l'assassinat ne suffit plus pour venger ces furieux. Leurs cris de liberté, d'égalité étouffant toute humanité, ils se mirent " à empaler les nobles tout vivans, " à leur couper les pieds & les mains, à " les faire rôtir à petit feu. Parmi les victimes de ces forcenés, on distingua sur- " tout les deux Comtes & frères Ribiczi. " L'aîné fut empalé & rôti; diverses autres " personnes de la même famille, femmes & " enfans, furent cruellement massacrés. La " malheureuse Dame Bradi-Sador eut les " pieds & les mains coupés. Les barbares " la laissèrent expirer dans cet état. " Peu s'en fallut que Mr. Jean Petty, gentilhomme anglois, de qui nous tenons ces détails, & alors voyageant dans ces contrées, ne fût la victime de cette populace effrénée.

L'aspect de ces horreurs rappeloit toutes celles de l'ancienne Jacquerie; elles étoient fondées sur les mêmes principes. Ceux qui avoient eu l'art de les répandre, eurent celui de ralentir les ordres, & les secours nécessaires pour réprimer le brigandage. Les Gentilshommes des contrées voisines furent obligés de se réunir, & de marcher en corps d'armée contre les rebelles. Les troupes de Joseph II reçurent enfin les ordres convenables; les brigands furent punis, ou dispersés; mais ces affreux essais de leur égalité & de leur liberté n'en dirent pas moins aux sophistes, que le temps

de leurs Bellérophons, ou de leurs Robespierres n'étoit pas éloigné.

Voltaire triomphant dans Paris comme chef de la double conspiration.

Cependant ni Voltaire, ni ses premiers complices ne devoient voir le terme de cette révolution générale, qu'il aimoit à prédire, & qu'il attendoit avec tant d'impatience. Ses disciples voulurent au moins qu'il fût témoin de celle qu'ils avoient opérée dans Paris, devenue la métropole de son impiété. Depuis sa longue absence de cette ville, sous le décret des lois, il ne devoit y reparoître qu'en se justifiant des blasphèmes, qui avoient anciennement attiré sur lui les arrêts du Parlement. D'Alembert & son académie résolurent de vaincre cet obstacle. Malgré quelques restes d'égards pour la religion, il leur en coûta peu pour obtenir que le premier auteur de leurs complots, vînt enfin au milieu d'eux, jouir des succès dont ils lui devoient le premier hommage. Voltaire étoit assez connu comme chef des impies; il ne l'étoit que peu, & presque point du tout, comme chef des complots formés contre les Rois; il fut convenu qu'à son approche, les lois se tairoient en sa faveur. C'étoit là tout ce que demandoient les conjurés.

Cet homme dont la longue carrière n'avoit été qu'une suite de blasphèmes & de conspirations également redoutables au Trône & à l'Autel, fut reçu dans la Capitale des Rois très-chrétiens, avec toutes les acclamations accordées aux héros de retour

de leurs victoires contre les ennemis de la patrie. Toutes les académies célébrèrent son arrivée; elles la célébrèrent dans ce Palais des Rois, où Louis XVI devoit, en peu d'années, se trouver prisonnier, & victime de l'arrière conjuration des impies. Les Théâtres décernèrent leurs couronnes au chef des conjurés. Les fêtes se succédèrent en son honneur. *Enivré* de l'encens des adeptes, il s'écria : *vous voulez donc me faire mourir de gloire* ! La Religion seule étoit en deuil pendant tous ces triomphes; son Dieu sut la venger. L'impie qui avoit peur de mourir de gloire, devoit mourir de rage & de désespoir, plus encore que de vieillesse. Au milieu de ses triomphes, une violente hémorragie fit craindre pour ses jours. D'Alembert, Diderot accoururent pour soutenir sa constance, dans ses derniers momens; ils ne furent témoins que de son ignominie & de la leur. Voltaire fut réduit à appeler les prêtres de ce Christ, de ce même prétendu *infame*, qu'il avoit si souvent juré d'écraser. Le procès-verbal de ses rétractations existe. Il fut déposé chez Mr. Momet Notaire à Paris; j'y ai lu & la lettre que Voltaire écrivit à Mr. Gaultier, pour le prier d'entendre sa confession, & la déclaration suivante, signée de sa main. Mort de Voltaire.

"Je soussigné déclare qu'étant attaqué "depuis quatre jours d'un vomissement de "sang, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans,

" & n'ayant pu me traîner à l'Eglise. Mr. le " Curé de St. Sulpice ayant bien voulu ajou- " ter à ses bonnes œuvres, celle de m'en- " voyer Mr. Gaultier, Prêtre; je me suis " confessé à lui, & que si Dieu dispose de " moi, je meurs dans la Sainte Eglise Ca- " tholique, où je suis né, espérant beau- " coup de la Miséricorde Divine, qu'elle " daignera pardonner toutes mes fautes. Si " j'avois jamais scandalisé l'Eglise, j'en de- " mande pardon à Dieu & à elle. 2 Mars " 1778. *Signé Voltaire*, en présence de Mr. " l'Abbé *Mignot*, mon neveu, & de Mr. le " Marquis de *Villevieille*, mon ami.

Etoit-ce encore un jeu de son antique hypocrisie, que cette déclaration? C'est malheureusement ce qui sembleroit trop probable, d'après ce que nous avons vu de ses autres actes de religion expliqués par lui-même. Quoi qu'il en soit, Voltaire avoit permis que sa déclaration fût portée au Curé de St. Sulpice, & à l'Archevêque de Paris, pour savoir si elle seroit trouvée suffisante. Au moment où Mr. l'Abbé Gaultier rapportoit la réponse, il lui fut impossible d'approcher du malade. Les conjurés avoient redoublé leurs efforts, pour empêcher leur chef de consommer sa rétractation: & ils y réussirent. Toutes les portes se trouvèrent fermées au prêtre que Voltaire avoit fait appeler. Les Démons désormais eurent seuls un accès libre auprès de lui. Bientôt commencèrent ces scènes le fureur & de rage,

qui se succédèrent jusqu'à ses derniers jours. Alors d'Alembert, Diderot & vingt autres, qui assiégeoient son anti-chambre, ne l'approchèrent plus, que pour être témoins de leur humiliation dans celle de leur maître, souvent même pour se voir repoussés par ses imprécations & ses reproches.

" Retirez-vous de moi, leur disoit-il alors; c'est vous qui êtes cause de l'état où je suis. Retirez-vous. Je pouvois me passer de tous vous autres; c'est vous qui ne pouviez vous passer de moi; & quelle malheureuse gloire m'avez-vous donc valu? "

Ces malédictions étoient sur-tout suivies du souvenir de sa conjuration contre le Christ. Ses adeptes eux-mêmes l'entendoient au milieu de ses troubles & de ses frayeurs, appeler, invoquer, blasphémer alternativement, ce Dieu, l'ancien objet de ses complots & de sa haine. Avec les accens prolongés du remords, tantôt il s'écrioit *Jésus-Christ! Jésus Christ!* tantôt il se plaignoit de se voir abandonné de Dieu & des hommes. La main qui avoit jadis tracé la sentence d'un Roi impie au milieu de ses fêtes, sembloit avoir écrit sous les yeux de Voltaire mourant, cette antique formule de ses blasphèmes: *écrase donc l'infame.* Il cherchoit vainement à chasser cet affreux souvenir; c'étoit le temps de se voir écrasé lui-même, sous la main de l'infame, qui alloit le juger. Ses médecins, Mr.

Tronchin sur-tout, arrivoient pour le calmer; ils en sortoient pour confesser qu'ils avoient vu la plus terrible image de l'impie mourant (1). Le Maréchal de Richelieu, témoin de ce spectacle, s'enfuyoit en disant: en vérité cela est trop fort, on ne peut y tenir.

Ainsi mourut, le 30 Mai 1778, consumé par ses propres fureurs, plus encore qu'affoibli par le poids des années, cet homme de blasphèmes, le père des sophistes conjurés contre l'autel, devenu le complice, le chef & l'émule de ses propres élèves conjurés contre le Trône. Ils sembloient avoir tout perdu avec lui, du côté des talens; mais ses armes leur restoient dans ses volumineuses impiétés; & désormais les ruses & les artifices de d'Alembert pouvoient seuls suppléer le génie du fondateur de la secte.

Mort de d'Alembert.

Le Comité secret Parisien pour l'éducation, les conventicules des campagnes, la correspondance avec les Magisters villageois, lui devoient leur origine. Il continua à diriger l'Académie secrète, jusqu'à ce qu'il fallut aller comparoître devant le même Dieu que Voltaire. En Novembre 1783, il fut atteint de sa dernière maladie. Crainte que

(*) *Voyez dans le troisième volume des Mémoires, ces circonstances confirmées par la lettre de Mr. de Luc, qui m'écrit les tenir de Mr. Tronchin même.*

que ses remords ne vinssent aussi donner aux adeptes, le spectacle de ses rétractations, Condorcet se chargea de le rendre inaccessible, sinon au repentir, du moins à tout homme qui auroit pu se prévaloir de son hommage à la Religion. Quand Mr. le Curé de St. Germain se présenta en qualité de Pasteur, Condorcet courut à la porte, refusa de le laisser pénétrer dans la chambre du malade. C'étoit le Démon même, qui veilloit sur sa proie. A peine fut-elle dévorée, que l'orgueil de Condorcet trahit son secret. D'Alembert avoit réellement senti les remords qui devoient le tourmenter autant que Voltaire. Il étoit même prêt à recourir au seul moyen de salut qui lui restoit, en appelant les Ministres de Jésus-Christ; Condorcet eut la férocité de combattre ce dernier repentir. Toute l'histoire de cet affreux combat, est dans ce mot de Condorcet rapportant les circonstances de d'Alembert mourant: *Si je ne m'étois pas trouvé là, il faisoit le plongeon.*

Mort de Diderot.

Diderot lui-même, ce héros des athées, fut de tous les chefs des conjurés, le plus près d'une véritable expiation de ses blasphèmes; mais c'est encore ici un de ces mystères que l'orgueil des sophistes se plaît à couvrir de ténèbres, & qu'il faut dévoiler à l'histoire.

Diderot avoit pour bibliothécaire, un jeune homme qui sut mériter sa confiance,

par les services assidus qu'il lui rendoit dans sa dernière maladie. Effrayé des symptômes qu'il aperçut un jour, en pansant les plaies du philosophe, ce jeune homme courut en avertir un digne ecclésiastique, Mr. l'Abbé le Moine, résidant alors à la maison appelée des Missions Etrangères, rue du fauxbourg St. Germain. Sur l'avis de cet ecclésiastique, il entra dans l'Eglise, se mit à prier Dieu de lui inspirer ce qu'il devoit dire, ce qu'il devoit faire pour le salut d'un homme dont il détestoit les principes, mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de regarder comme son bienfaiteur. Sa prière faite, il revint chez Diderot, & le même jour, à l'instant où il pansoit ses plaies, voici le langage qu'il lui tint: " Mr. " Diderot, vous me voyez aujourd'hui plus " que jamais ému sur votre sort; n'en so- " yez pas surpris. Je sais tout ce que je " vous dois. C'est par vos bienfaits que " je subsiste; vous daignez m'honorer d'u- " ne confiance à laquelle je n'avois pas " lieu de m'attendre; il m'est dur d'être " ingrat, & je m'accuserois de l'être, si " je vous laissois ignorer le danger que l'é- " tat de vos plaies m'annonce. Mr. Dide- " rot, vous avez des dispositions à faire; " vous avez sur-tout des précautions à pren- " dre pour le monde où vous allez entrer. " Je ne suis qu'un jeune homme, je le " sais; mais êtes-vous bien sûr que votre " Philosophie ne vous laisse pas une ame

" à sauver? Je n'en doute pas, moi; & " il m'est impossible de penser au sort qui " attend mon bienfaiteur, & de ne pas l'a- " vertir d'éviter un malheur éternel. Vo- " yez, Monsieur, il en est temps encore. " Pardonnez un avis que je dois à la re- " connoissance, & à toutes vos bontés pour " moi."

Diderot écoutoit ce langage avec attendrissement; il laissa même échapper quelques larmes. Il promit de peser ce qu'il venoit d'entendre, & de délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre dans une situation dont après tout, il reconnoissoit toute l'importance. Le jeune homme attendoit avec impatience l'effet de ses délibérations. Le premier résultat fut conforme à ses désirs. Il courut avertir Mr. le Moine que Diderot demandoit à voir un Prêtre, pour se mettre en état de paroître devant Dieu. Mr. le Moine indiqua Mr. de Tersac curé de St. Sulpice. Diderot vit en effet Mr. de Tersac; il le vit plusieurs fois; il se préparoit à rédiger une rétractation publique de ses erreurs; malheureusement les adeptes surveilloient leur coryphée. Sous prétexte que le danger n'avoit rien de pressant, que l'air de la campagne lui seroit plus favorable, ils lui persuadèrent au moins d'en essayer. Son départ fut tenu très-secret. Les malheureux qui l'entraînèrent, savoient bien qu'il n'avoit pas long-temps à vivre. Ils le gardèrent étroitement, & ne

le quittèrent pas qu'ils ne l'eussent vu mort. Il expira entre leurs mains, le 2 Juillet 1784. Alors même continuant à tromper le public, les adeptes geoliers ramenèrent secrétement son cadavre à Paris, firent courir le bruit que la mort l'avoit surpris à table; & allèrent par-tout, publiant que leur plus fameux athée, étoit mort tranquillement & sans remords, dans tout son athéisme. Le public le crut encore; & ce jeu de la scélératesse poursuivant jusqu' aux portes de l'enfer sa malheureuse proie, y poussant Diderot malgré lui, servit à fortifier l'impiété de ceux que l'exemple de son repentir auroit pu ramener à la vérité.

Des premiers auteurs de la conjuration contre le Christ, il ne restoit plus que Frédéric II. Dégoûté des sophistes sans cesser d'être impie, ce prince auroit encore vu avec indifférence tomber tous les autels; mais il ne mourut ni sans avoir prévu que leur chute entraîneroit celle des Trônes, ni sans regret d'avoir tant contribué lui-même à la chute des uns & des autres, par la protection qu'il avoit si long-temps accordée aux impies. Ils avoient eu beau lui cacher leurs principes, contre cette autorité qu'il savoit si nécessaire, pour le maintien de l'ordre public; il avoit dévoilé les complots de leur égalité & de leur liberté démocratiques. En voyant les progrès que leurs principes faisoient en Fran-

ce, il n'avoit pu s'empêcher d'écrire : " Je " me représente Louis XVI comme une " jeune brebis entourée de vieux loups ; " *il sera bien heureux s'il leur échappe.* " (*let. du Roi de Prusse 18 Juin 1776.*) Dans ses dernières années, il sentit plus fortement encore tout ce que ces mêmes principes préparoient de malheurs aux autres peuples, au sien même ; & alors il disoit : " *Je voudrois qu'il m'en eût coûté la plus* " *belle de mes victoires, & laisser la reli-* " *gion dans l'état où je l'ai trouvée, en* " *montant sur le Trône.* " Ainsi celui-là même qui avoit accordé tant de protection aux sophistes conjurés contre le Christ, mourut dans l'effroi de leur conspiration contre les Rois. Cependant ces hommes déjà si redoutables par la plus funeste influence sur l'opinion des peuples, n'étoient pas les seuls à tramer les mêmes complots. Dans les antres secrets de la Franc-Maçonnerie, il existoit des arrière-Loges, dont les mystères étoient depuis long-temps, tous ceux du club d'Holbach. C'est dans ces mêmes antres que je vais essayer de conduire mes Lecteurs ; c'est à ces mystères qu'il faut les initier, pour faire concevoir d'où sortirent tous ces millions de bras, que la Révolution Françoise a montrés si actifs à seconder les complots des sophistes de l'impiété, & tous ceux des sophistes de la rebellion. Quelque étrange que puisse paroître au premier coup-d'œil, le rapproche-

ment du Club d'Holbach & des arrière-Loges Maçonniques, on verra qu'au moins depuis bien des années, les projets étoient les mêmes; que les sectes, il est vrai, différoient dans les moyens, mais bientôt elles pouvoient se réunir, & que celle-là même devoit le plus contribuer à l'exécution des grands forfaits, qui sembloit la plus innocente dans ses jeux, la plus insignifiante dans ses mystères.

III PARTIE.

SUITE DE LA CONSPIRATION DES SOPHISTES DE LA REBELLION.

DES DIVERSES ESPÈCES DE FRANC-MAÇONS;

secrets & complots de leurs arrière-loges.

Exceptions préliminaires; des Maçons honnêtes.

En parlant des Franc-Maçons, la vérité & la justice nous font une loi rigoureuse de commencer par une exception qui mette à l'abri de nos inculpations, le grand nombre de Frères initiés à leurs Loges, & qui auroient eu la plus grande horreur de cette association, s'ils avoient prévu qu'elle pût jamais leur faire contracter des engagemens contraires aux devoirs de l'homme religieux, & du vrai citoyen.

L'Angleterre sur-tout est pleine de ces hommes honnêtes, excellens citoyens, hommes de tout état, de toutes conditions, qui se font honneur d'être Maçons, & qui ne se distinguent des autres, que par des liens qui semblent resserrer ceux de la bienfaisance & de la charité fraternelle. Il fut long-temps en Allemagne une exception presque aussi générale, à faire pour la

plupart des Loges. On peut en dire autant de bien d'autres contrées, & même de la France. Ce fut, il est vrai, dans ce Royaume, que les mystères maçonniques furent plutôt & plus généralement changés en une véritable conspiration; mais en France même, jusqu'à ces derniers temps, il resta toujours un certain nombre de Frères Maçons, auxquels le grand secret de la conspiration ne fut jamais révélé, à cause de leurs dispositions soit religieuses, soit politiques. En un mot les exceptions à faire pour les Maçons honnêtes, ont été, & sont encore si nombreuses, qu'elles deviennent elles-mêmes un mystère inexplicable pour ceux qui n'ont pas saisi l'histoire & les principes de la Secte. Comment en effet concevoir une association très-nombreuse, d'hommes unis par des liens & des sermens, qui leur sont à tous extrêmement chers, & dans laquelle il ne fut si longtemps qu'un très-petit nombre d'adeptes connoissant le dernier objet de leur union? Pour répondre à cette énigme, & pour mettre de l'ordre dans nos idées sur cette fameuse société, je traiterai d'abord du secret commun à tous ses grades; c'est-à-dire, en quelque sorte, de ses petits mystères; ensuite du secret & de la doctrine de ses arrière-Loges; ou bien des grands mystères de la Franc-Maçonnerie. Une fois pour toutes, je déclare ici que par Franc-Maçons conspirateurs, je n'entends jamais

que

que les Maçons admis dans ces arrière-Loges, aux derniers mystères de la Secte. Sans rien décider sur leur origine, j'en parlerai au moins d'après les prétentions même des plus savans Franc-Maçons; & on verra les preuves qu'ils me fournissent de leur grand objet. Enfin nous en viendrons à l'union de la Franc-Maçonnerie avec les sophistes conjurés, & aux moyens qu'elle leur a fournis pour l'exécution de leurs complots, soit contre la Religion, soit contre les Souverains.

Secret général de la Maçonnerie, ou ses petits mystères dévoilés par les Maçons eux-mêmes.

Jusques au douze Août, 1792, les Jacobins François n'avoient encore daté les fastes de leur révolution, que par les années de leur prétendue *liberté*. En ce jour, Louis XVI, depuis quarante-huit heures déclaré par les rebelles, déchu de tous ses droits au trône, alloit être emmené captif aux tours du Temple. En ce même jour, l'assemblée des rebelles prononça qu'à la date de la *liberté*, on ajouteroit désormais dans les actes publics, la date de *l'égalité*; ce décret lui-même fut daté la quatrième année de la *liberté*, le premier jour de *l'égalité*.

En ce même jour, pour la première fois, éclata enfin publiquement, ce secret si cher aux Franc-Maçons, & prescrit dans leurs Loges, avec toute la religion du serment le plus inviolable. A la lecture de ce fameux décret, ils s'écrièrent " enfin " nous y voilà; la France entière n'est plus

" qu'une grande Loge, les François sont " tous Franc-Maçons, & l'univers entier le " sera bientôt comme nous. "

J'ai été témoin de ces transports, j'ai entendu les Franc-Maçons jusques alors les plus réservés, les vénérables, ou les maîtres des Loges, répondre sans déguisement aux questions que leur joie occasionnoit : " Oui, enfin voilà le grand objet de la " Franc-Maçonnerie rempli. *Egalité & li-* " *berté ; tous les hommes sont égaux & frè-* " *res ; tous les hommes sont libres ;* c'étoit " là toute l'essence de notre code, tout " l'objet de nos vœux, tout notre grand " secret. " J'ai entendu cette déclaration de leur part, & de leur bouche, devant tout ce que les Maçons appeloient alors des *profanes*, non-seulement, sans exiger des hommes, ou des femmes, la moindre espèce de secret ; mais avec tout le désir que désormais toute la France en fut instruite, pour la gloire des Maçons ; pour qu'elle reconnût dans eux, les vrais auteurs de toute cette révolution *d'égalité & de liberté*, dont elle donnoit le grand exemple à l'univers.

Tel étoit en effet le secret général des Franc-Maçons. Il ne se manifestoit pas également dans toutes leurs Loges, & dans toutes les contrées ; mais par-tout les Franc-Maçons réunis dans leurs Loges, faisoient leurs délices de se trouver entre eux, *égaux & libres*. Depuis plus de quarante ans au

moins, la déclaration expresse & formelle de cette égalité, de cette liberté, étoit la première leçon donnée dans toutes les Loges du Grand Orient de Paris, dès la première initiation à leurs petits mystères. Ces mots *égalité & liberté*, étoient les mots qui disoient tout; mais tous les Franc-Maçons ne les entendoient pas de même. L'explication seule rendoit le secret innocent dans les uns, monstrueux dans les autres.

Je conjure donc les Maçons honnêtes de ne pas se croire tous accusés ici, de vouloir établir une révolution semblable à celle qui fait aujourd'hui le désastre du monde. Quand j'aurai constaté cet article de leur code, je dirai comment il s'est fait que tant d'ames honnêtes & vertueuses n'en ayent pas soupçonné le but ultérieur; mais pour l'histoire de la révolution, il importe de ne plus laisser le moindre doute sur cet objet fondamental de leurs mystères; sans cela il seroit impossible de concevoir le parti que les sophistes de l'impiété & de la rebellion ont su tirer des Loges Maçonniques. Je ne m'en tiens donc pas à ces aveux, que j'ai entendus, & que bien des personnes peuvent certifier avoir entendus comme moi, de la bouche des adeptes, depuis que leurs succès en France leur ont fait regarder leur secret comme étant désormais superflu.

Long-temps avant tous ces aveux, il étoit un moyen assez facile de reconnoître que

Confirmation de ces petits mystères.

la liberté & l'égalité étoient le grand objet de leurs Loges. Combien de fois en effet ne les entendoit-on pas se vanter qu'ils étoient tous *égaux & frères*, qu'il n'étoit dans leurs Loges, ni nobles, ni roturiers, ni pauvres, ni riches, ni sujets, ni Rois. La plupart de leurs chansons célébroient sans cesse, & cette égalité & cette liberté. Le mot de frère dans leur bouche, n'annonçoit jamais autre chose que des hommes parfaitement libres, parfaitement égaux entre eux. Le nom même de *Franc-Maçon* ne signifioit pas autre chose qu'une société d'hommes *francs & libres.*

Je n'aurois aucune de ces preuves, il est temps que je dise, celles qui me sont propres. Quoique j'aye vu tant de Maçons, depuis le décret sur l'égalité, s'expliquer nettement, & en France & ailleurs, sur ce fameux secret; & quoique leur serment dût les rendre plus réservés que moi, qui n'en ai fait aucun, ni à leurs Loges, ni à leur révolution d'égalité & de liberté, je garderois encore un profond silence sur ce dont je puis parler comme témoin, si je n'étois pleinement convaincu combien il importe aujourd'hui que le dernier, & le profond secret de la Maçonnerie soit enfin connu de tous les peuples. Je serois très-fâché d'offenser les Maçons honnêtes, religieux, bons citoyens; mais ce ne sera pas sans doute ceux-là qui préféreront l'honneur de leur secret au salut public, aux précautions à

prendre contre une secte scélérate, qui fait servir leurs vertus même à tromper l'univers. Je parlerai donc sans déguisement, sans crainte de manquer aux Maçons que j'estime & que je révère; me souciant fort peu d'encourir l'indignation de ceux que je méprise, & dont je déteste les complots.

L'Auteur admis aux Loges, & comment.

Long-temps sollicité par des Maçons qui vouloient absolument m'entraîner dans leurs Loges, je m'étois constamment refusé à leurs invitations, ils prirent enfin le parti de m'enrôler malgré moi. La partie fut liée, je fus invité à dîner chez un ami. Là je me trouvois seul profane au milieu des Maçons; le repas terminé, les domestiques renvoyés, on propose de se former en Loge, & de m'initier; je persiste dans mon refus, & sur-tout dans celui de faire le serment d'un secret dont l'objet m'est inconnu. On me dispense de ce serment; je résiste encore; on me presse, en me disant sur-tout, qu'il n'y a pas le moindre mal dans la Maçonnerie; que la morale en est excellente; je réponds en demandant si elle vaut mieux que celle de l'Evangile. Au lieu de répliquer, on se forme en Loge; & alors commencent toutes ces singeries, ou ces cérémonies puériles, que l'on trouve décrites dans divers livres maçonniques, tels que *Joakin & Booz*. Je cherche à m'échapper. L'appartement est vaste, la maison écartée; les domestiques ont le mot; toutes les portes sont fermées, il faut bien se résoudre à être au moins pas-

sif, à laisser faire. On m'interroge, je réponds presque à tout en riant; me voilà déclaré apprentif, & tout de suite compagnon. Bientôt même c'est un troisième grade, c'est celui de Maître, qu'il faut me conférer. Ici on me conduit dans une vaste salle; la scène change & devient plus sérieuse. En m'épargnant les épreuves pénibles, on ne m'épargne pas au moins bien des questions insignifiantes, ennuyeuses. Long-temps encore je ne vois en tout cela que jeux, puérilités, cérémonies burlesques. Enfin survient cette question que me fait gravement le Vénérable: êtes-vous disposé, mon frère, à exécuter tous les ordres du Grand Maître de la Maçonnerie, par préférence à ceux d'un Roi, d'un Empereur, d'un Souverain quelconque? — Ma réponse fut *non*. Le vénérable s'étonne & reprend: comment *non*! Vous ne seriez donc venu parmi nous, que pour trahir nos secrets! Vous ne savez pas que de tous nos glaives, il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à percer le cœur des traîtres. — Dans cette question, dans tout le sérieux, & dans les menaces qui l'accompagnoient, je ne voyois encore qu'un jeu; je n'en répondis pas moins négativement. J'ajoutai ce qu'on peut aisément imaginer: il est assez plaisant de supposer que je veuille trahir vos secrets, moi qui ne suis venu ici que par force, & à qui vous n'en avez dit encore aucun. S'il faut pour les savoir, promettre d'obéir à un homme que

je ne connois pas, & si les intérêts de la Maçonnerie peuvent compromettre quelques-uns de mes devoirs, adieu, Messieurs, il en est temps encore; je ne sais rien de vos Mystères, je n'en veux rien savoir.

Le Vénérable insiste, ajoute encore de nouvelles menaces; je réponds toujours *non*. Je vous ai annoncé, ajoutai-je même, que si dans tous vos jeux, il se trouvoit quelque chose de contraire à l'honneur & à la conscience, vous apprendriez à me connoître. Vous y voilà, mais vous n'obtiendrez pas de moi que je promette jamais rien de semblable. Encore une fois, *non*.

A l'exception du Vénérable, tous les Frères gardoient un morne silence. Quoiqu'ils ne fissent dans le fond que s'amuser de cette scène, elle devenoit encore plus sérieuse entre le Vénérable & moi. Il renouveloit toujours sa question pour m'excéder & m'arracher un *oui*. Enfin il me fatigue; j'avois les yeux bandés, j'arrache le bandeau, je le jette par terre, & en frappant du pied, je réponds par un *non* accompagné de tout l'accent de l'impatience. A l'instant, toute la Loge part de battemens de mains, en signe d'applaudissement. Le Vénérable donne alors des éloges à ma constance. Voilà, dit-il entre autres, les gens qu'il nous faut; des hommes de caractère, & qui sachent avoir de la fermeté. A mon tour, je leur dis: des gens de caractère? & combien en trouvez-vous qui résistent à vos menaces? &

vous-mêmes, Messieurs; n'avez-vous pas dit *oui* à cette question? & si vous l'avez dit, comment espérez-vous me faire croire que dans vos mystères, il n'y a rien de contraire à l'honneur, & à la conscience? Le ton que je prenois avoit rompu l'ordre de la Loge. Les Frères s'approchèrent de moi, en me disant que je prenois les choses trop au sérieux, trop à la lettre; qu'ils n'avoient jamais prétendu s'engager eux-mêmes à rien de contraire aux devoirs d'un bon François; que je n'en serois pas moins admis, malgré ma résistance. Je le fus en effet; on me donna les signes, & les mots de Passe pour ce troisième grade, comme on avoit fait pour les deux autres. Mais je ne savois point encore le secret; il me fut dit seulement que je pourrois l'apprendre, en assistant à la reception de quelques Frères, dans une Loge régulière.

Je connoissois trop bien ceux qui m'avoient reçu; pour ne pas croire à la protestation qu'ils n'avoient jamais prétendu s'engager à rien de contraire à leurs devoirs: & je leur dois cette justice, que lors de la Révolution, ils se sont tous montrés bons Royalistes, à l'exception du Vénérable, que j'ai vu donner à plein collier dans le Jacobinisme. Je promis d'assister à leurs séances régulières, pourvu qu'on ne m'y parlât pas de serment; ils le promirent, & me tinrent parole. Seulement ils me sollicitèrent d'inscrire mon nom sur la liste qui étoit régulièrement

gulièrement envoyée au Grand Orient. Je refusai encore, en demandant du temps pour délibérer; & lorsque j'eus assez vu ce que c'étoit que ces Loges, je me retirai, sans avoir même consenti à cette inscription.

Le jour marqué pour la réception d'un Frère en Loge régulière, arriva; en j'en fus averti. Je ne décrirai point ici la Loge, les cérémonies, & les épreuves de cette réception. Tout cela ne paroît dans les premiers grades que des jeux enfantins. Je peux simplement rendre témoignage, que tout ce qu'on en lit dans la *Clef des Maçons*, dans leurs Cathéchismes, & quelques autres livres de cette espèce, est de la plus grande exactitude, au moins pour les trois Grades que j'ai reçus, & vu donner, à quelque différence près fort peu essentielle.

L'article important pour moi étoit d'apprendre enfin le fameux secret de la Maçonnerie. Le moment arriva où le Récipiendaire eut ordre d'approcher du Vénérable. Alors ceux des Frères qu'on avoit armés d'un glaive, se forment en deux lignes, tenant leurs épées élevées & penchées les pointes en avant, de manière à former ce que les Maçons appellent la Voûte d'acier. Le Récipiendaire passe sous cette Voûte, & arrive devant une espèce d'autel élevé sur des gradins au fond de la Loge. Le Vénérable assis sur un fauteuil, ou trône, der-

rière cet autel, lui fait un long discours sur l'inviolabilité du secret qui va lui être confré, sur le danger de manquer au serment qu'il va prononcer, & lui montre les glaives prêts à percer les traîtres, en lui annonçant qu'il n'échappera pas à la vengeance. Le Récipiendaire jure qu'il veut avoir la tête coupée, le cœur & les entrailles arrachées, & ses cendres jetées au vent, s'il vient jamais à trahir ce secret. Ce serment prononcé, le Vénérable lui dit ces paroles, que j'ai bien retenues, parce qu'on peut juger avec quelle impatience je les attendois: mon cher Frère, le secret de la Franc-Maçonnerie consiste dans ces mots; *Egalité & liberté; tous les hommes sont égaux & libres, tous les hommes sont frères.* Le Vénérable n'ajouta pas un mot, & on passa gaiement au repas maçonnique.

Je me permis d'abord de rire de ce fameux secret, de dire même aux Frères, que si c'étoient la tous leurs mystères, je les savois depuis long-temps. Et en effet, si on entend par-là, que les hommes ne sont pas faits pour être esclaves, mais pour jouir d'une vraie liberté, sous l'empire des lois; si par égalité, on veut dire qu'étant tous, les enfans d'un père commun, d'un même Dieu, les hommes doivent tous s'aimer, s'aider mutuellement comme des frères; je ne vois pas que j'eusse besoin d'être Maçon pour apprendre ces vérités. Je les trouvois bien mieux dans l'Evangile, que dans leurs

jeux puérils. Je dois dire que dans toute la Loge, je ne voyois pas un seul Maçon donner au grand secret un autre sens. C'est en effet celui qu'il avoit dans les trois premiers grades, & même pour un très-grand nombre de ceux qui arrivoient à des grades plus élevés, sans qu'on leur en dît davantage. Toute cette égalité & cette liberté, n'étoient pour les Frères honnêtes que le plaisir de s'assembler, de s'amuser entre eux, de quelque rang & condition qu'ils fussent, avec toute la liberté, la joie & la décence qui peuvent régner entre les enfans d'une même famille. La plupart des Maçons n'étoient guère curieux d'en savoir davantage; mais le temps vint enfin où les esprits se trouvèrent plus disposés à la dernière explication de ce fameux secret; & c'est alors que la Franc-Maçonnerie fit d'une multitude prodigieuse de ces loges, autant de véritables pépinières du jacobinisme. Avant de dire comment s'opéra cette révolution du commun des Franc-Maçons, je vais dire comment je fus conduit moi-même au véritable sens de leur égalité, & liberté.

Comment l'Auteur parvient à découvrir le secret des arrière Loges.

Il y avoit déjà quelques années que j'étois initié aux premiers grades, la Révolution Françoise approchoit; dans mes conversations avec plusieurs Frères Maçons, il m'étoit trop aisé d'apercevoir tout ce penchant philosophique vers une égalité & une liberté désorganisatrice, qui faisoit depuis longtemps l'objet de la plupart des productions

de nos sophistes. J'avois eu d'ailleurs occasion d'étudier, d'approfondir quelques-uns des livres maçonniques: j'en vins au point de me persuader que la dernière explication de cette égalité & liberté, n'étoit que l'affranchissement de toutes lois religieuses & la haine de toute Monarchie. J'exposai mes raisons à quelques-uns des frères honnêtes que je voyois plus familièrement, & qui avoient été admis à ce qu'ils avoient cru les derniers mystères. Sur les réflexions que je leur fis faire quelques-uns avouèrent que je pouvois avoir raison, qu'ils avoient vu des choses qui commençoient au moins à leur être suspectes. Il leur étoit cependant difficile de concevoir à quel point on abusoit de leur crédulité. Parmi ces frères honnêtes, il en étoit un sur-tout qui résistoit fortement à toutes mes preuves; qui me croyoit un homme prévenu, & plein d'un enthousiasme qui seul pouvoit donner du poids à mes raisonnemens. Sa grande preuve à lui, étoit que depuis long-temps il étoit dans les plus hauts grades, & dans les fonctions les plus honorables de l'Ordre, quoique son attachement à la Religion & à la Monarchie fût connu par les Frères. J'eus souvent avec lui des contestations très-sérieuses sur cet objet. Enfin jaloux de le convaincre, je lui fis voir au moins, & il avoua, qu'il restoit encore des objets mystérieux qu'il ne concevoit pas, & dont on lui avoit même refusé l'explication. Il n'en

Adepte convaincu par sa propre expérience.

soutenoit pas moins qu'il en seroit de ces hyérogliphes comme de l'équerre, du compas, de la fruelle, & de tous les autres. Je savois qu'il ne lui restoit plus qu'un pas à faire pour se tirer de son aveuglement. Je m'avisai de lui suggérer la marche à suivre pour arriver au grade où le voile se déchire, où il n'est plus possible de se faire illusion sur l'objet ultérieur des arrière-adeptes. Il désiroit trop lui-même de savoir ce qui pouvoit en être, pour ne pas essayer les moyens que je lui indiquois; mais il se flattoit bien que tout cela n'aboutiroit qu'à lui fournir de nouvelles armes, pour me convaincre moi-même de mes torts, & de l'injustice de mes préjugés sur la Maçonnerie. Très-peu de jours se passent, je le vois entrer chez moi dans un état que ses discours peuvent seuls peindre — " Oh! " mon cher ami, mon cher ami! — Que " vous aviez bien raison! — Où étois-je, " mon Dieu, où étois-je? " — J'entendis aisément ce langage — il ne pouvoit presque pas continuer; il s'assit comme un homme qui n'en peut plus, répétant encore diverses fois ces paroles: où étois-je? ah que vous aviez bien raison! — Je voulus qu'il m'apprit quelques-uns des détails que j'ignorois — Que vous aviez bien raison, répétoit-il encore, *mais c'est tout ce que je peux vous dire* — Ah malheureux! lui dis-je alors, je vous demande moi-même pardon; vous venez de faire un serment exé-

crable; & c'est moi qui vous y ai exposé. Mais je vous le proteste, cet atroce serment ne m'étoit pas venu dans la pensée, lorsque je vous suggérai les moyens d'apprendre enfin par vous-même, à connoître ceux qui vous avoient si long-temps & si affreusement abusé. Je sens qu'il valoit encore mieux ignorer le fatal secret, que l'acheter au prix d'un pareil serment. Je me serois donné bien de garde de vous exposer à cette tentative; je ne le pouvois pas en conscience; mais franchement je n'y réfléchis pas. — Je disois vrai, je n'avois pas alors pensé à ce serment. Sans trop chercher à quel point il oblige au secret, je craignis d'être indiscret. Il me suffisoit d'avoir prouvé à ce Monsieur que je savois au moins une partie de ce profond mystère. Aux questions que je lui fis, il vit assez qu'il ne m'apprenoit rien par un aveu qui à lui seul, en dit au moins l'essence.

La Révolution Françoise étoit alors commencée; le nouvel adepte y avoit même perdu sa fortune, en perdant ses emplois; il m'avoua que désormais elle étoit réparée, s'il acceptoit ce qu'on lui proposoit. Si je veux, me dit-il, partir pour Londres, pour Bruxelles, pour Constantinople, ou pour toute autre ville à mon choix, ni ma femme, ni mes enfans, ni moi, nous n'avons plus besoin de rien. — Oui, lui observai-je, mais à condition que vous irez prêcher

l'*égalité*, la *liberté* & toute la révolution. — *Tout juste, mais c'est là tout ce que je puis vous dire. Ah! où étois-je?* — Je vous en conjure, ne me pressez pas davantage.

Comment tous les honnêtes Maçons auroient pu prévoir la nature des arrière-secrets.

J'en avois bien assez pour le moment; j'espérois que le temps & l'étude, ou quelques autres adeptes me fourniroient un jour des explications plus détaillées, & je n'ai pas été trompé dans cet espoir. Avec un peu plus d'attention & de réflexion sur la nature même de leurs grades, de leurs jeux & de tous leurs mystères, il eût été facile aux Franc-Maçons honnêtes d'apercevoir l'objet secret de quelque secte cachée dans le fond de leurs arrière-Loges. Le prétendu objet de leur Maçonnerie étoit, leur disoit-on d'abord, *de bâtir des temples à la vertu & des cachots aux vices*, ou bien d'initier les adeptes à la *lumière* & de les délivrer des ténèbres où les *profanes* sont ensevelis; ces profanes étoient tout le reste des hommes. Cette promesse seule devoit leur annoncer qu'il est pour les Maçons une morale, une doctrine auprès de laquelle toutes les leçons & toute la lumière de l'Evangile, ne sont qu'erreurs & ténèbres. En second lieu c'étoit toujours avec la précaution des plus terribles sermens, & sous la condition du secret le plus inviolable, qu'on leur communiquoit cette prétendue lumière. A quoi bon toutes ces précautions, si la vertu & la vérité seule devo-

ient être l'objet de leurs grands mystères? Ou bien la science maçonnique est conforme aux lois du Christianisme, au repos des états; & alors, qu'avoient-ils donc à craindre des Rois & des Pontifes sous l'empire chrétien? ou bien cette prétendue science est en opposition avec les lois religieuses & civiles de l'univers chrétien; & alors ne devoient-ils pas dire très-naturellement: celui-là fait mal qui aime à se cacher. Enfin ce que les Maçons cachent, n'est pas ce qu'on peut trouver de louable dans leur association. Ce n'est pas cet esprit de fraternité, de bienveillance générale dont ils font tant de bruit, & qui ne seroit d'ailleurs rien moins qu'un secret, pour tout religieux observateur de l'Evangile. Ce ne sont pas même les plaisirs, les douceurs de leur égalité, de leur union, de leurs repas fraternels; il est donc dans leurs secrets, quelque chose d'une toute autre nature que cette fraternité; quelque chose de bien moins innocent que la joie des santés maçonniques.

Voilà ce qu'on peut dire en général à tout Maçon, ce qui pouvoit leur faire soupçonner à eux-mêmes qu'il étoit dans leurs arrière-Loges des secrets d'une toute autre nature que celui de leur fraternité, de leurs signes & de leurs mots de passe. L'affectation seule du secret sur ces premiers mots de la Maçonnerie *égalité* & *liberté*, annonçoit qu'il devoit y avoir une explication de ces mots, telle qu'il importoit à la secte d'en

d'en cacher la doctrine aux hommes de l'Etat ou de la Religion. C'est en effet pour arriver à cette explication dans le dernier mystère, qu'il falloit tant d'épreuves, tant de sermens, & tant de grades.

Préparation à ces secrets par le grade de Maître.

Pour mettre le lecteur à portée de juger à quel point ce préjugé se vérifie dans les Arrière-Loges, exposons ici l'histoire allégorique dont les profonds mystères de la secte ne sont que l'explication, le développement. Cette histoire est celle qu'on raconte à l'initié dans le grade de Maître Maçon, pour le préparer à l'impression qu'elle doit faire sur son cœur. La Loge où on l'admet est tendue en noir; au milieu est un sarcophage élevé sur des gradins, & couvert d'un drap mortuaire; les Frères sont autour dans l'attitude de la douleur. Quand l'adepte a été admis, le Vénérable lui raconte la fable suivante.

Adoniram choisi par Salomon, présidoit au payement des ouvriers qui bâtissoient le temple; ces ouvriers étoient au nombre de trois mille. Pour donner à chacun le salaire qui lui convenoit, Adoniram les divisa en trois classes, Apprentifs, Compagnons & Maîtres. Il donna à chacune de ces classes son mot du guet, ses signes propres, & la manière dont les Frères devoient se toucher pour être reconnus. Chaque classe devoit tenir ses signes & son mot extrêmement secrets. Trois compagnons voulant se procurer le mot, & par là le salai-

re des maîtres, se cachèrent dans le temple, se postèrent ensuite chacun à une porte différente. Au moment où Adoniram avoit coutume de fermer le temple, le premier compagnon qui le rencontre lui demande *la parole de maître*. Adoniram refuse, & reçoit sur la tête un grand coup de bâton. Il veut fuir par une autre porte; même rencontre, même demande, & même traitement. A la troisième porte enfin, le troisième compagnon le tue pour le même refus. Ses assassins l'enterrent sous un tas de pierres, au-dessus duquel ils mettent une branche d'acacia, pour reconnoître la place où ils ont mis le cadavre.

L'absence d'Adoniram désespère Salomon & les Maîtres; on le cherche par-tout; enfin un des Maîtres découvre son cadavre, & le prend par un doigt qui se détache de la main. Il le prend ensuite par le poignet qui se détache du bras. Dans son étonnement, il s'écrie *mac benac*, ce qui signifie, suivant la plupart des Maçons, *la chair quitte les os*.

Dans la crainte qu'Adoniram n'eût révélé leur mot du guet, appelé *la parole*, tous les Maîtres convinrent de le changer, & d'y substituer ces mots de *mac benac*; mots vénérables que les Franc-Maçons ne prononcent jamais hors des Loges.

Cette histoire finie, l'adepte est instruit que l'objet de son grade est de s'occuper à chercher cette parole perdue par Adoniram,

& à venger la mort de ce martyr du secret maçonnique. (*Voyez dans les livres de Maçonnerie, le grade de Maître.*) Bien des Maçons ne voyant dans cette histoire qu'une fable, & dans tout ce qui l'accompagne que des jeux d'enfans, se soucient fort peu d'aller plus avant dans ce mystère.

Le moment où ces jeux deviennent plus sérieux, est l'initiation au grade d'*Elu*. Ce grade a deux parties, l'une s'applique à la vengeance d'Adoniram, qui devient ici *Hiram*; l'autre est la recherche de la parole, ou bien de la doctrine sacrée qu'elle exprimoit, & qui a été perdue. Grade d'Elu.

Dans ce grade d'Elu, tous les frères paroissent vêtus en noir, portant au côté gauche un plastron, sur lequel on a brodé une tête de mort, des os & un poignard; le tout entouré de la devise, *vaincre ou mourir*, avec un cordon en sautoir, portant même devise. Tout respire la mort & la vengeance, dans le costume & le maintien des frères. L'aspirant est conduit dans la Loge, un bandeau sur les yeux, les mains couvertes de gants ensanglantés. Le poignard à la main, un adepte le menace de lui percer le cœur, pour le crime dont il est accusé. Après bien des terreurs, il n'obtient la vie qu'en promettant de venger le père des Maçons par la mort de son assassin. On lui montre une sombre caverne; il faut qu'il y pénètre; on lui crie: frappez tout ce qui va vous résister; entrez, défendez-

vous, & vengez notre Maître. C'est à ce prix que vous serez élu. Un poignard à la main droite, une lampe à la main gauche, il s'avance; un fantôme se trouve sur ses pas, il entend encore cette voix: frappez, vengez Hiram; voilà son assassin. Il frappe; le sang coule — Coupez encore la tête à l'assassin. — La tête du cadavre se trouve à ses pieds; il la saisit par les cheveux; il l'apporte triomphant en preuve de sa victoire; la montre à chaque frère, & il est jugé digne d'être *élu*.

Peu de frères maçons soupçonnoient tous les crimes dont cette épreuve féroce étoit l'apprentissage; il en étoit de même pour la partie religieuse de ce même grade. Ici l'adepte se trouvoit Pontife & Sacrificateur avec tous ses confrères. Revêtus des ornemens du Sacerdoce, ils offroient le pain & le vin, suivant l'ordre de Melchisedech. L'objet secret de cette cérémonie étoit d'établir l'égalité religieuse, de montrer tous les hommes également Prêtres, Pontifes; de rappeler tous les Maçons à la prétendue religion naturelle, & de leur persuader que celle de Moïse & de Jésus-Christ, par la distinction des Prêtres & des laïcs, avoit violé les droits naturels de la liberté & de l'égalité religieuse. Il a fallu à bien des adeptes, tous les forfaits, & toute l'impiété de la Révolution Françoise, pour confesser qu'ils avoient été dupes, & de l'atrocité & des jeux sacrilèges de ce grade.

Le Maçon dont le zèle ne se refroidit pas après avois subi d'autres épreuves, passe ordinairement aux trois grades de la Maçonnerie Ecossoise; & ici il apprend que jusqu'à ce moment, dans quelque état qu'il ait vécu, il n'a été qu'un vil esclave. C'est pour cela qu'il n'est admis devant les Frères, qu'avec la corde au cou, & demandant à rompre ses liens. Il faudra qu'il paroisse dans une posture plus humiliante encore, lorsque du second Grade de Maître Ecossois, il voudra s'élever au troisième, à celui que les Maçons appellent *Chevalier de St. André*. Le Frère qui aspire à cet honneur, est enfermé dans un obscur réduit. Là, une corde à quatre nœuds coulans, entrelasse son cou; là, étendu par terre, à la lueur d'une lampe, il est abandonné à lui-même, pour méditer sur l'esclavage auquel il est encore réduit, & pour apprendre à connoître le prix de la liberté. Un des Frères arrive enfin, & l'introduit en prenant la corde d'une main, & en tenant de l'autre une épée nue, comme pour l'en percer s'il oppose la moindre résistance. Le candidat n'est déclaré libre, qu'après avoir subi une foule de questions; & sur-tout qu'après avoir juré sur le salut de son ame, de ne jamais trahir les secrets qui lui seront confiés. Il seroit inutile de répéter ici tous ces sermens. Chaque Grade a le sien, & ils sont tous affreux. Tous

Grades Ecossois.

soumettent l'Aspirant aux plus terribles vengeances, ou de Dieu, ou des Frères, s'il manque à son secret. Je m'en tiens donc à la doctrine de ces secrets eux-mêmes.

Dans le premier Grade de Chevalier Ecossois l'adepte apprend qu'il est élevé à la dignité de *Grand Prêtre*. Il reçoit une espèce de bénédiction au nom de *l'Immortel & Invisible Jéhova*. La science maçonnique ne lui est encore donnée que comme celle de Salomon & d'Hiram, renouvelée par les Chevaliers du Temple; mais dans le second Grade, elle se trouve avoir pour père, Adam lui-même. Ce premier homme, & ensuite Noé, Nembrod, Salomon, Hugues des Païens fondateur des Templiers, & Jacques Molay leur dernier Grand-Maître, deviennent les grands sages de la Maçonnerie, les favoris de Jéhova. Enfin dans son troisième Grade, on lui dévoile, que la fameuse parole si long-temps oubliée, & perdue depuis la mort d'Hiram, étoit le nom de *Jéhova*. Elle fut retrouvée, lui dit-on, par les Templiers, à l'occasion d'une église que les Chrétiens vouloient bâtir à Jérusalem. En fouillant le terrain sur lequel étoit jadis la partie du Temple de Salomon, on découvrit trois pierres, qui servoient de fondement à l'ancien temple. La forme & l'union de ces trois pierres attirèrent l'attention des Tem-

pliers. Leur étonnement redoubla, quand ils virent le nom de *Jéhova* gravé sur la dernière. Le respect que ce nom inspira, rendit ce monument précieux. Les trois pierres furent secrétement portées en Ecosse. Les Chevaliers du Temple en firent les premiers fondemens de leur Loge. Leurs héritiers, successeurs du secret, sont aujourd'hui les maîtres parfaits de la Franc-Maçonnerie, les Grands Prêtres de *Jéhova*.

Ce secret désormais ne doit pas être bien difficile à deviner. Il se réduit à voir dans le *Maître Ecossois*, ce prétendu Grand Prêtre de Jéhova, ou bien de la Religion du Déisme, que l'on nous dit avoir été successivement celle d'Adam, de Noé, de Nembrod, de Salomon, des Chevaliers du Temple : & qui doit être aujourd'hui la seule religion du parfait Maître Franc-Maçon. (*V. les Grades des Maîtres Ecossois imprimés à Stockolm, An.* 1784.)

Les adeptes pouvoient s'en tenir a ces mystères ; les Maçons Ecossois qui en auroient bien saisi tout le sens, pouvoient se regarder comme libres, & Prêtres de la religion naturelle. Ce Sacerdoce les délivroit de tous les Mystères de l'Evangile, de toute Religion révélée. Il faut en convenir cependant, bien des Maçons encore ne pénétroient point, ne se mettoient pas même en peine de pénétrer le sens inté-

rieur de toute cette initiation. Aussi est-il encore d'autres Grades destinés à les amener peu-à-peu aux derniers mystères. Eussent-ils bien connu tous ceux du Maître Ecossois, il restoit à leur dire par qui cette fameuse parole de *Jéhova* avoit été ravie, par qui le culte si chéri du Déiste avoit été aboli. Cet objet étoit celui d'un nouveau Grade, divisé lui-même en plusieurs autres Grades, appelés Rose-Croix.

Grade de Rose-Croix.

Comme on est rarement initié à ces grades, sans avoir obtenu celui de Maître Ecossois, le lecteur voit déjà que la parole à retrouver n'est plus celle de *Jéhova*. Aussi tout change-t-il ici, tout y est relatif à l'Auteur du Christianisme immolé sur le Calvaire. Un long drap noir tapisse les murailles; un autel dans le fond; au-dessus de cet autel, un transparent qui laisse apercevoir trois Croix, & celle du milieu distinguée par l'inscription ordinaire des Crucifix. Less Frères en habits sacerdotaux, sont assis par terre, dans un profond silence, l'air triste & affligé, le front appuyé sur la main, en signe de douleur. Les décorations & les cérémonies de ces Grades de Rose-Croix, varient sans doute suivant les diverses contrées; mais voici ce qu'on trouvera de commun à tous les Codes, dans lesquels elles sont décrites.

A l'ouverture de la Loge, le Président interroge

interroge le premier Surveillant : quelle heure est-il ? La réponse est conçue en ces termes : " il est la première heure du " jour, l'instant où le voile du Temple se " déchira, où les ténèbres de la consterna- " tion se répandirent sur la surface de la " terre, où la lumière s'obscurcit, *où les* " *outils de la Maçonnerie se brisèrent*, où " l'Etoile flamboyante disparut, où la Pier- " re cubique fut brisée, où la parole fut " perdue."

L'adepte qui a suivi dans la Maçonnerie le progrès de ses découvertes, n'a pas besoin de nouvelles leçons pour entendre l'essence de ces paroles. Il voit que le jour où le mot *Jéhova* fut perdu, est précisément celui où J. C. ce Fils de Dieu mourant pour le salut des hommes, consomma le grand mystère de la Religion chrétienne, & détruisit toute autre religion, soit judaïque, soit naturelle ou philosopique. Plus un Maçon est attaché à la *parole*, c'est-à-dire, à sa prétendue religion naturelle, plus il apprendra à détester l'auteur & le consommateur de la Religion révélée.

Aussi cette parole qu'il a déjà trouvée dans les Grades supérieurs, n'est-elle plus l'objet de ses recherches dans celui-ci. Pour lui faire trouver celle qui dans la bouche des adeptes, rappelle habituellement le blasphème du mépris & de l'horreur contre le Dieu du Christianisme, il

s'établit entre le Vénérable & lui, le dialogue suivant: Q. De quel pays êtes-vous? R. De la Judée. — Par quelle ville avez-vous passé? — Par Nazareth. — Quel est le nom de votre conducteur? — Raphaël. — De quelle Tribu descendez-vous? — De Juda. — Donnez-moi les quatre lettres initiales de ces mots? — INRI. — Mes Frères, s'écrie alors le Vénérable, la parole est retrouvée. Que la lumière soit rendue à nostre très-cher Frère, & que tous applaudissent. Toute la Loge applaudit en effet à cette grande découverte. En quoi consiste-t-elle, cependant, cette découverte? A donner au mot INRI une interprétation qui ne fait plus de J. C. qu'un Juif ordinaire, conduit par un autre Juif appelé Raphaël, dans la ville de Jérusalem, pour y être puni de ses crimes. C'est dans ce sens que le mot INRI devient la parole chérie des Rose-Croix. Cette explication & tout ce qui en résulte contre la religion chrétienne, auroit révolté un grand nombre d'adeptes. Aussi s'en faut-il bien qu'elle fût révélée claîrement à toute espèce d'Initié. J'ai su de divers Franc-Maçons, qu'il étoit parmi eux trois espèces de Rose-Croix. Tous passoient par le Grade dont je viens de décrire les principales cérémonies; mais quand le Candidat n'annonçoit aucunes dispositions anti-religieuses, ils se gardoient bien de lui dévoiler leur dernier objet. Ils le laissoient même dans l'i-

dée que tout ce Grade n'étoit qu'une convention faite parmi les anciens Chrétiens, pour conserver la mémoire & le mystère de la passion, dans les temps de persécution. Il étoit une seconde classe de Rose-Croix. Ceux-ci étoient introduits dans les mystères de la Magie ou de la Chymie. Leur grande occupation étoit la recherche de la pierre philosophale. Une troisième classe de Rose-Croix enfin, étoit celle qui se jouant des deux autres, avoit seule la véritable explication du mot INRI, & du blasphème que la secte avoit su y attacher. Pour ceux-ci, les grands mystères des Rose-Croix leur venoient des Templiers. Jésus-Christ n'étoit pour eux que le destructeur de la religion naturelle, qu'ils cherchoient à rétablir dans tout l'univers. Ils devoient même se réunir un jour sous les ordres de leur Grand-Maître, si jamais l'occasion devenoit favorable, & travailler à la conquête de l'Ile de Malthe, pour en faire le berceau de la religion naturelle, en vengeant la destruction des Chevaliers du Temple par celle des Chevaliers de Malthe, qui avoient hérité de leurs biens. Crainte que tous ces grades que je viens de décrire, n'eussent pas encore fait de l'adepte Maçon, un impie assez ennemi de la Religion & des Gouvernemens, le philosophisme de notre siècle en avoit inventé plusieurs autres, parmi lesquels on distingue

sur-tout celui que les Maçons appellent *Chevalier du Soleil.*

Grade des Chevaliers du Soleil.

En arrivant à ce Grade supérieur, il n'est plus possible de se dissimuler combien le Code Maçonnique est incompatible avec les moindres vestiges du Christianisme. Ici le *Vénérable* prend le nom d'*Adam*; l'Introducteur, celui de *Vérité*; & voici une partie des leçons que ce Frère *Vérité* est chargé de donner au nouvel adepte, en récapitulant tous les emblèmes qu'il a vus jusqu'alors dans la Maçonnerie.

" Apprenez d'abord que les trois premiers meubles que vous avez connus, tels que la bible, le compas & l'équerre, ont un sens caché que vous ne connoissez pas. Par la bible il faut entendre que vous ne devez avoir d'autre loi que celle d'Adam, celle que l'Eternel avoit gravée dans son cœur. Cette loi est celle qu'on appelle *la loi naturelle.* Le compas vous avertit que Dieu est le point central de toutes choses. — Par l'équerre il nous est découvert que Dieu a fait *toutes choses égales.* — La pierre cubique vous avertit que *toutes vos actions doivent être égales par rapport au souverain bien.* — Si vous me demandez quelles sont les qualités qu'un Maçon doit avoir pour arriver au centre du souverain bien, je vous répondrai qu'il faut pour cela, avoir écrasé la tête du serpent de l'igno-

" rance mondaine, avoir secoué le joug " des préjugés de l'enfance, concernant les " mystères de la Religion dominante du pays " où on est né. — Tout culte religieux n'a " été inventé que par l'espoir de comman- " der, & d'occuper le premier rang parmi " les hommes. — Voilà, mon cher Frère, " ce qu'il faut savoir combattre. — Voilà " le monstre sous la figure du serpent à " exterminer. C'est la peinture fidelle de " ce que l'imbécille vulgaire adore sous le " nom de religion."

" C'est le profane & le craintif Abiran " qui devenu par un zèle fanatique l'in- " strument du rite monacal & religieux, " porta les premiers coups dans le sein de " notre père Hiram, c'est-à-dire, sappa les " fondemens du céleste Temple que l'Éter- " nel lui-même avoit élevé sur la terre à " la sublime vertu."

" Le premier âge du monde a été té- " moin de ce que j'avance. La plus simple " loi de la nature rendoit nos premiers " pères les mortels les plus heureux. Le " monstre de l'orgueil paroît sur la terre; " il crie, il se fait entendre aux hom- " mes & aux heureux de ce temps; il " leur promet la béatitude, & leur fait " sentir par des paroles emmiellées, qu'il " falloit rendre a l'Eternel un culte plus " marqué & plus étendu, que celui qu'on " avoit jusqu'alors pratiqué sur la terre. " Cette hydre à cent têtes trompa, &

" trompe encore continuellement les hom-
" mes qui sont soumis à son empire, &
" les trompera jusqu'au moment où les
" vrais élus paroîtront pour la combattre &
" la détruire entièrement. "

Des leçons si impies n'ont pas besoin de réflexion. On voit évidemment combien elles tendoient à faire des adeptes les plus grands ennemis de toute Religion révélée. Enfin dans les arrière-loges, le grade de *Kadosch* venoit tout-à-la-fois consommer dans leur cœur, la haine des autels & celle des trônes. C'étoit à ce grade de Kadosch qu'avoit été admis l'adepte dont j'ai parlé plus haut. Je ne suis pas surpris de l'état d'épuisement auquel il se trouvoit réduit par les épreuves qu'il lui avoit fallu subir. Quelques adeptes du même grade m'avoient appris qu'il n'est point de ressource dans les moyens physiques, dans les jeux des machines pour effrayer un homme, point de spectres, point de terreurs dont on n'emploie les ressources pour éprouver la constance de l'aspirant. Mr. Monjoie nous parle d'une échelle à laquelle on fit monter le duc d'Orléans, & dont on l'obligea de se précipiter. Si c'est à cela que son épreuve fut réduite, il est à croire qu'il fut bien ménagé. Qu'on imagine un profond souterrain, un véritable abyme, d'où s'élève une espèce de tour fort étroite, jusqu'au comble des Loges. C'est au fond de cet abyme qu'est conduit l'initié,

Grade des Chevaliers Kadosch.

à travers des souterrains où tout respire la terreur. Là, il est enfermé, lié & garotté. Abandonné en cet état, il se sent élevé par des machines qui font un bruit affreux; il monte lentement suspendu dans ce puits ténébreux; il monte quelquefois des heures entières, retombe tout-à-coup, comme s'il n'étoit plus soutenu par ses liens. Souvent il faut encore remonter, redescendre dans les mêmes angoisses, & se garder sur-tout de pousser quelques cris qui marquent la frayeur. Cette description ne rend que bien imparfaitement une partie des épreuves dont nous parlent des hommes qui les ont subies eux-mêmes. Ils ajoutent qu'il leur est impossible d'en faire une exacte description; que leur esprit se perd, qu'ils cessent quelquefois de savoir où ils sont; qu'il leur faut des breuvages; que souvent on leur en donne qui ajoutent à leurs forces épuisées, sans ajouter à leur pouvoir de réfléchir; ou plutôt qui n'ajoutent à leurs forces, que pour ranimer tantôt le sentiment de la terreur, tantôt celui de la fureur. Par bien des circonstances qu'ils disent de ce grade, j'aurois cru qu'il appartenoit à l'Illuminisme; mais le fond en est encore pris de l'allégorie maçonnique, & sur-tout de ce que les Maçons racontent en se faisant descendre des Chevaliers du Temple. Il faut encore ici renouveler les épreuves du grade où l'initié se change en assassin.

" Le dénouement ou plutôt la dernière des

" épreuves qu'on lui fait subir, est de le " placer devant trois mannequins représen- " tant le Pape Clément V, le Roi Philip- " pe le Bel, & le Grand-Maître de Mal- " the. Leurs têtes sont couvertes des at- " tributs de leurs dignités. Il faut que le " malheureux fanatique jure haine & mort " à ces trois têtes proscrites, *en parlant à* " *leurs successeurs, à leur défaut.* On lui " fait abattre ces trois têtes, véritables si " on a pu s'en procurer, qui sont comme " dans le Grade d'Elus, ou pleines de " sang, si ce n'est qu'une simple représen- " tation, & cela en criant *vengeance ven-* " *geance* (*). "

Après l'atroce épreuve, l'initié prend ces têtes sanglantes, les porte dans la Loge où sont réunis les adeptes, & les présente à celui qui préside, en s'écriant *Nekom* je l'ai tué. Il est ensuite admis au dernier des sermens. J'ai su d'un des adeptes qu'à l'instant où il le prononçoit, il avoit devant lui un des chevaliers Kadosch tenant un pistolet, & faisant signe de vouloir le tuer,

(*) *Tout cela est exactement copié de la lettre que j'ai reçue d'un adepte, qui avoit été lui même admis à ce grade de Kadosch ; mais qui en reconnoît aujourd'hui toute l'horreur. Ce même adepte ainsi que plusieurs autres, m'assure que bien loin d'ajouter aux grades maçonniques, je n'avois fait que les adoucir dans mes Mémoires.*

tuer, si l'horreur de son crime le faisoit reculer. Ce même adepte interrogé s'il croyoit que la menace fût sérieuse, répondit: je ne l'assurerois pas, mais je le craindrois bien. Enfin le voile se déchire, l'adepte apprend que jusqu'alors la vérité ne lui avoit été manifestée qu'à demi; que cette liberté, & cette égalité dont on lui avoit donné le mot dès son entrée dans la Maçonnerie, consiste à ne reconnoître aucun supérieur sur la terre, à ne voir dans les Rois & les Pontifes que des hommes égaux à tous les autres hommes, & qui n'ont d'autre droit sur le Trône, ou auprès de l'Autel, que celui qu'il plaît au peuple de leur donner, & que ce même peuple peut leur ôter quand bon lui semblera; que le dernier devoir d'un Maçon, qui veut bâtir des temples à l'égalité & à la liberté, est de chercher à délivrer la terre de ce double fléau en détruisant tous les autels que la crédulité & la superstition ont élevés, tous les Trônes où l'on ne voit que des tyans régner sur des esclaves.

C'est ainsi que se consomment les mystères de ces arrière-loges maçonniques. Leur marche est lente & compliquée; mais combien ils sont profondément combinés, & comme chaque grade conduit directement au but de la Révolution! Dans les deux premiers, c'est-à-dire, dans ceux d'apprentif & de maçon, la Secte commence par jeter en avant son mot d'égalité, de liber-

te. Elle n'occupe ensuite ses novices que de jeux puérils, ou de fraternité, de chansons, de repas, de santés maçonniques; mais déjà elle les accoutume au plus profond secret par un affreux serment.

Dans le grade de maître, elle raconte son histoire allégorique d'Adoniram qu'il faut venger, & de la parole qu'il faut retrouver. Dans celui d'élu, elle accoutume ses élèves a la vengeance, sans leur dire encore sur qui elle doit tomber. Elle les rappelle au temps où tous les hommes n'avoient, suivant ses prétentions, d'autre culte que celui de la religion naturelle, où tous étoient également Prêtres & Pontifes; mais elle ne dit pas encore qu'il faille renoncer à toute religion révélée depuis les Patriarches.

Ce dernier mystère se dévoile dans les grades Ecossois. Les Maçons y sont enfin déclarés libres; la parole si long-temps cherchée est celle du Déïste; c'est le culte de *Jéhova*, tel qu'il fut reconnu par les Philosophes de la nature. Le vrai Maçon devient le Pontife de ce *Jéhova*; c'est le grand mystère qui lui est présenté, comme laissant dans les ténèbres tous ceux qui n'y sont pas initiés.

Dans le grade des Chevaliers Rose-Croix, celui qui a ravi la parole, qui a détruit le vrai culte de *Jéhova*, c'est l'auteur même de la Religion chrétienne; c'est de J. C.

& de son Evangile qu'il faut venger les Frères, les Pontifes de *Jéhova*.

De peur qu'il ne se trouve parmi ces frères un certain nombre d'hommes encore religieux, ou attachés aux lois de leur gouvernement, tous ces mystères restent jusques ici enveloppés d'un langage assez énigmatique pour ménager leur conscience, mais assez clair aussi, pour être aisément deviné par ceux qui ont le moindre penchant à l'impiété ou à la révolte. Il est aussi dans ces grades de Rose-Croix & de Chevalier Ecossois, une ressource qui divertit l'attention de bien des frères, en les occupant de toutes les folies de la magie & de la chimie, ou de la pierre philosophale. Mais quand enfin l'adepte se montre disposé aux dernières impressions de l'impiété, alors lui sont données ces leçons si claires, si précises *des Chevaliers du Soleil*. Les dernières épreuves arrivent dans le grade de *Kadosch*, le vengeur d'Adoniram devient l'assassin des Pontifes & des Rois qu'il faut exterminer pour venger le Grand-Maître Molay, & l'ordre des Maçons successeurs des Templiers. La religion qu'il faut détruire pour retrouver la prétendue *parole* de vérité, c'est la Religion de J. C. c'est tout culte fondé sur la Révélation. Cette parole dans toute son étendue, c'est la *Liberté & l'Egalité* à rétablir par l'extinction de tout Roi, & l'abolition de tout culte.

Pour répondre à présent comment il se faisoit que l'Europe fût remplie de Frères Maçons, & que parmi ces Frères il se trouvât un si grand nombre d'hommes, dont on ne peut supecter ni la religion, ni le patriotisme, observons d'abord! que les Arrière-grades furent long-temps réservés à un très-petit nombre d'adeptes. La Franc-maçonnerie Angloise, par exemple, celle que l'on pourroit, dans ces contrées, appeler en quelque sorte *nationale*, n'est composée que des trois premiers grades. Dès le troisième, on apprend que le mot *Jéhova* est la *parole*, ou la grande science du Franc-maçon. Le dernier objet de ce grand secret seroit d'apprendre aux hommes, qu'ils sont tous les enfans du même *Jéhova*, du même Dieu, qu'ils doivent tous s'aimer comme frères; je sais qu'on pourroit objecter; pourquoi cette affectation du secret sur une vérité qui n'est nullement faite pour être inconnue, & qui heureusement ne l'est pas aux autres hommes? Mais enfin pourvu que ce secret ne conduisit point à l'indifférence sur toute religion, & pourvu que les sociétés secrètes ne fussent pas dangereuses en elles-mêmes par cela seul qu'elles sont secrètes, je ne vois pas qu'on pût blâmer les Franc-maçons Anglois. Leur amour pour les Loges ne seroit alors qu'une espèce de manie tenant peut-être au caractère de certains peuples, qui aiment à être moins vus pour se livrer plus

librement à des joies innocentes. Je ne comprendrai point dans cette excuse, des grades, dont je n'ai aucune connoissance, que l'on dit ajoutés en Angleterre même dans certaines Loges, à la Maçonnerie *nationale*, tels que ceux *d'Excellent* & *d'Excellentissime*. Je ne sais ce que c'est que toute cette *Excellence*; mais malheur à ceux qu'elle rapprocheroit du Maçon se disant *sublime philosophe*, ou bien *Chevalier du Soleil*! Malheur à ceux qu'elle n'auroit comme on les en accuse, mis en correspondance avec certaines Loges d'Allemagne, que pour participer aux mystères des sophistes de l'incrédulité & de la désorganisation. Quoi qu'il en soit, il faut au moins que la Franc-maçonnerie *nationale* ou commune en Angleterre, ne soit pas ennemie des lois, puisque depuis long-temps elle seroit assez nombreuse pour exciter des troubles, dont nous savons cependant bien que la plus grande partie de ses membres seroient au désespoir de donner le spectacle.

Je pourrois à-peu-près dire la même chose des Loges d'Allemagne, jusqu'au moment où nous les verrons s'enfoncer dans les derniers mystères, & devenir la proie de l'Illuminisme. Enfin par-tout, les Arrière-adeptes avoient la précaution de répéter à leurs élèves, que dans leurs secrets, il ne s'agissoit ni de religion, ni de gouvernement. Il est donc peu étonnant que jusqu'à cette époque, où le philosophisme du siècle disposa

les esprits à ces derniers secrets, il se trouvât fort peu de frères, que la secte jugeât dignes d'y être admis. Les époques ici, ne sont pas aisées à fixer; mais nous savons de divers adeptes, que la Franc-Maçonnerie étoit en France, au moins depuis quarante ans, telle que nous l'avons dépeinte; qu'en Allemagne, en Suède & ailleurs, elle alloit depuis la même époque, se forgeant toujours des arrière-grades, qui n'étoient que des modifications des anciens mystères, & tout aussi impies que l'origine même dont leurs auteurs se glorifioient.

Le commun des frères ne faisoient pas attention à cette origine, ou même l'ignoroient; mais quel préjugé n'en aurojent-ils pas tiré contre les secrets ultérieurs des Loges, s'ils en avoient lu avec attention les catéchismes, ou même s'ils avoient médité les productions assez publiques de divers adeptes.

Preuves du grand objet des arrière-grades par l'opinion des Frères sur leur origine.

Dans ces catéchismes & ces productions, les uns dérivent la Franc-Maçonnerie des Chevaliers du Temple, les autres la font venir des Manichéens, d'autres encore des anciens mystères du paganisme; les plus communs prétendent remonter à Salomon, & aux premiers Patriarches. Cette dernière opinion ne seroit que ridicule; elle diroit encore assez évidemment aux Franc-Maçons, que toute cette morale, & tous ces mystères de leurs Loges n'avoient été inventés, que pour les dispenser de la Révé-

lation & de tous les mystères de l'Evangile. Cette origine est bien plus suspecte dans ceux qui dérivent leur Franc-Maçonnerie des écoles secrètes de l'ancien Paganisme. Elle nous donne évidemment le droit de dire aux Franc-Maçons :

" Telle est donc la grande source de vos " mystères, & tel est l'objet de vos Arrière-" res-Loges? Vous venez de ces prétendus " Sages, de ces prétendus Philosophes Per-" sans, Egyptiens, Grecs, Romains ou Drui-" des, qui réduits aux lumières de la raison, " ne connurent du Dieu de la nature, que " ce que la raison avoit pu leur en dire? " Vous êtes les enfans du Déiste, ou bien " du Panthéiste & pleins de la doctrine de " vos pères, vous ne cherchez qu'à la per-" pétuer. Vous ne voyez comme eux que " superstition & préjugés, dans tout ce " que le reste des hommes croit avoir pui-" sé de vérités dans les lumières de la " Révélation. Toute religion qui ajoute à " celle de vos prétendus sages, tout le Chris-" tianisme & ses mystères ne sont donc " pour vous, qu'un objet de mépris & de " haine. Vous détestez tout ce que détes-" toient les sophistes du paganisme, les so-" phistes initiés aux mystères des Prêtres " des Idoles; mais ces sophistes, ces Prê-" tres détestèrent le Christianisme, & s'en " montrèrent les plus grands ennemis; d'a-" près tous vos aveux, que pouvons-nous " donc voir dans vos secrets, si ce n'est la

" même haine, le même vœu d'anéantir " toute autre religion que celle de vos pré- " tendus sages, dépourvus des lumières de " la Révélation? "

" Ces sages fussent-ils ce que furent les " Juifs, & ce que sont encore ceux des Juifs " qui s'en tiennent à l'unité de Dieu pour " toute religion (si cependant il fut jamais " de Juif qui ne crût pas aux Prophètes & à " l'Emmanuel, au Dieu libérateur) vous avez " donc aussi pour tout Chrétien, les senti- " mens des Juifs eux-mêmes; vous n'insis- " tez comme eux, sur *Jéhova*, que pour " mandire le Christ & ses mystères. "

Plus on lit les ouvrages des savans Franc-Maçons, tels que *l'histoire des inconnus*, *les archives des Franc-Maçons*, *les mystères Hebreux ou l'ancienne religion de la Franc-Maçonnerie*, *l'esprit de la Maçonnerie &c.* &c. plus on voit la justice de ces reproches. Nous le savons très-bien, la plupart des Franc-Maçons faisoient peu d'attention à toute cette doctrine de leurs savans écrivains, & sur-tout ils en méditoient peu les conséquences; mais lorsqu'on les exhorte à réfléchir, peuvent-ils se cacher aujourd'hui le danger de leurs arrière-loges? Il est sur leur origine, une opinion plus commune parmi eux; celle qu'on leur disoit à tous, en faisant dériver leurs mystères des anciens Chevaliers du Temple. Ces Chevaliers fussent-ils innocens de tous les crimes dont on les accusa, quel pouvoit-être l'objet soit religieux,

Preuves par l'opinion des Maçons tirant leur origine des Templiers.

religieux, soit politique, de la Maçonnerie, en perpétuant ces mystères sous le nom & les emblèmes de cet Ordre? Les Templiers avoient-ils rapporté en Europe une religion, ou bien une morale inconnue? Est-ce là ce que vous avez hérité d'eux? En ce cas, votre religion, votre morale n'est donc pas celle du Christianisme. N'est-ce pas autre chose que leur fraternité, leur bienfaisance, qui fait l'objet de vos secrets? Mais de bonne foi, les Templiers avoient-ils ajouté à ces vertus Evangéliques? Est-ce la religion de Jéhova, ou l'unité de Dieu compatible avec tous les mystères du Christianisme? Pourquoi donc tout Chrétien non maçonnisé n'est-il pour vous qu'un profane?

Il ne seroit plus temps de répondre à ces reproches, que la Religion s'alarme vainement, que son objet fut toujours étranger aux Loges Maçonniques. Et ce nom & ce culte de Jéhova que les profonds Maçons conviennent tous avoir reçus des Chevaliers du Temple, ne sont pas étrangers au Christianisme. Tout Chrétien a donc droit de vous dire: vous le cacheriez moins, vous seriez moins ardens à le venger, s'il n'étoit autre chose que le culte de l'univers chrétien.

Et si la politique partage les alarmes de la religion, quel sera encore le subterfuge des adeptes, qui jurent de venger la liberté, l'égalité & tous les droits de leur association outragée par la destruction des

Templiers? C'est en vain qu'on allégueroit l'innocence réelle ou prétendue de ces trop fameux Chevaliers. Le vœu de la vengeance, qui a pu se perpétuer pendant près de cinq siècles, ne tombe pas sans doute sur la personne de Philippe le Bel, de Clément V, sur celles des autres Rois & des autres Pontifes qui au commencement du XIV siècle contribuèrent tous à l'abolition de cet Ordre. Ce vœu de la vengeance n'a point d'objet, ou bien il tombe sur les héritiers mêmes, & sur les successeurs de ces Rois & de ces Pontifes. Il s'est perpétué comme l'école même des principes, & des mystères qu'on nous dit passés des Templiers aux Macons. Mais alors qu'est-ce donc que ces hommes & ces principes qu'on ne peut venger que par la mort des Rois & des Pontifes? & qu'est-ce que les Loges où depuis 480 ans ce vœu & ce serment se perpétuent?

On le voit, il n'est pas besoin d'examiner si Molay & son Ordre furent ou innocens ou coupables, si les Templiers sont, ou ne sont pas les pères des Maçons; il suffit de ce qui est incontestable; il suffit que les Maçons se les donnent pour ancêtres. Dès-lors le serment seul de les venger, & toute l'allégorie cachée sous ce serment, ne montrent plus qu'une association toujours menaçante & toujours conspirante contre les chefs de la Religion, & les chefs des Empires. Ces préjugés, ou même cette

espèce de démonstration qui résulte des aveux que nous font les Franc-Maçons eux-mêmes sur l'origine de leurs mystères, acquièrent bien plus de force encore, quand on se résout à parcourir les vrais monumens de l'histoire, sur ces Templiers, les pères des Loges Maçonniques.

L'Ordre des Chevaliers du Temple établi par Hugue de Paganis, & confirmé en 1146 par Eugène III, donna sans doute de grands exemples de vertu & de courage, dans les premiers temps de son institution. Ces Chevaliers certainement se distinguèrent d'abord, par tout ce que la charité chrétienne pouvoit inspirer de zèle en faveur des Chrétiens que la dévotion appeloit en ce temps à visiter la Terre Sainte. On ne peut s'empêcher d'admirer les prodiges de leur valeur contre les Sarrazins; mais il faut ici distinguer les temps de leur première ferveur, & ceux de leur relâchement, de leur corruption. Déjà bien des années avant leur destruction, l'histoire les accuse d'avoir converti en ténèbres la lumière de leurs prédécesseurs; d'avoir abandonné leur première vocation, pour les projets de l'ambition, & les plaisirs de la débauche; d'avoir plus d'une fois trahi les Princes chrétiens, pour faire avorter leurs projets; en un mot d'être devenus des hommes aussi perfides & aussi déréglés, que leurs prédécesseurs étoient fidelles & religieux. (*V. Math. Paris an.* 1229; *abb. visp. in*

*chronic. an.*1227 *&c. Apud Dupuy. traité sur la condamnation des Templiers.*) Les actes juridiques de leur jugement ont échappé au temps; leur importance les a fait conserver en très-grand nombre: que l'historien consulte le recueil qu'en a fait Mr. Dupuy Bibliothécaire du Roi; c'est là le vrai moyen d'asseoir son jugement sur l'innocence, ou sur les crimes de cet Ordre fameux.

On a dit que Philippe le Bel, & Clément V avoient concerté entre eux la destruction des Templiers; cette prétention disparoît par les lettres de ce Roi, & par celles du Pape. Clément V ne peut croire d'abord aux accusations; alors même qu'il devient impossible de résister aux preuves que Philippe lui offre, il se trouve si peu d'intelligence avec ce Prince, que chaque démarche de l'un & de l'autre, dans cette grande affaire, occasionne des plaintes & des contestations perpétuelles sur les droits du Souverain, & sur ceux de l'Eglise.

On a dit que ce Roi n'avoit cherché qu'à s'emparer des immenses richesses des Templiers; & la parole la plus sacrée pour lui, fut celle qu'il donna dès le commencement, en renonçant à toutes ces richesses. Pas une seule terre des Templiers ne fut annexée à son domaine; c'est le témoignage le plus constant que lui rende l'histoire. (*Voyez Layette III. N°.* 13. *Rubeus*

hist. raven. Bzovius an. 1308. *Marianna hist. hisp. &c.*)

On parle de l'esprit de vengeance qui domine ce Prince ; & dans tout le cours de ce long procès, il ne se trouve pas une seule offense particulière, que ce Prince eût à venger sur les Templiers. Dans leur défense, pas un mot qui suppose dans lui, ou l'offense, ou le désir de la venger ; & jusqu'à ce moment, l'amitié elle-même avoit uni leur Grand-Maître à Philippe le Bel, qui l'avoit fait parrain d'un de ses enfans.

Enfin on veut sur-tout que la violence, les tortures ayent arraché les aveux des Templiers ; & dans la multitude des procès-verbaux, plus de deux cents aveux sont désignés comme faits librement, & sans le moindre usage des supplices. La question n'est mentionnée que pour un seul ; & si elle lui arrache des aveux, ce sont absolument les mêmes que douze Chevaliers, ses confrères, avoient faits librement. Nombre de ces aveux sont faits dans les Conciles, où des Evêques commencent par décider que les Templiers ne seront point appliqués à la torture, & que *ceux qui auroient confessé crainte des tourmens*, seront regardés comme *innocens*. (*Voyez concil. de Raven. Rubeus hist. Raven. livre 6.*)

Le Pape Clément V d'ailleurs, loin de favoriser le dessein de Philippe le Bel con-

tre les Chevaliers du temple, déclare d'abord nulles, les poursuites de ce Prince; il suspend ensuite les Evêques, Prélats, Inquisiteurs de France. Le Roi l'accuse en vain de favoriser les crimes des Templiers; Clément ne se rend qu'après avoir interrogé lui-même, & fait interroger soixante & douze Chevaliers en sa présence. Il les interroge, non comme un juge qui cherche des coupables, mais comme un homme intéressé à les trouver innocens, pour se justifier du reproche de les avoir favorisés. Il entend de leur bouche les mêmes aveux répétés, confirmés *librement*, *sans contrainte*. Il envoie les personnes les plus vénérables, interroger ceux des Supérieurs, que l'âge ou les infirmités empêchent de se rendre auprès de lui. Il veut qu'on leur lise les dépositions faites par leurs confrères, afin qu'on sache s'ils en reconnoissent la vérité. Il ne veut sur-tout d'autre serment que celui de répondre *librement & sans crainte*, *spontanément & sans coaction* (*epist. Clementis V Regibus Galliæ, Angliæ, Siciliæ.*) Le Grand-Maître, & ces Supérieurs de diverses Provinces déposent, & confessent encore tous les mêmes choses, les répètent encore; & plusieurs jours après, ils approuvent la rédaction de leurs aveux faite par les notaires publics. C'est alors seulement que le Pape révoque ses menaces, & la suspense des Evêques françois; & qu'il per-

met qu'on suive en France, pour le jugement des Templiers, les dispositions de Philippe le Bel.

Laissons donc de côté tous ces prétextes, & tenons-nous-en aux aveux que la force de la vérité arrache seule aux Chevaliers.

Le résultat de ces aveux étoit que lors de leur réception, les Chevaliers du Temple renioient Jésus-Christ, fouloient aux pieds sa Croix, la couvroient de crachats; que le Vendredi-Saint étoit pour eux un jour spécialement consacré à ces outrages; qu'ils substituoient au Christianisme l'adoration d'une tête monstrueuse; qu'ils promettoient de se livrer les uns aux autres, pour les jouissances les plus opposées à la nature; qu'ils jetoient aux flammes les enfans nés d'un Templier; qu'ils s'engageoient par serment, à suivre sans exception les ordres du Grand-Maître; à n'épargner ni sacré ni profane, à tout regarder comme licite pour le bien de leur Ordre, & sur-tout à ne jamais violer les horribles secrets de leurs mystères nocturnes, sous peine des plus terribles châtimens. (*Voyez dans les pièces justificatives rapportées par Dupuy, l'extrait des registres.*

En faisant ces aveux, plusieurs ajoutèrent qu'ils avoient été contraints à ces horreurs par la violence, la prison, & les plus cruels tourmens; qu'ils auroient bien voulu imiter le grand nombre de ceux que ces horreurs avoient engagés à passer dans d'au-

tres Ordres religieux; qu'ils n'avoient pas osé, à cause de la puissance & des vengeances dont on les menaçoit. Dans cette déclaration publique, ils témoignèrent par leurs larmes, le plus ardent désir d'être réconciliés à l'Eglise.

Clément V. ne pouvant se refuser à tant de preuves, conçut enfin d'où provenoient les plaintes sur les fréquentes trahisons dont les Princes chrétiens avoient été victimes, dans leurs guerres contre les Sarrasins. Il consentit que le jugement des Templiers se poursuivît. Cent quarante de ces Chevaliers furent alors entendus à Paris; tous firent encore les mêmes aveux, à l'exception de trois, qui dirent n'avoir point connoissance des crimes imputés à leur Ordre. Le Pape ne crut pas devoir s'en tenir à cette information faite par des Religieux & des Gentilshommes François. Il en demanda une nouvelle qui eut lieu en Poitou, devant les Cardinaux, & autres personnes nommées par lui-même. Avec la même liberté, ce furent toujours les mêmes aveux. Le Grand-Maître & les chefs les renouvelèrent pour la troisième fois, en présence du Pape. Pendant plusieurs années, les informations continuèrent à Paris, en Champagne, en Normandie, en Quercy, en Languedoc, en Provence. En France seulement il en résulta plus de deux cents aveux de la même nature. Ils ne varièrent pas en Angleterre, au sinode de Londres, qui consacra

deux

deux mois aux mêmes informations, & dans lequel soixante & dix-huit Chevaliers confessèrent les mêmes infamies. Ils furent encore les mêmes en Irlande, où cinquante-quatre Chevaliers s'avouèrent également coupables. Enfin en Italie, dans les Conciles de Ravenne, de Boulogne, de Pise, de Florence, toutes les informations donnèrent encore le même résultat, quoique les Evêques se montrassent très-empressés à absoudre ceux des Chevaliers qui réussissoient à se justifier. (*Id.*)

Quand on a révoqué en doute les crimes de cet Ordre, il me semble que l'on n'a pas assez pesé la multitude de ces aveux, & la diversité des nations qui les entendirent. Ce seroit déjà un fait bien étrange dans l'histoire, que tant de Chevaliers entendus en France, en Angleterre, en Italie, en Irlande, en Ecosse, se fussent donnés pour coupables des plus grandes horreurs. Ce seroit un forfait bien plus étrange encore, & bien plus flétrissant pour la nature humaine, que tant d'Evêques, tant de Gentilshommes, de Magistrats, de Souverains eussent supposé ces aveux faits avec toute la liberté possible, tandis qu'ils n'auroient été arrachés que par la crainte, la violence & les tortures. Mais pour l'honneur de l'humanité, ce n'est point ainsi que furent jugés les Templiers, ni en France, ni ailleurs. Jamais encore il n'avoit été plaidé de cause plus importante; par tout ce qui

nous reste de pièces authentiques sur ce fameux procès, il est impossible de ne pas convenir que jamais on ne prit plus de précautions pour ne pas confondre l'innocent & le coupable.

Les Jésuites sans doute ont été abolis dans ce siècle; mais ils n'ont pas été jugés. Pas un seul n'a été entendu dans leur cause; il n'existe pas un seul aveu contre leur Ordre de la part de ses membres. La politique a pu les détruire, elle n'a pas pu les montrer coupables. L'exemple de leur abolition seroit donc fort inutilement opposé à la condamnation des Templiers, pour démontrer l'injustice de celle-ci.

Le vulgaire pourra se laisser prendre aux protestations tardives de Guy & de Molay; le vulgaire ne distingue jamais de l'obstination du désespoir, la fermeté & la constance de la vertu. Il ne sait pas qu'un faux honneur a ses martyrs comme la vérité. Pendant trois ans Molay a persévéré dans ses aveux, trois fois au moins il les a renouvelés; les reproches de quelques Frères & un faux honneur l'engagent enfin à les contredire; il ne fournit aucune preuve de son innocence; sa rétraction seule ne suffira pas pour démontrer l'injustice de sa condamnation, & la fausseté des aveux qu'ont faits tant d'autres Chevaliers. Bien moins encore ajouterons-nous foi à cette fable de Molay appelant, & Philippe le Bel, & le Pape Clément V à comparoître au ju-

gement de Dieu, dans l'espace d'un an & d'un jour, & du Roi & du Pape mourant précisément la même année; car l'histoire varie également, & sur le jour & sur l'année où Molay subit son jugement.

Une réflexion qu'on n'a pas assez faite, & qui paroît d'un très-grand poids, c'est que plus de trente à quarante mille Chevaliers survécurent à leur condamnation, à la mort de Philippe le Bel, & à celle de Clément V. La plus grande partie de ces Chevaliers n'avoit été condamnée qu'à des peines canoniques, à des jours de jeûne, à des prières, à quelque temps de prison. La plupart vécurent dans un temps, & dans différentes parties du monde, où ils n'avoient plus rien à craindre de ceux dont on veut faire leurs persécuteurs & leurs tyrans. La conscience & l'honneur auroient dû engager à des rétractations ceux qui avoient fait contre leur Ordre des aveux juridiques si atroces, ceux qu'on suppose ne les avoir faits que par crainte, & par séduction. Cependant de tant de Chevaliers, pas un seul qui se rétracte, ou qui laisse au moins une rétractation à rendre publique après sa mort. Quels hommes étoient-ce donc que ces Templiers? Si leurs aveux sont vrais, l'Ordre étoit monstrueux par les crimes qu'ils lui imputent; si leurs aveux sont faux, ils sont encore de monstrueux calomniateurs. Ils le sont, je le veux, par lâcheté, sous Philip-

pe le Bel; mais ils le sont gratuitement tout le reste de leur vie.

Ce sont là cependant les hommes dont tant de Franc-Maçons se glorifient de descendre. Quelle conséquence ne pourrions-nous pas tirer contre eux d'une pareille origine? Avouons cependant que la plupart des Franc-Maçons ne se glorifioient de pareils ancêtres, que parce qu'ils croyoient à leur innocence. L'impiété des Templiers n'étoit proposée aux Frères comme le modèle des opinions à suivre en fait de religion, que dans ces arrière-grades auxquels peu de Franc-Maçons étoient admis; mais ce qui prouve l'innocence des premiers Grades, doit-il nous faire excuser aussi les horribles secrets de la Secte dans ces derniers mystères?

Au reste il s'en faut bien que cette origine des Franc-Maçons descendans des Templiers soit dénuée de tout fondement. Rapprochons des arrière-Grades Maçonniques, le dogme, le langage, les symboles des Templiers; on sera étonné de la ressemblance.

Dans les mystères de ces Chevaliers, l'initiant commençoit par opposer au Dieu qui meurt pour le salut des hommes, *le Dieu qui ne meurt point.* Bientôt on lui disoit que le Dieu des Chrétiens ne fut qu'un faux Prophète, justement condamné à la mort pour expier ses propres crimes,

non ceux du genre humain. *Receptores dicebant illis quos recipiebant, Christum non esse verum Deum, & ipsum fuisse falsum Prophetam: non fuisse passum, pro redemptione humani generis, sed pro sceleribus suis.* 2d. *art. des aveux. v. Dupuy p.* 48.) Qui pourroit méconnoître à ce symbole, le maçonnique Jéhova, & l'atroce interprétation du Rose-Croix sur l'inscription *Jésus de Nazareth Roi des Juifs*?

Les Chevaliers du Temple en haine de J. C. célébroient les mystères de leur Jéhova, plus spécialement, le jour même du Vendredi-Saint. *Præcipue in die Veneris Sancti.* La même haine assemble encore les Arrière-Maçons Rose-Croix le Vendredi ou le Jeudi-Saint, pour en faire plus spécialement aussi le jour de leurs blasphèmes contre le Dieu du Christianisme.

La liberté, l'égalité se cachoient chez les Templiers sous le nom de fraternité. *Qu'il est bon, qu'il est doux de vivre en Frères!* étoit le cantique favori de leurs mystères; il est encore celui de nos Maçons, & le masque de toutes leurs erreurs politiques. Le plus terrible des sermens soumettoit à toute la vengeance des Frères, & à la mort même, celui des Templiers qui auroit révélé les secrets de l'Ordre; *Injungebant eis per sacramentum ne prædicta revelarent sub pœna mortis*; (*Id.*) même serment chez nos Franc-Maçons; & mêmes menaces pour celui qui le violeroit.

Mêmes précautions encore pour empêcher les profanes d'être témoins des mystères. Les Templiers commençoient par faire sortir de leur maison quiconque n'étoit pas initié; ils mettoient à chaque porte, des Frères armés pour écarter les curieux. Ils plaçoient des sentinelles sur le toit même de leurs maisons, toujours appelées Temples. (*Id.*) Delà chez nos Maçons, cet adepte appelé *Frère Terrible*, toujours armé d'un glaive, pour veiller à l'entrée des Loges, & pour en repousser les profanes. De là même cette expression si commune aux Franc-Maçons: *le Temple est couvert*, pour dire: les sentinelles sont placées; nul profane ne peut entrer par le toit même; & nous pouvons agir en liberté. De là cette autre expression maçonnique, *il pleut*, pour dire le Temple n'est pas couvert; nous pouvons être vus & entendus.

Ainsi tout jusqu'à leurs symboles, jusqu'à ces noms de *Grand-Maître*, de *Chevaliers*, jusqu'à ces colonnes *Joakim* & *Booz*, qui décoroient le Temple de Jérusalem, dont la garde étoit confiée aux Templiers; tout chez les Franc-Maçons, trahit les enfans des Chevaliers proscrits. Mais quelle preuve encore ne trouverions-nous pas, dans ces terribles essais par lesquels nos Arrière-Maçons se préparent à frapper d'un poignard, le prétendu assassin de leur Grand-Maître? Assassin qu'ils voient tous, comme les Templiers, dans la personne de Phi-

lippe le Bel, qu'ils prétendent ensuite retrouver dans chaque Roi. Les mêmes projets, les mêmes moyens, les mêmes horreurs, ne pouvoient guère se transmettre plus fidellement des pères aux enfans. Que n'est-il pas sur-tout permis de penser sur les derniers mystères de ces Loges, lorsque nous voyons leurs plus fameux adeptes, tels que Fauchet, Mirabeau, Guillotin, Lalande, Bonneville, Volney, & sur-tout Condorcet, ne rechercher leurs pères dans l'Ordre des Templiers, que pour accréditer toute l'iméiété, tous les principes de leur liberté & de leur égalité révolutionnaires ? Quand ce dernier surtout se propose de nous démontrer tout ce que nous devons aux Chevaliers du Temple; sous quel jour ces mêmes Chevaliers ont-ils donc pu lui inspirer un si vif intérêt? Pour lui, les sociétés secrètes qui méritent notre reconnoissance, sont celles des prétendus sages, indignés de voir les peuples opprimés jusques dans le sanctuaire de leur conscience, par *des Rois esclaves superstitieux ou politiques du Sacerdoce.* Ces sociétés sont celles de ces hommes prétendus *généreux*, qui " osent examiner les fondemens de la " puissance, ou de l'autorité; qui appre- " nant aux peuples qu'il n'est point de con- " vention qui puisse irrévocablement lier " une nation à une famille; que les Magi- " strats, quels que soient leurs titres, leurs " fonctions, leur puissance, sont les Offi-

" ciers du peuple, ne sont pas ses maî-
" tres; qu'il conserve le pouvoir de leur
" retirer leur autorité émanée de lui seul,
" soit quand ils en ont abusé, soit même quand
" il cesse de croire utile à ses intérêts de la
" leur conserver; qu'enfin il a le droit de les
" punir comme de les révoquer." (*Esquisse*
" *des progrès de l'esprit humain, époque 8.*)

Bien d'autres adeptes ne se sont pas expliqués moins clairement, sur le principe de leur reconnoissance envers ces Chevaliers du Temple, les ancêtres réels ou prétendu des Loges Maçonniques. Le dernier de leurs secrets leur est échappé au milieu de leurs déclamations. Dans les transports de leur fureur, & comme s'ils étoient encore dans l'antre des épreuves régicides, ils ont publiquement invoqué les poignards & appelé les Frères; ils se sont écriés: " Fran-
" chissez tout-à-coup les siècles, & ame-
" nez les nations aux persécutions de *Phi-*
" *lippe le Bel—Vous qui êtes, ou qui n'ê-*
" *tes pas Templiers.* — Aidez un peuple li-
" bre à se bâtir en trois jours, & pour
" toujours, le temple de la vérité.—*Périss-*
" *ent les tyrans;* & que la terre en soit pur-
" gée." (*V. Bonneville, esprit de Religion.*)

Voilà donc ce que c'est pour les profonds adeptes, que ces noms mystérieux de Philippe le Bel & des Templiers. Le premier au moment de la révolution, leur rappelle les Rois à immoler, & le second, les hommes unis par le serment de purger la terre de

ses

ses Rois. C'est là ce qu'ils appellent rendre les peuples libres, & bâtir des temples à la vérité. Les Templiers furent donc pour ces profonds adeptes, ce que sont aujourd'hui nos Maçons Jacobins; leurs mystères furent donc ceux des Jacobins. Ce n'est plus à nous qu'il faut répondre pour repousser l'accusation, c'est aux profonds adeptes de la Maçonnerie & du Jacobinisme. C'est aux enfans eux-mêmes qu'il faut prouver qu'ils outragent leurs pères. On le démontreroit; il n'en resteroit pas moins constant que les mystères de ces Arrière-Loges sont tous dans cette haine des autels & des trônes, & tous dans ces sermens de la rebellion & de l'impiété, dans lesquels ces adeptes ne voient que l'héritage des Templiers. Il n'en seroit pas moins constant que ce vœu du Jacobinisme, ce serment d'écraser le trône & l'autel, sont le dernier mystère de cette espèce de Frères, que nous avons désignés par le nom d'Arrière-Maçons, & que nous nous gardons toujours bien de confondre avec les Franc-Maçons des premières Loges.

Conséquences de l'opinion des Maçons tirant leur origine des Manichéens.

C'est encore sur ces mêmes adeptes des Arrière-Loges, que retombent toutes les preuves qu'on peut tirer contre eux, de l'origine qu'ils cherchent à se donner, en faisant remonter leurs mystères à ceux des Albigeois, ou même des plus anciens Manichéens. Quels sont en effet les principes qui peuvent attacher ces Arrière-Maçons

aux enfans de Manés? Ceux-ci souffroiént si peu l'autorité des Rois & celle de tout Gouvernement, que pour en rendre les lois plus odieuses, ils en faisoient l'ouvrage de leur mauvais principe, ou du Démon. *Magistratus civiles & politias damnabant* Manichæi, *ut quæ a Deo malo conditæ & constitutæ sunt. (V. Centuria Magdeb. t. 2 in Manet.)*

Pour empêcher qu'il n'y eût des pauvres & des riches, ces enfans de Manès enseignoient encore au peuple, que personne n'a droit de s'approprier un champ, une maison, *nec domos, nec agros, nec pecuniam ullam possidendam. (Ibid. ex Epiph. & Augst.)*

Enfin la religion de ces Manichéens étoit bien moins une religion, que la destruction même de toute religion, la réunion de toutes les erreurs, de toutes les impiétés imaginées jusqu'à eux, par l'esprit de philosophisme & de corruption. Avec tous ces principes désorganisateurs des enfans de Manès, comment ont-ils donc pu retrouver leurs mystères dans ceux de cette secte? & si tous ces mystères sont les mêmes, comment ces Arrière-adeptes se justifieront-ils des mêmes complots?

En faveur des Franc-Maçons honnêtes, nous voudrions bien pouvoir traiter de chimérique cette origine de leurs Loges; mais malheureusement, combien de choses communes entre leur Ordre & ces anciens sec-

taires! Quels rapports dans les gradations des adeptes, avant que d'arriver aux profonds secrets! Les noms ont changé; mais les choses restent presque les mêmes. Manès avoit ses *Croyans*, *ses Elus* auxquels vinrent bientôt se joindre les *Parfaits*. Ces trois Grades répondent à ceux d'Apprentif, de Compagnon, & de Maître parfait. Celui *d'Elu* a conservé son nom dans la Maçonnerie, mais il est devenu le quatrième.

Tout comme les Maçons encore, le plus inviolable serment lioit les enfans des Manès au secret de leurs Grades. Depuis neuf ans dans celui des *Croyans*, St. Augustin n'étoit pas arrivé au secret des Elus. *Jura, perjura, secretum prodere noli*, c'étoit là leur devise. (*Aug. de Manich.*)

Mêmes noms encore, & presque identité de signes. Les Maçons en ont trois qu'ils appellent le *Signe*, *l'Attouchement & la Parole*; les Manichéens en avoient trois aussi, celui de la parole, celui de l'attouchement, & celui du sein, *signa oris, manuum & sinus.* (*Centuria Magdeb. ex Augustino.*)

Tout Maçon qui veut savoir si vous avez vu la lumière, & si vous êtes Frère, commence par vous tendre la main, pour voir si vous le toucherez en adepte. C'étoit précisément au même signe que les Manichéens se reconnoissoient en s'abordant, & se félicitoient d'avoir vu la lumière.

Manichæorum alter alteri obviam factus, dextras dant sibi ipsis, signi causa, velut a tenebris servati. (*Ibid. ex Epiph.*)

Si nous pénétrons dans l'intérieur des Loges Maçonniques, nous y verrons par-tout les images du Soleil, de la Lune, des Etoiles. Tout cela n'est encore que les symboles de Manès & de son Dieu bon, qu'il faisoit venir du Soleil, de ces esprits qu'il distribuoit dans les Etoiles. Si celui qui demande à être initié, n'entre encore aujourd'hui dans les loges, qu'avec un bandeau sur les yeux, c'est qu'il est encore sous l'empire des ténèbres, dont Manès fait sortir son Dieu mauvais.

Dans le Grade de nos Maîtres Maçons, la Loge est tendue en noir; au milieu est un catafalque porté sur des gradins, recouvert d'un drap mortuaire; tout au tour, sont les adeptes dans un silence profond, & déplorant la mort d'un homme dont les cendres sont censées reposer dans un cercueil. L'histoire de cet homme est d'abord celle d'Adoniram; elle devient ensuite celle de Molay, dont il faut venger la mort par celle des Souverains. L'allégorie est menaçante pour les Rois, mais elle est trop ancienne pour ne pas remonter plus haut que le Grand-Maître des Templiers. Toute cette décoration se retrouve dans les anciens mystères des enfans de Manès. Cette cérémonie est précisément celle qu'ils appeloient *Bema*. Ils s'assembloient autour

d'un catafalque élevé sur cinq gradins, & couvert de décorations proportionnées à la cérémonie. Ils rendoient alors de grands honneurs à celui qui reposoit sous ce catafalque ; mais ces honneurs étoient adressés à Manès, c'étoit sa mort qu'ils célébroient ; c'étoit lui qu'ils vouloient venger du Roi de Perse qui l'avoit fait écorcher vif, avec des pointes de roseaux, comme nos Arrière-Maçons-Templiers cherchent à venger la mort de Molay condamné aux flammes par Philippe le Bel. — Les Manichéens consacroient à cette fête, le temps ou les Chrétiens célèbrent la Mort, & la Résurrection de Jésus-Christ. C'est aussi dans ce temps que les Frères Rose-Croix célèbrent plus spécialement leurs mystères. — Il n'est pas jusqu'à la circonstance de leurs roseaux, qui ne vienne à l'appui de ces rapprochemens. On s'étonne de voir ces Rose-Croix commencer leur cérémonie par s'asseoir tristement, en silence & par terre, se lever ensuite, & marcher, & célébrer leur pâque, ou manger leur agneau, en tenant à la main de longs roseaux. Tout cela s'explique encore, quand on sait que c'est précisément dans cette posture que se tenoient les Manichéens, affectant de s'asseoir, ou même de se coucher sur des nattes faites de roseaux, pour avoir toujours présente à l'esprit la manière dont leur maître étoit mort. Cet usage

les fit appeler *Matarii.* (*Cent. Magd. Baron. &c.*)

Nous pourrions observer encore chez les Manichéens & les Franc-Maçons, le même zèle pour la propagation de leurs mystères. Les adeptes du jour se glorifient de voir leurs Loges répandues dans tout l'univers ; tel étoit aussi l'esprit propagateur de Manès & de ses adeptes. On sait que cet Hérésiarque se forma des apôtres; on sait que la marche de ses apôtres fut toute souterraine; qu'à la faveur du secret exigé de leurs élèves, ils se répandirent bientôt en Orient, en Perse, en Egypte, & de là ensuite sur la plus grande partie de l'Europe. L'histoire nous les montre se propageant ainsi jusqu'au treizième siècle, affectant toujours le même secret, conservant toujours la même haine pour toutes les puissances, le même amour pour leur prétendue égalité & liberté. (*V. Cent. Magd. ex Epiph. Math. Paris Hist. Angl. an.* 1243.) En un mot, plus on rapproche les mystères, les habitudes, la doctrine & les cérémonies des Franc-Maçons modernes, de tout ce que l'histoire nous apprend de ces anciens désorganisateurs; plus on est tenté de croire que les Arrière-Maçons ne se sont pas trompés, en allant chercher eux-mêmes leur origine dans les sectes précisement les plus ennemies de l'Autel & du Trône. Mais sans donner à ces rapprochemens toute la

force d'une démonstration historique, tenons-nous-en à cet esprit de liberté, d'égalité qui depuis un demi-siècle au moins, faisoit certainement le fond de leurs derniers mystères. C'est par cette doctrine que la Secte doit être spécialement regardée comme conspiratrice. C'est aussi cette doctrine qui s'est plus spécialement propagée dans les Loges; c'est elle qui a disposé, d'abord en France, & ensuite dans presque tout le reste de l'Europe, des légions d'adeptes à toute la Révolution Françoise. C'est aussi en cela que nous faisons consister la vraie conspiration des Loges Maçonniques. Il fallut bien du temps à la Secte, pour faire prévaloir ses principes sur la multitude des Frères; elle n'en eût jamais trouve qu'un bien petit nombre, si le Philosophisme du siècle n'étoit pas venu les disposer à tout ce que les anciens mystères avoient de plus contraire au respect pour les Lois & la Réligion; mais enfin la conspiration des Sophistes avoit inondé l'univers de leurs productions anti-chrétiennes & anti-royalistes; alors il fut aisé aux arrière-adeptes d'inspirer au commun même de leurs élèves, tout l'esprit de leur liberté & de leur égalité désorganisatrices. Les Sophistes eux-mêmes entrèrent en grand nombre dans les Loges; & alors se trouvèrent sur la même ligne les adeptes d'Holbach & les adeptes d'*égalité*. Dans l'une &

l'autre conspiration, c'étoit la même haine pour le Christ, la même haine pour les Souverains. Il ne resta plus aux sophistes d'Holbach; qu'à se donner les piques, & les bras que pouvoit leur fournir le régime des Loges Maçonniques.

Régime & ressources des Loges Maçonniques pour les révolutions.

A la tête de ce régime étoit en France un bureau général, sous le nom de Grand-Orient, & sous les ordres apparens du Grand-Maître; mais régi en effet par les plus profonds adeptes, & point central de la correspondance des Loges. C'étoit en même temps le tribunal & le conseil suprême, dont les ordres ne pouvoient être violés ou éludés, sans encourir la peine des parjures. Près de ce tribunal résidoient les envoyés, les députés des Loges répandues dans les diverses villes, chargés de transmettre les ordres, & d'en notifier l'exécution. Chaque Loge avoit son Président, sous le titre de Vénérable, dont le devoir étoit, tantôt de leur faire passer les lois du Grand-Orient, tantôt de disposer les Frères aux ordres qui leur arrivoient. Toutes les instructions se trasmettoient, ou dans un langage énigmatique, ou par un chiffre spécial & par des voies secrètes. Chaque Loge envoyoit par semestre, ses contributions pour l'entretien de ce bureau central. Celles qui n'étoient pas sous l'inspection du Grand-Orient, n'en suivoient pas moins le même régime, sous une Mère-Lo-

re-Loge qui se donnoit aussi son Grand-Maître, & entretenoit la même correspondance.

Toutes ces parties de la Constitution Maçonnique étoient à-peu-près connues de chaque Frère. J'ai souvent répété qu'il n'en étoit pas ainsi des arrière-secrets; le temps alloit venir où l'adepte le plus novice ne devoit pas se montrer pour la Révolution, moins zélé que l'adepte le plus consommé. Il falloit pour cela remplir les premiers rangs, ou les premières Loges de toute cette espèce de jeunes insensés, de bourgeois ignorans, ou même de grossiers artisans, que les impies séduisoient chaque jour, ou de ceux qu'entraînoient les déclamations, les calomnies dirigées contre le Clergé, contre le Souverain, contre les riches & les puissans.

Avec ce même régime, il n'étoit pas même impossible d'organiser en France, des Loges de brigands; de distribuer d'avance les rôles des soldats, & même des bourreaux de la Révolution.

En disant ces ressources, que le régime & les ténèbres du secret offroient aux complots des grands adeptes, je n'ai fait que retracer d'avance, la route qu'ils suivirent, pour amener enfin, & assurer leur révolution. Dans l'histoire secrète des Loges, il faut remonter vingt-six ans avant cette révolution, pour voir le comité central du Grand-Orient de Paris, commençant à sonder les dispositions des Frères, & les invitant à

Dispositions des loges pour la révolution.

réaliser leurs mystères. Les premières invitations ne furent d'abord envoyées qu'aux élus des élus ; le prétexte de venger les Chevaliers du Temple servit à couvrir, pour quelque temps encore, les projets ultérieurs. Mais ici l'importance de l'objet exige, autant que la prudence & la sureté des personnes qui m'ont fourni mes instructions, peuvent le permettre, que je fasse connoître comment elles me sont parvenues.

Il existe actuellement à Londres, plusieurs personnes de toute condition; des militaires, des magistrats & des bourgeois, qui admis autrefois aux profonds secrets de la Franc-Maçonnerie, cherchent à expier par leur repentir, les égaremens dans lesquels cette association les avoit entraînés. Il en est à qui les forfaits de la Révolution Françoise ont ouvert les yeux; il en est d'autres qui n'ont pas attendu qu'elle éclatât, pour détester les complots qu'ils avoient vu la préparer. Plusieurs de ces personnes dont le nom & la conduite actuelle, suffiroient pour garantir le témoignage, m'ont rendu celui d'*avoir plutôt adouci qu'exagéré les arrière-secrets des Loges Maçonniques.* Elle ont ajouté que *tout ce que je disois étoit vrai; mais que je n'avois pas dit toute la vérité.* Il étoit en effet des particularités assez essentielles, que j'ignorois; leurs instructions y ont suppléé. Plusieurs de ces adeptes, aujourd'hui personnages très-respec-

tables, pourroient spécialement répondre de la véracité d'un Mémoire qui me fut remis le 28 Septembre 1797, peu de temps après la publication de mon second Volume, & dont je vais transcrire l'anecdote suivante.

" A la fin de 1773, ou dans le courant " de 1774, me dit un de ces anciens a- " deptes; la Loge dont j'étois alors Véné- " rable, reçut du Grand-Orient, une let- " tre, qui ne devoit être communiquée " qu'aux Chevaliers de la Palestine, aux " Chevaliers Kadosch & au Directoire E- " cossois. Elle me parvint par les Loges " de correspondance. Quoiqu'elle eût dé- " jà été lue dans plusieurs, elle n'avoit ce- " pendant encore reçu que trois signatu- " res. Par cette lettre, on nous exhortoit " à signer, en exécution du serment que " nous avions fait, l'obligation de marcher " à la première réquisition, & de contri- " buer de nos personnes, de toutes nos fa- " cultés morales & physiques à la conquê- " te de l'île de Malthe, & de tous les biens " situés sous les deux hémisphères, qui avo- " ient appartenu aux ancêtres de l'Ordre " Maçonnique. On annonçoit comme but " de notre établissement à Malthe, la pos- " sibilité d'y former le *berceau de la reli- " gion naturelle.*"

Apôtres Maçonniques de la révolution.

Quoique cette invitation n'annonçât qu'une partie des projets ultérieurs, l'adepte

dont j'ai copié les expressions, refusa de souscrire. L'exemple qu'il donnoit, comme Vénérable, fut suivi de toute sa Loge. Le petit nombre de Frères qui jusqu'alors au moins, étoient mieux entrés dans les vues du *Grand-Orient*, détermina sans doute les chefs de ce bureau central à s'occuper de mesures plus efficaces. Les délais ne furent pas bien longs. A peine s'étoit-il écoulé deux ou trois ans, ce même Comité chargea ses députés de parcourir, de visiter les Loges dans toute l'étendue de la France, de disposer les Frères à l'insurrection, de les presser, de les solliciter en vigueur du serment maçonnique, & de leur annoncer qu'il étoit temps enfin de le remplir par la mort des tyrans.

Celui des grands adeptes, qui eut pour sa mission les provinces du Nord, étoit un Officier d'infanterie appelé Sinetty. Ses courses révolutionnaires l'amenèrent à Lille; le régiment de la Sarre étoit alors en garnison dans cette ville; il importoit aux conjurés de s'assurer des Frères, qu'ils comptoient parmi les militaires. La mission de Sinetty n'eut encore rien moins que le succès dont il s'étoit flatté; mais la manière dont il s'en acquitta, suffit à mon objet. Pour la faire connoître, je ne veux que répéter ici l'exposition qu'a bien voulu m'en faire un témoin oculaire, alors Officier dans ce régiment de la Sarre, & choisi par Si-

netty même, ainsi que plusieurs autres du même régiment, pour entendre l'objet de son apostolat.

Nous avions, me disoit ce militaire, notre Loge Maçonnique; elle n'étoit pour nous, comme pour la plupart des autres régimens, qu'un véritable jeu; vous senez bien surtout que notre *liberté* & notre *égalité* n'étoient rien moins que celles des Jacobins. Nous ne pensions à rien moins qu'à la révolution, lorsqu'un Officier nommé Sinetty fameux Franc-Maçon, se présenta à notre Loge. Il fut reçu en Frère. Il ne manifesta d'abord aucun sentiment contraire aux nôtres; mais peu de jours après, il invita lui-même vingt de nos Officiers à une assemblée particulière. Nous crumes qu'il vouloit simplement rendre la fête que nous lui avions donnée. Suivant son invitation, nous nous rendimes à une guinguette appelée *la Nouvelle Aventure.* Nous nous attendions à un simple repas maçonnique, lorsque le voilà qui prend la parole, en orateur qui a d'importans secrets à dévoiler de la part du *Grand-Orient.* Nous écoutons — imaginez notre surprise, quand nous le voyons prendre tout-à-coup le ton de l'emphase, de l'enthousiasme, pour nous dire qu'il en est temps enfin, que les projets si dignement conçus, si long-temps médités par les vrais Franc-Maçons, doivent s'accomplir; que l'univers va être enfin délivré de ses fers; que les tyrans appelés Rois, se-

ront vaincus; que toutes les superstitions religieuses feront place à la lumière; que *la liberté* & *l'égalité* vont succéder à l'esclavage dans lequel l'univers gémissoit; que l'homme enfin va rentrer dans ses droits.

Tandis que notre orateur se livroit à ses déclamations, nous nous regardions les uns les autres comme pour nous dire: qu'est-ce donc que cet insensé? Nous primes le parti de l'écouter pendant plus d'une heure, nous réservant d'en rire librement entre nous. Ce qui nous paroissoit le plus extravagant, c'étoit le ton de confiance avec lequel il annonçoit que désormais les Rois ou les tyrans s'opposeroient en vain aux grands projets; que la révolution étoit infaillible, & qu'elle étoit prochaine; que les Trônes & les Autels alloient tomber.

Il s'aperçut sans doute que nous n'étions pas des Maçons de son espèce; il nous quitta pour aller visiter d'autres Loges. Après nous être quelque temps divertis de ce que nous prenions pour l'effet d'une cervelle dérangée, nous avions oublié toute cette scène, quand la révolution est venue nous apprendre combien nous nous étions trompés.

Il existe encore plusieurs Officiers du Régiment de la Sarre, dont je pourrois citer le témoignage. Je me contenterai d'invoici celui de Mr. de Bertrix & de Mr. le Chevalier de Mion, comme ayant eux-mêmes

entendu ces propos & ces menaces de l'Officier Sinetty. D'ailleurs bien des personnes depuis la publication de ce fait important, s'étoient crues intéressées à le démentir. Elles ont fait bien des recherches, qui ont toutes abouti à le confirmer.

Malheureusement pour la France & pour les autres Empires, il s'en faut bien que tous les autres Frères Maçons eussent, à cette époque, les mêmes dispositions que les Officiers de la Sarre. De retour de leur mission, Sinetty & bien d'autres apôtres purent annoncer au *Grand-Orient*, que l'enthousiasme des Frères pour la liberté & l'égalité, commençoit à s'échauffer, qu'il ne s'agissoit plus que de l'entretenir & d'ajouter par-tout au nombre des adeptes. Ce fut là aussi que se dirigèrent dès-lors, tous les soins du comité central, & ceux d'une autre Loge fameuse dans Paris, appelée le contrat social. La révolution se préparoit & se pressoit si ouvertement dans ces Loges, & dans toutes celles qui en dépendoient, que la Cour de Louis XVI ne pouvoit l'ignorer. Parmi de si nombreux adeptes, il devoit s'en trouver encore à qui cette révolution ne paroîtroit qu'un insigne fléau, & en effet il s'en trouva plusieurs. Avec une parfaite certitude, je mettrai de ce nombre un Seigneur François, que ses dangers actuels m'empêchent de nommer, mais dont la probité & la véracité ne peuvent être suspectes.

Inutiles avertissemens donnés aux Ministres sur les complots des Franc-Maçons.

Interrogé si parmi les Maçons il n'avoit rien vu qui tendit à la Révolution Françoise, voici ce que répondit ce Seigneur : j'ai été Orateur de plusieurs Loges, & j'étois parvenu à un grade assez avancé; je n'avois rien vu jusqu'alors dans la Maçonnerie, que je pusse croire dangereux pour l'Etat; je n'y paroissois plus depuis longtemps, lorsqu'en 1786, je fus rencontré à Paris par un des confrères. Il me reprocha d'avoir abandonné la société, me pressa beaucoup d'y revenir, & d'assister sur-tout à une assemblée qui devoit être fort intéressante. Je m'y rendis au jour marqué; je fus bien accueilli & bien fêté. *J'entendis des choses que je ne puis vous dire, mais des choses qui me révoltèrent tellement que je me rendis aussi-tôt chez le Ministre. Je lui dis : je n'ai qu'une question à vous faire, Monsieur; je sens toute l'importance & toutes les suites qu'elle peut avoir; mais dût-elle me conduire à la bastille, je dois vous demander, parce que j'y crois la sureté du Roi & la tranquillité de l'Etat intressées, si vous avez les yeux ouverts sur la Franc-Maçonnerie; si vous savez ce qui se passe dans les Loges. Le Ministre fit une pirouette & répondit: soyez tranquille, vous n'irez point à la bastille, & les Franc-Maçons ne troubleront pas l'Etat.*

Principaux agens maçonniques de la ré-

Le Ministre qui fit cette réponse, n'étoit rien moins qu'un de ces hommes qu'on puisse soupçonner avoir le moins du monde favorisé

vorisé les projets des Maçons, pour la chute du Trône & de l'autel; mais il pensoit sans doute comme Mr. le Comte de Vergennes, qu'avec une armée de deux cents mille hommes; on doit peu craindre les révolutions. Il ignoroit la multitude des légions que les conspirateurs pourroient bientôt opposer à celles du Souverain. Il ignoroit surtout, par quels hommes étoient secrétement dirigées toutes les Loges conspiratrices. Celle du Grand-Orient & du Contrat Social s'étoient déjà réunies; leur conseil commun s'étoit déjà composé de tout ce que la Révolution Françoise a montré d'adeptes plus ennemis de la Religion & de la Monarchie. Dans ce conseil secret, étoient déjà entrés Condorcet, Mirabeau, Brissot, Syeys, & une foule d'autres prêts à devenir les héros du Jacobinisme. A leur tête, ils avoient ce Philippe d'Orléans, Prince encore plus méchant qu'ambitieux, qui avoit lui-même sa conspiration & ses projets à part, mais qui jaloux du Roi, & détestant la Reine avoit juré leur perte, dût-il n'en recueillir que sa propre ruine, pouvu qu'il ne devint victime de ses complots, qu'après avoir assouvi sa vengeance. volution françoise.

Tous les sermens de la révolution étoient depuis long-temps dans le cœur de ces conjurés; & déjà le moment arrivoit où une secte plus ténébreuse encore, plus redoutable, plus féconde en artifices, que celle des Arrière-Maçons, venoit se joindre à leurs

conseils secrets, pour leur prêter tous ses moyens. Cette secte étoit celle des Illuminés de Bavière. Il ne suffisoit pas à cette nouvelle espèce d'impies, d'avoir juré la destruction de tout Christianisme & de toute Monarchie; leur haine s'étendoit sur toute Religion, tout Dieu & tout Gouvernement; sur toute espèce de société civile, de pacte social, de propriété même.

Qu'il ait pu exister une pareille secte, qu'elle ait pu devenir puissante, redoutable, qu'elle existe de nos jours, & qu'à elle soit dû le pire des fléaux revolutionnaires, c'est sans doute ce qui, pour mériter la foi de nos lecteurs, exigera toutes les preuves de l'évidence même. Nous allons essayer de les réunir dans la partie suivante de ces Mémoires.

IV PARTIE.

CONSPIRATION DES SOPHISTES DE L'IMPIÉTÉ ET DE L'ANARCHIE.

SECTE DES ILLUMINÉS.

Il est des hommes si malheureusement nés, qu'on seroit tenté de les prendre pour une émanation de cette intelligence funeste, à qui un Dieu vengeur n'a laissé de génie que pour le mal. Frappés d'une espèce d'imbécillité dans les conseils de la Sagesse ; ils ont par-tout ailleurs tout ce qu'il faut pour nuire, tout cet esprit de ruse, d'artifices, de ressources qu'il faut pour dominer à l'école du mensonge, de la dépravation, & de la scélératesse. Ils excellent sur-tout à méditer les attentats, à préparer les révolutions, à combiner les ruines des Autels, & des Empires. Ils ne sont nuls que là où commence la science du vrai & de l'honnête.

Adam Weishaupt, fondateur de l'Illuminisme.

Ce fut sous ces auspices que vers l'année 1748, naquit en Bavière, un impie appelé Adam Weishaupt, plus connu dans les

annales de sa secte, sous le nom de *Spartacus*. Phénomène odieux dans la nature, athée sans remords, hypocrite profond, sans aucun de ces talens supérieurs, qui donnent à la vérité des défenseurs célèbres, mais avec tous ces vices & toute cette ardeur, qui donnent à l'impiété, & à l'anarchie de grands conspirateurs, ce désastreux sophiste ne sera connu dans l'histoire que comme le Démon, par le mal qu'il a fait, & par celui qu'il projetoit de faire. Son enfance est obscure, & sa jeunesse ignorée. Dans sa vie domestique, un seul trait échappe aux ténèbres dont il s'environne, & ce trait est celui de la dépravation, de la scélératesse consommée. Incestueux sophiste, c'est la veuve de son frère, qu'il a séduite; père atroce, c'est pour l'infanticide qu'il sollicite le fer & le poison; exécrable hypocrite, il presse, il conjure, & l'art & l'amitié d'étouffer l'innocente victime, l'enfant dont la naissance trahiroit les mœurs du père. Le scandale qu'il redoute, n'est pas celui du crime; c'est celui qui, rendant sa dépravation publique, le priveroit de son autorité, sur des élèves qu'il conduit aux forfaits, sous le masque de la vertu. Pour juger de son crime, il suffit de l'entendre en expliquer lui-même tout l'objet, dans ses lettres secrètes: " A présent, " écrit-il à un de ses adeptes, que je vous " dise dans la plus intime confidence, la " situation de mon cœur. J'en perds le

" repos. Inhabile à tout, bien près du " désespoir, me voilà en danger de perdre " mon honneur, & *cette réputation qui me* " *donnoit tant d'autorité sur notre monde.* " *Ma belle-sœur est enceinte....* Comment " rétablirai-je l'honneur d'une personne dont " j'ai fait tout le crime? *Nous avons déjà* " *tenté bien des choses pour arracher l'enfant*; elle étoit même résolue à tout, " mais *Euriphon* est trop timide, & je ne " vois guère d'autre expédient. Si j'étois " sûr du silence de *Celse* (de *Bader* Professeur à Munich, & médecin de la Duchesse Douairière) celui-là pourroit bien " m'aider; *il me l'avoit déjà promis, il y a trois ans.* Parlez-lui-en si vous le jugez à propos; voyez ce qu'il y auroit à " faire . . . Jusqu'à ce moment, personne " n'en sait rien si ce n'est Euriphon. Il " seroit encore temps d'essayer; car elle " n'est que dans son quatrième mois; & " le pire, c'est que le cas est criminel. " C'est aussi ce qui rend nécessaires les " plus grands efforts & la plus extrême ré- " solution. " (*Ecrits origin. tom.* 2, *lett.* 3 *à Marius Hertel.*)

Que de crimes, que de forfaits exprimés dans cette lettre! Quel étrange mortel que celui qui a pu l'écrire! Quel monstrueux hypocrite que ce même homme capable d'ajouter dans ses nouvelles confidences : " Ce qui me fâche encore plus dans tout " ceci, *c'est que je perds en grande partie*

" *mon autorité sur nos gens ; c'est de leur* " *avoir montré un côté foible, à l'abri du-* " *quel ils ne manqueront pas de se mettre,* " *quand je leur parlerai morale, ou les* " *exhorterai à la vertu & à l'honnêteté.* " (*id. t.* 1. *let.* 61. *à Caton.*) Pour mieux connoître encore toute la perversité de ce profond conspirateur, qu'on l'entende, malgré toutes ces lettres, insultant à la crédulité publique, & disant dans son apologie: " Je " pense, & dois reconnoître devant Dieu, " & je veux que cet écrit soit regardé " comme la plus solennelle protestation, " que de la vie, je n'ai entendu parler ni " de ces moyens secrets (de procurer l'a- " vortement) ni de ces poisons; que je n'ai " rien vu, que bien moins encore ai-je con- " noissance d'une seule occasion, dans la- " quelle quelqu'un de mes amis ait seule- " ment pensé à les conseiller, à les don- " ner, ou bien à en faire le moindre usage. " *Soit dit en témoignage & affirmation de* " *la vérité.* " (*introduct. à son apologie p.* 6.) C'est ainsi qu'il appelle au secours de la plus atroce hypocrisie, le plus impudent des parjures.

Mais c'est spécialement comme conspirateur qu'il importe de connoître Weishaupt. Pour savoir ce qu'il fut à l'école de la rebellion, de l'impiété, de l'anarchie, descendons dans l'abyme des conjurés. Là encore, il semble n'avoir jamais connu les gradations du crime à la scélératesse. Là en-

core, des l'instant que l'œil de la justice le découvre, il paroît à la tête d'une conspiration, auprès de laquelle toutes celles des clubs de l'Alembert & de Voltaire, toutes celles des antres maçonniques, ne sont que les jeux de l'enfance. On ne sait, & il est difficile de constater, si Weishaupt eut un maître, ou s'il fut le père des dogmes monstrueux sur lesquels il fonda son école. Tout ce que nous pouvons assurer, c'est que dans un siècle de toutes les erreurs, il semble avoir fait de lui-méme, tout ce qu'on devoit attendre naturellement d'un homme, qui dans le choix des opinions ou politiques ou religieuses, se décide toujours, & comme par instinct, pour la plus détestable. Très-certainement il eut des notions au moins informes sur les Illuminés, puisqu'il en adopta le nom, & qu' il renouvela toute la partie désorganisatrice de leurs systèmes; puisqu'il recommandoit à son école l'étude de leurs mystères. Mais athée de cœur, & détestant toute thésophie, il se jouoit du double Dieu, & ne prit de Manès que sa haine pour tout gouvernement. Il connut les sophistes du jour; & malgré leur démocratie, tous ces prétendus philosophes lui parurent encore trop réservés sur les conséquences de leur égalité & de leur liberté. Il ne prit d'eux, que leur haine pour Dieu, & le pur athéisme. Les uns le conduisoient à la nullité de toute loi politique & civile; les autres à la nul-

lité de toute loi religieuse; de ces deux systèmes il n'en fit plus qu'un seul, dont le résultat fut le vœu le plus ardent, le plus frénétique, pour l'abolition générale & sans exception, de toute religion, de tout gouvernement, de toute propriété. Il crut voir dans le lointain, la possibilité d'inspirer à tout le genre humain le même vœu; il se flatta de le voir aocompli.

Avec les ressources d'un sophiste vulgaire, cet espoir pouvoit n'être que celui du délire. Avec une tête comme celle de Weishaupt, tout organisée pour les grands forfaits, il se trouva celui de la scélératesse. Le sophiste Bavarois sentoit toute sa force; il ne vit point de crimes impossibles. Il ne pensa plus qu'à les combiner tous, pour faire prévaloir ses systèmes. A peine âgé de vingt-huit ans, il étoit venu à bout de se faire nommer professeur en droit, à l'Université d'Ingolstadt. Ce fut en affectant de remplir avec zèle, cette fonction d'interprète public des lois, qu'il crut avoir trouvé le moyen de les anéantir toutes, & dans tout l'univers. Il pesa l'influence que lui donnoit sa qualité de maître sur ses élèves. Il se sentit capable de suppléer, par des leçons secrètes, à celles qu'il devoit leur donner publiquement. Tout en détestant les services des enfans de Benoît, de François & d'Ignace, il admiroit les institutions de ces saints fondateurs; il admiroit sur-tout ce régime des Jésuites, qui

sous

sous un même chef, faisoit tendre partout au même but tant d'hommes dispersés dans l'univers. Il sentit qu'on pouvoit imiter leurs moyens, *en se proposant des vues diamétralement opposées.* (*Mirabeau, Monarc. Pruss. t. 5. art. relig. p. 97.*) Il se dit à lui-même : ce qu'ont fait tous ces hommes, pour les Autels & les Empires, pourquoi ne le ferois-je pas contre les Autels & les Empires? Par l'attrait des mystères, & par des légions d'adeptes sous mes lois, pourquoi ne détruirois-je pas dans les ténèbres, ce qu'ils ont édifié en plein jour? Ce qu'a fait le Christ même pour Dieu & pour César, pourquoi ne le ferois-je pas contre Dieu & César, par mes disciples devenus mes apôtres? (*v. écrits orig. t. 1 art. 13, let. 2 à Ajax, 27 à Caton, derniers éclaircissemens de Philon* &c.)

Tout occupé de ce vœu désastreux, Weishaupt jeta les yeux sur les élèves que le Gouvernement lui confioit, pour en faire les Magistrats de la patrie, les défenseurs des lois; & il résolut de commencer par eux, sa guerre aux lois, à la patrie. A ces premiers disciples trop faciles à séduire, il vit dans le lointain d'autres élèves succéder, les uns & les autres formés de sa main, bientôt devenir maîtres, & lui former d'autres adeptes. Il vit leurs légions s'accroître, se multiplier dans les villes & les campagnes, & jusques dans

les Cours des Souverains. Il entendit d'avance, les sermens qui alloient dans le secret des Loges, lui soumettre l'opinion, les cœurs & les bras de ces légions nouvelles, dirigées par ses lois, remplies de son esprit, & par-tout, sous ses ordres, occupées à miner sourdement les Autels, à creuser le tombeau des Empires; il calcula les temps; & il sourit à l'explosion universelle dont il ne devoit lui rester un jour qu'à donner le signal. A peine eut-il conçu cet espoir qu'il se donna pour associés, deux de ses élèves âgés l'un & l'autre d'environ vingt ans. Le premier appelé *Massenhausen*, étoit destiné à la Magistrature; le second n'eut jamais de remarquable que la turpitude de ses mœurs. Weishaupt voulut que parmi ses adeptes, celui-là fût nommé *Ajax*, celui-ci *Tibère*; & il prit lui-même pour nom de guerre, celui de ce *Spartacus*, de ce fameux rebelle si connu à Rome, dans la guerre des esclaves révoltés contre leurs maîtres.

Système général de la Secte.

Ce fut le Ier. Mai, année 1776, que Weishaupt initiant ses deux élèves, célébra l'inauguration de la monstrueuse société, qu'il lui plut d'appeler l'Ordre des Illuminés. Content d'avoir jeté les fondemens, il ne se hâta pas d'élever un édifice qu'il avoit trop envie de rendre durable, pour s'exposer à le voir s'écrouler de lui-même. Dans ces premiers temps, il se garda bien

de s'ouvrir à ses disciples, sur toute la profondeur de ses mystères. Il voulut seulement qu'ils lui enrôlassent un certain nombre d'autres jeunes gens, que son intention étoit de former lui-même, de diriger, soit par ses lettres, soit par quelques lois provisoires, afin de les trouver disposés à ses derniers complots, quand le code les lois qu'il préparoit à ses adeptes, auroit atteint la perfection qu'il vouloit lui donner. Il ne fut point, ce code, le produit d'une imagination ardente & plus zélée pour une grande révolution, que réfléchie sur les moyens de la rendre infaillible. Weishaupt n'en avoit point formé le vœu, sans prévoir les obstacles. Pour les prévenir tous, il médita pendant cinq ans entiers, cet ensemble de ruses, d'artifices, de piéges & d'embûches, sur lequel il régloit la préparation des candidats, les services des initiés, les fonctions, les droits, la conduite des chefs, la sienne même. Plus on méditera la partie de ce code, appelée ses mystères, plus on verra que Weishaupt saisissant les principes de l'égalité & de la liberté, propagée par le philosophisme du siècle, ne fait que donner à ses principes une nouvelle tournure, pour arriver aux conséquences de l'impiété & de l'anarchie la plus absolue.

Fondation de l'Illuminisme.

Les sophistes élèves, les uns de Voltaire, les autres de Jean-Jacques, avoient tous commencé par dire : tous les hommes sont

égaux & libres. Ils en avoient conclu *sur la Religion*, que personne, au nom même d'un Dieu qui se révèle, n'avoit droit de prescrire des règles à leur foi; & l'autorité de la révélation se trouvant annullée, ils n'avoient plus laissé pour base de la Religion que les sophismes d'une raison sans cesse égarée par les passions. Ils avoient annullé pour leurs adeptes tout le Christianisme. — *Sur les Gouvernemens*, ils avoient dit encore: tous les hommes sont égaux & libres; ils en avoient conclu: tous les citoyens ont un droit égal à faire la loi, ou au titre de Souverain; & cette conséquence abandonant l'autorité au caprice de la multitude, il ne restoit pour forme légitime de tout gouvernement, que le chaos & les volcans du peuple démocrate & souverain. Weishaupt en raisonnant sur les mêmes principes, croit voir tous les sophistes, & toute la populace démocratiques, trop timides encore sur les conséquences; & dans leur ensemble, voici tous ses mystères.

" L'égalité & la liberté sont les droits " essentiels, que l'homme dans sa perfec- " tion originaire & primitive, reçut de la " nature. La première atteinte à cette é- " galité fut portée par la propriété. La " première atteinte à la liberté fut portée " par les sociétés politiques ou les gou- " vernemens. Les seuls appuis de la " propriété & des gouvernemens, sont les

" lois religieuses & civiles ; donc pour " rétablir l'homme dans ses droits primi- " tifs d'égalité & de liberté, il faut com- " mencer par détruire toute religion, toute " société civile, & finir par l'abolition de " toute propriété."

Si la vraie philosophie avoit eu entrée dans les Loges de l'Illuminisme, elle auroit démontré aux adeptes & à leur maître, l'absurdité de leur principe, par l'extravagance & la scélératesse des conséquences. Elle leur auroit dit que les droits & les lois de l'homme primitif, seul encore, sur la terre, ou bien environné de familles peu nombreuses encore, ne furent pas & ne devoient pas être les droits, & les lois de l'homme sur la terre peuplée de ses semblables. La vraie philosophie auroit ajouté que le Dieu de la nature, en ordonnant à l'homme de se multiplier sur cette même terre, & de la cultiver, lui annonçoit par cela seul, la destinée de sa postérité à vivre un jour sous l'empire des lois sociales. Elle auroit observé, que sans propriété, cette terre restoit inculte & déserte; que sans lois religieuses & civiles, cet immense désert ne nourissoit plus que des hordes éparses de vagabonds & de sauvages. Le Bavarois Illuminé auroit dû en conclure que son égalité & sa liberté, loin d'être les droits essentiels de l'homme dans sa perfection, ne sont plus qu'un principe de dégradation & d'abrutissement, si elles ne peu-

vent subsister qu'avec ses anathèmes contre la propriété, la religion & la société. Mais il étoit écrit que la vraie philosophie se tairoit à l'école & dans les Loges de Weishaupt. Avec son détestable génie pour l'erreur, il s'applaudit du sophisme; il en fit la base de son système, le secret ultérieur de ses mystères, l'objet de tout son code & de tous ses complots. Personne ne savoit mieux que lui, qu'une conspiration aussi désastreuse pour la société & la religion, exige des hommes long-temps préparés à y voir les leçons de la nature même & de la philosophie; personne aussi jamais ne mît tant d'artifice à préparer ses adeptes, à diriger d'une main invisible leurs pensées, leurs vœux, leurs actions, & leurs efforts communs, vers la grande révolution qu'il méditoit. C'est à cela que tendent toutes les lois dont il sut composer le Code de son Illuminisme.

Code & division des grades illuminés.

D'après ces lois, la secte est divisée en deux grandes classes, ayant chacune leurs sous-divisions & leur gradation proportionnée aux progrès des adeptes. La première classe est celle des *préparations*; elle se sous-divise en quatre Grades, qui sont ceux du *Novice*, du *Minerval*, de *l'Illuminé Mineur* & de *l'Illuminé Majeur*.

A cette même classe des préparations appartiennent les Grades intermédiaires, que l'on peut appeler d'intrusion. Ce sont ceux que la secte emprunte de la Franc-Maçon-

nerie, comme un moyen de propagation. Parmi ces Grades Maçonniques, le Code illuminé admet les trois premiers sans altération; il adapte plus spécialement aux vues de la secte, comme une dernière préparation à ces mystères, le Grade de *Chevalier Ecossois*, appelé aussi celui d'*Illuminé Directeur*. La classe des mystères se divise elle-même *en petits & en grands mystères*. Aux *petits mystères* appartiennent le Sacerdoce de la secte & son administration, deux Grades qu'elle appelle, l'un celui de ses *Epoptes* ou *Prêtres*, l'autre celui de ses *Régens* ou *Princes*. Les *grands mystères* ont pour grades, le *Mage* ou *Philosophe*, & enfin *l'Homme Roi*. L'élite des derniers compose le Conseil & le Grade d'*Aréopagite*. (*Voyez écrits orig. ch. 2, part. 2, pag. 8, & nouveaux éclaircis. de Philon pag. 89 &c.*)

Il est dans toutes ces classes & dans tous ces Grades un rôle important, & commun à tous les Frères; c'est celui que le Code désigne sous le nom de Frère *Insinuant*, ou d'*Enrôleur*. De ce rôle dépend toute la force de la secte; c'est celui qui fournit des sujets à tous les Grades. Quelle que soit la dose de son esprit, il n'est point d'Illuminé qui ne doive au moins une ou deux fois, jouer ce Frère *Insinuant* avec un certain succès; c'est-à-dire, acquérir un ou deux sujets à l'Ordre sous peine de stagnation perpétuelle dans les Grades inférieurs. Il est quelques dispenses pour les

Instruction & rôle de l'Insinuant illuminé auprès des candidats.

Frères de haut parage; mais en général la loi est formelle pour tous, sur cette obligation. Pour la remplir fidellement, tout Illuminé doit commencer par se munir de tablettes en forme de journal, *Diarium*. Espion assidu de tout ce qui l'entoure, il observera continuellement les personnes avec qui il se trouve. Amis, parens, ennemis, indifférens, tous sans exception, seront l'objet de ses recherches. Il tâchera de découvrir leur côté fort, leur côté foible, leurs passions, leurs préjugés, leurs liaisons, en un mot, tout ce qui peut donner sur eux les connoissances les plus détaillées. Chaque jour il marquera sur ses tablettes ce qu'il a observé en ce genre. Chaque mois, il fera deux fois le relevé de ses observations. Il en transmettra l'ensemble à ses Supérieurs. Il leur indiquera plus spécialement les hommes dont il peut proposer la réception, & ceux qu'il croit devoir exclure.

Tandis qu'il est ainsi tout occupé à connoître les autres, le Frère Insinuant se gardera bien de se faire connoître lui même comme Illuminé. La loi est expresse pour tous les Frères; elle est spécialement requise pour le succès des Enrôleurs. C'est à eux aussi que le législateur recommande tout cet extérieur de vertu, de perfection, & le soin d'éviter les scandales qui pourroient les priver de leur autorité sur les esprits. *Appliquez-vous à la perfection intérieure*

térieure & extérieure, leur est-il dit formellement; mais de peur qu'ils ne croient que cette perfection consiste à triompher de leurs passions, *appliquez-vous*, ajoute le législateur, *à l'art de vous contrefaire, de vous cacher, de vous masquer, en observant les autres*, pour pénétrer dans leur intérieur. *Tais-toi, sois parfait, masque-toi*, telle sera la règle la plus générale du Frère Insinuant.

Imbu de ce principe, il étudiera spécialement quelles sont les personnes qu'il peut enrôler; quelles sont celles que l'Ordre rejette absolument. Sans une permission expresse, il n'admettra dans l'Ordre aucun Religieux, *il faira sur-tout les Jésuites comme la peste.*

A moins d'un véritable amendement, il rejettera aussi tout jaseur indiscret, tout homme dont l'orgueil & l'esprit entêté, inconstant annonce qu'on chercheroit inutilement à lui inspirer le zèle de la chose; tous ceux dont les excès crapuleux nuiroient à la réputation de vertu dont l'Ordre aura besoin. *Laissez-moi là les brutes, les grossiers & les imbécilles*, dit encore le chapitre des exclusions. En rejetant les imbécilles, il saura cependant distinguer ceux qui sans avoir de l'esprit, ont au moins des écus, " *ce sont de bonnes gens que ces* " *gens-là*, dit le Législateur illuminé, & " il nous en faut; ces bonnes gens font " nombre, & remplissent la caisse, *Au-*

" *gent numerum & ærarium.* Mettez-vous " donc à l'œuvre, il faut bien que ces " Messieurs mordent à l'hameçon; " mais gardez-vous bien de leur dire nos secrets. *Ces sortes de gens-là doivent être persuadés que le grade qu'ils ont, est le dernier.*

Enfin il est pour les Princes une demi exclusion. Le Code illuminé porte qu'ils ne seront admis que rarement, & qu'alors même ils ne seront pas facilement élevés au-dessus du Grade *des Chevaliers Ecossois*, c'est-à-dire, qu'on les arrêtera à la porte des mystères. S'ils montroient cependant plus de zèle, on pourra les admettre aux grades supérieurs, en leur cachant au moins, certaines parties du secret, certaines lois de l'Ordre. — Quoique Weishaupt exclue toutes les femmes, il existe pour leur admission, un projet écrit de la main de Zwack, son plus intime ami & confident. Suivant ce projet, les adeptes femelles " doi- " vent être divisées en deux classes, for- " mant chacune leur société à part. La " première sera composée de femmes ver- " tueuses, honnêtes; la seconde de femmes " volages, légères, voluptueuses. Les unes " & les autres doivent ignorer qu'elles sont " dirigées par des hommes. On fera croi- " re aux deux supérieures, qu'il est au- " dessus d'elles, une Mère Loge du même " sexe, leur transmettant des ordres, qui " dans le fond, seront donnés par des

" hommes. Les Frères chargés de les diri-
" ger, leur feront parvenir leurs instruc-
" tions, sans se faire connoître. Ils con-
" duiront les premières par la lecture des
" bons livres, & les autres en les formant
" *à l'art de satisfaire secrétement leurs pas-*
" *sions.* "

A ce projet est joint un préliminaire désignant en ces termes, l'objet des Sœurs Illuminées: " L'avantage que l'on peut se
" promettre de cet Ordre de femmes, se-
" roit de procurer au véritable Ordre, d'a-
" bord tout l'argent que les Sœurs com-
" menceroient par payer, & ensuite tout
" celui qu'elles promettroient de payer pour
" les secrets qu'on auroit à leur apprendre.
" Cet établissement *serviroit de plus à sa-*
" *tisfaire ceux des Frères, qui ont du pen-*
" *chant pour les plaisirs.* "

Les écrits originaux de la Secte nous montrent quelques autres Frères demandant à Weishaupt l'institution de ces Sœurs illuminées; mais il n'en continua pas moins à exclure de tous les Grades les jaseurs & les femmes. L'article six des instructions du Frère Enrôleur ne fut point effacé.

Toutes ces exclusions laissent encore à ces Enrôleurs un champ assez vaste, pour exercer leur zèle auprès de ceux que le Législateur leur recommande. De ce nombre sont en général les jeunes gens de tout état, depuis dix-huit ans jusqu'à trente

ans ; & par préférence ceux qui peuvent assurer à l'Ordre *protection & considération*.

Avec tous ces gens-là, il faut aussi à l'Ordre des artistes, des ouvriers en tout genre ; mais sur-tout des libraires, des maîtres de poste, & des maîtres d'école.

Dans cette multitude il est un choix à faire, souvent indiqué par le Législateur. *Cherchez-moi*, dit-il à ses Enrôleurs, *cherchez-moi des jeunes gens, adroits & déliés. Il nous faut des adeptes insinuans, intrigans, feconds en ressources, hardis, entreprenans. Il nous les faut flexibles, souples, obéissans, dociles, sociables.* Cherchez-moi encore de ces hommes puissans, nobles, riches, savans ; *nobiles, potentes, divites, doctos quærite.* N'épargnez rien pour m'avoir ces gens-là.

Une préférence d'un autre genre, est celle que Weishaupt donne aux gens stables, domiciliés dans les villes, tels que *les Marchands & les Chanoines*, comme pouvant étendre sa doctrine avec plus d'assiduité, & la fixer dans leur canton.

Par une raison plus facile encore à concevoir, les Frères *Insinuans* n'épargneront rien pour enrôler les Officiers du Prince dans les Dicastères & les Conseils. *Celui qui a gagné cette partie*, dit le Code *a plus fait que s'il avoit gagné le Prince même.* Enfin les Frères s'attacheront sur-tout à enrôler ceux qui ont éprouvé quelques

malheurs, non par de simples accidens ; mais par quelques injustices réelles ou prétendues ; c'est-à-dire, ceux qu'on peut le plus certainement compter parmi les mécontens.

Quand le *Frère Insinuant* fixe son choix sur quelqu'un de ces hommes, il faut qu'il recueille de ses tablettes, tout ce qu'il a pu découvrir sur les mœurs, les opinions, la conduite & les rapports du sujet qu'il propose. Il faut de cet ensemble, qu'il trace un tableau exact, que les Supérieurs compareront avec les connoissances, qu'ils peuvent déjà avoir, ou bien avec de nouvelles informations, si les premières ne sont pas suffisantes. Lorsque le choix du *Frère Insinuant* est approuvé, tout n'est pas dit encore. Il faut que le Supérieur choisisse & désigne l'enrôleur le plus convenable aux circonstances, au mérite, à l'âge, à la dignité, aux talens du nouveau condidat. Quand enfin la mission est donnée pour la conquête à faire, l'*Insinuant* élu commence à tendre ses embûches ; & c'est ici la seconde partie de son rôle. Toutes les démarches en sont encore tracées dans son code. Sa première attention sera d'inspirer au sujet qu'il recherche, le vœu d'entrer dans l'Ordre. Il est pour ce grand art, deux méthodes diverses. La première dirige le *Frère Insinuant*, auprès des candidats d'un âge mûr, ou bien remarquables par leur science ; la seconde est celle qu'il doit suivre

auprès des jeunes gens de dix-huit à trente ans, & susceptibles d'une seconde éducation.

Dans la première classe, supposez un de ces hommes, qui ont à-peu-près fait leur cours d'étude à l'école du philosophisme moderne; le *Frère Insinuant* s'en prendroit inutilement à des philosophes d'un esprit solide, religieux. Ses règles l'avertissent de ne rien tenter auprès des hommes de cette espèce. Quand il aura trouvé un de ses sophistes, à-peu-près imbu des principes de la secte; qu'il se présente à lui, sous l'air d'un homme versé dans les mystères de l'antiquité. Qu'il mette d'abord en avant, le plaisir de savoir des choses ignorées du vulgaire, de marcher entouré de lumières, où le commun des hommes est dans les ténèbres. Qu'il exalte ensuite les mystères des anciens Gymnosophistes, des Prêtres d'Isis, ou bien d'Eleusis. Il se munira pour cela, de quelques textes, que son législateur a soin de lui fournir. Il fera entendre que cette doctrine des anciens mystères, est le grand secret de la secte; qu'elle tend à rendre la vie plus agréable, le mal plus supportable, & les idées de la Divinité plus majestueuses. — Il insinuera que le reste des hommes n'a que des opinions incertaines, ou fausses sur *la nature de l'ame*, *son immortalité*, *sa destinée*. Quand il sera venu à bout d'exciter par ce langage, la curiosité de son important candidat, il lui proposera certaines questions à

discuter par écrit, certains principes à traiter, comme autant de bases dont il faut convenir, pour aller plus avant. Si les réponses du candidat sont peu conformes aux vœux de la secte, le *Frère Insinuant* renoncera à sa conquête. Si elles donnent quelque espoir plus favorable on lui épargnera les épreuves réservées aux jeunes gens, & il sera mais immédiatement à l'entrée des derniers grades.

Mais s'agit-il d'un candidat assez jeune encore, pour que Weishaupt ait plus d'espoir de le former; c'est ici que ce législateur développe l'art de tendre ses piéges, & d'y faire tomber insensiblement ses victimes. " Que votre premier soin, dit-il à ses Enrôleurs, soit de gagner l'amour, la confiance, l'estime des sujets que vous êtes chargés d'acquérir à l'Ordre. — Excitez dans leur cœur, non pas tout-à-coup, mais peu-à-peu, le désir d'être admis dans une société secrète & puissante. Faites leur comprendre sur-tout, que l'homme réduit à lui seul, est dépourvu d'une foule de moyens, qu'il ne sauroit trouver que dans ces sociétés, soit pour sa fortune, soit pour son instruction & son bonheur. Montrez, par exemple, à votre candidat, un enfant au berceau; parlez-lui de ses cris, de ses pleurs, de sa foiblesse; faites-lui observer combien cet enfant, qui réduit à lui-même se trouve dans une impuissance absolue, peut acquérir de forces par le secours

des autres. — Exaltez les avantages de la société sur l'état de nature. Vous pourrez ensuite en venir au grand art de connoître les hommes & de les diriger. Après avoir parlé des avantages de la société en général, venez-en au défaut des *sociétés civiles, & dites combien peu on y trouve de secours, de la part même de ses amis. — Combien il seroit nécessaire aujourd'hui, de s'étayer les uns les autres.* Ajoutez que les hommes triompheroient du Ciel même, s'ils étoient plus unis; *que leur divisions seules les tiennent sous le joug.* — Cela s'expliquera par la fable des deux chiens, & par divers exemples de cette espèce, que vous aurez soin de recueillir. "

Le Frère Insinuant est sur-tout chargé de faire entendre à son candidat, que tous les événemens de ce monde tiennent à des ressorts, à des causes cachées dans lesquels certaines sociétés inconnues jouent un grand rôle. *Il réveillera dans son élève, le désir de régner en secret, de préparer dans son cabinet, une toute autre constitution pour le monde, & de gouverner ceux qui croient nous gooverner.*

" Quand vous en serez là, continue le code des Frères Enrôleurs; commencez à montrer que vous avez vous-même quelque part à ces secrets & à cette puissance. Jetez en avant quelques demi-mots, qui le fassent entendre. Votre élève commence-t-il à s'échauffer, revenez à la charge jusqu'à

ce

ce que vous lisiez dans son cœur cette résolution : dès aujourd'hui, si je le pouvois, j'entrerois dans une société de cette espèce. "

Le Frère Insinuant qui aura réussi à inspirer ce vœu à son élève, n'est pas encore au bout des piéges qu'il doit tendre. Pour arracher le fond de sa pensée, il fera semblant de la consulter; comme ayant eu certaines confidences. Il jettera sur le secret de ces sociétés, quelques objections qu'il résoudra lui-même, si elles faisoient trop d'impression. — D'autres fois pour piquer davantage la curiosité, il tiendra à la main une lettre écrite en chiffres; ou bien il la mettra à demi ouverte sur sa table, en laissant au Candidat tout le temps d'apercevoir le chiffre, & la fermant ensuite, avec tout l'air d'un homme qui a des correspondances importantes à tenir secrètes. — D'autres fois encore étudiant les relations, les actions de son élève, il lui dira des choses que celui-ci croira ne pouvoir être sues que par ces sociétés à qui rien n'est caché, & qui sont cachées à tous.

Cette marche pourra être abrégée, suivant que l'amitié ou les dispositions du Candidat hâteront les confidences. Si elles ne suffisoient pas, que l'Enrôleur se garde bien de lâcher prise; qu'il essaye de faire par les autres, ce qu'il ne peut pas faire par lui-même; qu'il redouble d'attention & de complaisance. Fallût-il même s'abaisser

pour dominer, le Frère Insinuant n'oubliera pas ce précepte formel de son législateur : *apprenez aussi à faire quelque fois le valet pour devenir maître.*

A travers toutes ces complaisances & tous ces discours, il faudra bien que le Candidat se prononce. S'il persiste dans son refus, qu'il apprenne de ceux qui en ont fait l'expérience, le destin qui l'attend. *Malheureux, & doublement malheureux le jeune homme, que les Illuminés ont en vain essayé d'entraîner dans leur secte!* Il sera calomnié, persécuté; les Frères méprisés le croiseront dans tous ses projets; ils n'épargneront rien pour le perdre. Cette loi de l'Ordre est invariable, sur-tout à l'égard des hommes dont les Illuminés redoutent les talens. *Il faut ou les gagner, ou les perdre dans l'opinion publique*; c'est le texte du code. Mais si le Candidat se prête aux insinuations de son Frère Enrôleur, il entrera dans la classe des Novices, pour y subir les premières épreuves, & recevoir les premières leçons qui doivent le préparer aux autres grades.

Novice illuminé.

Pendant tout le temps de ce Noviciat, il n'est point permis au Frère Insinuant de faire connoître à son élève un seul membre de l'Ordre. Pour l'accoutumer au plus profond secret, il commencera par exiger de lui, la promesse de ne jamais dévoiler, par paroles, par signes, par gestes, ou en aucune manière possible, à quelque person-

ne que ce soit, rien de ce qui lui sera confié, quand même sa réception n'auroit pas lieu. Pour l'engager à cette promesse, il l'assurera bien spécialement, que dans la société où il est appelé, il ne se passe rien de contraire à l'Etat, aux mœurs & à la Religion.

Etudes du Novice illuminé.

Cette précaution prise, le Novice aura d'abord à étudier le langage même de la secte. Il faudra d'abord qu'il s'accoutume à ne jamais nommer les Frères, par le nom sous lequel ils sont connus dans le monde. Il recevra lui-même son nom caractéristique, c'est-à-dire, ce nom de guerre, sous lequel il devra être connu des autres Frères. Il faudra qu'il apprenne la nouvelle Géographie de la secte, c'est-à-dire, qu'il s'accoutume à désigner les provinces & les villes, sous un nom tout autre que celui sous lequel elles sont connues des profanes. Ainsi, par exemple, au lieu de dire, la Bavière, la Souabe, il apprendra à dire *l'Achaïe*, *la Pannonie*, au lieu de Munich, de Vienne, d'Ingolstadt, il saura qu'il faut dire, *Athènes*, *Rome*, *Thèbes* &c. Le Calendrier de la secte deviendra aussi pour lui, une étude spéciale. Ici, au lieu de dire, Juin, Juillet, Août, il dira, *Chardad*, *Tirmeh*, *Merdedueh*. Suivant le Calendrier Persan, il datera toutes ses lettres de l'Ere Jezdeger, commençant en l'année 630. Enfin il s'accoutumera à donner aux chiffres, la valeur des lettres, que l'Ordre leur as-

signe, en attendant qu'il apprenne une seconde manière de hyérogliphes, servant de chiffres aux adeptes plus avancés. A cette première étude, succédera celle des livres, que son Frère Enrôleur choisira pour le former peu-à-peu, à la morale de l'Ordre. Ces livres ne seront point d'abord de ceux qui affichent l'impiété, mais de ceux qui préparent l'esprit à ne rien croire dans la Révélation, ed lui persuadant que les lumières de la raison suffisent à la vertu & au bonheur.

Il est pour le Novice Illuminé une étude plus nécessaire encore, celle de la science appelée dans le code, la plus grande de toutes, la plus intéressante. Cette science par excellence, est la *connoissance des hommes*. Le Erère instituteur lui donnera pour cet objet, le modèle d'un journal en forme de tablettes. Muni de ce journal, il faudra que le Novice se mette à observer tous ceux des hommes avec qui il se trouve, à tracer leur caractère, à se rendre compte à lui-même de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend. Crainte de l'oublier, il aura toujours sur lui, quelques feuilles volantes, ou bien des tablettes de poche, sur lesquelles il écrira d'heure en heure, ses observations, pour les rédiger ensuite dans son journal.

Tandis que le Novice est ainsi tout occupé de l'étude des autres, il ne sait pas qu'il est lui-même continuellement obser-

vé, étudié par son Insinuant; que celui-ci écrit aussi de son côté, & fait passer aux supérieurs toutes ses notes sur les fautes, ou les progrès, sur le foible & le fort de son élève. Il ne sait pas sur-tout, que la grande étude de son Instituteur est de le lier si étroitement à l'Illuminisme, que bien long-temps avant d'en connoître les secrets, il y tienne lui-même par des liens invincibles. Ce grand art de lier les Novices, est d'abord dans l'idée magnifique, que le Frère Insinuant leur donne, des projets de la secte. Il est ensuite dans le vœu qu'il sait leur arracher, d'une soumission aveugle & absolue, à tout ce que les supérieurs prescriront; & enfin dans la haute idée qu'il leur donne de ces supérieurs.

Ces premières leçons données, il reste encore à l'instituteur à s'emparer de tout l'intérieur & de tous les secrets du Novice. Sous prétexte d'apprendre à se connoître lui-même, en étudiant l'art de connoître les autres, il faudra que l'élève trace lui-même son portrait; qu'il dévoile tous ses intérêts, toutes ses relations & celles de la famille.

Le Frère Instituteur a soin de lui fournir encore le modèle des tablettes à remplir, pour donner à l'Ordre cette preuve de confiance. Dans ces tablettes, le Novice écrira son nom, son âge, ses fonctions, sa patrie, sa demeure, le genre d'étude dont il aura fait choix, les livres qui composent sa

bibliothèque, ou les écrits secrets qu'il peut avoir, ses amis, ses ennemis, la raison de leurs inimitiés, ses protecteurs, ses simples connoissances. — Au-dessous de ce tableau, il en formera un second, contenant tous les mêmes objets sur son père, sa mère, ses frères & sœurs; exprimant plus spécialement l'éducation qu'ils ont eue, leurs passions, leurs préjugés, leur côté foible, & leur côté fort. Tandis que le Novice travaille ainsi à dévoiler tous ses secrets, le Frère Insinuant trace de son côté, de nouvelles tablettes, auxquelles il ajoute tout ce que ce temps d'épreuve a pu lui découvrir sur la personne & les parens de son élève. C'est en comparant les deux tableaux, que le Supérieur prononcera si le Novice doit être admis ou rejeté. Si la décision lui est favorable, le moment des grandes questions arrive; elles sont au nombre de vingt-quatre. Les plus essentielles sont conçues en ces termes.

Examen du Novice illuminé.

" Etes-vous encore dans l'intention d'être reçu dans l'Ordre des Illuminés? Avez-vous bien mûrement pesé que vous hasardez une démarche importante, en prenant des engagemens inconnus? "

" Quel espoir, quelle cause vous portent à entrer parmi nous? "

" Si vous veniez à découvrir dans l'Ordre, quelque chose de mauvais, ou d'injuste à faire, quel parti prendriez-vous? "

" Voulez-vous, & pouvez-vous regarder

le bien de notre Ordre, comme le vôtre même? "

" Donnez-vous à notre société le droit de *vie* & de *mort*? Sur quel fondement lui refusez-vous, ou donnez-vous ce droit? "

" Etes-vous disposé à donner en toute occasion, aux membres de notre Ordre, la préférence sur tous les autres hommes? "

" Etes-vous résolu à suivre très-exactement nos lois? "

" Vous engagez-vous à une obéissance absolue, sans réserve, & savez-vous la force de cet engagement? "

" Voulez-vous, dans le cas qu'on en ait besoin, travailler à la propagation de l'Ordre, l'assister de vos conseils, de votre argent, & de tous vos moyens? "

" Quelle assurance nous donnerez-vous de ces promesses, & à quelle peine vous soumettez-vous si vous y manquez? "

La réponse à toutes ces questions doit être écrite de la main du Novice, & appuyée de son serment. Si elle se trouve conforme au vœu des Supérieurs, le Frère Insinuant termine sa mission, en servant lui-même d'introducteur à son éléve.

Réception du Novice illuminé.

Au jour marqué, le soir & bien avant dans les ténèbres de la nuit, le Novice est conduit dans une chambre sombrement éclairée. Là, deux hommes l'attendent; & ce sont, après le Frère Insinuant, les deux premiers Illuminés qu'il lui est donné de

connoître. L'un à demi caché par une lampe recouverte d'un voile, dans une attitude impérieuse & sévère, est le Supérieur ou bien le délégué initiant; l'autre, prêt à écrire l'acte d'initiation, sert de secrétaire. Une épée nue est sur la table auprès de l'initiant; nul autre n'est admis que le Novice & son introducteur. Une première question lui est faite, pour savoir s'il persévère dans son intention d'être reçu parmi les Frères. Sur sa réponse affirmative, il est renvoyé méditer de nouveau sa résolution, dans une chambre parfaitement obscure. De nouveau rappelé il rentre; de nouvelles questions se succèdent; elles tendent toutes à s'assurer s'il est disposé à la soumission la plus absolue aux lois de l'Illuminisme. L'introducteur répond du choix de son élève, & demande pour lui, la protection de l'Ordre. " Votre désir est juste, " dit alors le Supérieur au Novice; au nom " de l'Ordre Sérénissime dont je tiens mes " pouvoirs, & au nom de tous ses mem- " bres, je vous promets protection, justice " & secours. De plus je vous proteste de " nouveau, que chez nous vous ne trou- " verez rien de contraire à la religion " aux mœurs, à l'Etat. " — Ici l'Initiant prend l'épée nue qui étoit sur la table, en présente la pointe au cœur du Novice, & continue: " mais si tu allois n'être qu'un " parjure, qu'un traître, apprends que tous " nos Frères seront appelés à s'armer contre " toi.

" toi. Ne crois pas échapper, & trouver un " lieu de sureté. Quelque part que tu sois, " la honte, les remords de ton cœur, la " rage de nos Frères inconnus te poursui- " vront, te tourmenteront jusque dans les " replis de tes entrailles. " Il replace l'épée sur la table & continue: " mais si vous per- " sistez dans le dessein d'être admis dans " notre Ordre, prêtez le serment qui vous " est présenté. "

Par la formule de ce serment, le Novice renouvelle à-peu-près toutes les obligations qu'il a déjà prises, en répondant aux questions qui ont précédé l'initiation. Dès cet instant, il se trouve élevé au Grade *Minerval*; il apprend à répondre aux signes, qui lui feront connoître les Frères de ce Grade. On lui donne de plus les questions suivantes, auxquelles il doit répondre par écrit.

" Quel but souhaiteriez-vous que notre Ordre se proposât? "

" Quels moyens, premiers & secondaires, croyez-vous les plus propres à conduire à ce but? "

" Quelles sont les autres choses que vous voudriez trouver chez nous? "

" Quels hommes espérez-vous voir parmi nous, ou ne pas y voir? (*) "

(*) *Tout ce que l'on a vu jusqu'ici sur le rôle de l'*Insinuant, *& du* Novice Illuminé *n'est qu'un abrégé* 1°. *des lettres même de Weishaupt & des deux volumes imprimés par ordre de la Cour de Bavière, sous le titre d'*Ecrits

Le Candidat qui sait répondre à ces questions dans l'esprit de la Secte, se trouve élevé au Grade Minerval; on lui fait aussi prendre les trois premiers grades de la Franc-Maçonnerie. Souvent on lui laisse ignorer qu'il existe aucune différence entre la Franc-Maçonnerie & l'Illuminisme. S'il en étoit instruit d'avance, ce ne sera pas moins comme simple Franc-Maçon, qu'il aura l'air de fréquenter ces Loges, ou écoles appelées par les Illuminés, leurs Académies Minervales, & qu'il sera successivement élevé aux Grades d'Illuminés *Mineur & Majeur*. Sans entrer ici dans tous les détails du Code illuminé, il suffira de lire les déclarations faites par quatre initiés, que la Secte avoit voulu séduire, mais à qui leur conscience imposa le devoir de dévoiler l'abyme où on les entraînoit. Ces quatre initiés sont MM. *Utschneider*, Conseiller Aulique, *Grünberger* Académicien, *Cosandey* & *Renner* Professeurs d'Humanités. Dans un temps où la Secte commençoit à devenir suspecte, tous ces hommes déjà connus à Munich, comme ayant renoncé à ses mystères, furent appelés devant le Magistrat pour dé-

Déclarations sur les trois grades Minerval, Illuminé mineur & majeur.

Originaux, *découverts par les Magistrats, chez deux fameux adeptes, nommés* Caton Zvvach, *&* Hannibal *Baron de Bassus.* 2° *des autres écrits originaux, imprimés sous le titre de* Derniers Travaux de Philon *&* Spartacus, *c'est-à dire, de* Knigge *&* Weishaupt.

clarer sur leur serment, tout ce qu'ils avoient vu chez les Illuminés, de contraire aux mœurs & à la Religion. MM. Cosandey & Renner firent leur déposition juridique, l'un le 3, l'autre le 7 Avril 1785. Quoique parfaitement d'accord entre elles, celle de M. Cosandey est plus détaillée sur les principes des Illuminés; celle de M. Renner l'est davantage sur leur constitution & sur l'éducation de leurs élèves. Commençons donc par donner l'extrait de celle-ci; nous en viendrons ensuite à celle de M. Cosandey.

DEPOSITION JURIDIQUE DU PROFESSEUR RENNER SUR LES ILLUMINÉS.

Après avoir exposé les ordres qu'il a reçus de comparoître, & l'objet sur lequel il doit rendre témoignage, M. Renner entre en matière, & dit :

" L'Ordre des Illuminés doit être bien distingué de celui des Franc-Maçons; mais " cette différence n'est connue ni des simples Franc-Maçons, ni même des nouveaux initiés dans le Grade Minerval. " J'avois donné moi-même dans le piége, " jusqu'à ce qu'enfin, après une longue " épreuve, on jugea à propos de m'élever " au Grade d'*Illuminé Mineur*, le premier " dans lequel on prenne le nom d'Illuminé.

" Je fus même établi Supérieur d'un cer-
" tain nombre de Frères. "

Ici le déposant, qui, lors de son entrée dans la Secte, avoit cru se faire Franc-Maçon, apprend qu'il ne l'est par encore; que bien des Frères même avoient trouvé mauvais, qu'on ne l'eût pas encore fait passer par les grades intermédiaires. Il les reçoit, les trouve peu satisfaisans en eux-mêmes; mais, ajoute-t-il: " l'avantage que j'y trou-
" vai, fut de voir le parti que l'Ordre ti-
" roit de la Franc-Maçonnerie. Les Illuminés
" ne craignent rien tant que d'être recon-
" nus sous ce nom. Ils n'empruntent le
" voile de la Franc-Maçonnerie, que parce
" qu'ils se croient plus en sureté, sous
" l'égide d'une société regardée comme in-
" signifiante. — Les Loges Maçonniques ne
" contiennent pour eux, suivant leur ex-
" pression, que les goujats *(der tross von*
" *leuten)* ou le gros de l'armée, dans lequel
" il se trouve un très-petit nombre d'hom-
" mes, qui doivent s'estimer heureux, lors-
" qu'après de longues & dures épreuves,
" ils sont jugés dignes d'être secrétement
" admis dans le sanctuaire de l'Ordre. Tous
" les autres Franc-Maçons, Apprentifs,
" Compagnons, Maîtres même, doivent se
" contenter de leurs vaines cérémonies, &
" rester sous le joug; soit parce que leurs
" yeux trop foibles ne supporteroient pas
" la lumière, soit aussi peut-être, parce

" qu'on ne pourroit assez compter sur leur " amour pour l'Ordre, & sur leur secret, " deux choses essentielles aux adeptes. Quand " ils sont une fois condamnés à rester dans " cette obscurité, il n'est plus pour eux " d'espoir d'arriver aux mystères; ce que " les Supérieurs expriment ences termes: " *ex inferno nulla est redemptio.*

" Cependant ces Franc-Maçons, sans s'en " apercevoir, sont conduits par l'Illuminis- " me, qui tire de grands avantages de leur " considération, de leurs richesses. C'est " pour ces hommes-là, disent les Supé- " rieurs, une assez bonne récompense, que " d'être admis à converser avec les adeptes " de la lumière, & d'en puiser assez dans " leur entretien, pour paroître eux-mêmes " éclairés aux yeux des profanes.

" Ces Illuminés qui ne se montrèrent " d'abord que sous le voile d'une société lit- " téraire, se sont donné la constitution " suivante. Leur Ordre est divisé en clas- " ses appelées *Grades*, parce que la lu- " mière se gradue suivant ces classes. — " Le premier Grade est une espèce de novi- " ciat. Quoique tout sujet appelé *insinué* " & désigné par quelque membre comme " digne d'être admis, doive déjà avoir été " formé & préparé à un certain point, par " son Enrôleur; c'est une loi de l'Ordre, " que chaque insinué doit au moins subir " une année d'épreuves, afin que l'Insi- " nuant puisse l'observer exactement, sui-

" vant les règles de l'Ordre, & tracer en-
" suite dans un *quibus licet*, le portrait
" ressemblant, l'idée exacte du caractère,
" des talens & de la conduite du Candidat.
" Celui-ci en est-il trouvé digne, on l'ad-
" met à la classe des préparations. — De
" mon temps il y en avoit deux de cette
" espèce, qu'on appeloit Eglises. Chacune
" étoit dirigée par quatre hommes, consti-
" tuant ce qu'on appelle la *Magistrature*.
" L'un de ces Magistrats étoit *Supérieur*,
" l'autre *Censeur*, le troisième *Trésorier*,
" le quatrième *Secrétaire*. Tous ceux-là
" doivent être adeptes d'un Grade plus haut.
" Nous avions au moins chaque mois, une
" assemblée, où devoient paroître tous les
" membres de la même Eglise, pour y don-
" ner aux Supérieurs, une lettre cachetée,
" ayant pour adresse *quibus licet*, ou bien
" *soli*, ou bien *primo*, contenant le détail
" exact de la conduite, des discours &c. de
" ceux qu'ils avoient observés.

" Nul membre n'est exempt de ces *quibus*
" *licet*, qui vont passant de grade en grade,
" sans être ouverts, jusqu'à celui qui a droit
" de les lire. Les autres occupations de ces
" assemblées, outre quelques cérémonies,
" étoient la lecture des Statuts, de quel-
" ques pages des anciens philosophes, &
" d'un discours alternativement composé
" par chacun des membres, sur différens
" sujets. Comme en général les Frères n'ai-
" ment point la Religion, plus l'orateur

" montre de liberté sur cet objet, plus il " est applaudi, & plus il acquiert la réputation d'un homme éclairé. Quelquefois " cependant, la présence de quelques Frères, encore foibles ou suspects, engage " les Supérieurs à donner des signes d'un " mécontentement apparent. — Ce seroit " dans eux, une faute grossière contre leur " politique, que de s'abandonner à des discours trop libres, & répandre trop publiquement les principes de l'Ordre. Chaque " membre prendroit bientôt cette conduite " pour une suite de leur système.

" Pour éviter le soupçon, & arriver plus " surement au but, ils ont des assemblées " hebdomadaires, & libres de tout cérémonial, de toute gêne. Ici les élèves disputent entre eux, sur toutes sortes d'objets. C'est dans ces circonstances, que " les Supérieurs & ceux qui sont déjà imbus de l'esprit de l'Ordre, savent tourner " en dérision *les préjugés religieux:* car " chez eux, tout ce qui est contraire à leur " but, s'appelle *préjugé*. C'est alors qu'à " force de séduisans détours, ils donnent " à leurs principes une tournure si piquante, qu'enfin les plus timides se trouvant " enhardis par l'exemple, & purifiés de toute scorie, de tout préjugé religieux, deviennent parfaitement comme les autres. " Celui auprès de qui cet art ne réussiroit pas, est un homme perdu pour l'Ordre.

" Ce qui m'a le plus frappé chez les Illu-
" minés, est sans contredit la méthode qu'ils
" suivent pour enchaîner leur monde, &
" pour manier les esprits. Ils exaltent la
" grandeur, la puissance de leur Ordre;
" ils parlent de sa dignité avec le plus pro-
" fond respect. Ils vous étourdissent de
" superbes promesses, de la protection de
" grands personnages, prêts à tout faire,
" sur la recommandation de l'Ordre pour
" l'avancement de ses membres, jusqu'à
" ce qu'enfin leur élève regarde, ou au
" moins paroît regarder l'avantage de l'Illu-
" minisme comme le sien même, & toutes
" les propositions & tous les ordres qu'il
" en reçoit, comme un devoir à remplir.
" Un élève ainsi disposé, a-t-il en le mal-
" heur de confesser dans ses *quibus licet*,
" ou dans ses lettres au *primo*, au *soli*,
" quelque faute d'inconduite; leur a-t-il
" fait part d'un secret qui lui a été confié,
" ou qu'il a extorqué; le malheureux dès-
" lors est perdu pour lui; il appartient tout
" entier à la secte. — Dès qu'ils l'ont une
" fois enchaîné, ils prennent avec lui un
" tout autre ton. Ils se soucient fort peu
" de sa personne. Il peut nous quitter,
" disent-ils, nous n'avons pas besoin de
" lui. — Je ne crois pas qu'un seul se soit
" encore hasardé, ou jamais se hasarde,
" à montrer du mécontentement, bien moins
" encore à les quitter, sur-tout s'il a présen-
" tes à l'esprit ces menaces dictatoriales:

" *celui*

" *celui qui nous trahit, pas un Prince ne* " *pourra le sauver.* " (*Kein Fürstkann den* " *schützen der uns verrüth.*)

" Leur goût dans le choix des élèves est " éminent. Ils n'attirent à eux que des per- " sonnes qu'ils croient pouvoir rendre uti- " les à leur objet. Des hommes d'Etat, des " personnages distingués ou riches, des ar- " chivistes, des conseillers, des secrétai- " res, des commis, des professeurs, des " abbés, des gouverneurs, des médecins des " apothicaires sont pour eux des Candidats " toujours bien venus.

" Le grade d'*Illuminé Majeur* est, si l'on " me permet cette expression, une école " où l'élève est formé comme un vrai *chien* " *limier.* " (*Wie die wahren Spürhunde ab- gerichtet werden.*) Chaque élève arrivé à ce grade, reçoit une instruction fondée sur les plus exactes observations & sur l'ex- périence, pour le mettre en état de scruter les sentimens, les penchans & les secrets des autres hommes. Muni de cette instru- ction, il faut qu'il peigne depuis les pieds jusqu'à la tête, & de la manière la plus mi- nutieuse, ceux que l'Ordre lui aura donné la commission d'observer. Il faut qu'il répon- de à une foule de questions sur le sujet à peindre. Par exemple à celles-ci: " cet " homme est-il franc dans sa conduite, ou " bien dissimulé? Prend-il quelque intérêt " au sort des autres, ou bien est-il indif- " férent? Est-il laborieux? Se laisse-t-il " conduire par l'amour, les menaces, l'ar-

" gent, les femmes, l'amitié &c. &c.? " Dans la douleur s'exhale-t-il en paroles, " ou bien est-il morne & silencieux? Sa " douleur est-elle durable, où passagère? " A-t-il les passions fortes?... Est-il avare, " ou prodigue, & en quel temps? Ai- " me-t-il la chasse & quelle espèce de chas- " se? aime-t-il les histoires de meurtre, " d'assassinat?

" Il faut encore que ce tableau exprime " l'âge, le nom, la dose d'entendement, la " taille, les traits du visage, les cheveux, " la voix, la démarche, la contenance, le " tempérament, l'état habituel de la santé " de celui qu'il faut faire connoître.

" Tout cela est sans doute fort bon pour " l'objet de la secte; mais je doute qu'on " puisse le trouver bon aussi pour la Reli- " gion, l'Etat, & les bonnes mœurs. Ce " n'est pas là au reste ce dont les Illuminés " s'embarrassent. Peu importe le comment, " nous disent-ils, *nihil interest quomodo*; " l'objet sanctifie le moyen.

" Cette manière d'éclairer les élèves, va " toujours croissant à chaque grade. — Un " Frère peut connoître ceux de sa classe, " & ceux des grades inférieurs; mais à " moins qu'il n'ait reçu des supérieurs la " commission de Directeur, de Visiteur, " ou d'Espion, tous les autres adeptes sont " pour lui, ce qu'ils appellent des *Invisibles*. " C'est là sans doute, ce qui fait la plus " grande force de l'Ordre. Les chefs par " ce moyen, observent un inférieur, sans

" en être connus; ils savent à quel point
" il est attaché à l'Ordre, ou fidelle au se-
" cret; & ce qui est le plus important, en
" cas de ces orages qu'ils craignent depuis
" long-temps, & en toute occasion, ils peu-
" vent appuyer les Frères, sans faire le
" moins du monde soupçonner qu'ils ont la
" moindre part à tout ce système; puisqu'ils
" restent inconnus aux Frères mêmes, à
" plus forte raison aux profanes.

" *Il est des hommes, & on peut les remar-*
" *quer, qui défendent cet Ordre (de l'Illu-*
" *minisme) avec beaucoup de chaleur, sans*
" *se dire Illuminés*. Cette conduite mérite
" assurément une petite observation. — Ou
" bien ces défenseurs sont de l'Ordre, ou
" bien ils n'en sont pas. S'ils n'en sont
" pas, comment peuvent-ils défendre ce
" qu'ils ne savent, & ne peuvent savoir?
" S'ils en sont, ils ne méritent par cela
" même aucune foi, alors même qu'ils pro-
" duisent comme preuves, quelques écrits
" jetés en avant pour faire illusion sur le
" plan de l'Ordre; ou bien alors que sur
" leur honneur, ils en disent tant de bien.
" Lorsqu'on pèse bien l'impossibilité de sa-
" voir quelque chose de l'Illuminisme, sans
" en être membre, lorsqu'on rapproche les
" avantages de *l'invisibilité*; si l'on vouloit
" en conclure quelque chose sur ces défen-
" seurs, on diroit, sans trop mal raisonner,
" qu'ils sont eux-mêmes de l'Ordre, & de
" cette espèce d'adeptes que les Illuminés
" appellent *Invisibles*.

Après avoir ainsi donné le plan général des Illuminés, autant qu'il a pu en avoir connoissance, le déposant en vient aux principes, que les supérieurs inculquent à leurs élèves, & met en tête celui-ci, dont ils ont fait une espèce de proverbe: *tous les Rois & tous les Prêtres sont des fripons & des traîtres....*

Quant au *suicide*, *les Supérieurs le prêchent aux Frères, pour les préparer aux jours d'orage.* " Ils ont l'art de le présenter " comme un moyen si aisé, & si avanta- " geux dans certaines circonstances, que je " serois peu surpris, dit Mr. Renner, de " voir quelque élève entraîné, sur-tout par " l'attrait d'une certaine volupté, qu'ils di- " sent attachée au plaisir de se tuer soi- " même, & qu'ils prétendent accréditer par " des exemples.

" Mais de tous leurs détestables princi- " pes, le plus dangereux me semble celui- " ci: *l'objet sanctifie les moyens.* D'après " cette morale, & suivant leur pratique " d'ailleurs fidellement suivie, il leur suf- " fira pour calomnier un honnête homme, " de soupçonner qu'un jour il pourroit met- " tre obstacle aux projets de l'Ordre. Ils " cabaleront pour chasser celui-ci de sa pla- " ce; ils empoissonneront celui-là; ils en " assassineront un autre; bref, ils feront " tout ce qui les conduit au grand but. " Supposé que le crime d'un Illuminé soit " découvert, il lui restera toujours pour " moyen, le *patet exitus.* C'est *une balle* " *dans la tête, & il échappe à la justice.*

" Sur cette observation, Mr. Renner pas-
" se, à ce que les Illuminés appellent *le*
" *régime moral*, *la commission des mœurs*
" ou même le *fiscalat*. Cette commission
" seroit un collège composé des hommes les
" plus habiles, les plus capables & les plus
" honnêtes; c'est-à-dire, dans leur langa-
" ge, d'hommes pour la plupart apparte-
" nant à leur classe d'Illuminés *invisibles*;
" & qui possédant toute la confiance du
" Souverain, conformément à leur commis-
" sion, lui feroient connoître les mœurs,
" l'honnêteté de chaque sujet; mais parce
" qu'on ne peut sans probité, remplir les
" divers emplois de l'état, chaque sujet se-
" roit aussi préparé d'avance à son servi-
" ce. — Projet admirable! Mais s'ils ve-
" noient à bout de le remplir, si l'on sui-
" voit leur règle, que deviendroient tous les
" autres hommes qui ne sont pas dans leur
" Illuminisme? Heureusement ce projet est
" découvert à temps; sans cela peut-être,
" auroient-ils vérifié ce qu'un Supérieur,
" revenant de voir un autre Supérieur,
" d'un grade plus élevé encore, avoit pro-
" phétisé: *tous les postes une fois bien rem-*
" *plis les uns après les autres, si l'Ordre*
" *a seulement six cents membres, rien ne*
" *peut plus nous résister.* "

Mr. Renner finit par déclarer qu'il ne sait point le but ultérieur de l'Ordre; que les chefs parlent sans cesse de ce but, sans jamais dire en quoi il consiste; il le croit important, mais il laisse chacun libre de

prononcer comment après ce qu'il a dit, ce but peut s'accorder avec les devoirs de l'homme religieux & du citoyen. Il n'affirme par son serment, que ce qui est contenu dans cette déclaration, qu'il laisse écrite & signée de sa main.

DEPOSITION JURIDIQUE DE Mr. COSANDEY.
Le 3 Avril 1785.

Je n'ai mis en première ligne, la déposition de Mr. Renner, que parce qu'elle est plus détaillée sur le gouvernement de l'illuminisme. Plus abrégée sur ce point, celle de Mr. Cosandey l'est beaucoup moins sur les principes de la Secte. Après avoir montré en peu de mots, comment la Franc-Maçonnerie sert de voile à la Secte, comment le Candidat est successivement lié & garotté sous le joug des Supérieurs; combien est dangereuse une servitude qui soumet les élèves à des hommes ayant pour maxime de paroître oisifs au milieu de la plus grande activité, il passe avec le malheureux Minerval, aux Grades d'Illuminés *Mineur & Majeur*. " C'est ici, dit-il, que " l'élève est un peu plus initié aux systè- " mes de l'Ordre. Il ne reçoit pourtant cet- " te lumière que lentement, & avec toutes " les précautions possibles. Ici, il apprend " à connoître un plus grand nombre de " membres & de sous-Supérieurs; mais " les Chefs sont toujours pour lui, *les in-* " *visibles*.

" Pour être promu aux Grades plus élevés, il faut dans le langage de la Secte, qu'il dépose tous les préjugés religieux. Au moins faut-il qu'il ait auprès des Supérieurs tout l'air de s'en être défait. Car *aucun religionnaire* (c'est leur expression) ne sera admis au plus haut Grade.

" Ce sont les Excellentissimes Supérieurs, qui donnent le ton à tous ces Grades. Leurs ordres, leurs maximes, leurs opinions, leur doctrine, sont l'ame, le modèle, l'esprit, le ressort de cette institution. Les Chefs & les Supérieurs en sous-ordre sont ou des fourbes adroits, de noirs & systématiques scélérats, ou bien des enthousiastes de bonne foi, conduits & honteusement trompés par d'autres. La preuve en est dans ces espèces de proverbes, dans ces principes qu'ils ne donnent point par écrit, mais qu'ils inculquent sans cesse à leurs inférieurs, & que voici :

" 1.° *Quand la nature nous impose un fardeau trop pesant, c'est au suicide à nous en délivrer. patet exitus.* — Un Illuminé, nous disoient-ils, doit se donner la mort, plutôt que de trahir son Ordre; aussi exaltent-ils le suicide comme accompagné d'une certaine volupté.

" 2.° *Rien par raison, tout par passion*; c'est leur second principe.

" Le but, la propagation, l'avantage de l'Ordre, sont leur, Dieu, leur patrie,

" leur conscience; ce qui est opposé à l'Or-
" dre, est noire trahison.

" 3.° *Le but sanctifie le moyen.* Ainsi ca-
" lomnie, poison, assassinat, trahison, ré-
" volte, infamie, tout ce qui mène au but
" est louable.

" 4.° *Nul Prince ne peut mettre à l'abri*
" *celui qui nous trahit.*

" Il se passe donc dans cet Ordre, des
" choses contraires aux intérêts des Prin-
" ces — des choses, qui vu leur impor-
" tance, méritent d'être manifestées aux
" Princes — & cette découverte seroit aux
" yeux des Illuminés une trahison, qu'ils
" menacent d'avance de venger! — Ils ont
" donc des moyens de se défaire impuné-
" ment de leurs accusateurs? — Ces mo-
" yens se devinent.

" 5.° *Tous les Rois & tous les Prêtres*
" *sont des fripons*, ou bien encore, *tous*
" *les Prêtres sont des gueux.*

" Dans le plan des Illuminés, il faut anéan-
" tir la Religion, l'amour de la patrie &
" celui des Princes; parce que, disent-ils,
" la Religion & cet amour de la patrie,
" & celui des Princes restreignent les af-
" fections de l'homme à des états particu-
" liers, & le détournent de l'objet bien
" plus vaste de l'Illuminisme.

" Parmi leurs projets, j'ai observé entre
" autres, ce qu'ils appellent l'empire, ou
" le gouvernement moral. De ce gouverne-
" ment qui mettroit dans leurs mains, la
" force de chaque Etat, & que l'on voit

" ici

" ici appelé *Collège* ou *Conseil*) dépendroient,
" *sans appel au Prince*, toutes les grâces, tou-
" tes les promotions, & tous les refus. Par là,
" ils auroient le droit absolu de prononcer dé-
" finitivement sur l'honnêteté & l'utilité de
" chaque individu. — Par là, tous les pro-
" fanes seroient écartés des Cours & des
" emplois; & d'après leur langage une
" sainte légion de leurs adhérens; entou-
" reroit le Prince, l'enchaîneroit, dicteroit
" ses Arrêts, d'après leur bon plaisir. Ce
" Régime ou Collège moral, qu'ils appel-
" lent aussi une Commission morale, &
" *fiscalat* (c'est-à-dire, une espèce de
" Procureurs Généraux pour gouverner les
" peuples) donneroit à la Secte, le plus
" redoutable despotisme sur les quatre
" parties du monde, & ne feroit des Sou-
" verains, que de méprisables, & impuis-
" sans fantômes, ou des esclaves couron-
" nés. "

Tels sont les secrets que la secte croit pouvoir confier aux élèves, quelle tient encore dans sa classe préparatoire. Nous pourrions les voir tous répétés & confirmés dans une nouvelle déposition juridique, rédigée en commun par le même Prêtre *Cosandey*, par le Conseiller aulique *Utschneider*, & l'Académicien *Grüneberger*; mais il est des secrets ultérieurs auxquels ces déposans n'avoient pas encore été admis, & qui ne sont connus que par le Code de la secte. Reprenons-le, ce Code, & arrivons au point où ces déposans même nous ont laissé, c'est-

à-dire, à ce Grade intermédiaire que les Illuminés appellent tantôt *Chevalier Ecossois*, & tantôt *Illuminé dirigeant*. Ici se manifeste plus spécialement l'objet dans lequel la Franc-Maçonnerie a été choisie pour servir de voile à l'Illuminisme.

Chevalier Ecossois illuminé.

Ce Chevalier Ecossois dirigeant est tout-à-la-fois un Grade stationnaire & intermédiaire. Il est stationnaire pour ceux des élèves que la secte désespère de rendre jamais dignes de ses derniers mystères. Il n'est qu'intermédiaire pour ceux dans qui elle trouve de meilleures dispositions. Quelle que doive être sa destination, aucun Frère n'arrivera à ce nouveau Grade, sans avoir donné des preuves spéciales des progrès qu'il a faits dans cet art scrutateur, dont le Code a dû être sa principale étude, depuis son admission au Grade d'Illuminé Majeur. Le chapitre secret des Chevaliers a eu soin de lui faire parvenir de temps à autre, diverses questions, pour savoir à quel point il sait *juger de l'état de l'ame par les signes extérieurs*. Il a eu, par exemple, à répondre quel est le caractère d'un homme aux yeux mobiles, aux regards inconstans; à quels traits peuvent se reconnoître le voluptueux, le mélancolique, le pussillanime?

Une autre preuve encore de ses progrès, doit être la vie du héros dont le nom lui fut donné pour caractéristique à son entrée dans l'Ordre, il a dû tracer toute sa propre vie dans le Grade antérieur. Cette his-

toire a dit à ses Supérieurs tout ce qu'il est lui-même, & tout ce qu'il a fait; celle de son héros leur apprendra ce qu'il admire, ou ce qu'il blâme dans les autres, & sur-tout s'il a su découvrir les qualités ou les services que l'Ordre s'attendoit à le voir imiter, en prenant pour modèle le patron qui lui fut assigné.

Ces premiers devoirs remplis, il lui reste à donner par écrit l'assurance qu'il regarde les Supérieurs de l'Illuminisme, comme *les Supérieurs secrets; inconnus, mais légitimes* de la Franc-Maçonnerie; qu'il se croit obligé de travailler sous la direction & sous les ordres de ces mêmes supérieurs *dans le sens, & suivant le but de l'Ordre*, pour le bonheur du genre humain. Munis de ces promesses, les Chevaliers Ecossois invitent le nouveau Frère au *chapitre secret*; c'est le nom que prend la Loge de ce Grade. Elle est tendue en vert, richement éclairée & décorée. Sur un trône ombragé par un dais de la même couleur, est assis le Préfet des Chevaliers, en bottes, en éperons; une croix verte brille sur son tablier, & l'étoile de l'Ordre sur son sein; le ruban de St. André en sautoir, de droite à gauche; le maillet à la main. A sa droite est le Frère Porte-glaive, tenant l'épée de l'Ordre; à sa gauche, le Maître de cérémonies, tenant un bâton d'une main, & le rituel de l'autre.

Les Chevaliers en bottes, en éperons, l'épée au côté, la Croix suspendue à leur

col par un ruban vert ; les officiers de l'Ordre distingués par un panache, & un Prêtre de l'Ordre en robe blanche composent la Loge. Le Préfet adressant la parole au Récipiendaire, lui dit : " Tu vois ici une par-
" tie des légions inconnues, unies par des
" liens indissolubles, pour combattre en
" faveur de l'humanité. Veux-tu te rendre
" digne de veiller avec eux, pour le san-
" ctuaire? Ton cœur doit être pur, & ton
" esprit brûlant d'un feu divin pour la di-
" gnité de la nature. Le pas que tu fais,
" est le plus important de ta vie. Nous ne
" faisons point nos jeux de vaines Cérémo-
" nies. En te créant Chevalier, nous atten-
" dons de toi des exploits nobles, grands
" & dignes de ce titre. Salut de notre part,
" si tu viens, pour nous être fidelle ; si
" bon & honnête, tu réponds à notre es-
" poir. Ne dois-tu être qu'un faux Frère?
" Sois tout-à-la-fois maudit, & malheureux!
" Que le grand architecte de l'univers te
" précipite dans l'abyme! — A présent flé-
" chis le genou ; & fais sur cette épée le
" serment de l'Ordre. "

A ces mots le Préfet s'assied, les Chevaliers debout, tiennent à la main l'épée nue ; le Récipiendaire prononce le serment suivant : " Je promets obéissance aux très-excel-
" lens Supérieurs de l'Ordre. "

" Autant qu'il dépendra de moi, je m'en-
" gage à ne favoriser l'admission d'aucun
" indigne aux Grades saints ; de travailler
" à faire triompher l'ancienne Franc-Maçon-

" nerie, de tous les faux systèmes qui s'y " sont introduits; d'assister en vrai Cheva- " lier, l'innocence, la pauvreté, & tout " honnête malheureux; de *n'être jamais flat-* " *teur des Grands, ou esclave des Princes*; " de combattre courageusement, mais pru- " demment, *pour la vertu, & la sagesse*; " de résister fortement pour l'avantage de " l'Ordre & du monde, à *la superstition &* " *au despotisme.* Jamais je ne préférerai " mon intérêt personnel au bien général. " Je défendrai mes Frères contre la calom- " nie. Je me consacrerai à découvrir la " vrai religion, & doctrine de la Franc- " Maçonnerie; & je ferai part à mes Su- " périeurs de mes découvertes. J'ouvrirai " mon cœur à mes Supérieurs, comme à " mes vrais amis. Tant que je serai dans " l'Ordre, je regarderai le bonheur d'en " être membre, comme ma suprême félici- " té. Au reste, je m'engage à tenir pour " saints mes devoirs domestiques, sociaux " & civils. Ainsi Dieu me soit en aide; " & sur le bonheur de ma vie, le repos de " mon cœur. "

En récompense de ce serment, le Préfet déclare au récipiendaire qu'il le crée Chevalier de l'Ordre de St. André, suivant l'antique usage Ecossois. *Lève-toi*, lui dit-il ensuite, & *désormais garde-toi de fléchir le genou devant celui qui est homme comme toi.*

A ces cérémonies, l'adepte Knigge en ajoute un certain nombre d'autres purement

dérisoires des rites religieux. Tout impies qu'elles sont, Weishaupt les trouve encore trop superstitieuses; mais ce qui est tout entier dans le goût du fondateur Bavarois, ce sont les instructions données au nouveau Chevalier; c'est sur-tout ce discours, où l'on voit l'orateur illuminé, entre tous les systèmes maçonniques, choisissant le plus artificieux, le plus impie, le désorganisateur, pour en faire tout-à-la-fois le mystère de sa Maçonnerie, & la préparation la plus immédiate à ceux de son Illuminisme. Déjà l'Initié apprend à ne plus reconnoître dans Jésus de Nazareth, qu'une espèce de philosophe; déjà on veut qu'il espère trouver la vraie doctrine dans l'étude des anciens Gnostiques, & des Manichéens; déjà on le prévient que les grands ennemis, dont il faut triompher par la recherche de cette vraie doctrine, sont les *Princes & les Prêtres*. Mais ces leçons ne sont encore données que sous un voile énigmatique. Plus l'adepte saura les démêler, en ajoutant à leur impiété, plus il sera censé mériter l'imitation aux grands mystères. S'il n'est pas un de ceux que la secte condamne à languir *Stationnaire* dans cette classe intermédiaire, il sera introduit au *Chapitre secret* des Frères Chevaliers. Son premier soin sera de veiller dans toute l'étendue de son district sur les intérêts de l'Illuminisme. Les Chevaliers Ecossois, dit formellement leur première instruction, doivent s'occuper à *s'imaginer des places*

propres à augmenter la caisse de l'Ordre. — Il est à souhaiter qu'ils trouvent le moyen de mettre l'Ordre en possession de revenus considérables dans leur province. — Tous doivent travailler à consolider peu-à-peu, l'édifice dans leur district, jusqu'à ce que les fonds de l'Ordre se trouvent suffisans.

Un objet particulièrement confié à ces mêmes Chevaliers, est l'attention avec laquelle ils doivent veiller à ce que les Frères ne négligent pas de marquer dans leurs lettres les bénéfices, les emplois qu'ils auroient à donner, afin que les Supérieurs puissent en disposer suivant les intérêts de l'Ordre. Mais c'est sur-tout des moyens d'acquérir sur les Loges Maçonniques le plus parfait empire, que les Chevaliers Ecossois de l'Illuminisme feront leur grande étude. Leurs lois sur cet objet, méritent une attention spéciale; en voici les principales dispositions.

" Dans chaque ville tant soit peu consi-
" dérable de leur district, les chapitres se-
" crets établiront des Loges Maçonniques
" des grades ordinaires. Ils feront recevoir
" dans ces Loges des hommes de bonnes
" mœurs, jouissant de la considération pu-
" blique, & d'une fortune aisée. Ces hom-
" mes-là doivent être recherchés & reçus
" Franc-Maçons, *quand même ils ne de-*
" *vroient pas être utiles à l'Illuminisme,*
" *pour nos projets ultérieurs.* "

" S'il se trouve déjà une Loge Maçonni-
" que ordinaire dans ces villes, les Cheva-

" liers de l'Illuminisme essayeront d'en éta-
" blir une plus régulière ; ou du moins n'é-
" pargneront-ils rien pour obtenir la pré-
" pondérance dans celles qu'ils trouveront
" établies, *ou pour les réformer, ou pour*
" *les faire sauter.* "

" Ils insinueront fortement aux nôtres,
" de ne fréquenter, sans l'agrément des su-
" périeurs, aucune de ces prétendues Lo-
" ges constituées, dont les Frères, à l'ex-
" ception de leurs pancartes, ne tiennent
" des Anglois, que quelques symboles &
" des cérémonies qu'ils ne comprennent
" pas. Tous ces Maçons se trouvent dans
" une grande ignorance sur la vraie Ma-
" çonnerie, sur son objet & ses vrais supé-
" rieurs. Quoiqu'il y ait des hommes d'un
" grand mérite dans ces Loges, nous avons
" de grandes raisons pour ne pas laisser fa-
" cilement visiter les nôtres. "

" Nos Chevaliers Ecossois auront soin,
" que tout se fasse régulièrement dans les
" Loges subordonnées. *Leur principale at-*
" *tention, sera la préparation des Candidats.*
" C'est ici qu'il faut *entre deux yeux*, mon-
" trer à son homme qu'on le connoît bien.
" *Embarrassez-le par des questions captieu-*
" *ses*, afin de voir s'il a de la présence d'es-
" prit. Est-il peu ferme dans ses princi-
" pes, montre-t-il son côté foible ? Faites-
" lui sentir combien il lui manque encore
" de choses, & le besoin qu'il a d'être con-
" duit par nous.
" Le député, maître des Loges, ordinai-
" rement

" rement reviseur des comptes, doit être
" aussi membre de notre chapitre secret.
" *Il fera croire aux Loges, qu'elles seules*
" *disposent de leur argent; mais il doit em-*
" *ployer cet argent suivant le but de notre*
" *Ordre*. S'agit-il d'aider un de nos con-
" frères? On en fait la proposition à la Lo-
" ge. Si ce confrère n'est pas Maçon,
" n'importe; il n'en faut pas moins *venir à*
" *bout par quelque expédient.*"

" On ne prendra point sur le capital,
" *afin que nous puissions trouver un jour*
" *des moyens ou des fonds pour de plus gran-*
" *des entreprises.* Il faut annuellement en-
" voyer au chapitre secret, le dixième de
" la recette de ces Loges. Le trésorier à
" qui ces fonds sont remis, les ramasse, &
" cherche *par toutes sortes d'entreprises, à*
" *les augmenter.*"

" Avant que de toucher à nos propres
" fonds pour aider nos confrères, il faut au-
" tant qu'on le pourra, chercher à leur
" procurer des secours, ou leur entretien,
" sur les fonds des Loges qui ne sont pas
" dans notre système. *En général, il faut*
" *faire servir à notre grand but, l'argent*
" *que ces sortes de Loges dépensent si inu-*
" *tilement.*"

" *Lorsqu'un savant Maçon s'enrôle dans*
" *notre Ordre, il entre immédiatement sous*
" *la direction de nos Chevaliers Ecossois.*"

Quelque fidelle qu'un Chevalier Illuminé le fût montré à toutes ces lois, il lui fallsoit encore des gradations pour le conduire

Préparation aux petits mystères

& au grade d'Epopte.

au dernier terme des complots; il n'étoit encore élevé qu'à ce grade d'Epopte, appelé par la Secte, ses petits mystères. Cependant que ce nom de petits mystères ne diminue pas l'empressement du lecteur à les connoître. Sous ce nom peu signifiant, ils n'en déchirent pas moins la plus grande partie du voile. Avant d'y être admis, il faut d'abord que l'Aspirant réunisse dans son esprit, dans sa mémoire, tout ce qu'il a reçu de leçons anti-religieuses, anti-sociales, pour donner par écrit sa réponse aux questions suivantes:

1.° L'état actuel des peuples répond-il à l'objet pour lequel l'homme a été placé sur la terre? — Les sociétés civiles, les religions des peuples remplissent-elles le but pour lequel les hommes les ont adoptées?

2.° Quelles lois, quelles sciences vous semblent tendre, ou ne pas tendre à ce but; n'a-t-il pas existé autrefois un ordre de choses plus simple?

3.° A présent que nous sommes passés par toutes les formes vaines & inutiles de nos Constitutions civiles, seroit-il possible de revenir *à cette première & noble simplicité de nos pères?*

4.° Comment faudroit-il s'y prendre pour ramener cette heureuse période?

5.° La Religion Chrétienne dans sa pureté, ne fourniroit-elle pas quelques indices?

6.° Cette Religion simple & sainte, est-elle aujourd'hui celle que professent les différentes sectes, ou est-elle meilleure?

7.° Peut-on connoître & conseigner ce meilleur Christianisme? — Croyez-vous qu' avant de lever les obstacles sans nombre, il seroit bon de prêcher aux hommes, d'abord une Religion plus épurée, une Philosophie plus élevée, & ensuite *l'art de se gouverner chacun soi-même à son avantage?*

8.° Ne faut-il pas remédier en silence & peu-à-peu, aux désordres de la société? Avant qu'on puisse se flatter de ramener les temps heureux de l'âge d'or, ne faut-il pas en attendant semer la vérité dans des sociétés secrètes?

Si les réponses du Candidat à toutes ces questions, se trouvent conformes à l'esprit de la secte, les supérieurs consentent à l'élever au grade de leurs Prêtres ou *Epoptes*. Au jour fixé, l'adepte introducteur se rend chez le Prosélite, & le fait monter dans une voiture; les portières se ferment, les tours & les détours du cocher instruit à prolonger, à varier sa route, & un bandeau jeté sur les yeux du candidat, ne lui permettent pas de deviner le lieu où enfin on s'arrête. Conduit par la main, & toujours le bandeau sur les yeux, il monte lentement au vestibule du temple des mystères. Son guide alors lui ôte son bandeau, & lui défend d'entrer, jusqu'à ce qu'il entende la voix qui le doit appeler. Cette voix enfin se fait entendre: " viens, entre, malheu-" reux fugitif!" Le Prosélite obéit à la voix qui l'appelle. Au fond du temple, il voit un trône surmonté d'un riche dais; au de-

vant de ce trône, une table couverte d'une couronne, d'un sceptre, d'une épée, de florins d'or, de bijoux précieux entrelassés de chaînes; au pied de cette table, sur un coussin d'écarlate, sont une robe blanche, & les ornemens simples du costume sacerdotal. Le Prosélite au fond du temple, & en face du trône: " Vois & fixe les yeux " sur l'éclat de ce trône, lui dit le Hiérophante; si tout ce jeu d'enfant, ces couronnes, ces sceptres, & tous ces monumens de la dégradation de l'homme, ont " des attraits pour toi, si tu veux t'élever " pour aider à opprimer tes frères, va, essaye à ton propre danger; nous t'abandonnerons aux suites de ta propre folie, " mais notre sanctuaire te sera fermé pour " toujours. "

" Veux-tu au contraire apprendre la sagesse, l'art de rendre les hommes meilleurs, libres & heureux? Ah! sois pour " nous le bien venu. Ici tu vois briller les " attributs de la royauté, & là, sur ce " coussin, tu découvres le modeste vêtement de l'innocence; choisis, décide-toi. " Si le candidat s'avise de choisir la couronne, il sera arrêté par ce cri; monstre, retire-toi, cesse de souiller ce lieu saint. S'il choisit la robe blanche: " salut à l'ame " grande & noble! C'est là ce que nous attendions de toi. Mais arrête, il ne t'est " pas encore permis de te vêtir de cette " robe; il faut d'abord que tu apprennes à " quoi nous t'avons destiné. "

Le candidat s'assied; le code des mystères est ouvert; les Frères dans un profond silence, écoutent les oracles du Hiérophante. C'est ici le chef-d'œuvre de Weishaupt; c'est dans ce discours que se manifeste enfin tout l'objet des mystères, c'est-à-dire, ce vœu de ne laisser subsister sur la terre, ni trônes, ni autels; de renverser jusques aux fondemens de toute société civile, de toute propriété. Que le lecteur en juge par ce que nous allons extraire de leçons que Weishaupt met ici dans la bouche de ses Hiérophantes.

C'est au candidat, & en présence des Frères déjà initiés aux mêmes mystères, que le Président illuminé adresse ces paroles.

DISCOURS DU HIÉROPHANTE POUR LE GRADE DE PRÊTRE, OU D'EPOPTE ILLUMINÉ.

" Aux épreuves d'une préparation assi-
" due, succède le moment de ta récompen-
" se; tu te connois en ce moment toi-mê-
" me, & tu as appris à connoître les autres;
" te voilà ce que tu devois être, & tel que
" nous voulions te voir; il va t'appartenir
" à présent de conduire les autres. Ce
" que tu sais déjà, ce que tu vas appren-
" dre en ce moment, te dévoilera leur foi-
" blesse. C'est dans cet avantage qu'est la
" seule vraie source du pouvoir d'un hom-
" me sur un homme. Les ténèbres se dis-
" sipent; le soleil de lumière se lève; u-

" ne partie de nos secrets va être révélée, " fermez aux profanes les portes du Tem- " ple ; je veux parler aux Illustres, aux " Saints, aux Elus. "

Après cet exorde, s'adressant de nouveau à l'initié. " Te voilà, lui dit le Hiérophante, dans la classe de ceux qui ont une part intéressante au gouvernement de l'Ordre sublime ; mais sais-tu ce que c'est que gouverner, & sur-tout ce que c'est que ce droit dans une société secrète? Exercer cet empire sur des hommes de tout état, de toute nation, de toute religion ; les dominer sans aucune contrainte extérieure ; leur inspirer à tous un même esprit ; gouverner avec toute l'exactitude, avec toute l'activité & dans tout le silence possible, des hommes répandus sur toute la surface du globe, c'est là un problème que toute la sagesse des politiques n'a pas encore résolu. . . Les constitutions de l'état civil, nous offrent ici peu de moyens utiles. La crainte & la violence sont leur grand mobile ; chez nous, il faut que chacun se prête soi-même. — Si les hommes étoient d'abord ce qu'ils doivent être dès leur entrée dans notre société, nous pourrions leur manifester la grandeur de notre plan ; mais l'ignorance & la grossièreté d'un grand nombre, exigent qu'ils soient formés par nos leçons. Leurs plaintes, leurs murmures sur les épreuves auxquelles nous nous voyons forcés de les condamner, te disent assez combien il faut que

l'amour du grand objet nous domine pour ne pas perdre à jamais tout espoir de rendre le genre humain meilleur. . . "

" C'est à partager ces travaux que tu es appelé aujourd'hui. Observer les autres, jour & nuit, les former, les secourir, les surveiller, relever ceux qui tombent, fortifier ceux qui chancellent, réprimer l'ardeur des téméraires, prévenir la désunion, l'imprudence, la trahison, maintenir la subordination, tels & plus grands encore sont les devoirs que nous t'imposons . . . Mais sais-tu encore ce que c'est que des sociétés secrètes? Les prends-tu pour des apparitions insignifiantes & passagères? O! Frère! Dieu & la nature, disposant chaque chose pour le temps & le lieu convenable, ont leur but admirable; & *ils se servent de ces sociétés secrètes, comme d'un moyen unique, indispensable, pour nous y conduire.*"

Pour faire mieux entrer l'Initié dans l'esprit de ces sociétés, le Hiérophante parcourt ici les diverses époques du genre humain. Le premier âge du monde, celui de la nature *sauvage & grossière*, suivant les expressions même de Weishaupt, n'en est pas moins représenté comme le temps le plus heureux. " La famille en ces jours, continue le Hiérophante, étoit la seule société. La faim, la soif facile à contenter, un abri contre l'injure des saisons, une femme, & après la fatigue, le repos, étoient les seuls besoins de cette période. *En cet état, l'homme jouissoit des deux biens les*

plus estimables, l'égalité & la liberté. Il en jouissoit dans toute leur plénitude: il en auroit joui pour toujours, s'il avoit voulu suivre la route que lui indiqua la nature... Mais à mesure que le familles se multiplièrent, les moyens nécessaires à leur entretien commencèrent à manquer, La vie *nomade*, ou errante *cessa; la propriété naquit;* les hommes se choisirent *une demeure fixe;* l'agriculture les rapprocha; ils commencèrent à sentir comment la prudence & la force d'un individu, pouvoient gouverner diverses familles, & pourvoir à la sureté de leurs champs contre l'invasion de l'ennemi; *& ici, la liberté fut ruinée dans sa base & l'égalité disparut.* Le foible se soumit imprudemment au plus fort, ou au plus sage, non pour en être maltraité, mais pour être protégé, conduit, éclairé. — Toute soumission de la part de l'homme même le plus grossier, n'existe donc que pour le cas où j'ai besoin de celui à qui je me soumets. *Sa puissance cesse avec ma foiblesse; celle du père cesse, dès que l'enfant acquiert ses forces; tout homme dans sa majorité peut se gouverner lui-même; lors donc qu'une nation est majeure, il n'est plus de raison pour la tenir en tutelle.*"

En mettant ce langage dans la bouche de ses Hiérophantes, le fondateur illuminé avoit trop étudié le pouvoir & l'illusion des mots; il avoit mis trop de précaution dans le choix & la préparation des adeptes, pour s'attendre à les voir lui répondre: toi qui

rends

rends ces oracles, qu'entends-tu par ces nations entrées dans leur majorité? Sans doute celles-là, qui sorties de l'ignorance & de la barbarie, ont acquis les lumières nécessaires à leur bonheur. A qui les devront-elles ces lumières & ce bonheur, si ce n'est aux lois même de leur association civile? C'est donc alors aussi, qu'elles sentiront plus que jamais & la raison & la nécessité de rester *sous la tutelle* des lois & du Gouvernement, pour ne pas retomber dans l'ignorance & la barbarie de tes hordes errantes, ou bien encore dans toutes les horreurs de l'anarchie. La populace seule dans la *minorité* de l'ignorance, & les Sophises seuls dans la *majorité* de la corruption, de la scélératesse, applaudiront à tes mystères.

Assuré de trouver peu d'adeptes disposés à ces réflexions, le Hiérophante continue: " jamais la force ne s'est soumise à la foiblesse; la nature a destiné le foible à servir, parce qu'il a des besoins, le fort à dominer, parce qu'il peut être utile. Celui qui a besoin d'un autre en depend aussi; il a lui-même renoncé a ses droits: ainsi peu de besoins, voilà le premier pas à la liberté. — La sureté est un besoin durable; si les hommes s'étoient abstenus de toute injustice, il seroient restés libres. L'injustice seule leur fit subir le joug. Pour acquérir la sureté, ils mirent la force dans les mains d'un seul; & par là, se créérent de nouveaux besoins, tous ceux de la peur.

L'ouvrage de leurs mains les effraya ; pour vivre en sureté ; ils s'ôtèrent à eux-mêmes la sureté. — Ainsi les hommes possèrent de leur état paisible, au joug de la servitude. Le Paradis Terrestre fut perdu pour eux. Sujets au péché & à l'esclavage, ils se virent dans l'asservissement, réduits à mériter leur pain à la sueur de leur front. — Ils formèrent d'abord des hordes, des peuplades ; celles-ci formèrent un grand peuple. Alors il y eut des Nations & des Chefs, des Rois des Nations. *A l'origine des Nations & des peuples, le monde cessa d'être une grande famille, & un seul empire ; le grand lien de la nature fut rompu.*

L'impudence de ces assertions étonne le lecteur ; il se demande à lui-même : comment peut-on ne voir les hommes cesser de faire une famille, qu'au moment où ils se réunissent pour ne plus vivre que sous les mêmes chefs, & sous les mêmes lois ? Mais il faut bien se résoudre à entendre d'autres blasphèmes contre la société civile, & contre tout amour de la patrie, ou de ses lois, sortir de la bouche de Weishaupt. A l'instant où les hommes se réunirent en nation fait-il dire encore à ses Hiérophantes, „ le *nationalisme*, ou *l'amour national* prit la place de l'amour général. Il fut permis de mépriser les étrangers, de les tromper & de les offenser. *Cette vertu fut appelée patriotisme. . . . Diminuez, retranchez cet amour de la patrie ; les hommes de nouveau apprennent à se connoître, & à s'aimer comme*

hommes. Ajoutez au contraire à *ce patriotisme*; vous apprenez à l'homme qu'on ne sauroit blâmer un amour qui se resserre encore, se borne à la famille, & se réduit enfin au simple amour de soi, au plus triste égoïsme."

L'initié que séduisent ces mots d'amour universel, se livre à la stupide admiration. Il ne s'aperçoit pas que son maître déteste l'amour national & patriotique, uniquement parce qu'il hait les lois des Nations & celles de sa patrie; qu'il prétend substituer l'amour universel à celui de la famille même, parce qu'il n'aime pas davantage & ses concitoyens & sa famille, qu'il n'aime le Tartare, le Hottentot, ou le sauvage; & parce qu'il lui faut pour tous la même indifférence. Il se dit citoyen de l'univers, pour cesser d'être citoyen dans sa patrie, ami dans ses sociétés, père & enfant dans sa famille. Il nous dit aimer tout d'un pôle à l'autre, pour n'aimer rien autour de lui.

De nouveaux sophismes dans la bouche du Hiérophante Cosmopolite, viennent persuader à l'initié que la faute originelle du genre humain est réellement d'avoir abandonné l'égalité, la liberté de la vie sauvage, par l'institution des lois civiles. Ici plus que jamais, il mêle aux traits de l'enthousiasme tous ceux de la haine & de la calomnie. Parcourant les diverses époques du genre humain, il ne voit dans les fastes de la société, qu'oppression, despotisme, esclavage. Etourdi par ces déclamations, qu'accompa-

gnent les gestes, & les yeux & la voix des pythonisses, l'initié s'écrie comme le Hiérophante : *telles sont donc les suites de cette institution des états, ou des sociétés civiles! O! folie des peuples, de n'avoir pas prévu ce qui devoit leur arriver, d'avoir aidé leurs despotes même à ravaler l'homme jusqu'à la servitude, à la condition de la brute.* Mais, reprend le Hiérophante, que les droits de la nature sont grands & incontestables! C'est du sein même des désastres, qu'elle fait naître les moyens du salut. *Ces moyens sont les écoles secrètes de la philosophie; ces écoles ont été de tous temps les archives de la nature, & des droits de l'homme. Par ces écoles, un jour sera réparée la chute du genre humain. Les Princes & les Nations disparoîtront sans violence de dessus la terre;* " le genre humain deviendra une même famille; & la terre ne sera plus que le séjour de l'homme raisonnable. La morale " seule produira insensiblement cette révolution. — Il viendra ce jour, où chaque " père sera de nouveau, ce que furent Abraham & les Patriarches, le Prêtre & le souverain absolu de la famille. *La raison alors sera le seul livre de loi, le seul code des hommes. C'est là un de nos grands mystères.....*

" Pourquoi seroit-il impossible au genre humain d'arriver à sa plus haute perfection, à la capacité de se gouverner lui-même? Pourquoi faudroit-il qu'il fût toujours conduit, celui qui sait se conduire

" lui-même? Est-il donc impossible au " genre humain, ou du moins à la plus " grande partie du genre humain, de sortir " de sa minorité? S'il est vrai que la plu- " part des hommes soient trop foibles, trop " bornés pour concevoir ces vérités si sim- " ples, & pour s'en laisser convaincre; oh! " c'en est fait de notre bonheur. Cessons " de travailler à rendre le genre humain " meilleur, & à l'éclairer. — Mais non, " laissez les hommes aux vues bornées, rai- " sonner & conclure à leur manière; tout " ce qu'ils nous démontrent, c'est que nous " sommes trop accoutumés, ou peut-être " trop intéressés à l'état actuel des choses, " *pour convenir qu'il n'est pas impossible* " *d'arriver à une indépendance générale.* — " *Laissez les rieurs rire, les moqueurs se* " *moquer*. Celui qui observe, & compare " ce qu'a fait la Nature autrefois, & ce " qu'elle fait aujourd'hui, verra bientôt que " malgré tous ces jeux, elle tend invaria- " blement à son but.

Pour hâter cette marche de la Nature, le Hiérophante en revient à ses leçons sur la nécessité de diminuer les besoins de l'homme. " Celui qui veut mettre les Na- " tions sous le joug, nous dit-il, n'aura " qu'à faire naître des besoins que lui seul " puisse satisfaire. — Erigez en Corps " Hiérarchique, *la Tribu mercantile*, c'est- " à-dire, donnez-lui quelque rang, quel- " que autorité dans le Gouvernement; & " vous aurez créé, avec ce Corps, la puis-

" sance peut-être la plus redoutable, la
" plus *despotique*. Vous la verrez faire la
" loi à l'Univers. Car celui-là est maître,
" qui peut susciter ou prévoir, étouffer, af-
" foiblir, ou satisfaire le besoin; & qui le
" pourra mieux que des marchands? — Ce-
" lui au contraire, qui veut rendre les hom-
" mes libres, leur apprend à se passer des
" choses qui ne sont pas en leur pouvoir.
" Celui qui leur enseigne à vivre de peu,
" à se contenter de ce qu'ils ont, est plus
" dangereux pour le trône, que les prédi-
" cateurs du régicide. — Si vous ne pou-
" vez pas donner ce degré de lumière à tous
" les hommes à-la-fois, commencez au
" moins par vous éclairer vous-mêmes;
" *rendez-vous au moins vous-mêmes indé-*
" *pendans, & laissez à la postérité le soin*
" *de faire le reste*. Etes-vous devenus nom-
" breux à un certain point; vous êtes-
" vous fortifiés par votre union; *n'hésitez*
" *plus; commencez à vous rendre puissans*
" *& formidables*. Par cela seul que vous
" êtes assez nombreux pour parler de force,
" les méchans, les profanes commencent
" à trembler. Pour ne pas succomber au
" nombre, plusieurs se rangent sous vos
" drapeaux; *bientôt vous êtes assez forts*
" *pour lier les mains aux autres; pour les*
" *subjuguer, & étouffer le mal dans son*
" *germe*. — Le moyen de rendre la lu-
" mière générale, n'est pas de la répandre
" à-la-fois, dans tout le monde. — *Com-*
" *mence d'abord par toi-même; tourne-toi*

" *ensuite vers ton voisin. Vous deux éclai-*
" *rez un troisième, un quatrième; & que*
" *ceux-ci appellent, étendent, multiplient*
" *de même les enfans de la lumière, jusqu'à*
" *ce que le nombre & la force nous donnent*
" *la puissance.* — Rendez l'instruction &
" la lumière générale; par là vous rendrez
" aussi générale la sureté mutuelle. Or la
" sureté & l'instruction suffisent pour se
" passer de Prince & de Gouvernement. —
" Car la lumière, ou bien *la vraie morale,*
" *n'est pas autre chose que l'art d'apprendre*
" *aux hommes à devenir majeurs, à secouer*
" *le joug de la tutelle, à se mettre dans*
" *l'âge de leur virilité, à se passer de Prin-*
" *ces, ou de Gouvernemens.* "

Ici le Hiérophante, pour donner plus de poids à ses leçons, ne rougit pas d'amener son élève à l'école de Jésus-Christ, & de faire du Dieu de l'Evangile, le Grand-Maître de toute l'anarchie. " *Personne*, ose-t-il dire effrontément, *n'a frayé à la liberté, des voies aussi sures que notre Grand-Maître Jesus de Nazareth.* Il cacha, il est vrai, absolument & en tout, ce sens sublime, & ces suites naturelles de sa doctrine; mais il avoit une doctrine secrète, comme nous le voyons par plus d'un endroit de l'Evangile. "

Pour trouver ces leçons à cette prétendue école secrète, le Hiérophante, ose citer ces paroles Jésus-Christ: *il vous a été donné, à vous, de connoître les mystères du Royaume des Cieux; aux autres seulement en paraboles.* Mais il se garde bien de rappeler cet

ordre : *ce que je vous ai dit en secret, vous le publierez sur les toits.* Il en vient ensuite à ces paroles : *vous savez que les Princes de ce monde aiment à dominer ; il n'en sera pas de même de vous ; que le plus grand se fasse le plus petit.* De ce précepte, & de tous les conseils de l'humilité chrétienne, il fait les préceptes d'une égalité désorganisatrice, ennemie de toute supériorité, des trônes & des magistrats ; mais il n'a garde encore de rappeler les leçons de Jésus-Christ, & celles de ses Apôtres, si souvent répétées, sur le devoir de rendre à César ce qui est à César, de payer le tribut, de reconnoître l'autorité de Dieu lui-même dans celle de la loi & des magistrats. Si Jésus-Christ a prêché l'amour fraternel, c'est encore l'amour de son égalité que Weishaupt voit dans ce précepte. Enfin si Jésus-Christ exhorte ses Disciples au mépris des richesses, c'est dans l'explication de Weishaupt, *pour préparer le monde à cette communauté de tous les biens* qui éteint toute propriété. La conclusion de toutes ces explications impies & dérisoires, est que le but de Jésus-Christ étoit de rendre aux hommes *leur égalité, leur liberté originelle.* " Avec ces explications, combien de choses, ajoute-t-il, qui sembloient contradictoires & inintelligibles, deviennent claires & naturelles ! A présent on conçoit en quel sens Jésus a été le Sauveur & le Libérateur du monde ; à présent s'explique la doctrine du péché originel, de la chute de l'homme & de son rétablissement.

ment. *A présent on conçoit ce que c'est que l'état de pure nature, de la nature lapse ou corrompue, & le règne de la grâce. Les hommes en quittant l'état de leur liberté originelle, sortirent de l'état de nature, & perdirent leur dignité. Dans leurs sociétés, sous leurs gouvernemens, ils vivent donc dans l'état de la nature déchue & corrompue. Si la modération de leurs passions & la diminution de leurs besoins les rendent à leur première dignité; voilà ce qui doit constituer leur redemption & l'état de la grâce.* C'est là que les conduit la morale, & surtout la plus parfaite morale, celle de Jésus. C'est quand cette doctrine sera devenue générale, que s'établira enfin sur la terre, le règne des bons & des élus. "

Ce langage n'est pas énigmatique; le mystère qu'il renferme une fois révélé, il ne reste plus à l'initié, qu'à savoir comment la révolution qu'on lui annonce, est devenue l'objet des sociétés secrètes, & quels avantages ces mêmes sociétés retirent de leur mystérieuse existence.

Pour l'instruction des adeptes le Hiérophante remonte donc ici à l'origine des Franc-Maçons. Il en fait la première école dépositaire de cette prétendue doctrine secrète de Jésus-Christ; il en parcourt les emblèmes, & en adapte l'explication à son système. La *pierre brute* des Maçons devient pour lui, le symbole du *premier état* de l'homme, *sauvage, mais libre. Leur pierre fendue ou brisée, est l'état de la nature dé-*

gradée, les hommes réunis en société civile, ne faisant plus une même famille, mais divisés suivant leurs Patries, leurs Gouvernemens & leurs Religions. La pierre polie représente l'homme rendu à sa première dignité, à son indépendance.

Dans cette même explication, tous les autres Franc-Maçons ont perdu la véritable doctrine; l'esprit des vrais mystères ne se trouve plus que dans l'Illuminisme. Si l'on demande au Hiérophante pourquoi cette affectation du secret: il répond en faisant une longue énumération des grands avantages qui se trouvent dans les sociétés mystérieuses. " Ces sociétés, dit-il entre autres, quand " même elles n'arriveroient pas à notre but, " nous préparent les voies. Elles donnent " à la chose un nouvel intérêt; elles dévoilent des points de vue jusqu'alors inconnus. Elles réveillent le génie de l'invention, & l'espoir des hommes; *elles les rendent plus indifférens sur l'intérêt des Gouvernemens*; elles ramènent les hommes de " diverses nations & religions, à un vœu " commun; elles *enlèvent à l'Eglise & à l'Etat, les meilleurs têtes & les plus laborieuses*; elles rapprochent des hommes qui, " sans elles peut-être, ne se seroient jamais " connus. *Par cela seul, elles minent, sapent les fondemens des Etats, quand même elles n'en auroient pas le projet.* Elles les " heurtent *& les froissent les uns contre les autres*. Elles font connoître aux hommes, " la puissance des forces réunies; elles leur

" dévoilent les imperfections de leurs *Con-*
" *stitutions*, sans nous exposer aux soupçons
" de nos ennemis, tels que les Magistrats &
" les Gouvernemens publics. *Elles mas-*
" *quent notre marche, & nous donnent la fa-*
" *cilité de recevoir dans notre sein, d'incor-*
" *porer à nos projets, après l'épreuve con-*
" *venable, les meilleurs sujets, & des hom-*
" *mes long-temps abusés, & haletant après*
" *le but.* — Par là, elles affoiblissent l'en-
" nemi, quand même elles n'en triomphe-
" roient pas. *Au moins diminuent-elles le*
" *nombre & le zèle de ses défenseurs.* Elles
" divisent ses troupes, *pour cacher l'atta-*
" *que.* A mesure que ces nouvelles associa-
" tions, c'est-à-dire, à mesure que ces so-
" ciétés secrètes, formées dans les Etats,
" augmentent en force & en prudence, aux
" dépens de l'ancienne, c'est-à-dire, aux
" dépens de la société civile, *celle-ci s'af-*
" *foiblit, & doit insensiblement tomber.*

" De plus, notre société est née, & de-
" voit naître naturellement, essentiellement,
" de ces mêmes Gouvernemens, dont les
" vices ont rendu notre union nécessaire:
" nous n'avons pour objet que ce meilleur
" ordre de choses pour lequel nous travail-
" lons sans cesse; *tous les efforts des Prin-*
" *ces pour empêcher nos progrès, seront donc*
" *pleinement inutiles. Cette étincelle peut*
" *long-temps encore couver sous la cendre;*
" *mais certainement le jour de l'incendie ar-*
" *rivera*; car la nature se lasse de jouer tou-
" jours le même jeu. Plus le joug de l'op-

" pression s'appesantit, plus les hommes " cherchent eux-mêmes à le secouer, & plus " la liberté qu'ils cherchent, doit s'étendre. " *La semence est jetée, d'où doit sortir un* " *nouveau monde; ses racines s'étendent; el-* " *les se sont déjà trop fortifiées, trop pro-* " *pagées, pour que le temps des fruits n'ar-* " *rive pas.* Peut-être faudra-t-il encore " attendre des mille & des mille ans; mais " tôt ou tard, la nature consommera son " œuvre; elle rendra au genre humain *cette* " *dignité qui fut sa destinée dès le commen-* " *cement.* "

C'est aux Princes & aux Magistrats à méditer ces leçons du Hiérophante. Elles en disent plus que je n'aurois osé en présager, sur la nature & les dangers de toutes ces associations secrètes; je n'insisterai pas. J'observe seulement avec quel artifice l'Initiant Illuminé, cherche à tranquilliser la conscience des adeptes, que ces prédictions pourroient encore alarmer. Malgré ce qu'il a dit de ces temps où l'Illuminisme saura *lier les mains & subjuguer*; malgré toute l'activité qu'il cherche à inspirer pour hâter la ruine de tout gouvernement, il n'en finit pas moins par ces termes, que la scélérate hypocrisie suggère toujours dans le besoin.

" Nous sommes ici, nous, simples obser- " vateurs & instrumens de ces travaux de la " nature; il suffit à notre bonheur d'avoir " prévu de loin celui de la postérité, & d'en " avoir jeté les fondemens, par des moyens " irréprochables. La paix de notre conscience

" n'est point troublée par le reproche de tra-
" vailler à la ruine des états. — Car, ob-
" serve-le bien, nous ne violentons pas les
" opinions. Nous ne te forçons pas de te
" rendre à notre doctrine. Nous le savons,
" tel est le partage de l'homme; il n'est point
" fait pour atteindre tout d'un coup à la per-
" fection; il ne peut avancer que par degrés.
" Si donc tu crois avoir trouvé la vérité chez
" nous, reçois-la toute entière. Si tu vois
" quelque erreur s'y mêler, la vérité n'en
" est pas moins précieuse. Vois, & choisis
" ce que tu approuves. Es-tu toi-même
" un mortel plus éclairé? Ton œil décou-
" vrira sans doute la vérité cachée. Mais
" plus l'art que nous mettons dans l'instru-
" ction de nos élèves, les rapproche de la
" sagesse, moins tu croiras devoir nous re-
" fuser quelques éloges. "

Ainsi se termine le discours du Hiérophante. L'initié qui a pu l'entendre sans frémir, peut se croire propre au nouveau sacerdoce. Avant de recevoir l'onction sacrilège, il est reconduit au vestibule. Là, il est revêtu d'une tunique blanche; une large bande de soie écarlate lui sert de ceinture; une lisière de la même couleur, à l'extrémité & au milieu du bras, attache & fait bomber les manches. Sous ce costume, il rentre de nouveau dans la salle des mystères; un des Frères accourt lui demander s'il a bien entendu, & s'il est prêt à maintenir les principes qui lui ont été développés; s'il se sent disposé à tous les sacrifices

de sa volonté, à se laisser conduire par les très-excellens Supérieurs. Epargnons au Lecteur la dégoûtante impiété de la cérémonie qui succède aux réponses de l'Initié. Le rit du grade précédent étoit une dérisoire imitation de la cêne eucharistique; celui-ci est une atroce singerie de l'onction sacerdotale. — Un voile se lève; on voit un autel surmonté d'un crucifix; sur l'autel est une bible; sur un pupitre le rituel de l'Ordre; à côté un encensoir, une phiole remplie d'huile. Le Doyen, faisant les fonctions de l'Evêque, est entouré d'acolytes. Il prie sur l'Initié, le bénit, lui coupe quelques cheveux sur le sommet de la tête, le revêt des ornemens sacerdotaux, en prononçant des prières dans le sens de la secte. La formule du bonnet est celle-ci : *couvre-toi de ce bonnet, il vaut mieux que la couronne des Rois*. C'est précisément celle des Jacobins pour leur bonnet ronge. Pour la communion, le Doyen donne à l'Initié un rayon de miel & un peu de lait, en disant : " voilà ce que la nature donne à l'homme. " Pense combien il seroit encore heureux, " si le goût des superfluités, en lui ôtant " celui d'une nourriture si simple, n'avoit " multiplié ses besoins, empoisonné le bau- " me de la vie. "

Tout ce qui a précédé fait assez entendre le sens de ces paroles. La cérémonie se termine en livrant au nouvel Epopte, la partie du code propre à son grade. Nous dirons ce qu'il en faut connoître, quand après le

grade de régent, & après les grands mystères de la secte, nous en viendrons à son gouvernement.

Grade de Régent ou Prince illuminé.

Lorsqu'un de ces Epoptes se distingue assez par son habileté, pour avoir part à la direction politique de la secte; c'est-à-dire, lorsqu'il joint à la prudence *la liberté de penser & d'agir*, lorsque son cœur est tout entier aux intérêts de son Illuminisme, lorsque de plus, on peut le regarder comme un de ces hommes *libres*, *indépendans* de tout Prince, *mécontens sur-tout de la constitution commune*, ou de l'état actuel du genre humain, soupirant enfin avec ardeur après une révolution, qui renverse absolument les Autels & les Trônes; alors, & alors seulement, il peut se flatter de se voir élever à ce grade, que la Secte appelle, tantôt celui de *Régent*, & tantôt de celui de *Prince Illuminé*. Mais quelles que soient ses dispositions, il n'obtiendra pas cette distinction, sans les avoir manifestées à ses Supérieurs, par la réponse qu'il doit faire à certaines questions, telles que les suivantes.

1° " Blâmeriez-vous une société, dont " l'intention seroit de mettre les Monarques " hors d'état de faire le mal, quand même " ils le voudroient? Seroit-il impossible que " moyennant cette société, chaque état " fût lui-même un état dans l'état; *Status* " *in Statu*; " c'est-à-dire, seroit-il impossible que les chefs des états ne fussent eux-mêmes que les ministres, les instrumens

de cette société, dans le gouvernement de leurs états?

" 2° Les différens abus des Gouvernemens actuels, ne sont-ils pas une justification suffisante pour la société, qui s'occuperoit d'un objet si important? Pourroit-on craindre les mêmes abus de la part d'un Ordre, fondé comme le nôtre, sur la sagesse, la liberté & la vertu?

" 3° Quand ce Gouvernement universel seroit une chimère, ne vaudroit-il pas la peine d'en faire l'essai?

" 4° La liberté seule de quitter à chaque instant cette société, le bonheur d'avoir des Supérieurs éprouvés, inconnus en partie les uns aux autres, & par conséquent hors d'état de combiner entre eux des trahisons du bien général; ne seroient-ce pas là des précautions suffisantes, contre tout abus de puissance de la part de notre Ordre?

" 5° Supposé qu'il pût encore y avoir des abus, quel seroit le moyen de les prévenir?

" 6° Supposé même le despotisme dans nos Supérieurs, seroit-il dangereux dans des hommes qui ne prêchent qu'instruction, liberté & vertu? "

Pour sentir à quoi tendent toutes ces questions, n'oublions pas que la morale, & toutes les vertus pour un Illuminé, ne sont pas autre chose que *l'art d'apprendre aux hommes à secouer le joug de leur minorité, à se passer de Princes, ou de Gouverneurs & à*

& à se gouverner eux-mêmes. Cette leçon une fois bien conçue, il est aisé de voir toutes ces questions se réduire à celle-ci: seroit-elle bien dangereuse la secte, qui sous prétexte d'empêcher les Rois, les Magistrats de nuire au peuple, chercheroit à captiver invisiblement tous les conseils, tous les agens de l'autorité publique, pour rendre aux hommes les prétendus droits de leur majorité, & leur apprendre à se passer de tout gouvernement, de toute autorité?

L'adepte qui aura satisfait à ces questions suivant l'esprit de la Secte, peut compter sur son élévation au nouveau grade. Lorsqu'elle est résolue, on l'avertit qu'allant désormais se trouver dépositaire de divers papiers de l'Ordre, d'une bien plus grande importance que ceux qui lui ont été confiés jusqu'ici, il faut aussi que l'Ordre soit rassuré par de plus grandes précautions. Il faut que l'Initié commence par faire son testament, & que là, il exprime bien spécialement ses dernières volontés sur les papiers qui pourroient se trouver chez lui, si la mort venoit à le surprendre. Il faut qu'il se munisse de la part de sa famille, ou du magistrat public, d'un reçu juridique de la déclaration qu'il aura faite sur cette partie de son testament; il faut qu'il en reçoive par écrit la promesse que ses intentions seront remplies.

Cette précaution prise, & le jour de l'initiation fixé, la première station de l'adepte est une anti-chambre tapissée d'un drap noir.

Là, pour tout ornement, se trouve le squelette d'un homme élevé sur deux gradins. Aux pieds de ce squelette, une couronne & une épée. — Là d'abord on demande au récipiendaire la déclaration écrite de ses dernières dispositions, & la promesse juridique qu'il doit avoir reçue sur les papiers qui lui seront confiés; là enfin ses mains sont chargées de chaînes, comme celles d'un esclave. Après qu'il a été livré un certain temps à ses méditations, commence, entre son introducteur & l'adepte initiant, le dialogue suivant.

" Q. Qui nous a amené cet esclave, & " que veut-il?

" R. Il est venu de lui-même; il demande à être délivré de ses fers.

" Q. Qui est-ce donc qui l'a réduit à cet " esclavage?

" R. *La Société*, *le Gouvernement les* " *sciences*, *la fausse Religion.*

" Q. Et ce joug, il veut le secouer pour " être un séditieux & un rebelle!

" R. Non, il veut s'unir à nous contre la " constitution des Gouvernemens, & la profanation de la religion; il veut par nous " devenir puissant, enfin d'obtenir ce grand " but.

" Q. Est-il bien au-dessus des préjugés; " préfere-t-il aux intérêts des sociétés plus " étroites le bonheur général de l'univers?

" R. C'est là ce qu'il nous a promis.

" Q. Demandez-lui de quel homme est " ce squelette qu'il a devant lui; est-

" ce d'un Roi, d'un noble, ou d'un man-
" diant?

" R. Il n'en sait rien; la nature a rendu
" méconnoissable tout ce qui annonçoit la
" dépravation de l'inégalité; tout ce qu'il
" voit c'est que ce squelette fut celui d'un
" homme tel que nous; ce caractère est tout
" ce qu'il estime.

L'Init. " Si c'est là ce qu'il pense, qu'il
" soit libre à ses risques & périls. "

Après ce dialogue dont on sent tout le but, l'Introducteur revient au récipiendaire & lui dit: " Frère, les connoissances que
" vous avez acquises, ne vous laissent plus
" de doute sur la grandeur, l'importance &
" la légitimité de notre but; à présent il
" vous est indifférent de connoître, ou de
" ne pas connoître nos Supérieurs. Cepen-
" dant j'ai là-dessus quelques éclaircissemens
" à vous donner. " Ces éclaircissemens ne sont qu'un sommaire de la prétendue histoire de la Franc-Maçonnerie, remontant au déluge, & de ce que la Secte appelle la chute de l'homme, la perte de sa dignité & de la vraie doctrine. — Vient ensuite une répétition sommaire de ce qui a été dit dans le Grade d'*Epopte*, sur la prétendue école secrète de Jésus-Christ, sur la décadence de la Franc-Maçonnerie, & sur son rétablissement réservé à l'Ordre des Illuminés. Mais ici l'initié est averti qu'en vain chercheroit-il à connoître les fondateurs de ce nouvel Ordre. Pleins d'un vrai zèle pour

le bien général, lui dit-on, ils donnèrent à nos Frères leurs lois; mais partie par prudence, & partie pour n'être pas le jouet de leurs propres passions, ils abandonnèrent à d'autres mains l'édifice qu'ils avoient élevé; & ils se retirèrent. Leur nom sera toujours ignoré; tous les documens qui pourroient donner des lumières sur notre origine, ont été brûlés.

Après ces instructions & diverses cérémonies, le Candidat encore chargé de ses chaînes, est conduit à travers différentes salles, au pied du trône du Provincial initiant qui lui adresse ces paroles.

" Malheureux, tu es esclave, & tu oses entrer dans l'Assemblée des libres! sais-tu ce qui t'attend, si tu profanes ce Sanctuaire?"

L'introducteur répond: " c'est ce qu'il ne fera pas, j'en suis garant. Vous lui avez appris à soupirer après la liberté; tenez-donc à présent votre promesse."

Le Provincial. " Eh bien, Frère! nous t'avons fait subir bien des épreuves; tu t'es livré à nous avec confiance; il est temps de te donner cette liberté que nous t'avons montrée si ravissante. *Sois donc libre désormais*, c'est-à-dire, *sois homme, & un homme qui sait se gouverner lui-même, qui ne sert que l'Univers, qui ne fait que ce qui est utile au Monde en général & à l'humanité. Tout le reste est injustice.* — Sois libre, indépendant, & désormais sois-le de

nous-mêmes. — Tiens, voilà tous les engagemens que tu as contractés avec nous ; nous te les rendons tous."

En prononçant ces mots, le Provincial rend en effet à l'initié, le recueil des actes qui le concernent, c'est-à-dire, tous ses sermens, tous les protocoles de son admission aux grades précédens, toute son histoire écrite par lui-même, & toutes les informations données sur son compte par les Frères scrutateurs.

Ce n'est pas un des moindres traits du génie de l'Illuminisme, que cette politique. Toute l'ame de l'initié est déjà connue ; l'Initiant peut continuer, continue en effet : " désormais tu ne nous dois plus rien, si " ce n'est ce que ton cœur même te prescrira pour nous. — Souviens-toi seulement " que les hommes libres, *indépendans*, ne " s'offensent pas les uns les autres. — Veux-" tu faire un noble usage du pouvoir que " nous te donnons, travaille avec nous pour " cet infortuné genre humain, & ta dernière heure sera bénie. Sois constant, & " désormais gouverne avec nous, les hommes opprimés, aide-nous à les rendre vertueux & libres. "

" O Frère, quel espoir, quel spectacle, " quand un jour le bonheur, l'amour & la " paix viendront sur la terre, quand, chacun à sa place, chaque père de famille, " dans sa tranquille cabane, règnera en " souverain, *quand la tourbe des inutiles* " *sciences bannie*, on n'enseignera plus que

" ce qui nous rapproche de l'état natu-
" rel ; — quand nous pourrons nous applau-
" dir d'avoir hâté cette heureuse période ,
" & d'y voir notre ouvrage ! "

Ici l'Initiant apprend à l'adepte les signes & le mot du guet de son nouveau grade. Ce mot est *rédemption*. L'adepte est enfin revêtu des ornemens qui doivent lui rappeler sans cesse ce que c'est que son grade de Prince illuminé. L'investiture de sa Principauté se fait en lui donnant le bouclier, les bottes, le manteau & le chapeau. Chaque parole ici mérite d'être observée.

L'Initiant présentant le bouclier au Prince illuminé : " arme-toi de fidélité, de véri-
" té, de confiance ; & *sois un vrai Chrétien* ;
" les traits de la calomnie & du malheur
" ne te perceront pas. " Ou l'adepte sourit en entendant ces paroles : *sois un vrai Chrétien* ; ou sa stupidité est bien insigne, s'il n'entend pas ce qu'elles signifient chez une secte, pour laquelle le vrai Christianisme consiste à rappeler les hommes à la plus absolue indépendance.

L'Initiant présentant les bottes. " Sois a-
" gile pour les bons ; & ne redoute aucun
" chemin où tu pourras propager ou trou-
" ver le bonheur ; " c'est-à-dire, *quelque soit le moyen*, ne crains pas de le prendre, s'il te conduit au bonheur.

En donnant le manteau. " Sois Prince
" sur ton peuple, sois le bienfaiteur de
" tes Frères, & donne-leur la science. "

On entend désormais ce que c'est que cette science.

En donnant le chapeau. " Garde-toi de " jamais changer *ce chapeau de la liberté* " pour une couronne. " Il étoit dit que Weishaupt ne laisseroit aux Jacobins, rien à inventer. Le Frère illuminé couvert de ce chapeau, est *déclaré Prince* de la secte. Il n'en aura pas moins encore deux grades à parcourir, pour être mis au fait des grands mystères. Mais ici vainement l'historien chercheroit-il à suivre les enfans de Weishaupt dans leurs dernieis antres. L'extrême importance qu'il attache aux plus profonds mystères de son Illuminisme, & les précautions qu'il a su prendre pour les dérober aux regards du Public, nous réduisent à la nécessité d'avouer que toutes nos recherches sur le texte de cette partie du Code illuminé, ont été infructueuses. Cet aveu ne doit pas déconcerter nos lecteurs; si nous n'avons pas le texte même de ces mistères, pour en démontrer tout l'objet & toute l'étendue, nous avons au moins les confidences les plus intimes de Weishaupt; nous avons les aveux de ses adeptes mêmes.

Derniers mystères de l'Illuminisme. Grades du Mage & de l'Homme Roi.

D'après ces confidences, tout ce qu'on vient de lire dans le grade d'Epopte, ne doit être *qu'un jeu d'enfant* auprès de ses derniers mystères. Le nom même Dieu doit disparoître dans ces derniers secrets; & ce qu'il plaît à son impiété d'appeler la Raison, doit y prendre la place de toute

Religion. En un mot, aucun Erère ne doit y être admis, tant qu'il conserve encore le moindre vestige des idées religieuses. C'est encore dans ces derniers mystères, que l'adepte doit apprendre ce que c'est que l'Homme Roi, l'homme *qui n'a de lois que celles de la Nature*, qui vit & règne, seul *Prêtre*, *Pontife*, & *Roi de sa famille.* Enfin c'est encore là qu'il doit entendre le dernier mot de la Secte sur les Rois & les Prêtres. (*V. Ecrits orig., let. de Spartacus à Caton, passim ; it. let. de Philon au même &c.*)

Nous n'aurions dans les lettres de Spartacus & de ses adeptes, aucune de ces preuves; il suffiroit d'avoir étudié les leçons que la Secte vient de donner à ses Epoptes, pour savoir à quoi se réduiront celles qu'elle réserve pour ses grades de *Mage* & d'homme roi. Nous avons entendu les blasphèmes du Hiérophante, contre les sociétés civiles, contre l'amour même de la patrie, & contre toute propriété; nous l'avons vu trouver la grande cause de la chute de l'homme & de tous ses malheurs, la perte de ses droits naturels d'égalité, de liberté, dans ces jours où nos pères *fixèrent leur demeure*, commencèrent à cultiver la terre, & pour assurer leurs possessions, instituèrent la société civile. Enfin ces Hirophantes nous ont dit hardiment, que la véritable morale ne peut être autre chose que *l'art de se passer de Princes, de Gouverneurs, & celui de se gouverner soi-même.* Nous les avons entendus s'écrier: *laissez les rieurs*

rire,

rire, les moqueurs se moquer: il n'en viendra pas moins ce temps, où les Princes & les Nations disparoîtront, ce temps où chaque homme n'aura plus d'autre loi, que celle de sa raison. Ils n'ont pas hésité à le dire: ce grand œuvre sera celui des *sociétés secrètes.* Ils en ont fait l'aveu formel; *c'est là un des secrets de leur Illuminisme*; que leur reste-t-il donc à nous apprendre, dans les derniers grades de la Secte, si ce n'est qu'il est temps de déchirer le voile, de s'exprimer désormais sans réserve, sur l'objet ultérieur de tous ces complots, c'est-à-dire, sur le vœu le plus formel de renverser absolument, de détruire & d'anéantir toute religion, tout gouvernement, toute propriété?

Ajoutons à ces preuves le témoignage des adeptes. Celui que nous avons à produire ne peut être suspect; c'est la confession d'un homme qui a su arracher à la Secte ce dernier secret, qui a rendu publics ces deux grades *d'Epopte* & *de Régent*, qui en a démontré l'authenticité appuyée sur le certificat des chefs eux-mêmes, accompagné du sceau & du cachet de l'Ordre. Or voici la déclaration expresse de cet adepte sur ce dernier mystère.

" Pour les grades de *Mage* & *d'homme* " *roi*, il n'est plus de réception, c'est-à- " dire, plus de cérémonie d'initiation; on " ne permet pas même aux élus de trans- " crire ces grades. On les leur communi- " que par une simple lecture; & c'est ce

" qui m'empêche de les joindre à ceux que
" j'ai fait imprimer."

" Le premier, qui est celui de *Mage* ap-
" pelé aussi le Philosophe, contient les prin-
" cipes fondamentaux du *Spinosisme*. Tout
" est ici matériel; Dieu & le monde ne
" sont qu'une seule & même chose; toutes
" les religions sont *inconsistantes*, chiméri-
" ques, & l'invention d'hommes ambitieux."

„ Le second grade des grands mystères
" appelé *l'homme roi*, nous dit le même a-
" depte, enseigne que chaque paysan, cha-
" que bourgeois, chaque père de famille
" est souverain, comme l'étoient les hom-
" mes sous la vie patriarchale, à laquelle
" on doit ramener le genre humain; qu'il
" faut par conséquent détruire toute auto-
" rité, toute magistrature. — J'ai aussi lu
" ces deux grades, moi, qui ai passé par
" tous ceux de l'Ordre. "

Telle est la déclaration donnée par un adepte, que les Illuminés n'ont pas même essayé de convaincre de faux, lorsqu'il a publié les grades d'Epopte & de Régent. Cet adepte, il est vrai, n'est connu en Allemagne, que par le nom de Biedermann, c'est-à-dire l'honnête homme; mais nous avons en sa faveur l'attestation d'un homme peu suspect, celle de *Mr. Grollmann*, Président de la Régence & du Consistoire du Landgrave de Hesse Darmstadt à Giessen. Nous avons de plus, celle d'un Frère illuminé, connu dans les Ecrits Originaux de la Secte, sous le nom de *Ptolomée-Lagi*,

sous son vrai nom, *Baron de Riedesel*, Juge de la Chambre Impériale de Wetzlar. Ces deux hommes dont l'autorité ne peut être révoquée en doute, sont également convenus, que les mystères dévoilés par ce *Biedermann*, étoient absolument conformes aux instructions, dont ils ont vu eux-mêmes les originaux, & que ce dernier avoit reçues, lors de son initiation à des mystères, dont il a connu toute l'horreur. Il est même un nouvel adepte, consignant dans les journaux publics cette déclaration: " Et moi " aussi, j'ai vu les grands mystères. — Je " peux assurer spécialement qu'en 1785, " j'ai eu en main le grade de *Philosophe* " (ou *Mage*,) & que la courte description, " l'idée qu'on en donne dans l'*Endliches-* " *Schicksal*, (la même absolument que cel- " le de *Biedermann*) est entièrement fon- " dée. " (*v. l'Eudemonia t. 1, N°. 3, p. 200 & t. 3, N°. 2, art. 4.*) C'est donc en vain que les Illuminés nous cachent avec tant de soin, les mystères de leur adepte *Mage*, de leur adepte *Roi*. Toutes les confidences de leur Fondateur même, les secrets dévoilés d'avance à ses Epoptes, les déclarations de ses adeptes même, tout nous dit que l'objet infernal de ces deux derniers grades se réduit à ces vœux démoniaques : plus d'Autels, plus de Trônes & plus de Magistrats; plus d'autorité, & plus de sociétés religieuses & civiles; plus de propriétés, ni pour le riche, ni pour le pauvre. Pour tout droit & pour tout bien,

égalité & *liberté*, & la plus absolue indépendance; pour mœurs & habitudes, la vie sauvage, errante, vagabonde, décorée, tantôt du nom de vie *nomade*, & tantôt de celui de vie Patriarchale; pour moyens, toutes les ruses, tous les piéges, toute l'illusion & la scélératesse des Sophistes, en attendant que le nombre des adeptes leur ait donné la force; & quand enfin la Secte aura pour elle la force avec le nombre, déployer cette force, *lier les mains & subjuguer* tous ceux qui lui résistent. Si ce ne sont pas là les vœux & les complots de tout Illuminisme dévoilé par le code même de Weishaupt, par ses lettres & celles de ses adeptes; que l'on nous dise donc que l'on peut entendre, par les preuves & le résultat de l'évidence. Si l'on se consoloit encore de ces complots, parce que l'extravagance & le délire semblent en égaler la scélératesse; tout n'est pas dit encore. Il nous reste à dévoiler les lois sur le gouvernement intérieur, auquel la Secte s'est soumise elle-même, pour anéantir toute autre loi, tout autre gouvernement, & pour prouver un jour que l'objet de ses complots, quelque monstrueux qu'il paroisse, n'est rien moins que chimérique.

Gouvernement de la Secte.

Par tout ce qu'on a lu jusqu'ici, il est d'abord aisé de voir comment tout se lie, & tout se subordonne dans le système de la Secte, dans la graduation de ces mystères; comment tous les adeptes réunis dans une même ville, malgré la différence &

l'inégalité de leurs grades, ne sont en quelque sorte qu'une même académie de conjurés, préparant chacun la ruine des Autels & des Rois, dans leur patrie. Dans cette académie, le *Candidat* & le *Novice* sont régis par le *Frère Enrôleur* ou *Insinuant*, qui les introduit aux Loges *Minervales*; ces Loges *Minervales* sont régies par les Frères *Illuminés Mineurs*. Ceux-ci sont inspectés par d'autres Frères *Illuminés Majeurs*. Au-dessus de ces grades préparatoires, est le grade intermédiaire & maçonnique des Chevaliers *Ecossois*, dont l'inspection s'étend, d'un côté, sur les *Illuminés Majeurs*, de l'autre, sur les Maçons de l'Illuminisme, & en général sur tout ce que le code appelle *l'édifice inférieur* de l'Ordre. Au-dessus de ces Chevaliers Ecossois, viennent les *Epoptes*, *les Régens ou Princes des petits mystères*, & enfin *les Mages*, *l'homme roi des grands mystères*.

Ces classes réunies forment une académie complète de conjurés. Par-tout où il en existe une semblable, la patrie est menacée d'une ruine prochaine; mais ce que la secte fait dans chaque académie, il faut aussi qu'elle le fasse par-tout également. Il faut que ses adeptes dispersés, combinant leurs efforts, & méditant par-tout les mêmes bouleversemens, marchent d'intelligence; & il faut pour cela, des chefs, des directeurs communs. Il faut des lois & des correspondances générales: il faut qu'un conjuré par-tout où il agit, soit assuré d'agir

en sens commun avec ses Frères, & de trouver par-tout une action & des forces correspondantes. Il en coûta de longues méditations à Weishaupt, pour atteindre en ce genre, toute la perfection dont il s'étoit formé l'idée. De ces longues combinaisons enfin sortirent toutes ces lois, dans lesquelles chaque Illuminé trouve tracée la route qu'il doit suivre.

Dans ce gouvernement, il est d'abord pour grand moyen de subordination, une division générale de supériorités, comme de localités. Il est des Loges affectées aux adeptes dans leur département; chaque Loge Minervale a son supérieur, dans la classe préparatoire, inspectée par la classe intermédiaire. Il est en second lieu, des districts, dont l'enceinte renferme plusieurs Loges surveillées, & inspectées ainsi que leur Préfet, par le Supérieur du district, que les Illuminés appellent *Doyen*. Celui-ci est lui-même subordonné à un nouveau Supérieur, dont l'autorité s'étend sur toutes les Loges, sur tous les Doyennés de la Province, & qui est pour cela appelé *Provincial*. Un quatrième grade de Supériorité, est celui de l'adepte, qui a sous lui tous les Provinciaux d'une même nation, & que l'étendue de son inspection, fait appeler *Supérieur National*. Au-dessus de ces Supérieurs *Nationaux*, est le Conseil Suprême de l'Ordre, dont les membres sont appelés *Aréopagites*, & dont le Président est le vrai Général de l'Illuminisme.

Les correspondances suivent exactement le même ordre. Le simple Illuminé correspond avec le Supérieur immédiat; celui-ci avec le Doyen, & ainsi de suite, des Doyens aux Provinciaux, des provinciaux aux Supérieurs Nationaux. Ces derniers seuls correspondent directement avec l'Aréopage; seuls aussi ils en connoissent la résidence. Il est toujours dans ce Conseil, un membre plus spécialement chargé de recevoir leurs lettres, de leur répondre, ou de leur faire passer les ordres, qui des Supérieurs Nationaux, se transmettent successivement aux Provinces, aux Districts & aux Loges. Les Aréopagites seuls savent le nom & la résidence du Général, si ce n'est, ainsi que je l'ai dit, que des raisons & une confiance, ou des services plus remarquables, n'ayent valu à quelque adepte signalé l'honneur de connoître, ou d'approcher le Spartacus moderne.

Dans cette subordination générale, la classe préparatoire, la classe intermédiaire ne sont que l'édifice inférieur; les préfets de ces Loges sont plutôt instrumens que supérieurs. Le mobile qui les met en action, se trouve dans la classe des mystères. C'est ici que les instructions données à *l'Epopte* & *au Régent* développent en grand la politique de l'Ordre.

Lois de l'Epopte illuminé.

Par les lois de Weishaupt, le grade des *Epoptes* est plus spécialement destiné à conquérir l'opinion publique par l'appareil des sciences, c'est-à-dire, à répandre toutes les

erreurs anti-religieuses & anti-sociales, à pervertir l'Univers entier, au nom même, & sous le voile des sciences. Il fit des adeptes parvenus à ce grade, une Académie ténébreuse, souterraine, mais répandue partout. Il organisa cette Académie monstrueuse, il lui donna des lois si désastreusement combinées, que, par elles, l'empire de la société & celui des sciences, devoient tomber tout-à-la-fois. D'après ces lois, les prêtres illuminés sont présidés par un Doyen qu'ils élisent eux-mêmes. Ils ne doivent être connus des grades inférieurs, que sous le nom d'*Epoptes*. Leurs Assemblées s'appellent synodes. Tous les Epoptes répandus dans un District, composent un synode, mais dans chaque district, il ne doit y avoir que neuf Epoptes, sans compter le Doyen & le Préfet du chapitre. De ces neuf Epoptes, sept président aux sciences distribuées en sept facultés, qui sont la Physique, la Médecine, les Mathématiques, l'Histoire naturelle, la Politique, les Arts, les Sciences occultes. Sous ce dernier article, sont compris *l'Art des écritures secrètes*, l'Art de les imiter, *celui de violer le cachet des autres*, & *d'empêcher que les nôtres ne le soient*, l'Etude des hyérogliphes anciens & modernes des Sociétés secrètes, & des systèmes maçonniques.

Les fonctions ainsi partagées, il faut que nos Epoptes renoncent à toute autre affaire, soit politique, soit domestique, à tout autre soin qu'à celui de se perfectionner dans

dans la partie des sciences qui leur est confiée.

Le grand objet de cette institution, est d'inspirer aux élèves le plus grand respect pour la Secte, dans l'idée qu'elle leur fournira tous les moyens & toutes les lumières dont ils ont besoin, quelle que soit la carrière qu'ils ont embrassée. Tout élève reçu dans les Ecoles Minervales, a dû commencer à déclarer à quelle espèce de science ou d'art il se destinoit, à moins qu'il ne fût de ceux qui payent en argent, les services que l'Illuminisme ne peut pas attendre de leur génie. Dès cet instant, l'Epopte qui préside à cet art, ou à cette science, est averti de mettre sur la liste, le nouvel élève, dont il doit surveiller les travaux. Dès-lors, c'est à ce même Epopte qu'arrivent tous les essais, les traités, les discours que la Secte attend du nouvel élève, dans les Ecoles Minervales. Le premier avantage qui en résulte, est de faire connoître à l'Epopte Inspecteur, ceux que le Code appelle les meilleures têtes de l'Ordre.

Il pourra survenir des difficultés, des doutes, des questions à résoudre dans la carrière de cet élève. On lui a dit que la science est dans l'Ordre; qu'il n'a qu'à s'adresser aux Supérieurs, que la lumière descendra jusqu'à lui. Il ignore encore quels sont ces Supérieurs; ses questions & ses doutes n'en arrivent pas moins à l'Epopte Président. Il est pour celui-ci, divers moyens de ne pas se laisser prendre au dé-

pourvu. D'abord, il est un certain nombre de questions qu'il doit avoir prévues. Il en est que ses prédécesseurs, ou ses confrères, dans les autres Districts, ont déjà résolues. Le recueil de toutes ces solutions, est déposé chez ceux qui peuvent en faire l'usage convenable à l'objet de la Secte. Chaque Epopte doit avoir rangées dans ses tablettes, par ordre alphabétique, toutes celles qui appartiennent à la classe des sciences qu'il préside. Si, malgré cette précaution, l'Epopte est pris au dépourvu, il s'adressera au Provincial, & la question sera proposée aux Epoptes des autres Districts. Tous les savans de l'Ordre seront même consultés, si l'importance de la question l'exige. On consultera même, est-il dit expréssement dans le Code les savans étrangers, pour faire servir leur science au profit de l'Ordre, *sans qu'ils s'en aperçoivent*. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, qu'un des grands objets de l'Epopte, est d'arriver au point où les Illuminés puissent se passer de tous les profanes, sans que les profanes puissent se passer de l'Illuminisme.

Pour recourir moins souvent aux profanes les Epoptes auront des Assemblées régulières, auxquelles chacun d'eux apportera tout ce qu'il a pu découvrir de nouveau dans sa science. Le dépôt de ces nouvelles connoissances formera une bibliothèque réservée aux savans de la Secte. Là, de nouveaux Epoptes rédigeront l'ensemble de

ces productions, en distribueront le résultat aux Frères des diverses provinces, suivant la classe à laquelle ils président.

On ne peut s'empêcher de l'observer; une société qui, dans toutre autre vue, & sans affecter ce mystérieux secret, recourroit aux mêmes moyens, mettroit la même attention à l'éclaircissement des vérités utiles, rendroit aux sciences & aux arts, d'importans services; mais ici le concert de tous ces Epoptes, ne tend à l'empire des sciences, que pour les altérer, en les dirigeant toutes au bouleversement des Empires & de la Religion, sous le prétexte familier à l'Illuminisme, de ramener le genre humain à la Nature seule.

Crainte que les sciences ne soient cultivées ailleurs, dans un tout autre objet, les Epoptes de Weishaupt ont leurs règles à suivre, pour que les Nations puissent un jour n'avoir point d'autres maîtres que ceux de l'Illuminisme. Vous formerez, leur dit spécialement leur législateur, vous formerez sans cesse de nouveaux plans, afin de voir comment on peut dans vos Provinces, s'emparer de *l'éducation publique*, *du gouvernement ecclésiastique*, *des chaires d'enseignement & de prédication.* — Quel que soit le genre de littérature dominant dans le siècle, en vous y conformant, vous aurez soin de *mettre à la mode les principes de notre Ordre*, afin que les jeunes écrivains les répandent dans le peuple, & *nous servent ainsi, sans le vouloir.* — Vous aurez

soin aussi que *les écrits de nos adeptes soient exaltés dans le public. Vous férez emboucher la trompette en leur faveur, & vous prendrez garde que les journalistes ne rendent pas nos écrivains suspects.* — Quant aux savans & aux écrivains, qui sans appartenir encore à notre Illuminisme, ont des principes semblables aux nôtres, s'ils sont de ces hommes que nous appelons bons, *mettez-les dans la classe de ceux qu'il faut enrôler.* Que le Doyen ait donc une liste de ces hommes-là, & que de temps à autre, il ait soin de la faire courir parmi les Frères. — Si l'on ne pouvoit pas attirer à l'Ordre, ces écrivains ainsi distingués, & sur-tout s'ils avoient des principes contraires à ceux de la Secte, le devoir de l'Epopte sera de les *décréditer*, ou de les perdre dans l'opinion publique.

Telles sont à-peu-près les principales lois à suivre par tous les Frères de ce grade, pour se mettre en possession de l'empire des lettres, & pour y établir les principes de la Secte. Ce soin même de pervertir les sciences, exige des travaux & une assiduité, dont tous ne sont pas susceptibles. Il est des Frères qui sans pouvoir se distinguer dans ce genre, ont au moins le zèle & les talens nécessaires, pour la direction & l'inspection des autres. Il en est dont il faut récompenser les désastreux succès, par les hauts emplois de l'Ordre. C'est dans cette double classe d'Epoptes, que sont choisis ceux que la Secte élève au grade de Régent. C'est

pour eux aussi que le législateur entre dans les plus grands détails, sur le gouvernement de son Illuminisme. Les instructions qu'il leur réserve sont graduées & divisées en quatre parties; la première a pour titre, *système général du gouvernement de l'Ordre*; la seconde, *instruction pour tout le grade de Régent.* La troisième, *instruction des Préfets ou Supérieurs locaux.* La quatrième, *instruction du Provincial.*

Dans ce système général du gouvernement illuminé, les adeptes *régens* occupent les premières dignités, c'est-à-dire, celles de *Provincial*, de *Supérieur National*, & de ses assistans. Tous ces Supérieurs sont maintenus aux frais de l'Ordre; mais tous aussi doivent spécialement s'occuper des moyens d'ajouter aux richesses de l'Ordre. L'instruction suivante leur dit ce qui mérite le plus leur attention sur cet objet. Lois des Régens illuminés.

" Chaque Province a le maniement de ses deniers. Lorsque *pour quelque grande entreprise*, l'assemblée des Régens met à contribution la caisse de plusieurs Loges, ou Préfectures, cette contribution doit être regardée comme un emprunt. Les Loges en seront dédommagées par le payement des intérêts, & même par la restitution des capitaux. "

" Le Provincial n'a point de caisse; mais il a un état de toutes celles de la Province. Les objets généraux de *recette* sont 1.° les contributions payées pour la réception des

Franc-Maçons, 2.° le superflu des contributions de chaque mois, 3.° les dons gratuits, 4.° les amendes, 5.° les legs & donations, 6.° notre commerce & nos manufactures. *Handel und Gewerbe*, (ce dernier mot *gewerbe* signifie également *négoce*, *trafic*, *métier*.) "

" Les dépenses sont 1.° les frais d'assemblées, de lettres, de décorations & des Frères voyageurs, 2.° les pensions aux Frères pauvres, dépourvus de tout autre moyen, 3.° les sommes à payer pour *arriver un grand but de l'Ordre*, 4.° pour l'encouragement des talens, 5.° pour les essais, les épreuves, 6.° pour les veuves & leurs enfans, 7.° pour les fondateurs. " Sous le titre de seconde instruction, les Frères Régens sont avertis qu'ils doivent se regarder comme *docteurs & gouverneurs du genre humain*. En conséquence ils étudieront *l'art de dominer, de gouverner, d'exercer même sur le monde, un empire absolu & sans bornes, sans paroître avoir la moindre idée d'exercer cet empire.*

Tout Régent Illuminé doit chercher à établir *une certaine égalité* parmi les hommes. Il ne souffrira point que l'imbécile joue le maître sur l'homme d'esprit, le méchant sur le bon, l'ignorant sur le savant, le foible sur le fort, *quand même le tort seroit du côté du plus fort.*

Pour inspirer la crainte & le respect à ses inférieurs, il insinuera *que toutes les sociétés secrètes, que des Monarques même,*

sont gouvernés par les Supérieurs de l'Illuminisme; que ceux-ci sont les auteurs de tout ce qui se passe de grand, de remarquable dans le monde; que tout homme jouissant d'une certaine réputation, pour son mérite & ses talens, est membre de l'Ordre.

Pour apprendre à connoître le monde, il voyagera, *tantôt en marchand, tantôt en officier, tantôt en abbé.* Il cherchera à se donner la réputation d'un homme extraordinaire, employé à des affaires d'importance; bien entendu qu'il prendra les précautions nécessaires pour ne pas s'exposer à être dévoilé.

S'il est des femmes en crédit, il lui est recommandé de les flatter, de les faire servir au grand but de l'Illuminisme.

Il cherchera sur-tout à gagner le commun du peuple, tantôt par des libéralités, tantôt par l'éclat, d'autres fois en s'abaissant, ou se popularisant, en souffrant *avec un air de patience, des préjugés que l'on pourra dans la suite déraciner peu-à-peu.* Il cherchera sur-tout à procurer à l'Ordre *l'influence sur les écoles.*

En général, & indépendamment de l'emploi qui leur est confié, l'objet des Régens sera l'étude constante, habituelle de tout ce qui ajouteroit à la perfection & à la puissance de l'Ordre.

Lois des Préfets de district.

Outre ces lois générales, Weishaupt consacre différens chapitres à l'instruction spéciale des Supérieurs locaux. Les Préfets

de District sont plus particulièrement avertis de ne rien épargner, pour se mettre en possession des écoles & des maîtres de leurs Districts; d'établir des colonies de l'Ordre dans tous leurs environs. " Choisissez pour " cela, leur dit ici leur Code, choisissez d'abord un adepte hardi, entreprenant, & dont le cœur soit tout à nous. " Envoyez-le passer quelque temps dans " le lieu, où vous pensez à faire votre établissement. — Avant de peupler les extrémités, commencez par vous constituer " dans le centre. Cherchez d'abord à gagner les hommes plus habituellement résidans dans leurs domiciles, tels que *les marchands & les chanoines.* — Ne cherchez point à vous étendre, jusqu'à ce que " tout soit consolidé dans le chef-lieu de " votre District. — Examinez quel voile, " ou bien quel nom il faut donner à l'Ordre dans les divers endroits, & suivant " les diverses circonstances des colonies " que vous établirez. — Quand vous aurez " acquis, quelque part, des forces suffisantes, & sur-tout si nos Frères y sont " en possession des *premières dignités*; si, " loin d'avoir rien à craindre du Gouvernement, nous dirigeons au contraire " nous-mêmes ceux qui en tiennent les " rênes, soyez assurés que bientôt le monde ne nous manquera pas. " — S'il est intéressant pour nous d'avoir les écoles ordinaires, il est aussi très-important de *gagner les séminaires ecclésiastiques & leurs Supérieurs.*

Supérieurs. Avec ce monde-là, nous avons la principale partie du pays; nous mettons de notre côté, les plus grands ennemis de toute innovation; &, ce qui est le plus important, avec les ecclésiastiques, le peuple & les gens du commun se trouvent dans nos mains. — Appliquez-vous encore spécialement à gagner les gens en place. *Quand le Préfet illuminé est peu-à-peu venu à bout de garnir de membres zélés pour notre Ordre, les Dicastères, & les Conseils du Prince, il a fait tout ce qu'il pouvoit faire. Cela vaut mieux que s'il avoit initié le Prince même. Mais en général, les Princes seront rarement admis dans les hauts grades;* & lorsqu'ils le seront, il faudra supprimer des mystères, tout ce qui pourroit leur être trop suspect.

Le Code des Préfets leur recommande encore spécialement de mettre leurs élèves dans une situation où ils soient continuellement occupés de leur Ordre; de leur en inspirer la plus haute idée, de donner au Supérieur, tous les détails possibles sur leur conduite, de les accoutumer sur-tout au plus strict secret, & à la plus exacte obéissance; de ne jamais souffrir qu'un Frère soit élevé aux grades supérieurs, avant d'avoir acquis toutes les idées & les connoissances compétentes. Là-dessus, dit le Code, on ne sauroit porter trop loin les précautions, *l'anxiété, le scrupule.* — Que les Préfets se rendent ces lois familières; que tous les observent exactement; & il n'y

aura plus rien d'impossible pour nous sous le soleil.

A cette instruction des Préfets, succèdent les règles que Weishaupt a données à ses Provinciaux. Ceux-ci seront élus par les Régens de la Province, & confirmés par le Directeur National; mais ce choix & cette confirmation, n'empêchent pas le Général illuminé de déposer l'Elu, s'il en est mécontent. — Tout Provincial doit être né dans la Province confiée à ses soins, ou du moins en connoître parfaitement l'état. — Il doit se rendre familière la Constitution de l'Ordre, comme s'il en étoit le fondateur. — Il étudiera sur-tout les règles des *Régens* & des Supérieurs locaux, pour les avoir toujours présentes, & ne pas en laisser une seule sans usage. Autant qu'il se pourra, qu'il soit libre de toute affaire publique & de toute autre obligation, pour être tout entier à l'Ordre. — *Il aura l'air d'un homme qui ne cherche que le repos, & qui s'est retiré des affaires.* — Il fera son séjour dans le centre de sa Province, afin de mieux étendre ses soins sur les divers Cantons. — Immédiatement soumis à un des Inspecteurs Nationaux, il lui rendra chaque mois, compte de sa Province. — S'il a des plaintes à porter contre cet Inspecteur; il les adressera au *Premier.* — Tous les Régens de sa Province, seront ses Consulteurs; mais il en aura deux auprès de sa personne, plus spécialement destinés à lui servir de secrétaires. — C'est a lui à nommer tous les

Lois du Provincial illuminé.

Supérieurs des classes inférieures. — Il a droit d'envoyer *les Frères pensionnés par l'Ordre*, & de les employer dans le lieu de sa Province, où ils lui paroîtront plus utiles. — C'est à lui aussi à faire connoître les Frères exclus, afin qu'on en conserve exactement la liste dans les Assemblées. — Lorsqu'il aura des reproches à faire à des Frères qu'il seroit dangereux d'offenser, il se servira d'une main étrangère, & sa lettre sera signée *Bazile*. Ce nom que personne ne porte dans l'Ordre, est expressément destiné à cet objet. Il écrira de temps à autres, aux classes inférieures; & sur la proposition des Epoptes, il prescrira les livres dont il faut occuper les élèves, suivant les besoins de chaque grade. — Il n'élevera point un Frère au grade de Régent, sans la permission de l'Inspecteur National. — Il doit avoir grand soin de procurer à l'Ordre des coopérateurs dans la partie des sciences. — S'il est dans cette partie, des hommes à talens, mais peu propres à la direction politique, il se fera une étude de les écarter de la partie à laquelle ils sont inhabiles. — Dans chacun des chapitres Ecossois, il aura un Prêtre affidé, qui lui servira de *Censeur Secret*, ou d'espion. — Qu'il ne néglige point d'assembler ses Régens, & de délibérer avec eux dans les circonstances importantes. — Pour tout dire en peu de mots, le Provincial est chargé de mettre sa Province, en état de tout entreprendre pour ce que les Illumi-

nés appellent *bien*, & d'empêcher ce qu'ils appellent *mal*. — *Heureuses les contrées*, dit Weishaupt, *où notre Ordre aura acquis cette puissance!* Cela ne sera pas bien difficile au Provincial, qui suivra les avis des *Très-Hauts Supérieurs*. Secondé par tant d'hommes habiles, formé *à la science morale*, il n'est point de nobles entreprises, dont il ne puisse venir à bout. — Ainsi point de connivence pour les fautes, point de népotisme, point d'autres motifs que ceux de l'Ordre. — " Du reste, ajoute le législateur, que les Frères se reposent sur nous, du soin de ne créer Provinciaux, que des hommes capables de remplir ces fonctions. *Mais que l'on sache aussi que dans nos mains restent tous les moyens de châtier celui qui voudroit abuser de la puissance qu'il a reçue de nous.* — Cette puissance ne doit être employée que pour le bien des Frères, de ceux-là sur-tout, dont la fidélité est à l'épreuve. Prodiguons en leur faveur les services, l'argent, l'honneur, nos biens, notre sang même, & que l'*offense du moindre Illuminé soit notre cause à tous.* "

Ces instructions données aux Provinciaux, nous annoncent au-dessus de leur autorité, une puissance qui sait se réserver les moyens de châtier quiconque abuseroit de la portion qu'elle en confie; c'est-à-dire, quiconque n'en feroit pas l'usage conforme au grand objet, & à tous les complots de la Secte.

Il est en effet trois grades hiérarchiques

supérieurs à celui des Provinciaux. Il est d'abord des *Directeurs Nationaux*; il est au-dessus de ces Directeurs, un Conseil appelé par la Secte son *Aréopage*. Enfin il est pour cet Aréopage un Supérieur qu'elle appelle le Général de l'Ordre.

Jusques ici tout ce qu'on a lu de ces règles données par Weishaupt à ses Illuminés, n'est qu'un extrait fidelle des diverses parties de son Code. (*) Celles qu'il a données à la classe appelée des *Très-Hauts Supérieurs*, ne nous sont connues que par les lambeaux, que nous en trouvons dans ses lettres, & dans les œuvres de Knigge, son co-législateur. Ces monumens ne sont pas moins authentiques que le Code lui-même. Voici le résultat de ce qu'ils nous fournissent, sur les *Directeurs Nationaux*.

C'est à ces Directeurs que s'adressent tous les comptes rendus par les Provinciaux, sur les Frères & sur l'état de l'Illuminisme dans chaque Province. C'est à ces mêmes Directeurs à faire parvenir au Conseil Général de la Secte, à son Aréopage, tout ce que les comptes rendus par les Provinciaux ren-

Règles des Directeurs nationaux.

(*) *Pour ces diverses parties du Code, v,* 1° *le* Véritable Illuminé, *contenant les premiers grades de l'Illuminisme, & dont Knigge lui-même a reconnu l'authenticité;* 2° *l'*Illuminé dirigeant, *publié par un homme à qui ce grade a été confié;* 3° *les derniers travaux de* Spartacus *& de* Philon, *contenant les grades d'*Epopte *& de* Régent, *publiés avec le certificat de* Philon Knigge.

ferment de plus essentiel. C'est sur-tout à ces mêmes Directeurs, que viennent aboutir tous les plans, tous les systèmes dont les *Epoptes* & sur-tout les *Régens Illuminés* doivent s'occuper sans cesse, pour arriver à la révolution que la Secte médite. — Un des premiers devoirs de tout *Directeur National*, sera donc de recueillir ces systèmes anti-religieux, anti-sociaux, & de faire juger par son tribunal, à quel point ils peuvent être utiles au grand objet de la désorganisation universelle. — Il ne suffiroit point tout seul à ce travail; il aura donc auprès de sa personne, les élus de la nation, comme les Provinciaux ont auprès d'eux, les élus des Provinces. Ces Elus Nationaux combinant leurs efforts, verront d'abord quels sont de ces systèmes, ceux qui peuvent entrer dans le trésor des sciences illuminées. Ils y ajouteront ensuite tout ce que leur propre génie inventera, pour en tirer le plus grand avantage possible, toujours dans les vues de la Secte. — Parvenus à ce degré de perfection, tous ces plans, ces projets, ces systèmes d'impiété, de désorganisation, seront déposés dans les archives du Directeur, devenues les *archives nationales*. C'est là que recourront dans leurs doutes, les Supérieurs Provinciaux; c'est de là que partiront toutes les lumières à répandre dans toutes les diverses parties de la nation. C'est là aussi que le Directeur National trouvera les nouvelles règles à dicter, pour que tous les Frères Nationaux

tendent plus surement, plus uniformément au grand objet.

Mais la Secte ne borne point ses vues à une nation; tous les plans ou systèmes révolutionnaires rédigés dans le conseil du Directeur National seront donc envoyés au centre de toutes les nations, au suprême Aréopage, au Général & Chef modérateur universel de la Conspiration. De là cette correspondance exprimée en ces termes dans le Code de Weishaupt: *il est pour chaque Empire un Directeur national, en société & en liaison immédiate avec nos pères, dont le premier est au timon de l'Ordre.* De là cette injonction aux Provinciaux de rendre au Directeur national, des comptes si fréquens & si exacts de tout ce qui se passe d'intéressant dans leurs Provinces, de recourir à lui dans tous leurs doutes sur tout objet de quelque importance; de ne rien entreprendre sans son avis dans les affaires politiques. De là cette attention de subordonner à ce même Directeur, le choix des adeptes à élever dans l'Ordre, au grade politique de Régent, ou bien aux Préfectures des Districts. De là l'élection même des Provinciaux soumise au National; de là enfin cette précaution de réserver à ce National tous les *quibus licet* des Adeptes Régens, afin que les secrets de leurs découvertes politiques arrivent surement à celui qui n'en doit point laisser ignorer aux Pairs de l'Ordre.

Tels seront donc les droits, & telles sont

les lois de l'Inspecteur national de l'Illuminisme; telle est pour la Secte l'importance de ses fonctions. A lui tous les secrets des Frères répandus dans les Provinces & à la Cour & à la ville; à lui tous les projets, tous les rapports sur les succès ou les dangers de l'Ordre, sur les progrès de la conspiration, sur les emplois, les dignités & la puissance à procurer aux adeptes, sur les concurrens à écarter, les ennemis à déplacer, les Dicastères & les Conseils à occuper; à lui encore tout ce qui peut ou retarder, ou bien accélérer la chute des Autels & des Empires; la désorganisation de l'Etat & de l'Eglise. Sous son inspection, & par lui, ou par sa correspondance immédiate, par celle de tous les Inspecteurs nationaux de l'Ordre, tous les secrets des Frères Scrutateurs, tous les projets des Frères Politiques, des Frères au génie des spéculations, tout ce qui se médite dans les Conseils des Princes, tout ce qui s'affoiblit, ou se fortifie dans l'opinion des peuples, tout ce qu'il faut prévoir & empêcher, prévenir ou hâter dans chaque ville, dans chaque Cour, & chaque famille; par lui & par ses Frères Inspecteurs des nations, toutes ces connoissances iront se réunir, se concentrer dans le Conseil suprême de la Secte. Dès-lors pas un seul Souverain, pas un seul Ministre dans l'Etat, pas un seul père dans sa famille, pas un seul homme dans le sein de l'amitié qui puisse dire: mon secret est à moi; il n'est pas arrivé, il n'arrivera pas

à cet

à cet Aréopage. Par ce Directeur national encore, & par les adeptes du même rang, tous les ordres médités & combinés dans cet Aréopage, tous les décrets des pairs Illuminés seront notifiés aux adeptes de toutes les nations, de toutes les Provinces, de toutes les Académies & Loges Maçonniques ou Minervales de la Secte. Par lui enfin, & par ses confrères Directeurs nationaux, arrivera le compte général à rendre de ses ordres, de leur exécution, au sénat des Pairs qui les dicta. Par lui ils reconnoîtront les négligens à relever les transgresseurs, & les revêches à châtier, à faire souvenir du serment qui soumit leur fortune & leurs jours même aux décrets des Supérieurs Majeurs, des pères inconnus, ou de l'Aréopage de la Secte. C'est en vain qu'elle cache le code de tous ces Inspecteurs; après toutes les lois sorties de ses antres, voila évidemment les mystères compris dans ces mots seuls: il est pour chaque Empire un Directeur National, en *liaison* ou en correspondance *immédiate* avec les pairs de l'Ordre.

Lois de l'Aréopage illuminé.

Quant aux lois & au régime spécial de son aréopage même, on sent bien que la secte a soin de les tenir dans des ténèbres encore plus impénétrables. Cependant un coin du voile se déchire, lorsque nous entendons le fameux adepte Philon Knigge, dans son apologie même, nous parler en ces termes, des magistrats suprêmes de son Illuminisme.

" Leur travaux, nous dit-il, quant à la " partie purement spéculative, devoient " avoir pour objet, la connoissance & la " tradition de toutes les découvertes impor- " tantes, saintes & sublimes à faire dans les " *mystères religieux* & dans la haute philoso- " phie. Douze Aréopagites seulement de- " voient composer ce tribunal, & l'un d'eux " devoit en être le chef. Lorsqu'un de leurs " membres venoit à mourir ou à se retirer, " son successeur devoit être choisi dans la " classe de Régens. "

Elle est encore bien mystérieuse, cette idée générale de son Aréopage, donnée par Philon; il en dit cependant assez pour nous faire entendre très-positivement qu'à cet Aréopage aboutissent toutes les spéculations de ces *Epoptes* illuminés, dont l'objet est de faire servir toutes les sciences à l'extinction des idées religieuses; il en dit encore assez pour nous montrer tout cet Aréopage occupé à combiner, à rédiger, à sanctionner, ou rejeter *les plans d'une nouvelle Religion*, que les adeptes *mages* son chargés d'inventer, & que la secte *veut donner à l'Univers.*

Moins gêné dans ses confidences, Weishaupt en dévoile davantage à l'intime Caton, lorsqu'il lui dit, en parlant de son Aréopage: " *dans ce Conseil suprême* se dévoilent " complétement *les maximes & la politique* " *de l'Ordre.* Ici on projette, on examine " comment il faut s'y prendre pour nous " mettre peu-à-peu en état d'attaquer un

" jour en face l'ennemi de la raison & du " genre humain. Ici encore s'examine com- " ment ces projets pourront s'introduire dans " l'Ordre, & à quel Frère on peut les con- " fier; comment chacun, en proportion des " confidences qui lui en seront faites, pour- " ra être employé pour l'exécution. " (*Ecrits origin. let. à Caton*, 10 *Mars* 1778.)

Ces maximes & cette politique de l'Illuminisme, sont désormais trop bien connues de mes Lecteurs, pour qu'ils ne disent pas avec moi: le voilà donc ce grand objet du Conseil Suprême de la secte! C'est là que se discute cet ensemble de ruses, d'embûches, de nouveaux artifices, de complots imaginés par les Frères. C'est là que se pèsent les mérites des grands adeptes, pour distinguer ceux à qui chaque partie des complots peut être confiée avec plus de succès. C'est là enfin que l'on attend le temps, & que l'on étudie les moyens de se montrer un jour à découvert, & d'attaquer en face, *tôt ou tard*, les partisans de la religion, des lois & des propriétés, comme autant d'ennemis de la raison & de l'humanité. — Ce n'est point une main étrangère, c'est celle du Législateur même de la secte, qui a tracé ces lignes, & dévoilé ce grand objet de son Conseil Suprême. Que nous importe désormais le détail des lois qu'il donne à ses Aréopagites? La plus constante de ces lois fut très-certainement que ces Aréopagites lui fussent soumis à lui-même, & lui obéissent comme tout le reste des

Frères doivent leur obéir. Plus d'une fois son despotisme révolta ces premiers Sénateurs; mais c'étoit alors même qu'il savoit leur montrer toute l'importance du pouvoir qu'il avoit à exercer sur eux. Notre plus grande faute, leur disoit-il alors & leur écrivoit-il, c'est que chacun veut faire entrer dans l'Ordre, ses propres idées, c'est que l'on ne veut pas s'en tenir à ces oracles de Machiavel. " Il faut prendre pour ma- " xime générale, que jamais presque un " Etat n'est bien réglé d'abord *que par la* " *conduite d'un seul homme*, qui donne le " plan, & qui établisse les Ordres nécessai- " res pour cela. — Un tel homme doit tâ- " cher *d'avoir l'autorité lui seul.* " Après avoir cité une pareille autorité, Weishaupt ajoute tristement: " mais c'est ce que je n'ai " pu obtenir. Les Frères ont traité d'esprit " dominateur, ce qui n'étoit que loi de né- " cessité dans l'art de gouverner. " Au milieu de ces contentions, ils sentoient si bien sa supériorité dans cet art au moins de gouverner des sociétés conspiratrices, qu'il ne craignoit pas de dire à ses Aréopagites eux-mêmes; *en fait de politique & de morale, ah! Messieurs, vous êtes encore bien loin derrière moi.* D'autres fois pour leur faire sentir tout le besoin qu'ils avoient de lui, il faisoit semblant de renoncer à sa place de chef, jusqu'à ce qu'ils l'eussent prié de la reprendre. " J'y consens, leur disoit-il alors, mais à condition: "

1.° " Que vous n'irez ni en deçà ni en

" delà de ce que je prescrirai. Je compte " désormais là-dessus, ou qu'au moins au- " ra-t-on l'attention de m'en prévenir, si " l'on pense à s'en écarter. "

2.° " J'exige que tous les samedis, il me " soit envoyé un compte de tout ce qui se " sera passé, & compte en manière de *pro-* " *tocole* signé de tous les Elus présens. "

3.° " Qu'on me fasse connoître tous les " membres enrôlés, ou même à enrôler, en " me traçant leur caractère; & qu'on y " ajoute les détails de ce qui les concerne, " lors de leur réception. "

4.° " Que les statuts de la classe dans la- " quelle on travaille soient observés avec " la plus grande exactitude: qu'il n'y ait " point de dispense sans informations. Car " si chacun veut changer à sa manière, où " sera l'unité? Ce que j'exige de vous, vous " l'exigerez de votre monde. S'il n'y a " point d'ordre dans les premiers rangs, il " en sera de même dans les inférieurs. " (*Ecrits orig. t.* 2. *let.* 49 & 50.)

Avec ces artifices, Weishaupt vint à bout enfin de persuader; & il fut décidé que le Général de l'Ordre, en seroit aussi le grand Modérateur, qu'à la tête des Aréopagites, seul au *timon de l'Ordre*, il en auroit la direction suprême. (*Plan général de l'Ordre N.° 3.*)

Sans doute ce même homme qui ne laissoit rien d'imparfait, dans tout ce qui tendoit au but de ses opérations, exerça aussi son génie à composer les lois qui devoient

diriger ses successeurs, & leur apprendre à faire de leur suprématie tout l'usage qu'il en faisoit lui-même ; mais on sent quelle précaution la Secte doit avoir prise pour ne pas laisser échapper aux ténèbres cette partie de son code. Tout ce que l'Historien peut faire ici, c'est de recueillir ce qui en échappe à Weishaupt dans ses confidences, ou bien ce qui s'en trouve dans quelques autres monumens de la Secte. Si l'on veut rédiger ces données dans le style du Législateur même, il en résultera au moins les lois suivantes.

1.° Le Général illuminé sera élu par les douze pairs de l'Aréopage, à la pluralité des suffrages. (*Derniers éclairciss. de Philon p. 119.*)

2.° Les Aréopagites ne pourront élire Général qu'un des membres de leur Sénat; c'est-à-dire, qu'un homme, d'abord assez distingué parmi les Adeptes Régens, pour être mis au nombre des douze premiers adeptes de l'Illuminisme; & devenu ensuite assez remarquable dans ce grand Conseil de la Secte, pour être jugé le premier Illuminé du monde.

3.° Les qualités requises dans un Général Illuminé, se supposent par celles dont il doit avoir fait preuve, avant que d'arriver au Sénat des Aréopagites. Comme il est fait pour présider à tous, il sera plus que tous pénetré des principes de notre Instituteur; plus que tous dégagé des idées religieuses, des préjugés nationaux & patrioti-

ques. Plus que tous convaincu de ce grand objet de notre Ordre, d'apprendre à l'univers à se passer de maîtres & de lois & d'autels, il aura sans cesse devant les yeux les intérêts du genre hummin. Nul homme à délivrer du joug, ne sera étranger à son zèle. C'est pour rendre l'égalité, la liberté à tous peuples, qu'il est constitué Supérieur général des Illuminés qui sont, ou qui seront répandus par-tout pour opérer la révolution de *l'Homme Roi*. (*V. les mystères.*)

4.° Le Général aura immédiatement au-dessous de lui, les douze pairs de notre Aréopage, & les divers agens ou secrétaires dont il s'entourera pour l'aider à soutenir le poids de ses travaux. (*V. supra.*)

5.° Pour se mettre à l'abri des reproches de la double puissance ecclésiastique & politique, il pourra avoir l'air, ainsi que notre Fondateur, de remplir quelque fonction publique, en faveur de ces mêmes puissances dont la destruction doit être son unique objet; mais en sa qualité de Général Illuminé, il ne sera connu que de nos Pères Aréopagites, & de ses autres agens immédiats ou secrétaires. (*V. supra & let. de Spartacus, écrits origin. passim.*) Pour ajouter au secret qui l'environne, la ville où il réside aura un triple nom; celui qui est connu de tous les profanes dans leur géographie; celui qui n'est connu que de nos Frères dans la géographie de notre Ordre; celui enfin dont la connoissance est ré-

servée aux Aréopagites & aux Elus appelés *conscii*. (*Ecrits orig. t. 3 sect.* 3.)

5.° Une grande partie de nos succès dépendant de la conduite morale de nos Aréopagites, le Général aura spécialement à cœur d'empêcher parmi eux les scandales qui pourroient nuire à la réputation de l'Ordre. Il aura soin de leur représenter combien le mauvais exemple écarte loin de nous les sujets qui nous seroient le plus utiles. (*I. t.* 2, *let.* 9 & 13.)

6.° Pour conserver lui-même toute l'autorité de la vertu sur ses inférieurs, il aura toujours l'extérieur d'un homme austère dans ses mœurs. Pour être tout entier aux travaux qu'exigent ses fonctions, il n'oubliera point cette loi plus d'une fois inculquée dans les lettres de notre Fondateur, comme la grande règle à laquelle il devoit ses succès: *multum sudavit & alfit, abstinuit Venere & vino*; il ne craindra ni le froid ni le chaud; s'abstiendra des femmes & du vin, afin de rester en tout temps maître de son secret, & l'homme de tout conseil, de tout moment, dans les besoins de l'Ordre. (*Id. t.* 3, *let.* 56 &c.)

7.° Le Général sera le centre de notre Aréopage, comme l'Aréopage est le centre du Monde Illuminé; c'est-à-dire, que chaque Aréopagite correspondant avec les Inspecteurs nationaux, rendra compte au Général de tous les *quibus licet*, de tous les secrets découverts par l'Inspecteur correspondant, afin que ces secrets viennent de toute

te part se déposer ultérieurement dans le sein de notre Chef. (*Vide supra.*)

8.° Les fonctions du Général, & toute la sagesse de ses dispositions dépendant des connoissances qu'il acquiert par la voie de ses correspondances, il les partagera lui-même entre ses Aréopagites, assignant à chacun la nation qui entre dans son département, & l'Inspecteur qui lui en doit les comptes. (*t. 2. lettre 6, 13. &c.*)

9.° Les objets essentiels de cette correspondance seront, 1.° le nombre des Frères en général, afin de s'assurer de la force de l'Ordre, dans chaque nation; 2.° ceux des Frères qui se distinguent le plus par leur zèle & leur intelligence; 3.° ceux des adeptes qui dans les Cours ou dans l'Eglise, dans les Armées ou dans la Magistrature, occupent des postes importans, & quelle espèce de service on peut attendre d'eux ou leur prescrire, dans la grande révolution que notre Ordre prépare au genre humain. 4.° Le progrès général de nos maximes & de toute notre doctrine, dans l'opinion publique; à quel point les nations sont mûres pour la révolution; ce qui reste encore de force, de moyens à la double puissance, religieuse & politique; quels hommes à placer, ou bien à déplacer; quelles ressources enfin à déployer, pour hâter, ou bien pour assurer notre révolution, & pour lier les mains à ceux qui nous résistent, (*V. ci-dessus les divers Grades, tout l'objet de leur* quibus licet, *tablettes, &c.*)

10.° Si dans cette correspondance, on vient à découvrir des Frères à exclure, tous les droits qu'ils avoient reconnus dans notre Ordre, & sur-tout le droit *de vie & de mort*, appartenant plus spécialement au Général, c'est à lui à juger quelle espèce de châtiment doit suivre l'exclusion; si c'est, ou bien l'infamie du Frère exclus à proclamer dans toutes les Loges, ou la *peine de mort* à prononcer contre lui, (*Voyez écrits orig. l. 2, lett. 8. supra, serment des Novices.*)

11.° Au soin de châtier les imprudens, les lâches & les traîtres, le Général ajoutera celui d'étudier les adeptes plus propres à seconder ses vues dans chaque Empire. Sans se faire connoître à eux, il établira une chaîne de communication entre eux & lui. Il disposera lui-même tous les anneaux de cette chaîne, d'après le plan tracé par notre instituteur, comme le grand moyen d'atteindre du sanctuaire où il réside, jusqu'aux extrémités de l'univers; comme celui de donner à notre Ordre la force des *armées* invisibles, de les faire paroître tout-à-coup, de les mettre en action, de les diriger toutes, d'exécuter par elle les révolutions les plus étonnantes, avant même que ceux dont elle abat les trônes, n'ayent eu le temps de s'en apercevoir.

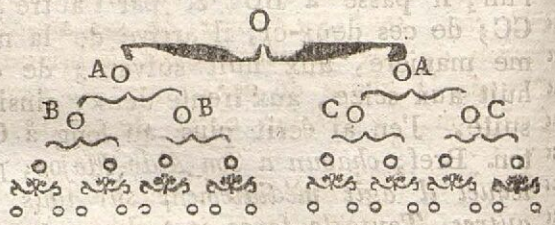
12.° L'usage de la chaîne est très-aisé; il ne s'agit que de toucher au premier anneau; un trait de plume est le ressort qui met tout le reste en action; mais le succès

dépend du moment. Du fond de son sanctuaire, le chef de nos adeptes étudiera les temps, préparera les voies: le signal des révolutions ne sera donné, que dans ces jours où la force & l'action combinée, subite, instantanée des Frères, sera devenue irrésistible.

Le Général Illuminé qui aura le mieux disposé cette chaîne, qui lui aura donné assez d'étendue, assez de force pour entraîner, & pour bouleverser à-la-fois tous les trônes, tous les autels, toutes les constitutions religieuses & politiques, & pour ne plus laisser sur la terre que les débris des Empires; celui-là créera, *l'Homme Roi, & seul Roi, seul Souverain* de ses actions, comme de ses pensées. C'est à lui qu'est réservée la gloire de consommer la grande révolution, le dernier objet de nos mystères.

Quelque évidence que j'aye donnée aux preuves qui doivent successivement amener mes lecteurs à cette conclusion, il leur, en coûtera peut-être encore de croire, que Weishaupt ait porté l'attention jusqu'à imaginer cette chaîne de communications souterraines qui lui donnent à lui & à ses successeurs cette facilité, ce pouvoir invisible de mettre en action ces milliers de légions que l'on voit armées de leurs piques, de leurs torches, & de leurs haches, sortir en un clin-d'œil de leurs souterrains, au jour marqué pour les révolutions. Qu'on jette donc les yeux sur cette table de progres-

sions, tracée par Weishaupt même dans ses lettres à l'adepte Caton-Zwack, & tracée de nouveau par lui-même, dans ses leçons à l'adepte Celse-Bader. Qu'on écoute les explications qu'il leur donne & qu'on les médite. La première est conçue en ces termes: " En ce moment, ne m'adressez immédiate- " ment personne autre que *Cortez*, afin que " j'aye le temps de me livrer à mes spécu- " lations, & *de mettre notre monde à sa* " *place, car tout dépend de là. Je m'en* " *vais opérer avec vous sur la planche sui-* " *vante.*"



" J'ai immédiatement au-dessous de moi, " deux adeptes à qui je souffle tout mon " esprit; chacun de ces deux adeptes cor- " respond à deux autres, ainsi de suite. " De cette manière, de la manière du " monde la plus simple, je peux *mettre en* " *mouvement & enflammer des milliers d'hom-* " *mes. C'est de cette manière qu'il faut fai-* " *re arriver les ordres, & opérer en politi-* " *que.*" (*Lettre de Weishaupt à Caton Zwack, 16 Février 1782.*)

Peu de jours après cette leçon, Weishaupt écrit à Celse-Bader & lui dit : " J'ai envoyé à Caton un modèle, une planche, ou " figure, montrant comment on peut *méthodiquement*, & sans beaucoup de peine, " *disposer dans le plus bel ordre possible* " *une grande multitude d'hommes*, il vous " aura sans doute montré cela, sinon demandez-lui : voici la figure. "

Ici en effet Weishaupt ajoute encore la figure de progression, & continue : " *L'esprit du premier, du plus ardent, du plus* " *profond des adeptes*, se communique journellement & sans cesse aux deux A : par " l'un, il passe à BB : & par l'autre, à " CC ; de ces deux-ci, il arrive de la même manière, aux huit suivans ; de ces " huit aux seize, aux trente-deux, ainsi de " suite. J'en ai écrit plus au long à Caton. Bref ; *chacun a son Aide Major, par* " *lequel il agit médiatement sur tous les* " *autres. Toute la force sort du centre, &* " *vient de nouveau s'y réunir.* Chacun se " subordonne, en quelque manière, *deux* " *hommes qu'il étudie à fond, qu'il observe,* " *qu'il dispose, qu'il enflamme, qu'il exerce,* " *pour ainsi dire, comme des recrues, afin* " *qu'ensuite ils puissent exercer & faire feu* " *avec tout le régiment. On peut établir la* " *même chose pour tous les grades.* (*Ecrits orig. t. 2, lett. 13 à Celse.*)

Il n'en est pas de cette leçon comme de celles qui couloient en quelque sorte mal-

gré lui, de la plume de Weishaupt, & qu'il laissoit à ses disciples le soin de recueillir, pour en faire son code politique — *Laissez-moi me livrer à mes spéculations & arranger notre monde. — C'est ainsi que l'on doit communiquer les ordres & opérer en politique.* Ces paroles nous montrent, non la loi provisoire, mais la loi méditée, réfléchie & fixée, jusqu'à ce qu'il arrive, ce temps de soulever & d'enflammer toutes les légions préparées au terrible exercice; ce temps expressément annoncé par Weishaupt & ses Hyérophantes, *de lier les mains, de subjuguer, de faire feu & de vandaliser l'univers.*

Quand cette loi enfin sera remplie, le Vieux de la montagne, le dernier Spartacus pourra sortir lui-même de son sanctuaire ténébreux, & se montrer triomphant au grand jour. Il n'existera plus, ni empire, ni loi; l'anathème prononcé sur les *nations* & sur leur *Dieu*, sur la société & sur les lois, aura réduit en cendres nos autels, nos palais, & nos villes, nos monumens des arts & jusqu'à nos chaumières; le dernier Spartacus contemplant ces ruines, & s'entourant de ses Illuminés, pourra leur dire: venez & célébrons la mémoire de Weishaupt notre père. Nous avons consommé ses mystères. Des lois qui gouvernoient les hommes, ne laissons plus au monde que les siennes. Si jamais les nations & leur religion, & leur société, & leur propriété,

pouvoient renaître, le code de Weishaupt les a détruites; ce code seul les détruiroit encore.

Il le dira, le dernier Spartacus; & les Démons aussi sortiront des enfers pour contempler cet œuvre du code illuminé; & Satan pourra dire: voilà les hommes ce que je les voulois. Je les chassai d'Eden, Weishaupt les chasse de leurs villes, & ne leur laisse plus que les forêts. Je leur appris à offenser leur Dieu; Weishaupt a su anéantir l'offense & le Dieu. J'avois laissé la terre leur rendre encore le prix de leur sueur; Weishaupt frappe la terre de stérilité. Ils la défricheroient en vain; le champ qu'ils ont semé ne sera plus à eux. Je leur laissois leurs riches & leurs pauvres, leur inégalité; Weishaupt leur ôte à tous, le droit de rien avoir, & pour les rendre tous égaux, il les fait tous brigands. Je pouvois jalouser leur reste de vertu, de bonheur, de grandeur même, sous les lois protectrices de leurs sociétés, de leur patrie; Weishaupt maudit leurs lois & leur patrie; & ne leur laisse plus que le stupide orgueil, l'ignorance, & les mœurs du sauvage errant, vagabond & abruti. En les rendant coupables, je leur laissois encore le repentir & l'espoir du pardon; Weishaupt a effacé le crime & le remords. Il ne leur laisse plus que leurs forfaits sans crainte, & leurs désastres sans espoir.

En attendant que l'enfer puisse jouir de ce triomphe, que lui prépare le Code Illu-

miné, quels succès de la Secte en sont déjà les funestes présages? Quelle part a-t-elle eue à la Révolution qui désole déjà tant de contrées, en menace tant d'autres? Comment engendra-t-elle ce fléau appelé dans ces jours de révolutions, de forfaits & d'horreur, les *Jacobins?* Quels ont été enfin jusqu'ici les terribles effets de ce Code Illuminé, & que peut-on en redouter encore? C'est ce qui nous reste à dire dans la partie historique de la Secte.

V PAR-

V PARTIE.

HISTOIRE DES ILLUMINÉS; PREMIÈRE, SECONDE ET TROISIÈME EPOQUE.

ENFANTÉ peu d'années avant la Révolution Françoise dans les conceptions d'un homme dont toute l'ambition sembloit ensevelie à Ingolstadt, dans la poussière des écoles, comment l'Illuminisme en moins de quatre lustres, devint-il la redoutable Secte, qui, sous le nom de *Jacobins*, compte aujourd'hui pour ses trophées, tant d'Autels écroulés, tant de Sceptres brisés ou morcelés, tant de Constitutions renversées, tant de Nations domptées, tant de Potentats tombés sous ses poignards, ou ses poisons, ou ses bourreaux, tant d'autres potentats humiliés sous le joug d'une servitude appelée la paix, ou d'une servitude plus flétrissante encore appelée alliance?

Sous ce même nom de *Jacobins*, absorbant à-la-fois tous les mystères, tous les complots, toutes les sectes des conjurés impies, des conjurés séditieux, des conjurés désorganisateurs, comment l'Illuminisme s'est-il fait cette puissance de la peur, qui

tenant l'univers consterné, ne permet plus à un seul Roi de dire: demain encore je serai Roi; & pas à un seul peuple: demain j'aurai encore mes lois & ma religion; pas à un seul citoyen: demain encore & ma fortune & ma raison seront à moi; demain je ne me réveillerai pas entre l'arbre de la *liberté* d'un côté & l'arbre de la mort, la dévorante guillotine de l'autre?

Invisibles moteurs, comment les adeptes secrets du moderne Spartacus, ont-ils seuls présidé à tous les forfaits, à tous les désastres de ce fléau de brigandage & de férocité, appelé révolution? Comment président-ils encore à tous ceux que la secte médite, pour consommer la désolation & la dissolution des sociétés humaines?

En consacrant cette cinquième partie des Mémoires sur le Jacobinisme à éclairer ces questions, je ne me flatte pas de les résoudre toutes, avec la précision & les détails des hommes qui auroient eu la faculté de suivre la Secte Illuminée dans tous ses souterrains. Sans perdre un seul instant de vue les chefs ou les adeptes, ce monstre a voyagé à travers les abymes; les ténèbres nous ont plus d'une fois dérobé sa marche; cependant en recueillant les traits qui nous sont dévoilés, il n'est pas impossible d'en réunir assez pour tracer ses progrès depuis son origine, jusqu'à ce Congrès où le Jacobinisme appelle en ce moment les Souverains vaincus, bien moins pour mettre fin à l'horreur des combats, que pour jouir des

terreurs qu'il inspire au dehors, & préparer au dedans des ressources pour de nouveaux triomphes; bien moins pour assurer aux peuples les débris de leurs lois & de leur religion, que pour aviser aux moyens de ne plus en laisser de vestiges. J'essaierai donc encore d'aider l'Historien à ne pas s'égarer dans ce dédale, en y cherchant les traces de la Secte.

L'ordre que je suivrai pour dévoiler les fastes de cet Illuminisme, sera celui de ses époques les plus remarquables.

Dans la première, on voit Weishaupt jetant les fondemens de la Secte, formant autour de lui ses premiers adeptes, essayant ses premiers apôtres, & les disposant à de grandes conquêtes.

La seconde sera celle d'une fatale intrusion qui valut à Weishaupt des milliers & des milliers d'adeptes, & que j'appellerai l'époque de la Franc-Maçonnerie Illuminisée.

La troisième est celle que les Illuminés appellent le temps de leur persécution, & qui suivit la découverte de leur secte en Bavière. Retirés dans leurs autres, mais plus actifs que jamais, de souterrains en souterrains, ils arrivent dans ceux de Philippe d'Orléans. Avec tous ces arrière-adeptes il leur donne toutes les Loges de sa Maçonnerie Françoise. De cette monstreuse association naissent avec les Jacobins, tous les forfaits & tous les désastres de la Révolution. C'est la quatrième époque de l'Illu-

minisme; c'est le temps où commence l'exécution de ses complots. Celui-là seul sait à quel point la terre est condamnée à les voir s'accomplir, qui permit aux Jacobins de naître, comme il permet au démon de la peste d'infecter les Empires, jusqu'à ce que son calice épuisé l'ait vengé d'une génération d'impies. — Avant que d'arriver à ce temps des forfaits & des désastres, remontons à l'origine même de la secte qui les a fait tous éclore.

Depuis bien des années, & sur-tout depuis que la Franc-Maçonnerie avoit pris faveur en Europe, il s'étoit formé en Allemagne une foule de petites sociétés secrètes, ayant chacune leur Loge, leur Vénérable, leurs mystères. Tels tous ces Ordres appelés, les uns de *l'Harmonie*, de *l'Espérance*, les autres, *Frères Constantistes*, *Frères Noirs*. Ce n'étoient encore là que de petites coteries, dangereuses, il est vrai, par le secret que l'on y affectoit, l'amour des ténèbres auxquelles s'accoutumoient les jeunes gens, mais dans lesquelles on ne voit point qu'il se fût introduit encore des opinions, ou des projets alarmans, soit pour l'état, soit pour la Religion. Le temps n'étoit pas encore arrivé, où l'on auroit des preuves du parti que de grands conspirateurs savent tirer de ces mystérieuses pépinières.

Lorsqu'en Allemagne, le bruit se répandit d'un nouvel Ordre d'Illuminés, établi par Weishaupt, bien des personnes crurent

que ce n'étoit là aussi qu'une de ces petites Fran-Maçonneries de collége, dont tout l'objet cessoit pour les adeptes, dès qu'ils avoient fini leur cours d'etude. Les Illuminés eux-mêmes ne manquèrent pas d'accréditer cette opinion, quand leur secte fut découverte. Si la nature de leur code & de leurs mystères, n'avoit pas suffi pour démontrer dans leur auteur, des intentions & des projets d'une toute autre importance pour le Gouvernement, il suffiroit de jeter les yeux sur les archives de la Secte naissante, pour y voir la résolution, les moyens d'étendre ses complots, & de ne leur donner d'autres limites, que celles des Empires.

Première époque de l'Illuminisme.

Ce fut le premier Mai, année 1776, que Weishaupt jeta les fondemens de son Illuminisme; la liste des adeptes trouvée dans leurs archives, montre son nom inscrit en ce jour, en tête de tous les autres. En ce même jour, on y trouve installés Aréopagistes *Ajax-Massenhausen*; & *Tibère-Merz*. (*Ecrits orig. t.* 1.) Il est vrai qu'il choisit ces deux premiers adeptes parmi ses élèves étudians en droit à l'Université d'Ingolstadt; mais dans le cours ordinaire des études, son école se composoit de jeunes gens de dix-huit à vingt ans; c'est l'âge où les passions se prêtent le plus facilement aux sophismes de la séduction. Weishaupt sentit trop bien qu'il pouvoit eu faire celui de ses apôtres, & les envoyer faire dans leur mission sous sa conduite, ce qu'il faisoit

lui-même dans Ingolstadt. Dès la première année de son Illuminisme, dans son atroce impiété singeant le Dieu du Christianisme, il conçut en ces termes les ordres qu'il donnoit à Massenhausen, de répandre son nouvel évangile: *Jésus-Christ n'a-t-il pas envoyé ses Apôtres prêcher dans l'univers? Vous qui êtes mon Pierre, pourquoi vous laisserois-je oisif & tranquille chez vous? Allez donc & prêchez.* Ite & prædicate, (*Ecrits orig. lett. à Ajax, 19 Septembre* 1776.)

Le moderne Céphas n'avoit pas même attendu ces ordres de son maître, pour lui donner des preuves de son zèle. Dès le premier mois de son installation, il avoit déjà exercé son apostolat à Munich, & enrôlé l'adepte Xavier *Zwack*, devenu si fameux sous le nom de *Caton*. Par ce nouvel apôtre, la Secte fit bientôt dans Munich, des progrès que Weishaupt peint lui-même en ces termes, dans sa lettre adressée à Tibère Merz, le 13 Mars 1778.

" J'ai un plaisir extrême à vous apprendre les heureux progrès de mon Ordre, " sachant très-bien la part que vous y prenez, & la promesse que vous m'avez " faite d'y contribuer de tous vos moyens. " Ecoutez donc: — sous peu de jours me " voilà en état d'établir deux Loges à Munich. La première est composée de Caton " & *d'Hertel*, à qui j'ai donné le nom de " *Marius*, & de *Massenhausen* que nous " nommons *Ajax*. Ceux-là reçoivent direc-

" tement de moi leurs instructions. Vous " serez aussi membre de leur conseil, quand " vous vous trouverez à Munich. Il m'a " fallu arrêter Ajax, quoiqu'il pût m'être " bien utile; car il est le premier qui ait eu " connoissance de la chose, & c'est lui aussi " qui m'a enrôlé Caton. Si la chose étoit " à faire, je ne le prendrois plus; mais je " lui ai si bien rogné les ongles, qu'il ne " peut plus me jouer les tours de ses in- " trigues. Je ne lui laisse pas un sou de " notre caisse entre les mains. Je l'ai con- " fiée à Marius. — Caton est à Munich, la " cheville ouvrière, l'homme qui conduit " tout. C'est pour cela que désormais, il " faut que vous soyez en correspondance a- " vec lui. C'est dans cette Loge que se " règle tout ce qui tient à la direction gé- " nérale de l'Ordre; mais tout me doit ê- " tre envoyé pour l'approbation."

" Au second Collège (ou bien à la se- " conde Loge de Munich) appartiennent " les Frères ci-dessus, & de plus *Berger* sous " le nom de *Cornelius Scipion*, & un cer- " tain *Troponcro* que nous nommons *Co- " riolan*, homme excellent pour nous, âgé " de quarante ans, long-temps dans le com- " merce à Hambourg, très-fort sur les fi- " nances, dont il tient aujourd'hui école à " Munich."

" A ceux-là vont se joindre bientôt *Ba- " der*, *Westenrieder*, l'un & l'autre encore " professeurs dans la même ville. Cette " Loge s'occupe des affaires locales, de ce

" qui peut nous être utile, ou nous nuire
" à Munich. *Claudius*, cousin de Caton,
" & le jeune *Sauer* apprentif marchand,
" sont au noviciat. *Beierhamer* appelé *Zo-*
" *roastre*, & reçu depuis peu de jours, va
" faire son essai à Landshut, où nous l'en-
" voyons sonder le terrain. *Michel*, sous
" le nom de *Timon* & *Hohenaicher* vont at-
" taquer Freysingue."

" Vous connoîtrez fort peu de ceux d'Ei-
" chstadt. Il suffit de vous dire que là
" nous avons pour directeur, le *Conseiller*
" *Lang*, nommé *Tamerlan*. Déjà son zè-
" le nous a valu *Odin*, *le Tasse*, *Osiris*,
" *Lucullus*, *Sésostris*, *Moyse*. *Ne sont-ce*
" *pas là d'assez bons progrès?* Nous avons
" aussi à Munich, notre propre libraire.
" Nous y faisons imprimer à nos frais,
" *Alphonse de Vargas*, sur les *stratagèmes*
" & les *sophismes des Jésuites*. Vous en au-
" rez bientôt un exemplaire. Si vous en-
" voyez à Caton une contribution en ar-
" gent, comme vous me l'avez offert, vous
" nous ferez plaisir; il vous en fera passer
" la reconnoissance."

" O! si par votre zèle & vos disposi-
" tions, nous pouvions faire aussi quelque
" chose en Suabe, cela nous donneroit une
" bonne avance. Je vous en conjure, met-
" tez donc la main à l'œuvre. *Dans cinq*
" *ans vous serez étonné de ce que nous aurons*
" *fait*. Caton est incomparable. Voilà le
" plus difficile surmonté. *Vous allez nous*
" *voir faire des pas de géant*. O! mettez-

" vous-y

" vous-y donc aussi. *Vous attendriez en* " *vaie une meilleure occasion d'acquérir de* " *la puissance*. Vous avez toutes les con- " noissances, & toute l'habileté qu'il nous " faut pour cela. Ne pas bâtir dans cet E- " lysée, quand on le peut, quand on en a " l'occasion, c'est un double crime. Il s'en " est trouvé tant d'autres à Eichstadt; vo- " tre Patrie ne pourroit-elle pas aussi de- " venir un autre Eichstadt? — Quant à moi, " les services que je peux rendre ici, sont " bien peu de chose. Répondez au plutôt, " faites de cette lettre l'extrait ordinaire, " & renvoyez-la moi &c."

Weishaupt n'étoit pas toujours si modeste sur ses travaux & ses succès pour la propagation de son Ordre. Dès la première année de son institution, on le voit en effet profiter des vacances que lui laissoient ses fonctions publiques, pour se transporter à *Eichstadt* qu'il appelle *Erzerum*. Il consacre à son Apostolat tout le temps que les instituteurs de la jeunesse destinent communément à se reposer de leurs travaux annuels; & ensuite il écrit à son Ajax: " j'ai " certainement dans ces vacances fait bien " plus, à moi seul, que tous vous autres " ensemble, " (*Let.* 4.)

De retour à Ingolstadt, il ne chercha plus qu'à combiner ses fonctions publiques d'interprète des lois, avec celles d'istituteur secret d'une société destinée à les renverser toutes. Il remplit les premières avec une assiduité, une apparence de zèle si impo-

sante, qu'il fut élu Recteur de l'Université. Ce surcroit de devoirs publics ne fut pour lui qu'un surcroit d'hypocrisie. Cette même année, loin de perdre de vue ses complots, il établit une école secrète, où se dédommageant des leçons qu'il se voyoit forcé de donner en public, il sut se préparer dans une nouvelle espèce d'élèves, d'abondantes ressources pour la propagation de son Illuminisme. Professeur & Recteur de l'Université, il profita de ce double titre pour inspirer de la confiance aux parens de ses écoliers. Il fit de sa maison un de ces Pensionnats, où les jeunes gens plus habituellement sous les yeux de leurs maîtres, sont aussi censés plus spécialement à l'abri des dangers de leur âge. L'intention de ce monstrueux Pédagogue, offrant sous ce prétexte sa table, & sa maison aux élèves de l'Université d'Ingolstadt, se manifeste dans plusieurs de ses lettres. Il sollicite les pères & les mères de lui confier leurs enfans; &, c'est en se félicitant d'avoir obtenu ce précieux dépôt, c'est, par exemple, en écrivant à ses adeptes, qu'il auroit à sa table le jeune Baron de *Scchroeckenberg* & le jeune *Hoheneicher*, qu'il ajoutoit: *il faudra bien aussi que ces gens-là mordent au hameçon qui leur sera jeté*. C'est après avoir vu combien cette école intérieure lui fournissoit de moyens de séduction, qu'il écrivoit: *l'année prochaine aussi, je prendrai chez moi des pensionnaires, & cela toujours pour notre grand objet*; (*Let. 3 à A-*

jax. 20 *à Caton t.* 3.) S'il arrivoit qu'il ne pût obtenir des parens, quelques-uns des élèves sur qui il avoit jeté les yeux, il cherchoit autour de lui des maisons de confiance, où il les attiroit pour ne point les perdre de vue. Il leur offroit, par exemple, un logis dans la maison de sa mère elle même, & ensuite il leur écrivoit: *Je ne vous force pas d'y venir; mais ce qu'il y auroit ici de bon, c'est que j'aurois souvent un prétexte d'aller dans votre chambre, & que là nous pourrions nous entretenir plus aisément encore que chez moi, sans que personne en sût rien. Notre union en seroit plus secrète.* (*Let.* 5 *à Ajax.*)

A peine y avoit-il deux ans que Weishaupt consacroit à son Illuminisme, cette école intérieure, & déjà ses élèves dignes de ses projets, allojent propager ses complots dans d'autres souterrains. Pour juger l'importance des moyens, par celle des succès, tenons-nous-en encore à lui-même, & méditons tout ce qu'il en rapporte dans la lettre suivante.

„ Désormais, écrit-il à ses deux grands
" aréopagites, Caton & Marius, désormais
" vous aurez à prendre un autre ton avec
" *Timon* & *Hoheneicher*. Je leur ai révélé
" le secret; je me suis dévoilé à eux,
" comme auteur de notre Ordre; & je l'ai
" fait pour bien des raisons.

" 1.° Parce qu'il faut *qu'ils deviennent*
" *eux-mêmes fondateurs d'une nouvelle Colo-*
" *nie, à Freysingue, leur patrie*; & qu'ils

" ont besoin pour cela, de leçons spéciales; " qu'il eût été trop long de leur donner par " lettres, sur l'ensemble de notre système, " & sur notre marche. Pendant qu'ils sont " encore ici auprès de moi, je profite du " temps pour les former à tout.

" 2.° Parce qu'en attendant, il faudra " qu'ils *m'enrôlent le Baron d'E. & quelques* " *autres étudians.*

" 3.° Parce que H. (assez évidemment ce " même *Hoheneicher* qu'il vient de nommer, " celui précisément dont il disoit, en l'a- " menant dans son Pensionnat: *il faudra* " *bien qu'il morde au hameçon*) parce que " *Hoheneicher* connoissoit trop bien ma ma- " nière de penser & d'écrire, pour n'avoir " pas tôt ou tard deviné que tout ceci é- " toit mon ouvrage.

" 4.° Parce que *de tous mes pensionnai- res de l'année dernière, il étoit le seul qui n'eût pas connoissance de la chose.*"

" 5.° Parce qu'il s'est offert de contribuer à notre bibliothèque secrète de Munich, & *qu'il nous livrera spécialement divers objets très-importans de celle du Chapitre de Frey- singue.*"

" Enfin, parce qu'après trois mois d'ins- tructions que j'ai encore à leur donner, ils seront l'un & l'autre, en état de nous ren- dre de grands services." (*Ecrits orig. t. 1, let. 12 à Caton & à Mar.*)

De cette lettre il suit évidemment, 1° que de tous les jeunes pensionnaires appelés à la table de Weishaupt dès la première an-

nées de sa conspiration, pas un seul n'avoit échappé à ses piéges; 2° qu'avant même de leur avoir donné ses dernières leçons, il se servoit d'eux pour enrôler à ses complots, ceux des autres élèves de l'Université qu'il ne pouvoit pas attirer à sa table; 3° que le moment où il les renvoyoit à leurs parens, comme ayant terminé leurs études des lois de leur patrie, étoit précisément celui où il les renvoyoit dans leur patrie, munis de tous les principes, de tous les artifices de sa conspiration contre ces mêmes lois, contre celles de toute société, de toute religion, de toute propriété.

Les adeptes qu'il avoit à Munich, suivoient si fidellement ses leçons & son exemple, pour la propagation de son Ordre, que Weishaupt calculant leurs succès & les siens, n'hésitoit pas à leur écrire: *si vous continuez avec le même zèle, sous peu de temps nous serons maîtres de toute notre patrie, c'est-à-dire de toute la Bavière.* (*ecrits orig. t. 3 let. 26 14 Nov. 1778.*)

Il s'en falloit bien que ses vues se bornassent à cet Electorat. Bientôt il écrivit à ses aréopagites, qu'ils eussent à lui chercher parmi les étrangers qu'ils avoient à Munich, des hommes que l'on pût instruire, & envoyer planter aussi des colonies à *Ausbourg*, *Ratisbonne*, *Saltzbourg*, *Landshut & dans la Franconie.* Lorsqu'il faisoit cette demande, l'existence de son Ordre n'étoit pas encore soupçonnée autour de lui, dans Ingolstadt; & déjà pour la Bavière seule, il comptoit

cinq loges à Munich; d'autres loges & d'autres colonies étoient établies à Freysingue, à Landsberg, à Burghausen, à Straubing; il étoit prêt d'en établir à Ratisbonne & à Vienne. Il en avoit déjà en Souabe, en Franconie & dans le Tirol. Ses apôtres étoient d'un côté à Milan, & de l'autre en Hollande. Il n'y avoit pas trois ans que son Illuminisme étoit fondé, & il comptoit déjà plus de mille initiés sous ses lois. (*Let.* 25 *à Caton* 13 *Nov.* 1778.)

Le rôle, ou pour mieux dire, la multiplicité, la variété des rôles qu'il jouoit dans Ingolstadt pour ajouter à ses succès, n'est pas facile à concevoir. Il nous en donne au moins une idée légère, lorsque se proposant pour modèle, il écrit à l'adepte Caton, " faites comme moi; éloignez-vous des com- " pagnies nombreuses. — Mais attendez " seulement; l'heure vient, & elle arrivera " bientôt, où vous aurez beaucoup affaire. " Souvenez-vous de ce Séjan qui prenoit si " bien l'air d'un homme désœuvré, & qui " faisoit tant de choses en semblant ne rien " faire. *Erat autem Sejanus otioso similli-* " *mus, nihil agendo multa agens.* " Jamais conspirateur n'avoit donné plus fidellement le précepte & l'exemple. Mais il devoit aussi une partie de ses succès au zèle & à l'activité qu'il savoit communiquer à ses adeptes.

Le plus remarquable de ceux-ci étoit sans doute ce Xavier Zwack, qu'il appeloit l'adepte *incomparable*. Il fut toujours aussi

l'adepte *intime*; c'est à lui que sont adressées la plupart des lettres imprimées sous le titre d'*Ecrits originaux*, c'est lui qui mérita de s'entendre dire par le fondateur de la secte: " vous voilà dans un poste, où il " n'est que moi au-dessus de vous. Vous " êtes élevé sur tous les autres Frères. Un " vaste champ s'ouvre à votre puissance, & " à votre influence, si nos systèmes se pro- " pagent. " *(Lett. 27, t. 1.)*

Tant de faveurs & de distinctions supposent bien des titres. Pour apprécier ceux de cet adepte favori, il suffiroit de jeter un coup-d'œil sur le portrait qu'en trace son Frère *Enrôleur*, annonçant à Weishaupt l'acquisition qu'il en a faite. D'après ce portrait, Xavier Zwack fils d'un Commissaire de la Chambre des comptes est né à Ratisbonne. Au moment de son insinuation, c'est-à-dire, le vingt-neuf Mai 1776, il se trouve âgé de vingt ans. A cet âge " sa taille " est d'environ cinq pieds; *tout son corps* " *maigri par la débauche*, tourne au tem- " pérament mélancolique. Ses yeux sont " d'un gris sale, *foibles & languissans; son* " *teint pâle & blême; son regard habituel-* " *lement penché vers la terre.* " — Son caractère moral est dépeint en ces termes; " le cœur sensible, extraordinairement phi- " lantropique; stoïque dans ses jours de mé- " lancolie. — Du reste ami du vrai, cir- " conspect, *extrêmement secret.* — *Parlant* " *souvent de lui-même avantageusement;* " *envieux à l'aspect des perfections des au-*

" *tres* ; voluptueux, cherchant à se per-
" fectionner. — Très-peu fait pour la
" grande compagnie ; colère & emporté,
" prompt à s'apaiser. — Disant volon-
" tiers ses opinions secrètes, quand on a
" la précaution de le louer en le contre-
" disant. — Aimant les nouveautés. —
" *Sur la religion & la conscience, bien*
" *éloigné des opinions communes. Pensant*
" *précisément comme il le faut pour l'Or-*
" *dre. — Maître parfait dans l'art de se*
" *contrefaire & de dissimuler ;* bon pour
" notre Ordre ; comme spécialement ja-
" loux d'apprendre à connoître les hom-
" mes. "

Ce tableau d'un adepte devenu si cher à Weishaupt, pourroit à-peu-près se reduire à ces termes : débauche immodérée, fatuité extrême, jalousie, dissimulation, noire mélancolie. C'en est là bien plus qu'il n'en faudroit pour bannir ce Zwack de toute société honnête ; mais il pense déjà comme il le faut a Weishaupt, en fait de *religion & de conscience*, c'est-à-dire, il n'est déjà qu'un franc athée, il a de plus pour le *secret*, & pour les *nouveautés* tout cet amour qu'il faut aux conjurés révolutionnaires ; il est un de ces *Philantropes*, qui ne disent aimer le genre humain que pour détester les lois qui le gouvernent. C'en est plus qu'il n'en faut pour racheter auprès de la secte, tous les vices du candidat.

C'en

C'en fut assez pour faire de Xavier Zwack, l'adepte favori & le *Caton* de Weishaupt.

Cependant peu s'en fallut que les leçons du Frère insinuant ne privassent l'illuminisme de tous les services qu'il pouvoit attendre de tous les services qu'il pouvoit attendre de ce nouveau Caton. A peine eut-il appris que *la mort, pour le sage, ne doit être qu'un sommeil eternel*, plein de ce principe, & fatigué de son existence, il se persuada que mourir de sa propre main, étoit aussi mourir en grand philosophe. Il écrivit à son enrôleur même, & lui fit part en ces termes, de sa résolution : " ami, je m'en " vais, c'est le meilleur parti que j'aye à prendre. Porte-toi bien; ne doute pas de ma *probité*, *n'en laisse pas douter les autres*; confirme les sages " dans le jugement qu'ils vont porter de " ma mort; *regarde avec pitié ceux qui la blâmeront.* — Garde-toi de me plaindre. "

Une lettre dans le même genre, écrite aussi de sa main, invitoit le reste des Frères à honorer sa cendré de leur souvenir, à le bénir, tandis que la *superstition le maudiroit.* " Sur le bord de ma fosse, ajoutoit le moderne Caton, j'y descends " avec réflexion; j'ai choisi la mort *par conviction*, *par démonstration*; je la choisis *pour mon bonheur.* " On ne sait ce

qui vint persuader à ce jeune insensé, qu'il étoit pour lui une autre espèce de bonheur; mais il choisit de vivre; & aujourd'hui encore poursuivant les complots de la secte, il a trouvé son protecteur dans le Sérenissime Prince de Salm-Kirbourg. Ses *pensées sur le suicide* ne furent pas perdues, au moins pour sa belle-sœur. Elle chercha aussi la mort en philosophe, & se précipita du haut d'une tour. En choisissant de vivre, Caton Zwack devint tout-à-la-fois un conseiller intime de la Cour de Bavière, aux appointemens de vingt mille florins, & le premier conseiller de Weishaupt dans cet Aréopage, grand directeur de toutes les conspirations de la secte, contre toutes les Cours & tous les Souverains.

Par ces qualités du plus intime adepte de Weishaupt, il est facile de juger celles qu'il exigeoit de ses autres élèves, pour leur accorder sa confiance. Outre ceux qu'il a déjà nommés dans sa lettre à Tibère, il en est encore bien d'autres, dont les Ecrits Originaux nous mettent en état d'apprécier le zèle. Tel est entre autres, ce Marquis de *Constanza*, que l'on voit sous le nom de *Diomède*, dès les premières années de la secte, parcourir le Tirol & le Milanois, en apôtre de l'Illuminisme. Tels sont le Comte de Savioli, le Baron de Magenhoff, dont Weishaupt avoit fait son *Brutus* & son *Sylla*; le Comte *Pappenheim* dont il fit son *Alexandre*. Tels sur-tout furent différens Professeurs de collége ou maîtses d'é-

cole, que Weishaupt choisissoit toujours de préférence, pour attirer la jeunesse dans son Illuminisme. Les progrès de cet Ordre, dans la première époque, & les moyens dont Weishaupt se servoit pour ajouter sans cesse au nombre de ses adeptes, s'apprécieront sur-tout par la note suivante, trouvée dans les papiers de Caton Zwack & conçue en ces termes.

" Nous avons dans *Athènes* (à Munich) " 1° une Loge régulière d'Illuminés Ma- " jeurs. 2° Une moindre assemblée d'Illu- " mniés, très-propre à notre objet: 3° une " grande & remarquable Loge Maçonnique; " 4° deux considérables *Eglises*, ou Acadé- " mies du Grade Minerval."

" A Thèbes (Freysingue) de même une " Loge Minervale, aussi bien qu'à Mégare " (Landsberg) à *Burghausen*, à *Straubing*, " à *Ephèse* (Ingolstadt.) Nous en aurons une " dans peu à Corinthe (Ratisbonne.)

" Nous avons acheté (à Munich) une " maison pour nous; & nous si bien pris " nos mesures, que non-seulement les bour- " geois ne se récrient plus sur nos assem- " blées; mais qu'ils parlent de nous avec " estime, lorsqu'ils nous voient publique- " ment aller à cette maison, ou à la Loge. " *Certainement c'est là beaucoup pour cette* " *ville*."

" Nous avons dans cette maison, un ca- " binet d'histoire naturelle, des instrumens " de physique, une bibliothèque, & tout

" cela, de temps à autre, s'accroît des dons " des Frères.

" Le jardin est destiné à la botanique.

" L'Ordre procure aux Frères tous les " journaux scientifiques. — Par différentes " pièces imprimées, nous avons réveillé l'at- " tention des Princes & des bourgeois, sur " certains abus plus remarquables. Nous " nous opposons aux Religieux de toutes " nos forces, & nous avons vu de bonnes " suites de ces travaux.

" Nous avons disposé la Loge absolument " suivant notre système, & nous avons rom- " pu avec Berlin.

" Nous avons non-seulement réprimé les " enrôlemens des R. C. (Rose-Croix) mais " nous avons réussi à les rendre suspects.

" Nous sommes effectivement en traité " d'une alliance plus étroite avec la Loge " de. . . . & avec la Loge Nationale de Po- " logne. . . .

Autre note de la même main sur les progrès politiques de l'Ordre.

" Par les intrigues de nos Frères, les Jé- " suites ont été éloignés de toutes les pla- " ces de Professeurs; nous en avons pur- " gé l'Université d'Ingolstadt.

" La Duchesse douairière, pour *l'insti-* " *tut des Cadets*, a tout disposé, suivant " le plan fait par notre Ordre. *Cette mai-* " *son est sous notre inspection; tous les Pro-* " *fesseurs sont membres de notre Or-* " *dre. Cinq d'entre ces membres ont été*

" *bien pourvus, & tous les élèves seront à* " *nous.*

" Par la recommandation des Frères. *Py-* " *lade* est devenu *Conseiller fiscal Ecclésias-* " *tique*; en lui procurant cette place nous " avons mis *à la disposition de l'Ordre,* " *l'argent de l'Eglise. Aussi avons-nous,* " *par l'emploi de cet argent, déjà réparé la* " *mauvaise administration de nos — & de —* " *nous les avons tirés des mains des usu-* " *riers. Avec ce même argent, nous soute-* " *nons toujours de nouveaux Frères.*

" Nos Frères d'Eglise ont été par nos " soins, tous pourvus de *benefices*, de *Cu-* " *res* ou de *places de précepteurs*. Par nos " soins encore, nos Frères *Arminius* & *Cor-* " *tez sont devenus Professeurs dans l'Uni-* " *versité d'Ingolstadt*. Dans cette même " Université, nous avons procuré des bour- " ses à tous nos jeunes élèves.

" A la recommandation de notre Ordre, " *la Cour fait voyager deux de nos jeunes* " *gens*, qui se trouvent à présent à *Ro-* " *me*. "

" *Les Ecoles Germaniques* sont sous l'ins- " pection de l'Ordre, & n'ont pas d'autres " préfets que nos Frères.

" *Nous dirigeons aussi la société de bien-* " *faisance.*

" L'Ordre a procuré à un grand nombre " de Frères qui sont dans les Dicastères, " dans les bureaux d'administration, des " appointemens & des surcroits de paye.

" Nous avons *pourvu nos Frères de quatre Chaires Ecclésiastiques.*

" Sous peu, nous serons maîtres de toute " la fondation Barthélémique destinée à l'é- " ducation des jeunes Ecclésiastiques, tou- " tes nos mesures sont prises pour cela ; " l'affaire a pris une bonne tournure. *Par " ce moyen nous pourrons munir toute la " Bavière de Prêtres adroits & convenables " (a notre objet.)*

" Nous avons les mêmes vues, & le mê- " me espoir sur une autre maison de Prê- " tres.

" *A force de mesures, d'efforts infatiga- " bles, & par les ménées de divers — par —* " nous sommes venus à bout, non-seule- " ment de maintenir le Conseil Ecclésias- " tique, que les Jésuites vouloient faire " sauter, mais de faire attribuer à ce Con- " seil, aux Colléges & Universités tous les " biens dont les Jésuites avoient encore " l'administration en Bavière, tels que l'ins- " titut de la Mission, l'Aumône d'or, la " Maison de retraite & la Caisse des con- " vertis. Nos Illuminés Majeurs ont tenu " pour *cet objet, six assemblées ; plusieurs " y ont passé des nuits entières ; &* — "

De combien de problèmes ou d'énigmes cette note de l'adepte Caton ne prépare-t-elle pas la solution, dans l'histoire de la Révolution Françoise? Avec quel soin on voit ici la secte s'insinuer d'avance dans le sanctuaire même! Comme elle cherche déjà

à pénétrer dans les Dicastères, les Conseils & les Bureaux d'administration publique ! Comme elle sait déjà faire servir les trésors de l'Eglise & de l'Etat, à soudoyer ses apôtres ! Comme elle sait déjà s'emparer de la tendre jeunesse, élever ses novices aux dépens des fondations publiques, faire payer ses voyageurs par les Princes mêmes ; dont elle médite la ruine ! Mais il est dans cette même note, des énigmes d'un autre genre. On y voit Caton-Zwack s'applaudir en même temps, d'une Loge Maçonnique érigée dans Munich par les Illuminés, & des triomphes remportés par ces Illuminés sur les Franc-Maçons Rose-Croix. Qu'est-ce, tout-à-la-fois, que cette concurrence, ce désir d'imiter les Frères Franc-Maçons & cette guerre déclarée aux plus fameux adeptes de la Franc-Maçonnerie ? Ses questions nous amènent à l'exposition du moyen le plus profondément conçu par Weishaupt, pour la propagation de ses complots. Elles tiennent à ces premières tentatives ; & à l'histoire de son intrusion dans les Loges Maçonniques. L'exécution de ce fameux projet nous conduit à la seconde époque de la *Franc-Maçonnerie Illuminisée*.

Seconde époque de l'Illuminisme.

Dès les premiers jours de son Illuminisme, Weishaupt avoit conçu tout le parti qu'il tireroit pour ses complots, de la multitude des Franc-Maçons répandus en Europe, s'il pouvoit jamais s'insinuer dans leur alliance. " Que je vous dise une nouvelle, " écrivoit-il à son adepte Ajax, dès l'an-

Projet de Weis-

haupt sur les Franc-maçons.

" née 1777; avant le carnaval prochain, je " pars pour Munich, & me fais recevoir " Franc-Maçon. *Que cela ne vous effraye* " *pas. Notre affaire n'en va pas moins son* " *train. Par cette demarche, nous appre-* " *nons à connoître un lien ou un secret nou-* " *veau, & nous en devenons plus forts que* " *les autres.*" Il reçut en effet les premiers grades maçonniques dans la Loge de *Munich*, appelée de *St. Théodore*. Il vit dans cette Loge, les jeux d'une innocente fraternité; mais dans ces jeux, il vit *l'égalité & la liberté* faire toutes les délices des Frères. Il soupçonna des mystères ultérieurs. On lui dit en vain que toute discussion religieuse ou politique étoit bannie des Loges; il en disoit autant à ses novices sur l'objet de son Ordre, & il savoit ce que devenoient toutes ces assurances. Bientôt l'adepte Zwack, instruit par un Maçon appelé *Marotti*, lui donna des connoissances plus profondes sur les *hauts grades* maçonniques. Bientôt il écrivit au même adepte qu'il avoit acquis lui-même sur cet objet, bien d'autres connoissances, dont il vouloit faire usage dans son plan, mais qu'il réservoit pour ses grades plus avancés. Assuré désormais de ses découvertes, & de l'usage qu'il pouvoit en faire, pour méler ses mystères à ceux des Franc-Maçons, & acquérir par-là tous ces millions de Frères répandus dans les Loges Maçonniques, il ordonna à ses Aréopagites de se faire recevoir Franc-Maçons. Il fit toutes ses dispositions

sitions pour avoir le même avantage dans ses diverses colonies. Malgré tous ses efforts en ce genre, ses succès furent lents. Il avoit les secrets des Franc-Maçons & les Franc-Maçons n'avoient pas les siens. Les Rose-Croix virent avec chagrin, s'élever une nouvelle société qui ne peuploit ses Loges qu'aux dépens des leurs, & qui commençoit à les décréditer, en se vantant d'avoir seule les vrais secrets de l'Ordre. De là, ces dissentions, ces jalousies dont on a vu les traces dans la note de Caton-Zwack. Il étoit difficile de dire lequel des deux partis l'emporteroit dans cette lutte. Weishaupt imaginoit mille moyens de triompher; mais il n'étoit pas encore décidé sur l'usage qu'il feroit de sa victoire. " D'abord, " écrivoit-il à Zwach, j'aurois voulu faire " venir de Londres une constitution pour " nos Frères; & ce seroit encore mon avis, " si on pouvoit s'assurer du Chapitre (Ma- " çonnique) de Munich. Il faudra essa- " yer — Je ne puis écrire rien de fixe là- " dessus, jusqu'à ce que je voie la tour- " nure que prendront nos affaires. Peut-ê- " tre m'en tiendrai-je à réformer; peut-être " feraije un nouveau système maçonnique; " peut-être encore me résoudrai-je à in- " corporer la Franc-Maçonnerie dans notre " Ordre, pour ne faire des deux qu'un mê- " me corps. Le temps décidera. " (*Lett. 57. à Caton. Mars, 1780.*)

Pour le fixer dans ces incertitudes, il falloit à Weishaupt, un homme qui donnât Philon-Knigge.

moins de temps à peser les difficultés, qui les tranchât plus aisément. Le Démon même des Révolutions & de l'impiété lui envoya un Baron Hanovrien nommé *Knigge*. A ce nom les honnêtes Maçons Allemands reconnoissent celui qui empesta jusqu'au jeu fraternel de leurs premières Loges, & qui vint consommer la dépravation de leurs impies Rose-Croix. Dans leur indignation, tous ces Frères honnêtes pardonneroient presque à Weishaupt, pour faire retomber sur *Knigge* seul, toute leur haine, & tout l'opprobre de leur société devenue le vaste séminaire de l'Illuminisme. La vérité des faits est que dans cette intrusion, Philon Knigge ne fut que le digne instrument de Spartacus Weishaupt. Ce que l'un exécuta, l'autre l'avoit conçu depuis longtemps. Dans leur funeste ensemble, ces deux hommes avoient précisément tout ce qu'il falloit, l'un pour donner des lois à la plus désastreuse des sectes, l'autre pour propager ses mystères, & pour donner à ses complots des légions d'adeptes.

Parallèle de Knigge ed de Weishaupt.

Dans ses méditations farouches Weishaupt eût suppléé Satan tout occupé de ses projets contre le genre humain; Knigge rappelleroit un de ces génies méchans, ailés comme la peste, impatiens de voler partout où le roi des enfers leur a montré le mal à faire. Dans ses conceptions, Weishaupt combine lentement ses complots, calcule ses ressources, compare ses essais; pour assurer son choix, il le diffère. Dans

sa légéreté, Knigge a plutôt agi qu'il n'a délibéré. Il voit le mal à faire, & il le fait; prêt à se replier, si ses premiers moyens lui manquent. L'un prévoit les obstacles qu'il pourroit rencontrer, & cherche à les lever; l'autre franchit celui qu'il trouve, crainte d'avoir perdu son temps à l'écarter. L'un ne veut point de fautes qui retardent sa marche; l'autre avance toujours malgré ses faux pas.

Tapi dans ses ténèbres, la grande jouissance de Weishaupt seroit d'avoir bouleversé le monde sans le voir & sans être vu. La conscience des forfaits est pour lui ce qu'est pour l'honnête homme celle des vertus. Ses succès lui suffisent; le plaisir de nuire l'emporte sur la célébrité qui auroit pu l'en empêcher. Knigge est un de ces êtres, qui se montrent par-tout, qui se mêlent de tout, & qui veulent toujours paroître avoir tout fait. Tous les deux sont impies; tous les deux détestent également le frein des lois; mais Weishaupt, dès le commencement, a posé ses principes; il a percé dans l'étendue de ses conséquences; il faut que sa révolution les réalise toutes; & il croira n'avoir rien fait, s'il laisse encore subsister quelques lois religieuses ou sociales. L'impiété de Knigge & sa rebellion ont eu leur enfance & leur gradation. Il a parcouru successivement les écoles publiques, & les écoles souterraines de l'incrédulité du siècle; il saura varier ses leçons & se plier à tous les caractères. Il lui

faut aussi ses révolutions; il ne manquera pas celle qui se présente, pour celle qu'il attend. Il fera un Déiste, un Sceptique, là où il ne pourra pas faire un Athée. Suivant les circonstances, il jouera tous les rôles des sophistes, & il se prêtera à tous les grades de la rebellion.

Pour ses peuples Nomades, pour ses *hommes-rois*, *égaux* & *libres*, religion, magistrat, société, propriété, Weishaupt veut tout anéantir; Knigge détruira moins, pourvu qu'il puisse gouverner tout ce qui reste. Du fond de sa retraite, l'un a plus étudié les hommes; il sait mieux ce qu'il voudroit en faire; l'autre les a plus vus dans ses intrigues; il se contentera plus aisément de ce qu'il peut en faire. Pour dernier résultat de leur scélératesse commune & de leurs disparates, Weishaupt broye mieux ses poisons, & Knigge les vend mieux; à eux deux ils suffisent pour empester le monde entier.

Quand l'ennemi commun du genre humain rapprocha ces deux êtres ils avoient déjà l'un & l'autre tout ce qui pouvoit rendre leur union désastreuse. Le Baron Hanovrien avoit été vomi sur la terre, presqu'en même temps qu'elle enfanta le monstre Bavarois; & toute sa vie sembloit n'avoir été qu'une préparation continuelle au rôle qu'il devoit jouer pour seconder Weishaupt, sur-tout pour lui ouvrir les portes de ces Loges répandues d'orient en occident, & du nord au midi, pour lui trou-

ver dans les antres maçonniques, tout ce que leurs mystères pouvoient y avoir disposé d'adeptes pour les siens.

Knigge nous dit lui-même qu'il avoit dès l'enfance, un penchant extrême pour les sociétés souterraines. A peine eut-il atteint l'âge requis pour être admis dans les Loges, qu'il se fit Franc-Maçon. Les Frères qui l'admirent à leurs mystères, étoient ceux qui se disent de la *Stricte Observance*. Il arriva au grade des *Templiers*, de ceux qui, dans l'espoir de recouvrer un jour les possessions des anciens Chevaliers de cet Ordre, se distribuent, en attendant, le titre de leurs Commanderies. On lui donna celui de Chevalier du Cygne, *Eques à Cygno*. Contre son espérance, ce titre se trouvoit inutile pour sa fortune. Jaloux d'y suppléer, de se donner, au moins dans les Loges, une importance qu'il avoit inutilement cherchée par-tout ailleurs, pour exceller dans les mystères, il étudia spécialement, sous la conduite du charlatan *Schröder*, tous ceux de *la Magie* & de *l'Alchymie*. *Chaleureux*, *fantastique*, *bouillant*, tel qu'il se peint lui-même, à l'âge de vingt-cinq ans, il crut à tous ces mystères; il se livra aux évocations, à toutes les sottises de l'antique & de la moderne cabale. Bientôt il ne sut plus *s'il y croyoit, ou s'il devoit y croire*. Au milieu de ses enchantemens, *il se flattoit de voir se débrouiller le chaos des idées qui rouloient dans sa tête*. Pour les développer, il eût

voulu entrer dans toutes les Loges maçonniques; il en étudia toutes les sectes. (*Voy. ses derniers éclaircis. page 24.*) Comme s'il eût voulu réunir, à lui seul, tous les égaremens de l'esprit humain, il joignit à cette étude, celle des sophistes du jour, s'abreuvant d'un côté, de tous les délires cabalistiques, & de l'autre, de toutes les impiétés soi-disant philosophiques. Il fit pour sa fortune, ce qu'il fit pour les sciences. Il essaya de tout, sans être plus heureux. Tour-a-tour, courtisan, directeur d'un théâtre, écrivain libelliste, Protestant, Catholique, de nouveau Protestant, il ne sut se fixer qu'à l'école de tous les incrédules.

Accord de Knigge & des Aréopagites.

Par une étrange combinaison, dans le temps où les Illuminés vinrent s'offrir à lui, une nouvelle intrigue, une vraie conspiration de Knigge & ses projets sur les Frères-Maçons, laissoient à peine à Weishaupt, l'honneur de l'invention. Il cherchoit à réunir toutes les différentes sectes de cet Ordre, pour gouverner par elles, les Princes & les Rois, sans qu'ils s'en aperçussent. Il avoit déjà communiqué ses projets à différens Maçons, lorsque dans l'année 1780, il rencontra à Francfort sur le Mein, le Marquis *de Constanza*, apôtre de Weishaupt. Il fut en peu de jours, un des plus grands admirateurs de la nouvelle secte & de son fondateur. Weishaupt reconnut lui-même dans Knigge, l'adepte qui devoit lui rendre les plus importans services. Pressé de lui communiquer ses der-

niers Grades, il lui fit part de tous ses secrets. Le plus important de tous en ce moment, étoit que les derniers mystères sollicités par Knigge, n'étoient encore qu'ébauchés; que Weishaupt en étoit lui-même l'inventeur, & qu'il avoit besoin d'un homme qui l'aidât à fixer ses dernières idées, à terminer son Code. Ces confidences auroient pu révolter un autre adepte; elles ne firent que donner à Philon Knigge, l'espoir de partager lui-même, la gloire du fondateur. Il s'étoit alors élevé de grandes dissentions entre Weishaupt & ses Aréopagites. Philon Knigge accourut à Munich. Il réconcilia le maître & les adeptes; il gagna si bien leur confiance, que, par un traité formel entre eux, il fut convenu qu'on lui livreroit tous les différens Grades, & toute la partie du Code simplement ébauchée jusqu'alors; que son travail de nouveau examiné par l'Aréopage, approuvé par Weishaupt, serviroit enfin de règle aux derniers mystères. Un article non moins remarquable de cette convention, portoit que Philon Knigge se rendroit à Wilhelmsbad, où devoit se tenir une assemblée générale des députés maçonniques; que là, il emploieroit tous ses moyens pour gagner à l'Illuminisme, la plus grande partie des Frères députés, pour introduire ensuite, & faire prévaloir les mystères de Weishaupt dans toutes les Loges Maçonniques. Cette seconde partie de sa mission rendoit extrêmement pressant le travail dont Philon s'é-

toit chargé pour terminer le Code des mystères. Sa plume légère & facile, ennemie de toute irrésolution, eut bientôt fait son choix dans le porte-feuille de Weishaupt. Suivant sa convention avec les Aréopagites, il laissa dans leur premier état, tous ces Grades préparatoires de Novices, de Minerval, d'Illuminé mineur, que tant de Frères avoient déjà reçus. Il étoit dit aussi qu'il laisseroit dans l'état ordinaire, les trois premiers Grades Maçonniques, devenus intermédiaires. Il maria celui d'Illuminé Majeur aux Grades Ecossois; il recueillit enfin pour ceux d'Epopte & de Régent, tout ce que les travaux de Weishaupt lui offroient de plus impie, de plus séditieux dans les principes, de plus artificieux dans les moyens; & il en résulta ce Code de la secte dont on a vu toute l'essence.

Les irrésolutions de Weishaupt le reprirent. Il concevoit toujours quelque chose de plus séducteur encore, mais il délibéroit; Knigge vouloit agir. La seconde partie de sa mission, où ses succès auprès des Franc-Maçons de Wilhelmsbad, dépendoient surtout d'une résolution à prendre qui fixât pour jamais les mystères, les grades *d'Epopte & de Régent illuminé*. Weishaupt fut de nouveau pressé, & il approuva tout. *Il mit à tout son nom & le sceau de l'Ordre*. Knigge se trouva libre dans son apostolat de Wilhelmsbad. *(Voyez les derniers éclaircissemens de Philon-Knigge, depuis la page 55, jusqu'à la page 123. Item ses lettres à Caton. Ecrits*

crits orig. t. 2, & sa convention avec les Aréopagites.)

Ce n'étoit pas une société insignifiante, que celle dont les députés accouroient de toutes les parties du monde à Wilhelmsbad, & que Philon étoit chargé de réunir à son Illuminisme. Les écrivains maçonniques les plus modérés ne croient pas qu'on puisse évaluer *à moins d'un million*, le nombre de leurs Frères. Que l'historien s'en tienne à ce calcul, quelque partialité qu'il puisse affecter, à la vue de ces députés d'une société secrète, composée au moins d'un million d'adeptes, accourus de toutes les parties de l'Europe, à ce congrès mystérieux, bien des questions sérieuses pour les peuples & pour les Souverains, se présentent très-naturellement à notre esprit. Quels vœux & quels projets apportent avec eux les députés d'un association si formidable, sourdement répandue autour de nous? Que vont-ils méditer & combiner entre eux, pour ou contre les nations? Si c'est pour nous & le bien général de l'humanité, que leurs conseils se réunissent, de quel droit vont-ils délibérer sur notre Religion, nos mœurs ou nos gouvernemens? Qui leur a confié nos intérêts? Qui leur a dit que nous voulons agir ou penser, ou être gouvernés d'après leurs délibérations, ou machinations souterraines, ou bien comme ils l'appellent, d'après leur industrieuse & secrète influence?

Assemblée des Franc-Maçons à Wilhelmsbad.

Si leurs projets sont des conspirations,

ou des vœux de changer notre culte & nos lois, Frères insidieux & citoyens perfides, de quel droit vivent-ils au milieu de nous comme enfans d'une même société, soumis aux mêmes lois? Si ce n'est ni pour nous, ni contre nous, s'il ne s'agit que de resserrer les liens de leur fraternité, de propager des vœux de bienfaisance & l'amour général des humains, au peuple ces prétextes chimériques! *ad populum phaleras*! L'Américain, le Russe, l'Anglois, & l'Italien, courront-ils donc en Allemagne, pour apprendre dans le fond d'une Loge, à être bienfaisans chez eux? La nature & l'Evangile ne parlent donc pas aussi haut ailleurs que dans vos *planches maçonniques*? Ou bien encore, pour le plaisir de vos banquets fraternels, pour porter vos santés *en zig-zag*, *ou en équerre*, pour entonner vos hymnes à l'innocente égalité, vous aurez choisi pour vos mystères l'antre, qu'auroient choisi des conjurés pour leurs complots? Trouvez d'autres prétextes; ou bien ne soyez pas surpris de nous voir soupçonner des conspirations.

Ces réflexions & ces questions deviennent bien plus sérieuses, lorsqu'on fait attention à l'état dans lequel se trouvoit alors la Franc-Maçonnerie. Quels que fussent ses anciens mystères, au moins est-il constant que depuis un demi siècle, elle étoit infectée d'une foule d'adeptes, infectés eux-mêmes de tous les systèmes de l'impiété & de la rebellion, dans ces différens Grades de Frères Africains, de Chevaliers de l'Ai-

gle, Chevaliers du Soleil, ou de l'Etoile, Philosophes sublimes ou Kadosch. La plupart de ces Grades, il est vrai, avoient été inventés par les Maçons François; mais ils se répandoient en Allemagne, où toutes les réformes de *Hund*, de *Schubard*, de *Zinnendorf*, toutes les impostures de *Jœger*, toutes celles des nouveaux Rose-Croix, ou des illuminés arrivés de Suède, n'étoient que de nouvelles formes données aux antiques mystères d'une liberté & d'un égalité désorganisatrices. Le système qui sembloit alors devenir dominant en Allemagne, en Suède, & dans le Midi de la France, étoit celui d'une Secte, dont les adeptes prenoient tantôt le nom de *Théosophes*, tantôt celui de *Philalètes*, ou de Chevaliers Bienfaisans. Ils n'étoient dans le fond, que les disciples de *Swédenborg*, *de St. Martin* & *de Willermoz*. Leur système apparent n'annonçoit que toutes les sottises, les absurdités, ou les inepties de l'*Anthropomorphisme*; ils sembloient ne parler que de leur *Monde visible & invisible*, *de leurs Esprits*, *de leurs Apparitions*, *de leurs Anges mâles & femelles*, *de leur homme intérieur & extérieur*, *de leur nouvelle Jérusalem*, *de la rénovation du Genre Humain*; mais dans le fond, il est aisé de démontrer par les productions de leurs principaux écrivains, que leur doctrine se réduisoit à un véritable Matérialisme, d'après lequel le feu devenoit le principe de toute chose, & le vrai Dieu de l'Univers. Leur nouvelle Jérusalem n'étoit

qu'une révolution méditée pour ramener le Monde à ce qu'il leur plaisoit d'appeler l'Etat primitif de l'homme, à cet état antérieur à l'établissement de la Société civile. Malgré toute leur hypocrisie, leur système se rapproche infiniment de celui de Weishaupt. Les épreuves par lesquelles ils font passer leurs adeptes, ont même quelque chose de bien plus atroce; leur serment est bien plus terrible & bien plus menaçant. Qu'on en juge par l'exposé suivant.

Lorsqu'on de ces hommes que la secte a su enchaîner dans toute l'illusion des visionnaires, espère enfin trouver l'art des prodiges, la science des sciences, dans les derniers secrets des adeptes, on lui propose de consommer son dévouement aux Supérieurs, qui tiennent cette science dans leur main. C'est un pacte nouveau qui ne doit plus en faire que l'aveugle instrument de tous les complots dans lesquels on l'entraîne. Au jour marqué pour l'initiation, à travers un sentier ténébreux, il est conduit à l'antre des épreuves. Dans cet antre, l'image de la mort, le jeu des spectres, les breuvages de sang, les lampes sépulchrales, les voix souterraines, tout ce qui peut effrayer l'imagination, & la faire passer successivement de la terreur à l'enthousiasme, est mis en usage, jusqu'à ce qu'enfin, tour-à-tour effrayé, fatigué, exalté, & privé de l'empire de sa raison, il ne peut plus que suivre l'impulsion qui lui se-

ra donnée. La voix d'un invisible Hyérophante perce alors dans cet abyme, fait retentir la voûte de sons menaçans, & prescrit la formule de cet exécrable serment que l'initie répète.

" Je brise des liens charnels qui m'attachent à père, à mère, frères & sœurs, " époux, parens, amis, maîtresses, rois, " chefs, bienfaiteurs, à tout homme quelconque, à qui j'ai promis foi, obéissance " gratitude ou service. "

" Je jure de révéler au nouveau chef que " je reconnois, tout ce que j'aurai vu, " fait, lu, entendu, appris, deviné, & " même de rechercher & épier ce qui ne " s'offriroit pas à mes yeux. Je jure d'honorer l'*aqua toffana*, comme un moyen " sûr, prompt & nécessaire, de purger la " terre par la mort, ou par l'hébétation de " ceux qui cherchent à avilir la vérité, " ou à l'arracher de mes mains. " (*Voy. la Loge Rouge dévoilée p.* 11, *& l'histoire de l'assassinat de Gustave III, roi de Suède sect.* 4.)

A peine ce serment est-il prononcé, la même voix annonce à l'initié que dès ce moment, il est affranchi *de tous ceux qu'il a faits jusqu'alors à la patrie & aux lois.* " Fuyez, ajoute-t-elle, la tentation de ré- " véler ce que vous avez entendu; car le " tonnerre n'est pas plus prompt que le " couteau qui vous atteindra quelque part " que vous soyez. "

Sous quelque nom que fussent accourus

Manœuvres & succès de Knigge à Wilhelmsbad.

à Wilhelmsbad les adeptes de cette espèce d'Illuminés, & tous ceux des Arrière-Grades Maçonniques, leurs systèmes & leurs moyens étoient assez différens pour nourrir les jalousies; mais c'étoit dans tous, le même vœu d'une révolution aussi anti-sociale qu'anti-religieuse; & chacun d'eux cherchoit également à faire prévaloir ses systèmes parmi les députés. Knigge nous dit qu'il avoit eu aussi l'honneur d'être député par ses Loges Maçonniques. La mission qu'il avoit reçue de ses nouveaux confrères, lui parut exiger qu'ils s'abstînt lui-même d'assister aux délibérations. Il crut pouvoir servir plus utilement l'Illuminisme, en se réservant d'agir au dehors, tandis que *Minos Dittfurt*, député avec lui par les Aréopagites, observeroit tout ce qui se passoit dans l'intérieur. D'abord il essaya de gagner les suffrages de tous les députés, & de faire agréer par leur assemblée, le Code de Weishaupt. Ce premier plan d'attaque ne lui réussit pas.

Il résolut alors, ainsi qu'il nous le dit lui-même, *d'attaquer un à un*, les députés, & *de gagner ensuite tout le Corps, Loge par Loge.* Il convint avec *Minos*, que désormais toute leur attention relativement au Congrès, se réduiroit à deux objets. L'un étoit d'empêcher que l'assemblée ne prît aucune résolution contraire aux intérêts de leur Illuminisme; l'autre de préparer & de faciliter son entrée dans les Loges; de s'y prendre si bien, que nul Grade, nul Grand-

Maître même, ne pût empêcher les Frères Bavarois d'y dominer, ou de se ménager les moyens de marier tôt ou tard, leur Code illuminé au Code Maçonnique. C'étoit là que tendoit toute la mission que Knigge donnoit à son Coadepte Minos, en le chargeant de faire décréter par l'assemblée: 1.° " Une espèce de réunion de tous les sy-" stèmes maçonniques, dans les trois pre-" miers Grades, de manière qu'un Franc-" Maçon admis à ces Grades, fût reconnu " pour Frère légitime dans toutes les Lo-" ges, de quelque classe, & dans quelque " système qu'il fût d'ailleurs. 2.° Que, " dans la Franc-Maçonnerie ordinaire, il " ne fût jamais fait mention, ni des hauts " Grades, ni des chefs inconnus. 3.° Que " tout envoi d'argent aux Supérieurs Ma-" çonniques fût interdit. 4.° Qu'il fût tra-" vaillé à un nouveau Code pour les Frè-" res. 5.° Que toutes les Loges eussent le " choix de leurs Maîtres & de leur Dire-" ctoire, c'est-à-dire, de la principale Lo-" ge à laquelle la leur seroit soumise. " (*Ecrits orig. t. 2 rapp. de Ph.; Dimich 1132. Janv. 1783.*)

En donnant à Minos le soin de faire passer ces articles auprès du Congrès, Philon Knigge au dehors, se réduisit au rôle de Frère insinuant & scrutateur. " Je cherchai " à savoir, dit-il toujours lui-même, dans " le rapport de sa mission aux Aréopagi-" tes; & je sus la tournure que les cho-" ses prenoient dans l'assemblée. Je sus

" tous les divers systèmes que l'on cher-
" choit à rendre dominans. J'établis avec
" les chefs du système de *Zinnendorf*, un
" commerce de lettres que j'entretiens en-
" core. (Ce système de *Zinnendorf*, com-
" posé en forme de Grades Ecossois & Sué-
dois, des Chevaliers du Temple & des *Con-
fidens de St. Jean*, étoit précisément alors
le plus généralement suivi en Allemagne.)
" Je scrutai par diverses voies, les com-
" missaires des autres classes. J'en vis plu-
" sieurs s'ouvrir d'eux-mêmes à moi, me
" chercher, & me confier leurs secrets,
" parce qu'ils savoient bien que mes mo-
" tifs étoient dans le bien même de la cho-
" se, & non dans l'intérêt personnel. — En-
" fin les députés apprirent, *je ne sais trop
" comment*, l'existence de notre Illuminis-
" me; ils vinrent *presque tous chez moi*, &
" me prièrent de les recevoir. — Je ju-
" geai à propos d'exiger d'eux *les lettres
" reversales* (de nos Candidats) en leur
" imposant un silence absolu; mais je me
" gardai bien de leur communiquer la
" moindre partie de nos écrits secrets. Je
" ne leur parlai de nos mystères, qu'en
" termes généraux, pendant tout le temps
" que dura le Congrès. " (*Ibid.*)

Cette marche de Knigge, & le soin qu'il avoit de faire entendre, que sans doute la Franc-Maçonnerie avoit des mystères de la plus haute importance; mais que les vrais & les profonds Maçons, seuls en possession de ces mystères, étoient ailleurs que dans

& à

ce grand congrès, ajoutèrent à la curiosité, & à l'ardeur pour son Illuminisme. L'attention de prendre, ces *lettres reversales*, la qualité de Candidat, la promesse qu'il avoit soin d'exiger en même temps, de ces députés, de n'adhérer à aucune proposition contraire aux intérêts des nouveaux Frères, suffisoient pour le rassurer contre toutes les résolutions à prendre par l'Assemblée. Les dispositions qu'il observa dans ces mêmes députés, étoient d'ailleurs bien faites pour ajouter à son espoir. " Je leur dois la justice, écrit-il encore à son Aréopage, " que je les trouvai *pour la plupart au* " *moins, remplis de la meilleure volonté;* " que si leur conduite n'étoit pas consé- " quente, c'étoit uniquement *faute d'avoir* " *été à une bonne école.* (*Ibid.*) J'eus le plaisir de voir, ajoute-t-il dans ses derniers éclaircissemens, pag. 85, que si les *inteu-* " *tions excellentes* qui avoient réuni tous " ces hommes-là de *tous les coins de la* " *Franc-Maçonnerie*, n'étoient plus efficaces, c'est qu'ils ne savoient pas s'accorder sur les principes. La *plupart* se montroient tout prêts à suivre tout système " qu'ils jugeroient plus propre à donner à " leur Ordre, cette utilité, cette activité, " l'objet de tous leurs vœux. "

De pareilles dispositions annonçoient à Knigge les plus grands succès; & en effet ils surpassèrent en quelque sorte son espoir. A l'issue de l'assemblée, tous ces députés accoururent chez lui, solliciter l'ad-

mission à ses mystères. De pareils Candidats pouvoient se passer de longues épreuves. Avec eux il falloit courir aux mystères. Il les initia aux Grades d'Epoptes & de Régens; & tous, assure-t-il, *les reçurent avec enthousiasme*; tous furent enchantés. (*)

A dater de l'instant où tous ces députés maçonniques furent illuminés, les progrès de la secte Bavaroise devinrent menaçans. Ils furent si rapides, que bientôt l'univers alloit se remplir de conjurés. Leur centre

(*) *Je ne sais à quelle des deux Sectes Illuminées avoit été initié le Comte de Virieu, dans cette Assemblée de Wilhelmsbad; mais l'une & l'autre pouvoient également lui suggérer la manière dont il exprimoit le résultat du Congrès Maçonnique. De retour à Paris, félicité sur les admirables secrets qu'il étoit censé apporter de sa députation, pressé par les saillies de Mr. le Comte de Gilliers, qui, dans les Franc-Maçons, n'avoit encore vu que des hommes dont l'esprit & le bon sens ont droit de se jouer*, je ne vous dirai pas les secrets que j'apporte, *répondit enfin le Comte de Virieu*; mais ce que je crois pouvoir vous dire, c'est que tout ceci est plus sérieux que vous ne pensez, c'est qu'il se trame une conspiration si bien ourdie, si profonde, qu'il sera bien difficile à la Religion, & aux Gouvernemens de ne pas succomber. — *Heureusement pour lui, ajoutoit Mr. le Comte de Gilliers, en rapportant ce fait, Mr. de Virieu avoit un très-grand fonds de probité & de droiture. Ce qu'il avoit appris dans sa députation, lui inspira tant d'horreur pour ces mystères, qu'il y renonça absolument, & devint un homme très-religieux. C'est à cela même que nous devons le zèle qu'il montra dans la suite contre les Jacobins.*

désormais étoit à Francfort auprès de Knigge, du moins quant à l'activité. Il en comptoit au moins cinq cents initiés par lui seul, & presque tous choisis dans les antres maçonniques. Ces nouveaux adeptes bientôt se répandirent dans les divers Loges, & y firent pour les mystères de Weishaupt ce que Knigge avoit fait pour eux-mêmes. L'intrusion des Frères dans la Maçonnerie devint si générale, que dans ses instructions au Grade d'Illuminé dirigeant, la secte crut pouvoir ajouter ces paroles remarquables: " *de toutes les Loges légitimement constituées en Allemagne, il n'en est qu'une seule, qui ne soit pas unie à nos supérieurs;* encore cette Loge est-elle réduite à cesser ses travaux. " Cette assertion n'est pas la seule preuve qui nous reste des grands succès dont fut suivie la mission de Knigge à Wilhelmsbad. Il est dans les écrits originaux une collection des comptes rendus par les Provinciaux de la secte, à leur Aréopage. Tenons-nous-en aux villes que dévoilent malgré eux, ou ces écrits des grands adeptes, ou bien leur résidence habituelle. Dès l'année 1783, quelle alliance redoutable n'ont-ils pas déjà formée. Le premier de ces Provinciaux immédiatement sous les ordres de Weishaupt, a sous lui dans la Bavière seulement, les Loges de *Munich*, de *Ratisbonne*, de *Landsberg*, de *Burghauseu*, de *Straubing*, de *Freysingue*. Dans les Cercles de Franconie & de Souabe, le Baron *Mahomet* préside a u moins

à celles *d'Eichstadt* où il réside habituellement, à celles de *Bamberg*, de *Nuremberg*, d'*Augsbourg*, de *Montpelgard*, à celles du Duché de *Wirtemberg*. Dans les Cercles du Rhin, dans le Palatinat, la secte a au moins *Deux-Ponts*, *Manheim*, *Franckenthal*, *Heidelberg*, *Spire*, *Worms*, & *Francfort sur le Mein*. Avec leurs Capitales, elle a les Electorats de *Mayence*, de *Trèves*, de *Cologne*. Dans l'Electorat d'Hanovre, elle a encore ses Loges dans *Hanovre* même, & dans *Gottingue*. En Vestphalie, elle a au moins celles d'*Aix-la-Chapelle*, de *Neuwied*, d'*Achembourg*; en haute & basse Saxe, celle de *Kiel*, de *Brême*, de *Brunswich*, de *Gotha*, d'*Jéna*. Ses grands adeptes *Nicolaï* & *Leuchsenring* l'établissent à *Berlin*, & l'adepte *Brutus* nous montre déjà ses Loges Minervales en plein exercice à *Vienne* en Autriche, comme elles le sont à *Lintz*. Hannibal, ou ce commissaire de Weishaupt, le Baron de Bassus les établit à Inspruck, à Bolzano, & dans les autres villes du Tyrol. Du fond de son sanctuaire à Ingolstadt, Weishaupt préside à tous ces conjurés; il occupe par eux le centre & le contour de l'Allemagne. Déjà en quelque sorte, il en est l'empereur souterrain; il a plus de villes dans sa conspiration, que le Chef de l'empire n'en a sous son pomaine.

Enflé de cet empire, Weishaupt ne pouvoit pas se cacher à lui-même qu'il en devoit à Knigge la plus grande partie. Knig-

ge de son côté sentoit également toute la justice de ses prétentions au titre de second fondateur, mais il connoissoit mal celui qui l'avoit devancé. La jalousie d'autorité dans le cœur de Weishaupt prit la place de la reconnoissance. Ce Général sentoit d'ailleurs toute la nécessité de réunir en lui, & en lui seul, la suprématie de son Ordre pour le diriger plus uniformément, & plus conformément dans ses vues. Il ménagea à son Collègue des mortifications & des désagrémens. Knigge s'en offensa; de grandes dissentions s'élevèrent entre ces deux rivaux. Weishaupt n'en souffroit point; il se montra ferme & constant à exiger de Knigge toute la soumission des plus simples adeptes; & celui-ci quitta enfin, ou au moins fit semblant de quitter l'Ordre. On ne vit point Weishaupt en témoigner le moindre regret. Sa puissance dès-lors sembloit être à l'abri des revers; mais dans ce moment même, où il croyoit pouvoir l'exercer sans concurrens dans toutes ses Loges souterraines, s'élevoit contre lui un orage qui fait dans les annales de la secte, le sujet de la troisième époque.

Un des grands reproches que Weishaupt faisoit à Philon Knigge, étoit d'avoir admis dans les grades supérieurs, bien des Candidats, sans leur faire subir les épreuves prescrites par son code; mais Knigge étoit encore mieux fondé en lui reprochant à lui-même, de ne pas toujours attendre que les Candidats fussent arrivés aux der-

niers mystères, pour leur dévoiler tout le rôle qu'y jouoit l'athéisme, en leur recommandant comme des livres précieux à l'Ordre, les productions publiées sous le nom de Boulanger. (*écrits orig. let. de Phil. à Caton.* Les succès de Weishaupt l'avoient en effet rendu si téméraire, que sur la religion, il ne gardoit plus de mesures avec les simples écoliers de ses Minervales. Aussi dès l'année 1781, la Cour de Bavière avoit-elle eu déjà quelques soupçons sur la nouvelle secte. Elle avoit même ordonné des recherches, que les Illuminés eurent l'art d'écarter & de rendre inutiles. Pour en prévenir de nouvelles, Weishaupt imagina de faire de l'Electeur même, l'adepte tutélaire de ses complots. " Je suis d'avis, écrivit-il à ses aréopagites, que pour nous " fortifier, vous fassiez une députation à " l'Electeur, pour lui offrir le protectorat " des Loges Ecclectiques. Les Frères *Ulysse* & *Appollon* & quelques autres membres " des plus distingués, *Celse* même, pourroient être députés pour cela. Si le Prince accepte — nous voilà à l'abri de toute persécution — & personne ne craindra plus de se joindre à nous, pour " fréquenter nos Loges. (*let. du 7 Fév.* " 1783.)

Ce que Weishaupt appelle ici ses *Loges Ecclectiques*, étoient celles qu'il avoit imaginées pour soustraire ses Frères Maçons, & les nouveaux mystères qu'il introduisoit dans ces Loges, aux recherches & à l'auto-

rité des Grands Maîtres, ou Supérieurs Généraux de l'Ordre Maçonnique. Il appeloit ces Loges *Ecclectiques*, parce qu'il faisoit semblant de leur laisser à toutes, la liberté de choisir leurs mystères & de se gouverner elles mêmes, tandis que son plus grand soin étoit de mettre à leur tête des vénérables, & tous les principaux officiers dépendans de son Illuminisme. La manière dont il vouloit s'y prendre pour tromper l'Electeur, se trouva inutile. Déjà son Altesse Electorale commençoit à prendre des précautions contre toutes les *Sectes*, *Communautés*, *Sociétés* & *Confraternités secrètes*. Elle les avoit déjà défendues dans ses Etats. Les simples Franc-Maçons avoient obéi & fermé leurs Loges. Les Franc-Maçons Illuminés, qui avoient des adeptes à la Cour même, se crurent assez forts pour braver la défense. Un ouvrage publié en l'année 1784 par Mr. *Rabot* professeur à Munich, sous le titre de *premier avis sur les Franc-Maçons*, commença à dévoiler plus spécialement les projets des nouveaux adeptes. Le Comte Joseph de *Törring* les attaqua bientôt avec encore plus de vigueur. Les Illuminés ne se contentèrent pas d'opposer de prétendues apologies à ces premières attaques, les artifices par lesquels ils se flattoient d'écarter l'orage, se voient plus clairement dans les lettres de Weishaupt à ses adeptes.

" Ecoutez à présent mon conseil, leur " écrivoit-il, le 18 Septembre 1784: si

" l'on en vient aux enquêtes, je suis d'avis " que nul des chefs ne se laisse entraîner " dans les détails & les particularités, mais " qu'il déclare positivement que nulle for- " ce ne pourra nous engager à faire à tout " autre qu'à l'Electeur, les ouvertures né- " cessaires. Là-dessus, il faudroit lui don- " ner à lire mes deux grades des plus hau- " ts mystères. C'est au moins ainsi que " j'en agirai, si l'on s'adresse à moi. Vous " verrez alors quelle heureuse tournure " nos affaires prendront. Vous avez lu ce " que le Frère D. pensoit du premier gra- " de; j'en suis sûr, l'Electeur en jugera " de même, j'espère tout de la bonté de " ma cause. "

Ce moyen de défense de la part de Weishaupt seroit inconcevable, si l'on ne savoit pas que les deux grades qu'il prétendoit montrer à l'Electeur, n'étoient que de ces grades postiches, qu'il avoit eu soin de préparer pour faire illusion au Prince c'est-à-dire, de ceux dont les Illuminés retranchoient ce qui auroit été trop révoltant pour certains Candidats. Ils en retranchoient même quelquefois toute la partie des mystères, tous les discours du Hyérophante, & n'en laissoient subsister qu'un vain cérémonial. C'est ainsi que Weishaupt leur écrivit lui-même bientôt après, en désignant les grades qu'ils pouvoient montrer sans aucun retranchement; mais en marquant exactement ce qu'il falloit supprimer des autres. Dans le grade " d'*Illuminé dirigeant*,

" *geant*, par exemple, vous ne montrerez " au Prince que la cérémonie de réce- " ption & mon discours; *de tout le reste* " *rien du tout.* Du grade de Prêtre ne don- " *nez que l'instruction relative aux scien-* " *ces, encore faut-il bien la relire, & n'y* " *laisser aucun renvoi*, aucune allusion au " reste. "

" J'écrirai demain à *Alfred*, c'est-à-dire, au ministre *Seinsheim*, continuoit-il, cette lettre annoncera d'avance à la Cour la manière dont je prétends me montrer. — Dites hautement à l'Electeur que *notre Ordre est un produit de ses Etats, & que j'en suis l'auteur* — Montrez-vous grands, fermes & sans crainte. Ma conduite vous dira ce que je sais être. — Dans l'instruction du grade de Prêtre prenez bien garde à la partie relative à l'histoire; *n'y laissez rien qui confirme le vol fait aux archives.* " (*Lett. du 2 Février 1785, écrits orig.*)

Toutes ces ruses de Weishaupt devinrent inutiles. La Cour avoit acquis des connoissances assez positives, pour commencer à prendre des précautions contre ce héros de la Secte. Peu de jours après tous ces avis donnés à son Aréopage, il fut déposé de sa chaire de Professeur en Droit à Ingolstadt, au moins comme *fameux Maître* de Loge, & rebelle aux ordres portés contre les sociétés secrètes. Les mystères de la sienne n'étoient cependant pas encore spécialement dévoilés. Il étoit

seulement notoire que divers membres de son Illuminisme, révoltés de sa doctrine & de ses projets, avoient renoncé à ses Loges dès l'année 1783. Ceux-ci étoient entre autres, le Prêtre *Cosandey*, l'Abbé *Renner*, l'un & l'autre Professeurs d'humanités, le Conseiller Aulique *Utschneïder* & l'Académicien *Grünberger*. Quelque horreur que ces Frères eussent conçue de la Secte, sans être arrivés à ses derniers mystères, il ne paroît point qu'ils eussent fait jusqu'à ce moment aucune démarche contre elle. Au moins n'étoient-ils pas entrés dans des détails suffisans, pour éclairer la justice du Souverain, lorsque le 30 Mars 1785 *Cosandey* & *Renner* reçurent de la part de son Altesse Electorale, & de leur Evêque de Freysingue ordre de comparoître devant le tribunal de l'ordinaire, & d'y déclarer tout ce qu'ils avoient vu chez les Illuminés, de contraire aux mœurs & à la Religion. Leur déposition juridique & celle des deux autres Illuminés qui avoient suivi leur exemple en renonçant à l'Ordre, sont celles que nous avons déjà fait connoître dans la partie du Code Illuminé. Comme les déposans n'avoient pas encore été admis dans les hauts grades, leur déclaration laissoit encore des recherches à faire sur le but ultérieur de la Secte. On avoit négligé dans le temps de s'emparer des papiers de Weishaupt, & il étoit assez évident que les adeptes auroient pris toutes les précautions possibles pour soustraire les

leurs aux recherches les plus sévères. La Cour sembla peu occupée de celles qu'il convenoit de faire, jusqu'à ce qu'enfin le 11 Octobre 1786, dans un moment où les adeptes se croyoient en sureté, des Magistrats se transportèrent à Landshut dans la maison de Caton Zwack, par ordre de l'Electeur. D'autres en même temps & par le même ordre, firent une descente au Château de Sanderdorff appartenant à l'adepte *Hannibal* Baron de Bassus. Le fruit de ces visites fut la découverte de ces lettres, de ces discours, règles, projets, statuts, que l'on peut regarder comme les véritables archives des conjurés, & dont la Cour de Bavière fit imprimer le recueil en deux volumes, sous le titre d'*Ecrits originaux de l'Ordre & de la Secte des Illuminés*. La conspiration de Weishaupt parut alors si monstrueuse, que l'on pouvoit à peine concevoir comment toute la scélératesse humaine avoit suffi pour s'y prêter; mais en tête des deux volumes que forme cette correspondance, se trouvoit pour tous ceux qui auroient quelque doute sur son authenticité, une invitation à venir eux-mêmes se rassurer par l'inspection des pièces déposées aux archives de l'Electeur, avec ordre de n'en refuser à personne la vérification. Toute la ressource des conjurés fut de se récrier sur la prétendue violation du secret domestique. Ils inondèrent le public de leurs prétendues justifications; ils eurent l'impudence de vouloir qu'on ne vît dans

leurs lettres, que des projets formés pour le bonheur du genre humain, bien plus qu'une conspiration contre la Religion, ou la société; mais jamais ils n'osèrent accuser de faux ou de supposition, aucun de ces écrits. Tous leurs aveux existent dans leur apologie même, & la conspiration anti-religieuse, anti-sociale qui en est le résultat, porte sur des preuves trop évidentes, pour que les sophismes puissent faire illusion (*).

Malgré toute l'évidence qui résultoit de ces écrits originaux, la plupart des Princes d'Allemagne restèrent dans une inaction, & dans une espèce de neutralité qui seroit inconcevable, si on ne savoit pas combien la plupart étoit déjà environnés des adeptes de Weishaupt. Frédéric II, Roi de Prusse fut presque le seul qui exhorta la Cour de Bavière à sévir contre les Illuminés. Il auroit fait sans doute lui-même tout ce que l'intérêt de l'Etat exigeoit pour l'extinction d'une pareille secte, mais les archives de l'Illuminisme ne furent découvertes que le 11 & 12 Octobre 1786, & Frédéric mourut

(*) *Voyez lett. apologétique de Zvvack, préface de l'Illuminisme prétendu corrigé par Weishaupt; défense du Baron de Bassus & sur-tout les derniers éclaircissemens de Knigge. Celui-ci reconnoit très-positivement toutes les lettres qui lui sont attribuées dans ce recueil des écrits originaux, & il cite sans cesse celles de Weishaupt comme aussi authentiques que les siennes.*

le 17 Août de la même année. Son Successeur étoit en proie à des adeptes d'une autre espèce, à ces visionnaires Swédinbourgistes ou Martinistes, à-peu-près aussi fourbes que les Illuminés de Bavière. L'Empereur Joseph n'étoit pas encore détrompé sur les Loges qui l'entouroient; plus d'un Prince Allemand étoit déjà séduit par Weishaupt. Voila ce qui explique leur indifférence, ce qui nous dit même comment il s'en trouva plusieurs aux yeux de qui les procédés de la Cour de Munich ne furent que la persécution de leur propres frères. Le Prince Evêque de Ratisbonne fut le seul qui seconda par ses Ordonnances, celles de l'Electeur.

Quelque peu d'impression que fissent d'ailleurs les projets de la Secte, la Cour de Bavière continua ses procédés juridiques. Environ vingt adeptes furent cités, les uns déposés de leur emploi, les autres condamnés à quelques années de prison, d'autres & sur-tout Zwack prirent la fuite, pour échapper à la justice. Celle de l'Electeur au moins ne sera pas accusée d'avoir été sanglante; pas un seul de tous ces adeptes ne fut condamné à mort, ce supplice sembloit réservé à Weishaupt. On mit sa tête à prix; la Régence de Ratisbonne, auprès de laquelle il s'étoit réfugié n'osa plus au moins le soutenir ouvertement. Il se retira auprès de son Altesse le Duc de Saxe Gotha. La protection qu'il y trouva, & toute celle dont jouissent encore dans diverses

Cours plusieurs de ses adeptes, s'explique par le nombre des disciples qu'il avoit déjà dans les postes les plus éminens, au rang même des Princes. La liste de ceux-ci étonneroit peut-être la postérité, si elle étoit connue dans son entier; si nous n'avions pas déjà vu par quels moyens Weishaupt les séduisoit, en leur cachant d'abord une partie de ses mystères; par quels moyens ensuite, il les aveugloit, les enchaînoit en les entourant de ses adeptes qui savent s'emparer dans les Ministères, les Dicastères, & les Conseils, ou les Sénats, des places les plus importantes, soit pour eux, soit pour leurs affidés.

Je ne prétendrai pas que ces artifices de l'Illuminisme excusent absolument tous ces Princes disciples de Weishaupt. Trop infailliblement ils sont au moins les dupes de son impiété, avant que d'être le jouet de ses complots. Trop infailliblement l'un n'est ici que la juste punition de l'autre. Quoi qu'il en soit, en tête de ces Princes adeptes, se trouve *Louis Ernest de Saxe Gotha*. Son nom de guerre chez les Illuminés étoit *Timoléon*. Il paroît aujourd'hui que ce Prince reconnoît son erreur. Il ne souffre plus que Weishaupt paroisse en sa présence; mais il lui continue encore sa pension; il le souffre à sa Cour, où Weishaupt jouit encore de l'accueil le plus favorable auprès de la Princesse Marie Charlotte de Meïnungen. Je ne sais si Auguste de Saxe Gotha, frère du Duc Régent, partage aujourd'hui ces

dégoûts; mais à l'arrivée de Weishaupt, il partageoit aussi la qualité d'adepte, sous le nom de *Walther Fürst*.

Charles Auguste, Duc de *Saxe Veimar*, s'étoit aussi fait initier sous le nom, d'*Eschile*; mais il a renoncé aux mystères de la Secte.

Le Héros des guerriers à Minden, & celui des Franc-Maçons à Wilhelmsbad, le feu Prince *Ferdinand de Brunswick*, n'avoit pu résister à aucune espèce d'Illuminisme. Wilhermoz l'avoit initié à celui de Swédenborg & des Martinistes. Les rendez-vous qu'il donnoit à Knigge, l'entraînèrent dans celui de Weishaupt, qui fit de lui son Frère, ou son Grand Prêtre *Aaron*. Avec ce Sacerdoce, Ferdinand devint même si zélé pour l'Ordre, que les écrits originaux nous le montrent promettant toute sa protection à un certain *Kuntgen*, Ministre Protestant de *Petkum*, à qui la secte avoit confié la mission de Londres, pour illuminiser *joliment* l'Angleterre, ainsi que nous l'assure, le Vice-Provincial *Agis-Kröber*, dans son rapport officiel auprès des Aréopagites.

Quant au feu Prince de Neuwied, on ne sait de quel nom fut récompensé tout son dévouement pour la secte. Mais c'étoit de sa Cour que les Illuminés disoient eux-mêmes; *si nous avions par-tout la même puissance, le monde entier seroit à nous.* On peut juger de l'usage qu'ils firent de cette puissance, par le procès que son fils & son successeur fut obligé leur intenter

pour entrer dans ses droits les plus légitimes, & leur ôter au moins la plupart des emplois & jusqu'à l'éducation de son fils, dont ils s'étoient emparés malgré lui.

Des adeptes d'une autre espèce, étoient Monseigneur le Baron *Dalberg*, Coadjuteur des Siéges de Mayence, de Worms, de Constance, Gouverneur de la ville & des pays d'Erfurt, le Prélat *Haslein*, Vice-Président du Conseil spirituel à Munich, Evêque *in partibus*. Le premier est connu dans les annales de l'Ordre, sous le nom de *Crescens:* le second sous celui de *Philon de Biblos*. Il est à croire que ni l'un ni l'autre de ces Prélats n'avoient été initiés aux derniers mystères de la secte; mais il est encore à désirer que le monde soit au moins édifié par une rétractation authentique de leur part.

Au rang des hauts adeptes, on peut encore mettre l'*Alexandre* de la secte, le Général Comte de *Pappenheim*, Gouverneur d'Ingolstadt, & le Comte *Seinsheim*, Ministre & Vice-Président du Conseil à Munich. Le nem de guerre de celui-ci étoit *Alfred*.

C'étoit aussi un adepte précieux à la secte que le Comte de *Kollowrath*. Knigge le surnomma *Numénius*. C'est de lui que Weishaupt vouloit entreprendre l'éducation, pour le guérir de sa Théosophie. S'il parvint aux Arrière-Grades, ce ne fut point au moins avec l'enthousiasme d'*Alfred*.

A Co-

A Cologne, Weishaupt regardoit aussi comme un élève de la haute volée, le Baron *Waldenfels*, le *Chabrias* de l'Ordre, & Ministre de l'Electeur. Mais cet adepte, avec encore moins de penchant pour les hauts mystères, abandonna l'Illuminisme, dès qu'il en connut les fourberies. On nous en dit autant du Baron *Riedesel*, surnommé dans l'Ordre, *Ptolomée-Lagus*; mais il s'en faut bien qu'on puisse espérer d'arracher aux ténèbres dont Weishaupt environne ses conjurés, le vrai nom de tous ceux qui lui sont restés attachés, & que l'on pourroit mettre au nombre des adeptes importans. La liste qui en fut publiée quelque temps après les écrits originaux, nous les montre répandus dans les Conseils, dans la Magistrature, dans le militaire, dans les maisons d'éducation publique. Cette espèce de coup-d'œil général nous dira mieux les soins & l'attention des Conjurés, à s'emparer des postes les plus importans de la société, en conspirant pour sa ruine.

LISTE DES PRINCIPAUX ILLUMINÉS.

Depuis la Fondation de la secte en 1776, jusqu'a la découverte de ses écrits originaux, en 1786.

Noms de guerre.	Vrais noms de adeptes.
Spartacus	Weishaupt, Professeur en droit à Ingolstadt, Fondateur de la Secte.

Agrippa -Will, Professeurr à Ingolstadt.

Ajax -Massenhausen, Conseiller à Munich.

Alcibiade -Hoheneicher, Conseiller à Freysingue.

Alexandre -Comte de Pappenheim, Général & Gouverneur d'Ingolstadt.

Alfred -Comte Seinsheim, Vice-Président à Munich, exilé, d'abord comme Illuminé, ensuite envoyé de Deux-Ponts à Ratisbonne, et enfin de retour, & en place à Munich.

Arrien -Comte de Cobenzel, Trésorier à Eichstadt.

Attila -Sauer, Chancelier à Ratisbonne.

Brutus -Comte Savioli, Conseiller à Munich.

Caton -Xavier-Zwack, Conseiller Aulique & de la Régence, exilé comme adepte.

Celse -Baader, médecin de l'Electrice Douairière.

Claude -Simon Zwack.

Confucius -Baierhammer, Juge à Diessen.

Coriolan -Troponero, Conseiller à Munich.

Diomède -Marquis de Constanza, id.

Epictète -Mieg, id à Heidelberg.
Epiménides -Falck, id. & Bourgmestre à Hanovre.
Euclide -Riedl, Conseil. à Munich.
Hannibal -Baron de Bassus, Grison.
Hermès -Solcher, Curé à Haching.
Livius -Rudorfer, Secrétaire des Etats, à Munich.
Louis de Bavière -Lori, exclus de l'Ordre.
Mahomet -Baron Schroeckenstein.
Marc-Aurèle -Koppe, premier Prédicateur de la Cour, & Conseiller du Consistoire à Hanovre.
Marius -Hertel, Chanoine exilé de Munich.
Ménélaus -Werner, Conseiller à Munich.
Minos -Baron Dittfurth, Conseiller à la Cham. Imp. de Wetzlar.
Mœnius -Dufresne, Commissaire à Munich.
Musée -Baron Monjellay, exilé de Munich, accueilli & placé à Deux Ponts.
Numa -Sonnenfels, Conseiller à Vienne, & Censeur.
Numa Pompilius -Comte Lodron, Conseiller à Munich.
Périclès -Baron Pecker, Juge à Amberg.
Philon -Baron Knigge, au service de Brême.

Philon de Biblos -Le Prélat Häslein, Vice-Président du Conseil spirituel, à Munich, Evêque *in Partibus*.

Pythagore -Drexl, bibliothécaire à Munich.

Raimond de Lulle -Fronhower, Conseiller à Munich.

Simonides -Ruling, Conseiller à Hanovre.

Solon -Micht, Ecclésiastique à Freysingue.

Spinosa -Munter, Procureur à Hanovre.

Silla -Baron Mengenhofen, Capitaine au service de Bavière.

Tamerlan -Lang, Conseiller à Eichstadt.

Thalès -Kapfinger, Secrétaire du Comte Tattenbach.

Tibère -Merz, exilé de Bavière, puis Secrétaire de l'Ambassadeur de l'Empire à Copenhague.

Vespasien -Baron Hornstein, à Munich.

Voyez pour tous ces adeptes la liste publiée dans les Journaux Allemands.

Cette liste paroît avoir été plus spécialement rédigée sur les adeptes Bavarois, qu'avoit fait connoître le premier volume des Ecrits Originaux. Le second pouvoit fournir presque toutes les additions suivantes, sans compter un nombre prodigieux d'autres adeptes, dont le vrai nom n'a pas été dé-

couvert. Les noms auprès desquels je ne citerai pas ces écrits, me sont connus par les journaux publics, ou bien par des Mémoires et des lettres particulières.

ADDITION A LA LISTE PRÉCÉDENTE.

Noms de guerre.	Vrais noms des adeptes.
Aaron	Cet adepte est simplement mentionné sous les lettres initiales P.-F.-V.-B. (*Prinze Ferdinand von Braunschweig*, Prince *Ferdinand de Brunswig*) soit lorsqu'il mande Knigge, soit lorsqu'il promet toute sa protection à l'adepte qui doit illuminiser l'Angleterre. (*Ecrits orig. t. 2, p.* 122 et 184.)
Accacius	- Docteur *Koppe*, Surintendant, d'abord à Gotha, ensuite à Hanovre, (*P.* 123.)
Agathocles	- *Schmerber*, marchand à Francfort sur le Mein. (*P.* 10.)
Agis	- *Kröber*, Gouverneur des enfans du Comte de Stolberg, à Neuwied. (*Id. p.* 181.)
Alberoni	- *Bleubetreu*, ci - devant

Juif, ensuite Conseiller de la chambre, à Neuwied. (*Ibid.*)

Amélius - *Bode*, Conseiller intime, à Weimar. (*Id. p. 213, 221, etc. etc.*)

Archélaus - De *Barres*, ci-devant Major en France. (*Id. p. 183.*)

Aristodème - *Compe*, Baillif à Vienbourg, pays d'Hanovre.

Bayard - Baron de *Busche*, hanovrien, officier au service de la Hollande. (*P. 195.*)

Bélisaire - Peterson à Worms. (*p. 206.*)

Campanella - Comte de Stolberg, oncle maternel du Prince de Neuwied; et avec lui, toute sa Cour, *favoris*, secrétaires, conseil, tous sans exception. (*P. 69, et 189.*)

Crescens - Baron de Dalberg, coadjuteur de Mayence. (*Mémoires, lettres, journaux allemands.*)

Chrysippe - Kolborn, secrétaire du coadjuteur à Mayence. (*t. 2, p. 73 et 300.*)

Cyrille - Schweickard, à Worms.

Gotescalc - Moldenhauer, Professeur Protestant de Théologie, à Kiel, dans le

Holstein. (*t.* 2, *p.* 189.)

Héségias - Baron de Greifenclau, à Mayence. (*Id. p.* 196.)

Leveller (niveleur) Leuchsenring, alsacien, Instituteur des Princes de Hesse - Darmstadt, chassé de Berlin, réfugié à Paris.

Lucien - Nicolaï, libraire et journaliste à Berlin. (*t.* 2, *p.* 28.)

Manéthon - Schmelzer, Conseiller Ecclésiastique à Mayence (*p.* 196.)

Marc-Aurèle - Féder, Professeur a Gottingue. (*Ib. p.* 81. (*) Munter, Professeur en Théologie à Copenhague. (*p.* 123.)

Numénius - Comte de Kollowrath, à Vienne. (*p.* 199.)

(*) *C'étoit en voyant toute l'illusion que son grade d'époute, ce grade si étrangement impie, faisoit au Docteur Feder, et à quelques-uns de ses confrères à l'Université de Gottingue, que Weishaupt écrivoit à Caton :* „ *Vous ne sauriez croire le bruit que fait ce grade, et* „ *l'estime qu'il inspire à notre monde. Le plus admira-* „ *ble en tout ceci, c'est que de grands théologiens pro-* „ *testans et réformés, (Luthériens et Calvinistes) qui* „ *sont de notre Ordre, croient réellement voir dans ce* „ *grade, l'esprit et le vrai sens du Christianisme. Pau-* „ *vres humains, que ne pourroit-on pas vuos faire croi-* „ *re?* (*Ecrits Orig. t.* 2 *let.* 18.)

Pierre Cotton - Vogler, Médecin à Neuwied (*p.* 188.)
Pic de la Mirandole Bruner, Prêtre à Tiefenbach dans l'Evêché de Spire, (*p.* 174.)
Théognis - Frischer, ministre luthérien en Autriche, (*p.* 204.)
Kontgen Ministre Protestant à Petzum, Frise orientale. (*p.* 184.)
Timoléon - Ernest Louis, Duc de Saxe Gotha. (Mémoires.)
Walter Fürst - Auguste de Saxe Gotha. (*ibid.*)

Nous ne mettons point dans cette liste, l'adepte Eschyle, ou bien, Charles Auguste de Saxe Weimar, puisqu'il a renoncé à l'honneur d'être disciple de Weishaupt. Nous pourrions et devrions y ajouter le feu Prince de Neuwied à bien des titres; et il seroit le cinquième des Princes très-connus parmi les adeptes; mais il n'est plus, et nous n'avons pas des preuves assez certaines pour remplacer son nom par celui de divers autres Princes, dont l'Illuminisme n'est pourtant guère douteux en Allemagne.

Tels étoient les principaux adeptes de Weishaupt, lorsque la secte fut découverte. Echappé à la punition que méritoient ses atroces complots, il fit s'emblant d'y avoir renoncé; mais dans le temps même qu'il assuroit le public des meilleures intentions, il n'étoit occupé qu'à rétablir toute sa puissance.

La Secte poursuivant ses complots.

sance. Il n'avoit même fui d'Ingolstadt, qu'en menaçant secrétement tous ceux qui l'en chassoient, de changer un jour *toute leur joie en pleurs.* (*let. a Fischer.*) Au milieu des écrits secrets, découverts chez Caton Zwack, s'étoit même trouvée cette apostille remarquable écrite de sa main: „ il faut „ pour rétablir nos affaires, que parmi les „ Frères échappés à nos revers, quelques-„ uns des plus habiles, prennent la place de „ nos fondateurs, qu'ils se défassent des „ mécontens, et que de concert avec de nou-„ veaux élus, ils travaillent à rendre à notre „ société sa première vigueur." (*écrits orig. t.* 1. *dernière page.*)

Cet avis suffisoit pour avertir les Princes des efforts que la secte alloit faire pour réparer ses pertes. La plupart affectèrent cependant de la regarder comme détruite. Weishaupt n'épargna rien pour les tenir dans cette idée. Retiré à Gotha, on eût dit qu'il y vivoit tranquille, et sans prendre aucune part ultérieure aux progrès de son Illuminisme; mais on pouvoit aussi se rappeler de ce précepte favori: *avec tout l'air d'un homme oisif, apprenez à tout faire.* Afin de mieux cacher son jeu, il parut s'être absolument démis du gouvernement de son Ordre, en faveur d'un certain Bode, dont Knigge avoit fait un adepte, sous le nom d'*Amélius.*

Conseiller intime à Weimar, ce *Bode* sembloit avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les Loges Maçonniques. Il en avoit

étudié tous les mystères, et s'étoit fait une grande réputation parmi les Frères. Knigge l'avoit connu à Wilhelmsbad, et lui avoit soufflé tout son enthousiasme pour le nouvel Illuminisme. Il s'étoit même fait entre eux une espèce de pacte, par lequel *Amélius Bode* s'étoit engagé à fournir à la secte tous ses moyens pour introduire ses mystères dans toutes les Loges Maçonniques. C'étoit réellement à lui que Weishaupt devoit la plus grande partie de ses succès en ce genre. Ile ne pouvoit pas se faire suppléer par un plus digne successeur. Le premier soin de *Bode*, fut de détourner l'attention du public des complots de la secte. Parmi les grands moyens qu'il employa, il en est un sur-tout, qui ne seroit qu'une fable risible et méprisable, sans l'étonnant parti que les Illuminés surent en tirer pendant quelques années. Cette fable étoit celle de la *Franc-Maçonnerie Jésuitique*. Tout son artifice consistoit à faire regarder les Jésuites comme les directeurs secrets de tous les Franc-Maçons, à l'exception de ceux-là seulement qui étoient venus se réunir à l'Illuminisme. Dès l'année 1781, Philon Knigge avoit déjà posé les fondemens de cette fable, en écrivant, ainsi qu'il nous le dit lui-même, par ordre de Weishaupt *contre les Jésuites*. (*écrits orig. t. 2. let. de Phil, à Caton.*) Les motifs qu'il leur prêtoit, étoient d'abord d'avoir voulu faire de la Maçonnerie, un moyen de rétablir la famille des Stuarts sur

le Trône d'Angleterre. (*id. let. circulaire aux Loges.*) Cette cause ne pouvant pas donner un grand intérêt aux Maçons Allemands, les Illuminés en vinrent à dire, que les Jésuites s'étoient cachés dans la Maçonnerie, pour se répandre parmi les protestans, et les ramener tous à la religion catholique. On s'aperçut enfin que par Jésuites, ils entendoient tous ceux qui refusoient d'entrer dans leurs complots, ceux-la sur-tout catholiques ou protestans, Princes même ou Ministres luthériens, qui vouloient empêcher le Déisme ou l'Athéisme de dominer en Allemagne; et toute la fable des Jésuites Maçons fut décréditée. Les argumens dont Bonneville l'appuie, dans un livre dont Bode lui avoit fourni les matériaux, et qu'il intitula *les poignards arrachés*, ou *les Jésuites chassés de la Maçonnerie*, ces argumens dis-je, étoient si absurdes, si ridicules même; il étoit sur-tout si impossible de croire avec lui, que les Franc-Maçons Ecossois et Anglois, ne fussent que les aveugles instrumens des Jésuites, que l'on cessa enfin de s'occuper en Allemagne de cette chimère. Trop malheureusement elle avoit d'abord produit un grand effet parmi les Franc-Maçons protestans. Bien des Frères craignant de n'être conduits dans leurs Loges que par les Jésuites, étoient accourus à celles de Weishaupt, quand *l'Union Germanique* vint donner à Illuminisme un bien plus grand nombre d'adeptes.

Cette *Union Germanique* eut pour auteur

un adepte nommé *Bahrdt*, homme également décrié par l'infamie de ses mœurs, et par l'impudence de son impiété. Initié par l'assesseur *Dittfurt*, il contracta bientôt des liaisons étroites avec *Nicolaï*, libraire de Berlin, et l'un de ces hommes tels que l'auroit été d'Alembert, si les circonstances l'avoient appelé à la même profession. A la tête d'un commerce immense en fait de librairie, ce Nicolaï s'étoit fait lui-même auteur d'une espèce d'Encyclopédie hebdomadaire, intitulée, *Bibliothèque Allemande universelle.* Il s'étoit donné pour coopérateurs, divers sophistes, tels que le fameux Juif *Mendel Sohn*, *Piester* Bibliothécaire du Roi, et *Gédike*, Conseiller du Consistoire de Berlin. Depuis long-temps on s'étoit aperçu que l'objet de ces écrivains et de leur journal, étoit de renverser en Allemagne, jusqu'aux derniers mystères du Christianisme, conservés dans l'Evangile de Luther et de Calvin. Ce fut avec ces hommes-là, et avec *Leuchsenring*, que l'illuminé *Bahrdt* concerta son *Union Germanique.*

Union Germanique.

Dans le plan de cette association, il ne s'agissoit de rien moins que de réduire d'abord toute l'Allemagne, et dans la suite, tous les autres peuples à l'impuissance de recevoir d'autres leçons, de lire d'autres productions que celles qui leur seroient fournies par les Illuminés. A la tête de la fédération se trouvoient vingt-deux adeptes, choisis dans cette espèce d'hommes, qui, soit par leurs fonctions, soit par leurs travaux littéraires

raires, avoient acquis le plus d'aptitude à diriger l'opinion publique vers toutes les erreurs de sa secte. Les autres Frères coalisés, épars dans les Provinces, devoient tous tendre au même objet, sous la direction de ces vingt-deux chefs. Les adeptes à rechercher plus spécialement, étoient les écrivains, les maîtres de poste et les libraires. Les confédérés étoient divisés en simples associés, et en Frères actifs. Le secret de la coalition étoit réservé à ces derniers. Leurs instructions étoient calquées sur la tournure que Bahrdt lui-même et divers apostats des Universités Protestantes, prenoient depuis long-temps pour réduire le Christianisme à leur prétendue Religion naturelle, en faisant de Moïse, des Prophètes, et de J. C. même, des hommes distingués par leur sagesse, mais n'ayant rien de divin, ni dans leur doctrine, ni dans leurs œuvres. „ La „ superstition à déraciner, la liberté à ren„ dre aux hommes, en les éclairant, les „ vues du Fondateur même du Christianis„ me à remplir sans moyens violens, voilà „ notre objet, étoit-il dit, aux Frères. C'est „ pour cela que nous avons formé une so„ ciété secrète, à laquelle nous invitons „ tous ceux qui sont pénétrés des mêmes „ vœux, & qui en ont senti l'importance.“

Pour les remplir ces vœux, pour répandre par-tout ces prétendues lumières, les Frères actifs devoient dans chaque ville, établir des sociétés littéraires, des Clubs de lectures (*Lesegesellschaften*) le rendez-vous

et la ressource de ceux qui n'en ont pas de suffisantes, pour se procurer tous les livres du jour. Les mêmes Frères devoient attirer dans ces Clubs, le plus grand nombre possible d'associés, diriger leurs lectures, épier leurs opinions, insinuer celles des illuminés, laisser parmi les Frères vulgaires, ceux qui ne donneroient aucun espoir, mais initier, après les sermens ordinaires, ceux que l'on verroit entrer dans les vues et le système de l'Ordre.

La Société devoit avoir ses gazettes et ses journaux rédigés par les adeptes; et on ne devoit rien épargner pour faire tomber tous les autres écrits périodiques.

Toutes les bibliothèques de ses sociétés devoient être composées de livres conformes au but. Le choix de ces livres, et le soin de les fournir aux associés, étoient confiés à des secrétaires, sur-tout à des libraires initiés aux mystères de la coalition.

Tous les Frères devoient encore chercher à s'emparer absolument du commerce de la librairie, soit en initiant les libraires eux-mêmes, soit en décréditant, en empêchant la vente de toute production favorable aux Gouvernemens ou à la Religion. La coalition devoit intéresser ses écrivains à multiplier leurs productions, par la partie du gain qu'elle leur assuroit. Il devoit enfin y avoir des fonds établis, pour dédommager tout libraire qui auroit refusé de vendre des livres composés dans un esprit contraire à celui de la secte.

L'adepte qui avoit conçu tout ce projet, fut lui-même mis à la tête des Frères coalisés; & il les dirigeoit depuis long-temps dans sa maison appelée *Bahrdtsruhe*; toute l'Allemagne se remplissoit de ces véritables Loges d'Illuminés transformées en sociétés littéraires; tout le plan de la coalition étoit suivi du plus désastreux succès, lorsque *Bahrdt* lui-même, dans une production sur la *liberté de la presse*, porta si loin l'impudence contre la Religion & le Gouvernement, contre le Roi de Prusse lui-même, que les magistrats eurent ordre d'en rechercher l'auteur, de s'emparer de sa personne & de ses papiers. Cet ordre fut exécuté; tout ce que l'on pouvoit attendre de preuves relatives à la coalition & à son objet, fut constaté. *Bahrdt* fut quelque temps détenu en prison, mais il recouvra sa liberté, & la coalition n'en fut pas continuée avec moins de succès. Le grand effet de tous ses artifices, fut d'abord d'empêcher la plus grande partie du bien que se proposoient les écrivains honnêtes, dont les livres étoient ou décriés par la Secte, ou supprimés par ces libraires, de donner ensuite a l'Illuminisme tous ces auteurs plus affamés qu'instruits, toujours disposés à vendre au plus offrant, la vérité & le mensonge, & enfin d'enhardir dans leur impiété, cette multitude de sophistes & de journalistes dont la Littérature Allemande abonde encore plus que la Littérature Françoise. Poëtes, Historiens, Grammathurges, presque tous prirent le tou qu'ils savoient

devoir leur assurer les éloges des journaux coalisés. Le plus grand mal venoit du soin que prenoient les adeptes d'initier à leurs mystères les Professeurs des Universités Protestantes, les maîtres d'école, les instituteurs des Princes. On le dit à regret, mais il n'est plus possible de se le cacher, la plupart des Universités du Nord de l'Allemagne se trouvèrent alors, et sont trop malheureusement encore, les repaires d'où s'exhale tout le poison de l'Illuminisme dans des écrits et des leçons pareilles à celles des Professeurs *Frédéric Crammer*, *Ehlers*, ou *Koppe*. (*V. sur-tout l'avertissement d'Hoffmann sect. 16, 17, 18.*)

Mais il s'en faut bien que les littérateurs des Provinces Catholiques fussent exempts de l'infection. Vienne sur-tout se remplissoit de ces Frères ardens à répandre partout les principes de la secte. Elle y voyoit entre autres, deux adeptes fameux dans le Chevalier *de Born*, et dans le Sieur *de Sonnenfeld*, l'un de ces écrivains appelés *beaux esprits*, parce qu'on ne peut pas leur donner du *bon sens*. Ces espèces de sociétés littéraires se multiplièrent jusques dans la Hongrie. Un adepte nommé *Zimmermann*, d'abord chef des Frères aux Loges de Manheim, bientôt aussi zélé pour la propagation de leurs complots, que le célèbre *Zimmermann* le fut pour en dévoiler toute la trame, se vantoit d'avoir établi, à lui seul, plus de cent de ces Clubs conspirateurs, dans ses courses en Italie, en Suisse et en Hongrie.

Le

Le même zèle les avoit multipliés en Hollande. Les Frères se vantoient même déjà de quelques succès en Angleterre.

Pour ouvrir en Europe, la carrière des révolutions, pour donner l'impulsion à cette multitude d'initiés désorganisateurs, la secte n'avoit plus besoin que de porter ses mystères chez une nation active et puissante, mais, hélas! Souvent plus susceptible de cette effervescence qui prévient la pensée, que de la réflexion qui prévoit les désastres; chez une nation, que jamais l'illusion ne domina en vain, qui avant d'appeler la sagesse à ses conseils, pouvoit dans ses premiers accès, briser les trônes, renverser les autels, et ne sortir d'un funeste délire, qu'au moment où il ne resteroit plus qu'à pleurer sur des ruines.

Elle existoit dans toute l'étendue de la France, cette nation alors à bien des titres peut-être la première des nations de l'Europe, mais malheureusement trop accessible aux grandes illusions. L'Aréopage scrutateur avoit les yeux sur elle. Il crut voir le moment arrivé d'envoyer ses apôtres sur les bords de la Seine. A ce moment commence la quatrième époque de l'Illuminisme Bavarois; celle qui va donner à la secte tous les Frères dont elle avoit besoin, et nous montrer les grands acteurs de la Révolution, les *Jacobins* sortant de la coalition de tous les mystères, de tous les complots des Sophistes, des Franc-Maçons et des Illuminés.

VI. PARTIE.

QUATRIÈME ÉPOQUE; ARRIVÉE DES ILLUMINÉS EN FRANCE; SECTE DES JACOBINS FORMÉE PAR LA COALITION DES CONJURÉS CONTRE L'AUTEL, LE TRÔNE ET LA SOCIÉTÉ; RÉVOLUTION FRANÇOISE.

DES l'année 1781, Philon-Knigge et Weishaupt avoient eu le projet d'aggréger à leur Illuminisme la Nation Françoise; mais son génie ardent et difficile à contenir, offroit à ces deux chefs de puissans motifs, pour ne pas trop hâter leurs conquêtes au delà de Strasbourg. Weishaupt sur-tout n'étoit pas homme à se contenter d'une révolution partielle; et il étoit à craindre que les François n'éclatassent avant que les autres peuples fussent disposés à les seconder. Cependant il étoit déjà dans Paris même, un certain nombre d'adeptes, dont le plus remarquable étoit ce Comte de Mirabeau que la révolution devoit rendre si fameux. Après avoir connu en Allemagne, les Illuminés *Nicolaï*, *Biester*, *Gedike*, *et sur-tout Leuchsenring*, il s'étoit encore plus étroitement lié avec *Mauvillon*, digne élève de Knigge, et alors professeur au collége Carolin. Instruit par ces Frères, sur-tout par Mauvillon, dans tous les mystères de Weishaupt, il avoit déjà lui-même initié quelques Maçons Pari-

siens, lorsqu'il crut devoir appeller en France des apôtres plus exercés que lui, dans tous les artifices de la secte. Il sut persuader aux Aréopagites qu'il étoit temps de se montrer chez une nation, qui n'attendoit que leurs moyens, pour une révolution à laquelle tant d'autres conjurés la disposoient depuis bien des années. Le vœu de s'emparer de cette révolution, et de la diriger, ne permit plus aux Frères Allemands d'hésiter. Celui-là-même, qui depuis la fuite de Weishaupt, étoit censé le chef des Illuminés, cet *Amélius Bode*, le plus important des Franc-Maçons que Knigge avoit initiés à Wilhelmsbad, fut élu député auprès des Loges Parisiennes. Il eut pour adjoint à son apostolat, cet autre élève de Knigge, que la secte avoit nommé *Bayard*, et dont le vrai nom étoit *Guillaume, Baron de Busche*. Ces députés arrivèrent à Paris en 1787. Les circonstances où se trouvoit la France, ne pouvoient pas être plus favorables à leur mission.

Les emprunts et la mauvaise administration des finances avoient engagé Louis XVI, à convoquer les Notables, pour aviser aux moyens de remplir le vide du trésor de l'Etat. Les conjurés Sophistes et Maçons ne cherchoient qu'à profiter du mécontentement public, pour ajouter aux troubles; à la tête de ces derniers étoit sur-tout Philippe d'Orléans, Grand Maître de toutes les Loges dépendantes *du Grand-Orient*, et dès-lors méditant des projets de vengeance, qui devoient ou le mettre lui-même sur le trône,

États des loges maçonniques Françoises à cette époque.

ou perdre celui qui l'occupoit, et renverser la Monarchie. L'autorité qu'il exerçoit sur les Maçons, n'étoit rien moins qu'indifférente à ses complots. En France seulement, le tableau de sa correspondance nous montre dès-lors deux cent quatre-vingt-deux villes, ayant chacune des Loges Régulières sous ses ordres. Il en avoit quatre-vingt-une dans Paris, seize à Lyon, sept à Bordeaux, dix à Montpellier, autant à Toulouse, six à Marseille, et presque dans chaque ville un nombre proportionné à leur population, sans compter une foule d'autres Loges, qui sans relever du même Grand Maître, n'en étoient pas moins disposées à la révolution de l'égalité et de la liberté.

Les principales des Loges Parisiennes méritoient d'autant plus l'attention du Gouvernement, que les adeptes sembloient s'y être distribués et classés eux-mêmes, suivant l'espèce d'erreur, ou d'intérêt qui les entraînoit dans les complots. L'une étoit celle des *Neuf Sœurs*; l'autre celle de la *Candeur*, une troisième celle des *Amis réunis*, une quatrième celle de la rue *Sourdière*.

La première étoit plus spécialement celle des *Sophistes Maçons*. Elle avoit pour protecteur, ce Duc de la *Rochefoucauld* accueillant tous les projets du philosophisme; et pour *Vénérable*, ce *Pastorel* caressant en public la fortune et l'aristocratie, ménageant même la religion; mais dont le rôle révolutionnaire auroit moins étonné, si l'on eût mieux connu celui qu'il jouoit dans le se-

Loge des sophistes maçons révolutionnaires.

crêt des Frères. Sur son trône de Vénérable, il étoit entouré de ce *Condorcet*, dont le nom se trouve par-tout où l'on trouve des conjurés, du Commandeur *Dolomieu*, *de Brissot*, *de Garat*, *Bailly*, *Camille Desmoulins*, *Cerutti*, *Fourcroix*, *Lalande*, *Chenier*, *Champfort*, en un mot, de tous ces sophistes écrivains qui se sont montrés les plus zélés révolutionnaires.

Loges des Aristocrates maçons révolutionnaires.

La Loge de la *Candeur* étoit celle des Frères titrés, mariant leur ambition avec l'égalité et la liberté maçonniques. On y voyoit ce *Lafayette* disciple de Syeys, rêvant la gloire de Wasington, balbutiant déjà les *droits de l'homme* et proclamant d'avance dans *l'insurrection*, *le plus saint des devoirs*. *Les Lameth*, surnommés les ingrats, n'y cherchoient qu'à punir la Cour de ses bienfaits, comme *Moreton de Chabrillant* et *Custines*, à la punir de ses mépris. Mais là étoient aussi les hommes le plus spécialement dévoués a Philippe d'Orléans, tels que Sillery, le plus vil de ses esclaves, et d'Aiguillon, le plus ideux de ses masques.

Loge mixte d'Aristocrates dupes et d'Illuminés Martinistes.

Des Frères plus profonds, & des Frères plus dupes composoient la Loge des *Amis réunis*. Ces derniers étoient pour la plupart, gens de finances, faisant de leur Loge celle des fêtes les plus splendides, & des concerts les plus mélodieux; mais tandis qu'ils se livroient aux plaisirs de ces fêtes, deux *Frères terribles*, munis de leur épée,

veilloient à la garde d'un escalier dérobé qui conduisoit à une Loge supérieure, appelée le cabinet des archives. Et là présidoit *Savalette de Lange*. Cet adepte chargé de la garde du *trésor royal*, c'est-à-dire, honoré de toute la confiance qu'auroit pu mériter le sujet le plus fidelle, étoit en même temps l'homme de toutes les Loges, & de tous les complots. Pour les réunir tous, il avoit fait un mélange de tous les mystères maçonniques, réservant à ses derniers adeptes, ceux des Illuminés de *Swédenborg*, appelés aussi *Martinistes & Philalètes*. Pour être admis à la Loge supérieure, il falloit être ce que les Frères appeloient *maître de tous les grades* philosophiques, c'est-à-dire, avoir déjà juré avec les Maçons *Chevaliers du soleil*, haine à tout Christianisme, & avec les Maçons *Kadosch*, *haine à tout Autel & à tout Roi*. Sa correspondance avec les Frères de l'intérieur & ceux de l'étranger étoit immense. Je sais des Frères même, dont le nom servoit à voiler ce commerce, combien ils étoient étonnés de son étendue, & les précautions prises par Savalette, pour qu'ils n'entrassent jamais eux-mêmes dans le sanctuaire où la lecture des lettres arrivant d'Allemagne sur-tout, étoit suivie de la délibération des adeptes. Ceux-ci étoient entre autres, *Bonneville*, *Chappe de la Henrière*, auxquels se joignoit *Willermoz*, lorsqu'il laissoit ses Frère de Lyon, pour venir donner

dès leçons à ceux de Paris, & pour délibérer avec eux sur les moyens de propager la secte.

Sous la direction de ces mêmes hommes, & plus spécialement sous celle de *Savalette de Lange*, dès l'année 1778, il s'étoit formé dans Paris, rue de la Sourdière, un Club tout composé de la même espèce d'Illuminés, que le Comité Secret des *Amis réunis*, c'est-à-dire, de ces soi-disant *Théosophes*, n'ayant point d'autre Dieu que ce feu élémentaire des Martinistes & de Swédenborg, dont on ne peut mieux se faire une juste idée que par le fait suivant.

Parmi les grades de ces Illuminés, il en est un qu'ils appellent *Chevalier du Phénix*. Un de ces Chevaliers, se disant Baron du St. Empire, muni de brillans certificats de plusieurs Princes Allemans, exerçoit en France son apostolat, très-peu d'années avant la révolution. Après avoir résidé quelques jours dans une ville du centre, visité les Loges, & observé les frères, il crut en reconnoître trois dignes d'être élevés à de plus hautes connoissances. Le *Vénérable* ou le Maître de Loge, que je vais laisser lui-même raconter son histoire, se trouvoit du nombre de ces élus. " La " partie acceptée, me dit ce Vénérable, " nous nous rendimes tous les trois, chez " notre Illuminé, pleins d'ardeur pour les " grands mystères qu'il nous annonçoit. " Comme il ne pouvoit pas nous faire pas- " ser par les épreuves ordinaires, il nous

" en dispensa autant qu'il étoit en lui de
" le faire. Au milieu de son appartement,
" il avoit disposé un réchaud & un brasier
" ardent. Sur une table étoient divers
" symboles, & entre autres, un Phénix
" entouré d'un serpent qui formoit un
" cercle, en se mordant la queue. Les
" mystères s'ouvrirent par l'explication du
" brasier & des autres symboles. Ce bra-
" sier, nous dit-il entre autres, a été pré-
" paré pour vous apprendre que *le feu est*
" *le principe de toute chose;* que c'est lui
" qui fait tout dans la nature, qui met
" tout en action; que l'homme même lui
" doit sa faculté de vivre, de penser & d'a-
" gir. Ce fut là l'essence de sa première
" leçon. — De là l'Illuminé passe aux autres
" symboles. Quant à ce serpent, ajoute-t-
" il, le cercle qu'il forme est l'image de
" *l'éternité du monde*, qui ainsi que ce cer-
" cle, *n'a ni commencement ni fin*. Le ser-
" pent encore vous est connu comme chan-
" geant sa peau, & la renouvelant chaque
" année; par là vous apprenez à connoître
" les révolutions de l'univers, celles d'une
" nature qui semble s'affoiblir & périr à
" certaines époques, mais qui dans l'im-
" mensité des siècles, ne vieillit que pour
" rajeunir de nouveau, & pour se dispo-
" ser encore à de nouvelles révolutions. —
" Ce Phénix vous expose plus naturelle-
" ment encore la succession & la perpétui-
" té de ces phénomènes. La fable ne le fait

" re-

" renaître de ses cendres, que pour vous " apprendre comment cet univers renaît & " renaîtra sans cesse, des siennes. "

" Pour exposer toute cette doctrine, notre Baron Illuminé n'avoit exigé de nous, " que la promesse ordinaire du secret ; " tout-à-coup il s'arrête, & nous prévient " qu'il ne peut nous en dire davantage, " sans exiger de nous un serment, dont " ils se met à lire la formule, pour voir si " nous étions disposés à le prêter. Ce serment nous faisoit tous frémir intérieurement. J'en ai peu retenu les paroles ; " mais c'étoit la promesse, sous les plus " exécrables expressions, d'obéir aux chefs " de son Illuminisme. Nous tâchions de " contenir notre indignation, pour arriver " à ses derniers secrets ; mais il en vint à " la promesse *d'abjurer jusqu'aux liens les* " *plus sacrs, tous ceux de citoyen, de su-* " *jet, de famille, de père, de mère d'amis,* " *d'enfans, d'époux.* A ces paroles, un " de nous trois ne pouvant plus se contenir, sort précipitamment, rentre ensuite une épée nue à la main, s'élance " sur le Baron Illuminé, avec tout le " transport d'un homme qui ne se possè. " de plus. Nous fumes assez heureux " pour l'arrêter, jusqu'à ce qu'il reprit un " peu son sens froid. Mais alors il ne prit " la parole, que pour traiter notre Illuminé de scélérat, & l'avertir que, s'il " étoit encore vingt-quatre heures dans la " ville, il le feroit juger & pendre. " On

devine aisément que le Baron se hâta de prévenir la menace.

Ajoutez à ces mystères du véritable Athéisme, tous ceux de l'égalité & de la liberté le plus ennemies des lois sociales; ajoutez-y encore tout l'artifice de ces hommes qui alloient étudier sous Mesmer tout l'art des Charlatans, pour décréditer par leurs prestiges, les miracles de Jésus-Christ, vous aurez une idée complète des secrets de cette Loge de la rue Sourdière.

Après *Savalette de Lange*, son plus fameux adepte, étoit le Comte de *St. Germain*, si connu dans Hermenonville, par les mystères de la plus monstrueuse prostitution, & par cette liste de sang, sur laquelle ne fut pas mis en vain le nom du Chevalier de Lescure. — Une députation spéciale y avoit aussi appelé ce *Cagliostro*, dont les secrets n'avoient jusques alors été, que ceux d'un charlatan; c'est là qu'ils devinrent ceux d'un conjuré, & d'un apôtre de la Révolution. Il y fut introduit par le Sieur *Raymond*, jadis directeur de la poste aux lettres à Besançon, & alors dans Paris, véritable enthousiaste de Swédenborg & de ses visions, se glorifiant même dans ses confidences, des 150 Frères voyageurs entretenus par sa Loge, & des productions révolutionnaires, qui en sortoient habituellement comme du Club d'Holbach. *Condorcet* & *Diétrich* appartenoient aussi à cette Loge; Ce dernier devenu en Alsace un des grands bourreaux de la Révolution, étoit depuis

long-temps un des adeptes de Weishaupt; & là comme ses Frères en Allemagne, il ne se mêloit aux Illuminés soi-disant *Théosophes*, que pour réunir à l'Illuminisme Bavarois, toutes les sectes & tous les moyens révolutionnaires.

Quant aux autres Loges Parisiennes affiliées au *Grand-Orient*, elles étoient toutes plus ou moins infectées des arrière-grades maçonniques; mais il en étoit peu, où l'on ne trouvât quelques-uns de ces Frères initiés aux mystères appelés philosophiques.

La Loge du *Contrat social* mérite ici une mention d'autant plus spéciale, que la plupart des écrivains allemands en ont fait l'asile où descendirent ces députés de leur Illuminisme. C'est une erreur à réparer dans l'histoire de la Secte & de ses progrès en France. Cette Loge étoit presque entièrement composée de ces Ducs, de ces Marquis, de ces Chevaliers de l'aristocratie, qu'il faut compter parmi les Frères dupes. C'étoit certainement une espèce de crime contre l'Etat, que le nom même de *Contrat Social* qu'ils avoient adopté; ce nom sembloit réellement indiquer des Frères tout remplis des systèmes politiques de Jean-Jacques. La vérité est cependant que sur leur liste, on ne trouve pas un seul de ces hommes que l'on peut appeler vrais conjurés. Il n'est pas vrai sur-tout que d'Orléans y dominât. On n'y voulut jamais de lui; & il n'y parut point. La Fayette ne s'y montra qu'une seule fois; le *Marquis de*

Loge d'Aristocrates tous dupes

la Salle n'y trouvant point des Frères propres aux grands mystères, s'étoit réfugié à la Loge des *Neuf-Sœurs*. Enfin j'ai entre les mains les preuves démonstratives, que s'il s'est trouvé au Contrat Social une conspiration, c'étoit sous les auspices de la Reine même, contre les Jacobins & d'Orléans. Il est vrai que cette conspiration tardive ne fit que prouver aux Ducs & aux Marquis du *Contrat Social* combien ils étoient dupes, car leurs *planches tracées*, ou leurs lettres adressées aux autres Loges pour les ramener au parti royaliste, furent toutes dénoncées au grand Club, & ne servirent qu'à démontrer combien les Franc-Maçons révolutionnaires l'emportoient sur les autres.

Mirabeau & Diétrich auxquels s'adressèrent naturellement les ambassadeurs des Illuminés Allemands, connoissoient trop bien les dispositions aristocratiques des Frères, & des adeptes femelles, Princesses & Duchesses qui faisoient du Contrat Social une salle d'opéra, & de bals, de concerts, bien plus, qu'une Loge Maçonnique, pour aller y dévoiler les grands mystères. Le chef de l'ambassade *Amelius Bode* & son associé le Baron de *Busche* furent, il est vrai, reçus plusieurs fois au *Contrat Social*; ils le furent même, avec ces honneurs maçonniques rendus dans toutes les Loges, aux Frères visiteurs, & sur-tout aux Frères étrangers. Je connois plusieurs Maçons qui se souviennent très-bien de les y avoir vus

en 1787; mais ce fut au repaire de *Savalette*, au comité secret des *Amis réunis* qu'ils dévoilèrent le grand objet de leur mission. C'est là que le code de Weishaupt fut mis sur le bureau, & que se rédigea le plan de l'alliance à faire entre les Franc-Maçons François & les Illuminés Tudesques. L'Historien se flatteroit en vain de connoître ici les détails des délibérations. Tout ce que nos Mémoires en disent, c'est qu'on en vint à des négociations formelles, dont les députés ne manquoient pas de rendre compte à leur Aréopage; & que les négociations furent plus longues qu'on ne s'y étoit attendu. En effet, les formes adoptées par Weishaupt, son long noviciat, & ses longues minervales, ne s'accommodoient guères au génie des François. Les conseils se terminèrent par la résolution, d'introduire les nouveaux mystères dans les Loges Françoises, sans rien changer à leurs anciennes formes; de les *illuminiser* sans leur faire connoître le nom même de la secte, qui leur apportoit ces mystères; de ne prendre enfin du code de Weishaupt, que les moyens convenables aux circonstances pour hâter la Révolution.

Réception & conventions des ambassadeurs allemands aux Amis réunis.

Si les faits n'étoient pas venus nous donner des connoissances plus positives, nous serions encore réduits à ignorer les grands succès dont l'*Amélius* & le *Bayard* illuminés rapportèrent la nouvelle, aux Erères Allemands. Mais ces faits ont parlé; rapprochons les époques; & il sera aisé d'en

Résultat de l'ambassade expliqué par les faits.

conclure ce que la Révolution Françoise doit à la fameuse ambassade.

Premier fait. Aussitôt après le départ de ces ambassadeurs, aux mystères des *amis réunis*, & des *Philalètes*, succéda une nouvelle tournure donnée aux secrets maçonniques; un nouveau grade s'introduisit dans ces Loges; les Frères de Paris se hâtèrent de l'envoyer dans les Provinces. J'ai sous les yeux le mémoire d'un Frère, qui vers la fin de 1787, en reçut le Code dans sa Loge à plus de 80 lieues de Paris. Tout le fond de ce grade étoit un discours calqué sur celui du Hyérophante *Epopte Illuminé*. C'étoient *tous les principes de l'égalité, de la liberté, de la religion prétendue naturelle* que Weishaupt étale dans ce grade. C'étoient la même tournure, la même explication donnée aux symboles maçonniques & sur-tout le même enthousiasme. Le Franc-Maçon de qui je tiens ce fait, refusa l'affiliation; mais, ajoute-t-il, la plupart des Frères qui composoient la Loge, *furent tellement électrisés qu'ils devinrent les moteurs les plus ardens de la révolution.*

2e. fait. A cette même époque les Maçons fidelles aux préceptes de l'Epopte, & cherchant à se fortifier par le nombre, multiplièrent prodigieusement leurs Loges. Les fauxbourgs de Paris, & dans les provinces, les villages même se remplirent de Maçons, portefaix, artisans, paysans, dont le nom seul d'égalité, de liberté suffisoit pour échauffer la tête sur les nouveaux droits de l'homme.

D'Orléans porta la précaution jusqu'a faire initier à la Loge des *Amis réunis* ces légions de Gardes Françoises destinées au siége de la Bastille.

A cette même époque s'établissent dans Paris ces Comités *Politiques*, ces Comités *Régulateurs*, dont les délibérations portées au Comité du *Grand-Orient*, sont envoyées aux Loges dispersées. — Les instructions arrivent jusqu'aux extrémités du Royaume. Je connois des Frères qni les ont reçues en Amérique même. Par ces instructions, tous les Vénérables sont avertis d'*en accuser la réception*, *de joindre à leur réponse*, *le serment d'exécuter fidellement tous les ordres qui leur arriveront par la même voie*, *sous peine des poignards*, *ou de l'aqua toffana*, *qui attendant les traîtres*. Les Vénérables que ces ordres effraient, sont obligés de céder le fauteuil, ou la direction des Loges à d'autres Frères. 3e. fait.

Les instructions se succèdent & se pressent, jusqu'au moment des Etats-Généraux. Les Franc-Maçons n'épargnent rien pour faire tomber la députation sur leurs adeptes; ils réussissent presque complétement pour la députation du Tiers, & à Paris au moins, pour les Députés de la Noblesse. 4e. fait.

Le jour de l'insurrection générale est fixé au 14 Juillet 1789. En ce jour les cris de liberté, d'égalité se font entendre hors des Loges. *La chaîne des correspondances* du Code Illuminé a si bien réussi, qu'au même instant, tous les brigands & tous les 5e. fait.

Frères sont en insurrection, d'un bout du Royaume à l'autre, & par-tout se livrent au même brigandage.

6e. fait. En ce jour, il n'est plus de Loges Maçonniques; tous les Frères se sont transportés aux sections, aux hôtels de ville, aux comités révolutionnaires: Un nouvel antre se forme sous le nom de *Club Breton*, auprès des Etats-Généraux. Il se compose de *Mirabeau*, *de Syeys*, *de Barnave*, *Chapellier*, *du Marquis de la Coste*, *Glezen*, *Bouche*, *Péthion*, de l'élite des adeptes de la capitale & des provinces. De nouvelles scènes bientôt les transportent à Paris; ils s'établissent dans une église appelée des *Jacobins*. Le nom de cette église passe à leur club; ils y sont suivis de tout ce que Paris contient de Frères dévoués à la révolution. Au même instant, se forment dans toutes les villes & dans tous les villages, & sous le même nom de *Jacobins*, une foule de clubs qui se hâtent des'affilier, de correspondre avec le Club Parisien; qui en suivent ponctuellement la marche & toutes les instructions.

7e. fait. Ces antres désormais appelés Clubs de Jacobins, ne sont autre chose que ces Arrière-Loges Maçonniques, où les adeptes Franc-Maçons s'étoient unis aux adeptes sophistes, & ensuite aux adeptes Swédenborgistes & Martinistes, enfin aux adeptes Illuminés de Weishaupt. Ce sont les mêmes principes *d'égalité*, *de liberté*, d'impiété & de rebellion; c'est le même zèle & la même fureur pour la Révolution; ce sont jusques

ques aux mêmes formes à observer dans leurs séances, dans leurs délibérations pour l'admission ou le renvoi des Frères. C'est sur-tout le même serment que celui des Loges conspiratrices. Pour être admis au grand Club, comme au Grand-Orient, tout aspirant doit être présenté par *deux parrains*, qui répondent de sa conduite & de sa soumission. Tout comme dans les mystères des Maçons Philalètes, Kadosch, Illuminés de toutes les espèces, l'Initié au Grand Club jurera cette soumission aveugle & absolue aux décisions des Frères. Il jurera plus spécialement d'observer & de faire observer tous les décrets rendus *en conséquence des décisions du Club*, par l'Assemblée Nationale. Il jurera même qu'il *s'engage à dénoncer au Club tout homme dont il aura connu l'opposition à ces décrets*; qu'il *n'excepte de la dénonciation, ni ses amis les plus intimes, ni son père ou sa mère, ou aucun des membres de sa famille.* Enfin il jurera, comme tous les adeptes de Weishaupt, d'exécuter de faire exécuter tout ce que les membres intimes de ce Club ordonneront, & même *tous les ordres qui pourroient répugner à son jugement & à sa conscience.* (*Mémoires sur les Jacob.* S'il n'a point fait tous ces sermens, il pourra bien être admis aux galeries de la populace Jacobine; mais il n'entrera jamais aux Comités Régulateurs. Car les Frères n'ont point quitté leurs Loges, pour renoncer à leurs moyens. Il est aux Jacobins, com

au *Grand-Orient*, des Comités de *rapports*, de *finances*, de *correspondance*, & par dessus tout, un *Comité* appelé par excellence, *le Comité secret*. Il est une *listé noiré* & une *listé rougé*, qui décide du sort des Frères simplement exclus, ou des Frères proscrits.

8e. fait. Tout ce qu'ont fait pour la Révolution ces hommes désormais appelés *Jacobins*, n'est plus un mystère. Cette Révolution n'est pas elle-même autre chose que l'histoire de leurs forfaits & de leurs atrocités, de leurs constans efforts pour établir le règne de l'impiété & de la rebellion. Mais quels sont-ils donc tous ces hommes dont la coalition a formé ces antres du Jacobinisme? Prenez la liste de leur grand Club, dans l'instant où il se forme; là vous verrez d'abord tout ce qui reste encore du Club d'Holbach, tous ceux que nous avons compris sous le nom de Sophistes. Ils ont quitté leurs cotteries & leurs Lycées. Ils ont quitté le manteau de leur philosophie; ils sont là tous couverts du bonnet rouge. Tous, Condorcet, Bailly, Champfort, Cerutty, Mirabeau, Brissot, Syeys, Dupont, Lalande, Dupuy, Garat, Mercier; athées, déistes, encyclopédistes, économistes, ils sont tous sur la première liste des Jacobins, sur la première ligne des rebelles, comme ils le furent sur celle des impies. Ils y sont avec la balayure des brigands & des Loges, comme avec les héros des forfaits & des mystères; avec les bandits de Philippe d'Orléans, com-

me avec Chabroud son avocat, & Lafayette son rival. Ils y sont avec tous les apostats de l'aristocratie, comme avec ces apostats du Clergé, élevés dans les Loges Maçonniques. Ils y sont avec le Duc de Chartres, les Marquis de Montesquiou & de la Salle, les Comtes de Pardieu, de la Touche, Barras, Victor de Broglie, Alexandre Beauharnois, St. Fargeau, Sillery, d'Aiguillon, de Menou; comme ils y sont avec Syeys, Périgord d'Autun, Noël, Chabot, Dom Gerles, Grégoire, Fauchet, & toute la liste de leurs intrus, figurant autrefois dans la liste des Loges. Ils y sont avec les Frères des Provinces accourus se reconnoître aux signes Maçonniques, avec Rabaud, Mendouze, Barrère, Goupil de Prefeln. Ils y sont avec tous les adeptes de Swédenborg ou des Martinistes, avec Savalette de Lange, Willermoz, le Millanois, Prunelle de Lierre, Périsse de Lyon, Raymond de Besançon. Enfin ils y sont avec les adeptes de Weishaupt, Bonneville, Diétrich, la Reveillère, Drouet, Babœuf, & avec tous ces autres adeptes de l'Illuminisme Bavarois, accourus alternativement d'Allemagne en France, & de France en Allemagne, pour prendre ou pour exécuter les ordres du grand Club, pour combiner la marche des Frères en deçà & en delà du Rhin, c'est-à-dire, avec les Tudesques illuminés *Rebmann*, *Leuchsenring*, *Dorsch*, *Blau*, *Nimis*, *Hofmann*; mais ils y sont aussi avec tous les bourreaux de la Révolution sortis

des mêmes antres, avec Tallien, Legendre, Sergent, Collot d'Herbois, Fouquier-Thinville, Couton, St. Just, Payan, Henriot, Cossinal, Marat & Robespierre. (*V. dans l'ouvrage intitulé* Causes & effets de la Révolution, *la liste des Comités Jacobins. V. aussi Mont-Joie conspiration d'Orléans.*)

Ce n'est point le hasard qui nous montre dans les Lycées des sophistes, dans les loges maçonniques ou illuminées, & aux Jacobins, cette identité d'objets, de principes, de complots, de moyens, & enfin de personnages. Il nous en a coûté pour arriver aux preuves de cette monstrueuse association. Depuis le jour où Voltaire, en faveur de son égalité & de sa liberté, jura d'écraser le prétendu *infame*; depuis le jour où Montesquieu ne vit que des esclaves soumis à des Monarques législateurs; depuis ce jour où Jean-Jacques ne vit qu'un malfaiteur du genre humain, dans l'homme *qui ayant le premier enclos un terrain, s'avisa de dire: ceci est à moi, & fut le fondateur de la société civile*, jusqu'à ce jour fatal où les adeptes de Voltaire, de Montesquieu, de Jean-Jacques, au nom de cette même égalité & liberté, vont réunir dans ces Clubs Jacobins, tous les sophismes de leurs Académies contre le Christ, tous les complots des Loges contre les Rois, tous les blasphèmes de Weishaupt contre Dieu, contre les Rois, contre la société, il nous a fallu, pour éclairer leur marche, étudier bien des systèmes, dévoiler bien des artifi-

ces, pénétrer dans bien des antres. Mais les voilà enfin dans celui qui devoit réunir tous leurs moyens comme toutes leurs sectes. L'histoire désormais n'a plus besoin de mes recherches, pour démontrer tous leurs forfaits, tous les désastres de la Révolution sortie de ce repaire. Les Mémoires publics, & les journaux, ou les archives des Clubs eux-mêmes, lui disent assez hautement les désastres & les forfaits qui ont suivi la coalition de toutes ces sectes, compriser désormais sous le nom de Jacobins. Ma tâche pourroit être regardée comme finie.

Cependant il est encore un ordre à observer dans l'inondation même de ces fléaux. Il est dans l'association même des scélérats, une sagesse monstrueuse qui dirige la marche des forfaits, qui ne les fait éclore que successivement, & au temps utile. Avec cette sagesse, la profonde noirceur fait servir les moins pervers de ses complices à préparer les voies; elle sait s'en défaire, ou les écarter, quand cessant d'avancer, au lieu de simples instrumens, ils deviennent obstacles. Ainsi aux Jacobins eux-mêmes, & dans le centre de leur coalition; il est une progression de complots & de scélératesse. Chaque Secte y conserve ses secrets ultérieurs; & chaque conjuré, ses passions, ses intérêts, tout comme dans les Arrière-Loges. Il est un vœu commun à tous, celui de renverser tout ce qui existe & d'établir *leur liberté*, *leur égalité* sur un nouvel ordre de choses. Tous détestent le Dieu

de l'Evangile; mais il faut aux uns le Dieu de leur philosophisme, & le philosophisme des autres ne souffre point de Dieu. Il faut à Lafayette un Roi Doge, sous l'empire & les lois du peuple souverain; il faut pour Philippe d'Orléans, qu'il n'y ait plus de Roi, ou qu'il le soit lui-même. Il ne faut, à Brissot, ni le Roi de Philippe d'Orléans, ni le Roi de Lafayette. Il faut à Mirabeau & à Necker un autre ordre de choses quelconque, dont ils soient les grands modérateurs; il ne faut à Diétrich, à Condorcet, à Babœuf, & aux derniers adeptes de Weishaupt, d'autre modérateur que l'homme Roi, n'ayant par-tout que lui pour maîtres. Voyez dans le cours de tous ces complots, comment les grands adeptes savent mettre en avant les simples initiés. Les sophistes & tous les conjurés des Loges ont juré d'écraser les Autels du Christianisme; voyez par quelles gradations ce serment se remplit.

Identité de complots & de gradation, de moyens contre la Religion.

Une première assemblée de conjurés suspend, & abolit les vœux de religion, décrète & exécute, la spoliation générale du Clergé, imagine & rédige en constitution un simulacre de religion catholique, & chasse de leurs temples tous les Prêtres qui refusent le serment du schisme ou de l'erreur. Sous une seconde Assemblée, ces Prêtres sont bannis ou immolés par hécatombes. La troisième poursuit ceux qui ont échappé aux premiers législateurs. Les prévaricateurs eux-mêmes sont condamnés à un

nouveau genre d'apostasie. Il faut pour satisfaire l'impiété des nouveaux Dioclétiens, renoncer au titre, au caractère sacerdotal; tous les temples de Jésus-Christ se ferment; il n'est plus en France aucun autel de libre, si ce n'est celui de la raison érigée en divinité, c'est-à-dire, celui de ces prétendus sages adorant leur raison, ou s'adorant eux-mêmes & leur délire; car leur raison sans doute n'est pas autre chose qu'eux-mêmes se flattant d'avoir la raison en partage. A ce culte d'Hébert succède celui de Robespierre; à celui de Robespierre succède celui du Théophilantrope la Reveillère Lépaux. Sous les uns & les autres, ce n'est jamais que ces religions inventées par les adeptes, pour éteindre celle du Christianisme, pour accoutumer le peuple à se passer de toutes. Ainsi que les autels de Jésus-Christ, il faut que tous les Prêtres disparoissent; les uns sont massacrés, les autres entassés dans les prisons, attendent à chaque heure le même sort; d'autres n'échappent au glaive des brigands, que pour périr sous la guillotine, ou bien dans ces vaisseaux, que l'art atroce des soupapes engloutit avec toutes les victimes dont on a soin de les charger. Une mort plus cruelle & plus lente, sous le prétexte des péportations, attend ceux que la révolution a parqués, a pressés & serrés par trois & quatre cents dans la calle, ou bien sur le tillac des navires errans pendant dix mois entiers, sur les côtes de France, jus-

qu'à ce que l'intempérie des saisons, la famine, l'inanition mettent fin aux outrages bien cruels encore dont les accablent, non pas les hommes, mais les monstres que les tyrans leur ont donnés pour sentinelles. Quand vous verrez ainsi périr jusqu'à cinq cents soixante Prêtres sur le vaisseau le *Wasington* & sur celui des *Deux Associés ;* (*) quand vous aurez à raconter combien d'autres ont péri sous le glaive des juges assassins, ou des soldats bourreaux ; quand vous aurez à dire que dans cette persécution, les plus heureux des Prêtres sont ceux qui errent en Europe, loin de leur patrie, & sans autre asile, sans autre moyen de subsister, que la pitié, la charité des peuples, encore inaccessibles à la rage des impies ; quand vous aurez à dire tout ce que les Jacobins ont fait & font encore, pour anéantir & les Temples & les Prêtres de Jésus-Christ, souvenez-vous toujours de ces mystères, de ces sermens de haine prononcés dans l'abyme des Loges ; & vous nous direz si avec les mêmes hommes, vous n'êtes pas encore forcé de reconnoître aux Jacobins, le même objet, la même rage d'impiété, qu'au Club des sophistes, aux Loges des Kadosch, aux antres de Weishaupt.

Même

(*) *V. le récit abrégé des souffrances de 800 Ecclésiastiques sur ces deux vaisseaux, par un de ceux qui en ont supporté toutes les rigueurs.*

Même gradation & même identité de complots, de forfaits contre la Monarchie. Le Prince que la secte trouve sur le Trône, est ce Roi si jaloux de voir son peuple heureux; c'est ce même Louis XVI, qui au milieu de ses dangers prononça tant de fois ces paroles: *s'il faut pour me sauver, qu'il soit versé une seule goutte du sang de mes sujets, je défends qu'on la verse*; c'est par lui qu'elle veut qu'on annonce à tous les autres Rois, le destin qu'elle leur prépare. Elle a eu contre Dieu ses intrus, ses déistes, ses athées; elle a contre la Monarchie ses Neckeristes, ses Fayetistes, ses Constitutionnels, ses Girondins, ses Conventionnels; & c'est ici sur-tout qu'elle sait varier, ménager & graduer les rôles, pour arriver à la dernière catastrophe: c'est ici que l'histoire les montre fidellement remplis. Contre la Monarchie.

Les élus des élus ont prononcé que le tyran mourra; ce tyran, c'est Louis XVI. Necker le prend, le livre à la discretion des conjurés du Tiers législateur; Lafayette, Bailly, leurs constituans le reçoivent en cet état, ne lui laissent plus qu'un sceptre morcelé, & sa robe de pourpre. Ils le quittent après avoir appris au peuple à le traîner de Versailles à la Grève, de Varennes aux Thuileries. Là ils l'abandonnent, entouré des bandits, & de toutes les piques de la rebellion. Brissot & ses Girondins, poursuivant la route ouverte par Necker, aplanie par Lafayette, n'avoient plus qu'à

souffler sur le Trône; sous le nom de *commission extraordinaire*, leur Comité Secret a long-temps médité les décrets qui vont enfin donner le coup mortel à la Monarchie. (*) Tous ces décrets sont prêts; les brigands appelés des Provinces pour l'exécution, sont déjà dans Paris; le 10 Août arriva; Brissot, ses Girondins s'emparent de ce Trône, & ils le hachent; Louis XVI passe des Thnileries aux tours du Temple; c'est là que Robespierre, Péthion & Marat vont le prendre; & du Temple, Louis XVI est mené à l'échafaud.

Dans toute cette suite de séditions, de rebellions, de trahisons, jusqu'à la consommation du régicide, il est bien des acteurs différens; en est-il un moins coupable que l'autre? Tout cela appartient aux mêmes complots de l'égalité, de la liberté; tout cela a brillé successivement dans les antres de la secte; tous ces auteurs se montrent en leur tems sur le théâtre, & dans les diverses scènes de cette tragédie; tous ont joué le rôle que la secte a su leur distribuer, pour arriver à la sanglante tragédie

(*) *V. dans les adresses de Brissot à ses commettans, de Louvet à Robespierre, comment les conjurés ses glorifioient eux-mêmes de tout ce qu'ils saisoient depuis long-temps, pour amener la catastrophe du 10 Août, & combien dans leur commission extraordinaire, ils avoient mis de soin à préparer d'avance tous les décrets prononcés en ce jour, contre Louis XVI.*

du plus monstrueux régicide; ils sont tous Jacobins.

Contre toute propriété & toute société.

A travers cette succession de massacres, & de brigandages, la Secte semble quelquefois avoir perdu le fil de ses complots; elle n'a pas cessé un seul instant de les poursuivre. En ce moment plus que jamais, elle les presse par ses *Pentarques*, ou ses cinq directeurs, contre les Rois, les Prêtres & les Nobles; & contre ses Pentarques eux-mêmes elle a encore le dernier de ses mystères. Vainement ils s'efforcent de maintenir un reste de société, pour affermir leur trône sur les débris de celui des Bourbons; elle a dit; ces débris des trônes & de la société périront avec les débris de la propriété. — Sous ces premiers législateurs, elle a d'abord anéanti celle de l'Eglise; bientôt a disparu celle des Nobles émigrés. Ceux de l'intérieur ont vu leurs richesses se fondre sous la guillotine, ou sous les confiscations. Bientôt les adeptes *Bruissard*, *Robespierre*, & les deux *Julien* ont écrit qu'il étoit venu, *le temps de tuer l'aristocratie mercantile, comme celle des Nobles.* Ils ont dit dans leurs confidences, ainsi que Weishaupt dans ses mystères, qu'il falloit *écraser le négociantisme; que là où il y avoit de gros négocians, il y avoit beaucoup de fripons; & que la liberté ne pouvoit y établir son empire.* (*Voyez le recueil des pièces trouvées chez Robespierre, imprimées par ordre de la Convention, N.° 43, 75, 89, 107, &c.*) La guillotine & les ré-

quisitions sont venues dépouiller les bourgeois, les marchands, comme les Nobles & l'Eglise.

Ce ne sont pas là les derniers coups que la secte médite contre la propriété, pour écraser enfin toute société. Nous avons vu ses adresses au peuple tracées par *Babœuf*, *Drouet*, *Lagnelot*, & les autres adeptes des derniers mystères; & là nous avons lu " *législateurs, gouvernans, riches, propriétaires*, écoutez à votre tour! — *Nous sommes tous égaux.* — *Eh bien, nous prétendons désormais vivre & mourir comme nous sommes nés. Nous voulons l'égalité réelle, ou la mort.* Voilà ce qu'il nous faut; & nous l'aurons cette égalité réelle; n'importe à quel prix. Malheur à ceux que nous rencontrerons entre elle & nous! Malheur à qui feroit résistance à un vœu si prononcé! *La Révolution Françoise n'est que l'avant-courrière d'une révolution bien plus grande, bien plus solennelle, & qui sera la dernière.* — *Nous consentons à faire table rase, pour nous en tenir à l'égalité. Perissent s'il le faut tous les arts, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle!* "

" Législateurs, gouvernans, propriétaires riches & sans entrailles, envain prétendez-vous neutraliser notre sainte entreprise en disant; ils ne font que reproduire *cette Loi Agraire* demandée déjà plusieurs fois avant **eux**. — Calomniateurs taisez-vous. *Nous tendons à quel-*

" *que chose de plus sublime, de plus équi-*
" *table; le bien commun, ou la communauté*
" *des biens! Plus de propriété individuelle*
" *de terres: La terre n'est à personne. Nous*
" *réclamons, nous voulons la jouissance*
" *communale des biens de la terre; les*
" *fruits sont à tout le monde . . . Dispa-*
" *roissez enfin révoltantes distinctions de ri-*
" *ches & de pauvres, de grands & de pe-*
" *tits, de maîtres & de valets, de gouver-*
" *nans & de gouvernés! Qu'il ne soit plus*
" *d'autre différence parmi les hommes, que*
" *celle de l'âge & du sexe,* " *(Extrait des pièces trouvées chez Babœuf, imprimées par ordre de l'Assemblée.)*

Ainsi dans ses forfaits & dans ses succès contre la religion, contre les rois; ainsi jusque dans ses derniers essais contre les démocraties même, & contre les derniers vestiges de la société, de la propriété, tout, absolument tout, dans la Révolution Françoise, nous montre la secte poursuivant sans cesse ses projets; ses disciples, ses adeptes, ses brigands de tous les grades, mis sans cesse en action, pour arriver au dernier terme de ses conspirations. Il ne lui a pas été donné encore, & nous espérons bien qu'il ne lui sera jamais donné d'en combler la mesure. Mais que l'esprit humain calcule, s'il le peut, tous les forfaits, tous les désastres que lui doit déjà la France; il nous restera toujours à prévoir ceux qu'elle médite encore; à ne pas oublier cet avis, *que la Révolution Françoise,*

n'est pas l'avant-courrière d'une révolution bien plus grande & bien plus solennelle. Il restera sur-tout à réfléchir sur ce grand phénomène, sur la rapidité de ces succès, qui ont déjà fait de la Révolution Françoise, celle d'une si grande partie de l'Europe; qui menacent d'en faire la révolution de l'univers. Eh bien, cette même coalition de toutes les sectes réunies au grand club de Paris sous le nom de *Jacobins*, est encore le fait d'où dépendoient tous ces succès, & les conquêtes même des légions & des héros révolutionnaires.

Par les Apôtres de Weishaupt, les mystères désorganisateurs sont répandus dans les Arrière-Loges Maçonniques, dans toutes les sociétés secrètes; par la correspondance secrète des Frères, la trame s'ourdit & se développe dans toutes ces Arrière-Loges. Dès le commencement de la Révolution Françoise, un Manifeste signé Philippe d'Orléans, est parti de ce *Grand-Orient* de Paris devenu en quelque sorte le second Aréopage de la secte. Ce Manifeste est adressé à *toutes les Loges Maçonniques*, à tous leurs *Directoires* chargés d'en faire l'usage convenable auprès des Frères dispersés en Europe. Par ce Manifeste, & en vigueur de la Fraternité, " toutes les Loges sont " sommées de se confédérer, d'unir leurs " efforts pour le maintien de la Révolution, " de lui faire par-tout des partisans, des " amis, des protecteurs, d'en propager la " flamme, d'en susciter l'esprit, d'en exciter

Progrès de la révolution expliqués par l'étendue de la secte & l'universalité des complots.

" le zèle & l'ardeur dans tous les pays, & par " tous les moyens qui sont en leur pouvoir." (*Avis important d'Hoffmann, t. 1, sect. 19.*)

Les Frères Allemands, les plus disposés de tous au Manifeste par les mystères de Weishaupt, sont aussi les plus zélés de tous pour le seconder. A peine les armées de Custine se montrent sur le Rhin, les adeptes de Strasbourg en correspondance, d'un côté avec ceux de Paris, & de l'autre avec ceux de Spire, de Worms, de Mayence, ont déjà combiné les moyens de lui livrer cette dernière ville, un des grands boulevards de l'Allemagne. Déjà ce *Stamm*, fameux Illuminé de Strasbourg, est auprès du général, & s'est emparé de sa confiance; bientôt arrive de Mayence, une députation du Club Illuminé dirigé par l'adepte *Böhmer*. Les députés invitent Custine à *pénétrer dans le pays; & l'assurent qu'il comblera les vœux du plus grand nombre des habitans. Ils ajoutent que s'il est inquiet sur les moyens de surmonter les difficultés apparentes, ils peuvent l'assurer qu'eux & leurs amis ont assez de pouvoir pour promettre de les lever; qu'ils sont les organes d'une société nombreuse, au nom de laquelle ils lui promettent un dévouement entier, & la plénitude de leur zèle pour contribuer à ses succès.* Custine est effrayé de l'entreprise; il se résout enfin. A l'aspect de Mayence tout son effroi renaît; il n'a pas seulement les premiers moyens d'un siége régulier; ce-

pendant les Frères lui dictent ses sommations. La première réponse du Commandant *Gimmich* renouvelle son effroi ; il pense à la retraite. Une lettre des frères de Mayence au député *Böhmer*, vient lui apprendre qu'ils ont *travaillé la bourgeoisie*; qu'il suffit d'ajouter à la première sommation de *nouvelles menaces ;* que *l'ami possédant la confiance du Général, est décidé à tout employer pour lui persuader l'impossibilité de défendre la place.* Cet ami, *Eickenmayer*, chargé lui-même de la défense des remparts, & de diriger l'artillerie, s'est en effet uni au *Baron de Stein* envoyé de Prusse ; il réussit à démontrer la prétendue impossibilité de résister à un ennemi, qui n'a pas même le moyen d'attaquer, qui est bien résolu à s'enfuir pour peu qu'on lui résiste. Il court lui-même demander à capituler ; Custine est maître dans trois jours, & sans coup férir, de ces remparts dont l'aspect seul le remplissoit d'effroi. (*V. Mémoires de Custine, t. 1 p. 46 & suite.*) En récompense de leurs services, il laisse les Frères dominer dans sa conquête, & celui de tous qui l'a le mieux servi, le traître *Eikenmayer* passe sous les drapeaux des Jacobins, en qualité de Général. Ainsi se prennent les villes où la secte domine.

L'historien peut suivre Custine à Francfort ; il verra l'Illuminé *Pitsch*, & tous les Frères *d'Isenbourg* le servir avec le même zèle. Quand il faudra montrer les grands

auteurs

auteurs de la République *Cisrhénane*, il retrouvera encore l'adepte *Böhmer* uni à l'adepte *Kempis*, Conseiller intime de l'Electeur de Cologne, au Professeur *Gerhard*, à l'Avocat *Watterfal*, & à toute la liste du Club illuminé.

Les Frères conjurés n'ont pas moins fait pour *Dumourier* que pour *Custine*. Dans ce temps où l'armée des alliés rebroussa de Verdun en Allemagne, Wandernoot sous le nom de *Gobels-Croix*, s'occupoit à Londres avec *Chauvelin*, *Périgord d'Autun*, *Noël & Bomet*, des moyens de révolutionner l'Angleterre; mais il avoit laissé des Frères dans la Flandre & le Brabant, il connoissoit leurs dispositions. De concert avec *Noël & Chauvelin*, il consentit à se distraire des complots sur l'Angleterre, pour rédiger la marche à suivre dans la conquête du Brabant. Les Frères de Paris firent passer ses instructions à Dumourier. " Celui-ci, dit-" soit Wandernoot même à ses confidens, ne " changea pas un mot au Manifeste que " j'avois écrit à *Portman-Square*. Le peuple " gagné par nos agens, & par ce Manife-" ste, se jeta dans nos bras, & la Flandre " fut prise. "

Les progrès & les complots de la secte expliqueront encore plus facilement la conquête de la Hollande par *Pichegru*. *Amsterdam* seul avoit quarante Clubs; les Jacobins dominoient également dans leurs Loges à *Leyde*, à *Harlem*, à *Nearden*. La Convention avoit auprès d'eux *Malabar*;

leurs commissaires, les nommés *l'Archevêque* & *Aiglam*. Pour subvenir aux frais de la révolte, ils avoient sur-tout dans les maisons de commerce, les comptoirs de *Texier*, de *Couderc*, de *Rochereau*, les trésors & le zèle révolutionnaire du Juif *Sportas*. *Pichegru* pouvoit compter sur quarante mille Hollandois prêts à se déclarer pour lui. *L'Archevêque* & *Fresine* lui faisoient passer le résultat de toutes les délibérations, & tous les avis nécessaires pour diriger sa marche. La conspiration fut découverte, trente des principaux conjurés, & même le Général Eustache, qu'on leur envoyoit de Paris pour les commander, furent arrêtés. Mais leur partie étoit déjà si bien liée, que le Général Anglois eut beau demander qu'on lui livrât les adeptes prisonniers, pour s'assurer de leurs personnes, pour toute punition, ils furent envoyés aux avant-postes. Nimégue, Utrecht, Bergop-zoom, Amsterdam furent pris comme Mayence. Si leur vainqueur n'avoit pas d'autre titre à ses lauriers, il pourroit dire comme Custines & Dumourier: je suis venu, j'ai vu & j'ai vaincu, parce qu'au lieu de soldats à combattre, j'ai trouvé des adeptes à embrasser.

L'historien qui voudra suivre la Révolution dans toutes les parties de l'Europe, trouvera par-tout les Frères conjurés, préparant de même les voies par leurs conspirations. Il verra en Espagne, celle de *Reddeleon*, vendant aux Jacobins Figueras,

payée d'abord par la promesse d'un million, & ensuite par la guillotine. En Portugal, il aura à tracer celle de l'adepte *Serge* s'égorgeant pour garder son secret, mais le laissant dans sa correspondance; à Naples, celle dont les principaux membres ont été arrêtés, & dont Mr. *Rey* avoit développé toute la trame; à Rome, celle dont *Cerutti* avoit tout le secret, quant au commencement de la Révolution, il disoit déjà au secrétaire du Nonce à Paris: *gardez bien votre Pape, car je vous l'annonce, & vous pouvez en être sûr, vous n'en aurez plus d'autre*; à Vienne, celle qui fut ourdie par *Méhalovich* & par *Hebenstreit*, qui l'un & l'autre, la payèrent de leur tête; à Berlin, celle de tous les Frères qui avoient mis le feu à deux maisons pour s'emparer des postes, tandis que la garnison accourroit éteindre l'incendie; mais dont le Général *Möllendorf* sut prévenir les suites, en ordonnant aux troupes de rester à leur place, & en se saisissant des incendiaires. La Révolution offrira encore à dévoiler les complots, dont l'adepte *Mauvillon* avoit tracé le plan, & tous ceux qui devoient éclater le même jour, dans toute l'Allemagne, le 1 Novembre 1793. Que l'historien arrive à St. Pétersbourg, là il aura aussi à décrire la conspiration de *Genet*, de *Bossi*, & de tout le Club qui s'étoit établi à l'Hôtel même du Chevalier de *Withwooth*, Ambassadeur d'Angleterre. Les soixante millions envoyés de France aux missionnaires en Pologne, lui

en diront assez sur les complots que la secte n'a cessé d'y nourrir. A Constantinople, il verra la mission des apôtres envoyés en Asie & en Afrique, confiée au Chevalier de *Mouradgea*, *d'Hohson*, jadis Internonce & Ambassadeur de Suède, combinant ses conseils avec ses élèves *Ruffin* & *Lesseps*, sous les lointains auspices du Ministre *Périgord*. Pour expliquer la conquête de Malte, il se ressouviendra du projet des Arrière-Loges sur cette île; mais il ajoutera, que si les Chevaliers se trouvoient autrefois exclus des Loges par la nature même des mystères, une nouvelle politique avoit appris à mettre parmi ces Chevaliers eux-mêmes, des adeptes tels que des *Dolomieu*, des *Bosredon*, des *Hompesch*, à les mettre même à la tête de l'Ordre, afin que Buonaparte pût dire aussi en arrivant à Malte: j'ai vu, & j'ai vaincu.

Dans le sein de l'Amérique même, que l'historien n'oublie point les progrès dont les Frères se félicitoient dans ces contrées; il sera moins surpris de les voir réunir leurs contributions, pour aider les rebelles d'Irlande, ou d'entendre parler de l'adepte *Adet*, Ministre des Pentarques auprès des *Etats-Unis*, & de son émissaire *David Léan*, convaincu d'avoir parcouru le Canada, déguisé en marchand, & disposant déjà d'autres adeptes à l'usage des piques, à la réception des flottes, des légions de Jagleterre. Les soixante millions envoyés de France aux missionnaires en Pologne, lui

cobins, qui devoient partir de Brest pour la conquête de cette Colonie.

Je voudrois pouvoir annoncer à l'Historien, que la Secte conspiratrice a au moins respecté celle des nations, qui le plus sagement contente de ses lois, devoit aussi se montrer la plus constante à repousser les complots désorganisateurs. Mais l'adepte illuminé *Kuntgen* n'est pas le seul qui ait traversé l'Océan pour illuminiser l'Angleterre. Le fameux *Caton-Zwack* est venu aussi faire les essais de sa mission à Oxfort; et s'ils n'ont réussi qu'à lui concilier le mépris des Docteurs dont il emportoit les manuscrits ou les découvertes, pour les faire imprimer en Allemagne, comme le fruit de son propre génie, d'autres apôtres se sont félicités d'autres succès. Les Illuminés *Zimmermann* et *Ibiken* ont laissé au moins des traces des mystères dans plus d'une Loge; et de nombreuses sociétés ont prouvé que si les conjurés avoient changé de nom, les complots étoient restés les mêmes. Les annales de ces conjurés sont aussi ouvertes en Angleterre; les recherches de la Justice, la sagesse des Ministres, les rapports des Sénateurs, ont dévoilé les fastes des sociétés se disant tantôt *correspondantes*, tantôt *constitutionnelles*; et là, nous avons vu les Frères d'*Edimbourg* liés pour les mêmes complots, avec ceux de *Dublin*, de *Londres*, de *Scheffield*, de *Manchester*, de *Stockport*, de *Leiceister*, tous d'intelligence dans les vœux, les invitations, les félicitations adres-

sées aux Jacobins législateurs (*). La *société mère* nous a offert tout l'art des *comités secrets du Grand-Orient* sous Philippe d'Orléans, tout celui de *l'Aréopage Bavarois* sous Weishaupt, tout celui du *Club d'Holbach* sous d'Alembert, pour séduire les peuples, et pour les entraîner avec la même impiété, dans la même révolution. La même Secte qui en Suède a fait périr Gustave III sous les coups d'Ankarstroem; qui en Autriche, a versé le poison à Léopold; qui en France, a livré Louis XVI à ses bourreaux; cette même secte a eu dans Londres même, ses adeptes assassins; et si en Allemagne, la tête de Louis XVIII, Roi fugitif, a été atteinte d'un plomb meurtrier, celle de George III, au milieu de son peuple, environné des acclamations, des transports de l'amour le plus juste, a été désignée aux brigands. En détournant la balle régicide, le Ciel n'en a pas moins laissé à la Secte & la preuve & la honte & la scélératesse des mêmes attentats.

Fatiguée de ses crimes obscurs, pour soulever tout-à-la-fois les armées, les flottes, et les peuples, en Angleterre comme en France, la même Secte a fait circuler les blasphèmes & les sophismes de la sédition. En Irlande, elle a promis à un peuple égaré

(*) *Voyez sur ces sociétés, les rapports des comités aux Parlemens d'Angleterre et d'Irlande, ou bien l'extrait de ces rapports, et l'appendice que le zèle du Traducteur Anglois de ces Mémoires, lui a suggéré d'y ajouter sur les complots qui ont plus spécialement menacé sa patrie.*

l'indépendance de ses autels et de ses lois, au prix d'une révolution qui hait et brise tous les autels, qui ne laisse pour lois, que l'esclavage sous le joug des tyrans. Déjà même en Irlande, ce n'étoit plus de simples complots à étouffer; c'étoit toute la force des armées qu'il falloit opposer à la multitude des conjurés, appelant & attendant sans cesse les légions des Frères Carmagnoles. — Qu'il soit béni cet Ange tutélaire, qui fait avorter tant de complots, tant de séditions; qui a su jusqu'ici conserver cet empire proscrits plus que tout autre dans les conseils des conjurés! — Après avoir tracé l'origine, le code, la réunion, les attentats de tant de Sectes conspiratrices, puisse dans tous les temps l'historien, se reposer dans cet asile de tant d'infortunées victimes, & terminant ses désastreux récits, jeter au moins un regard consolateur sur les rives angloises! Puisse-t-il toujours dire: là vinrent se briser tous les efforts; là échouèrent tous les complots, tous les artifices, & toutes les fureurs de la Secte; & là respire un peuple, heureux d'avoir connu le prix de ses lois, et d'avoir su braver les sophismes du Jacobin comme toutes ses flottes!—

En terminant ici les Mémoires consacrés à dévoiler la Secte révolutionnaire, il s'en faut bien que je croie avoir rempli ma tâche de manière à n'avoir pas besoin de l'indulgence de mes lecteurs. Ce que j'assurerai au moins avec confiance, c'est que j'ai été vrai; c'est que je n'ai pas eu d'autre

vœu que celui d'être utile. Je voyois les Nations trop peu instruites sur les grandes causes de la Révolution Françoise; j'ai cru que les moyens de s'en préserver, ou de mettre un terme à ce fléau, seroient moins difficiles à trouver, si la source en étoit mieux connue.

Après avoir montré ces grandes causes dans les élémens mêmes dont s'étoit composée la Secte révolutionnaire, dans la coalition des sophistes de l'impiété, des sophistes de la rebellion, des sophistes de l'anarchie; si j'ai acquis le droit d'être entendu sur les moyens conservateurs, je les puiserai tous dans la nature même des complots de la Secte, dans la guerre qu'elle est venue nous faire. Je croirai pouvoir dire:

Les Jacobins font à l'esprit des peuples une guerre d'illusion, d'erreurs et de ténèbres; je veux que vous leur opposiez une guerre de sagesse, de vérité et de lumière.

Les Jacobins font aux Princes, et aux Gouvernemens des peuples, une guerre de haine pour les lois et la société, une guerre de rage et de destruction; je veux que vous leur opposiez une guerre de zèle pour l'ordre social, une guerre d'humanité et de conservation.

Les Jacobins font aux Autels, à la Religion des peuples, une guerre d'impiété, de corruption; je veux que vous leur opposiez une guerre de mœurs, de vertu, de conversion.

J'entends, ici par guerre d'illusion, d'erreur, de ténèbres, celle que fait la Secte par

par les productions de ses sophistes, par les piéges des émissaires, par les mystères de ses Clubs, de ses Loges, de ses Sociétés secrètes. Ce sont là les moyens qui lui ont valu tant de succès sur l'opinion; et l'opinion lui ouvre plus de villes, que ses foudres n'abbattent de remparts. Commencez donc par écarter des peuples toutes ces productions impies, ou désorganisatrices, qui n'annoncent au peuple qu'une égalité, une liberté, une souveraineté, toujours chimériques, mais toujours flatteuses pour l'orgueil de la multitude, toujours mises en avant par les tribuns qui la maîtrisent. Il n'est plus temps de vous laisser séduire par ces vains mots liberté du génie, liberté de la presse. Les lois prohibitives du poignard ne révoltent que l'assassin. Dans la bouche des Jacobins d'ailleurs, toutes ces réclamations désormais cacheront mal le piége. Voyez-les eux-mêmes écraser l'auteur, le vendeur, l'acheteur, de tout livre contraire à leurs principes. Ils savent tout le pouvoir des systèmes et de l'erreur sur l'esprit du peuple; connoissez donc aussi vous-mêmes celui de la lumière et de la vérité; que vos écrivains zélés à la répandre s'appliquent à combattre ces vains systèmes; qu'ils en montrent sur-tout les suites toujours funestes et désastreuses pour ce même peuple que la Secte, ne flatte que pour le séduire. La secte a consacré et consacre encore des millions à distribuer le poison de l'erreur. Vous que pourroient séduire ses viles récompen-

ses, vous-mêmes qui croiriez en trouver une plus noble et plus digne de vous, dans les honneurs & les hommages qu'elle fait payer à ses Apôtres, suivez, je le veux bien, suivez le Jacobin, au Panthéon. Là sont ses vrais héros. Si votre cœur pouvoit leur envier l'Apothéose, arrêtez un instant, & tout autour des nouveaux Dieux, voyez l'ombre flottante des victimes de la Révolution. Voyez comme éplorées, furieuses, elles vont de l'urne de Voltaire à l'urne de Jean-Jacques. Entendez-vous ces accablans reproches? Jouis de tout l'encens que font brûler pour toi les Jacobins. Ce n'est pas eux, c'est toi qui nous as immolées. Tu dois être leur Dieu; tu fus notre bourreau. Tu es encore celui de nos enfans; tu fus celui de notre Roi. Dieu du blasphème & de l'anarchie! qu'il retombe sur toi, leur sang & le nôtre, & tout celui que versent, que verseront encore les brigands formés à ton école.

Epargnez-vous ces plaintes & vos propres remords, vous à qui le Dieu de la société donna des talens qu'il est en votre pouvoir de tourner à la perte ou à la conservation de vos semblables. Vous, sur-tout qui veillez à l'éducation de la jeunesse, voyez les soins que prend le Jacobin pour la séduire. Vous, Magistrat, ou Père citoyen, écartez loin d'elle tous les livres, tous les maîtres suspects. Malheur à vous, si le détail des précautions vous effraie, lorsque la secte les néglige si peu!

Mais les écoles les plus chères aux Jacobins, les plus désastreuses pour la société, sont celles de ces antres de ténèbres, appelés ou leurs Clubs ou leurs Loges. Plus de prétexte ici pour la tolérance. Sans doute il est encore des Franc-Maçons dont les mystères se bornent à des jeux innocens; mais la Secte elle-même n'a point caché le parti qu'elle savoit tirer des Loges le moins suspectes. C'est avec leurs moyens & leurs adeptes qu'elle a broyé tous ses poisons. C'est de leurs antres que la révolution s'est exhalée. Si ce motif ne vous suffit pas pour renoncer à toute société secrète, il vous est donc bien cher ce titre de Franc-Maçon! Il vous l'est plus sans doute, que celui de citoyen? car enfin fussiez-vous encore plus inaccessible à la séduction, votre présence dans les Loges n'en seroit que plus funeste à la patrie, puisqu'elle y serviroit encore mieux de voile & de prétexte aux Jacobins. Sortez de leurs ténèbres; elles ne convinrent jamais qu'à l'homme qui a peur d'être vu, parce qu'il fait le mal.

Mais la secte aujourd'hui ne se contente plus de ses conspirations ténébreuses; ses légions sont sorties de ses antres; elle a ouvert la guerre des piques & des haches, & des foudres révolutionnaires; & ce n'est pas un trône, ce sont tous les trônes, c'est l'empire des lois, qu'elle envoie ses guerriers anéantir. Princes, peuples du Nord, ou du Midi, de l'Orient ou de l'Occident, les faits ont parlé assez hautement; ils vous

l'ont dit: c'est vous, tout comme nous, que la secte menace; elle n'a commencé par nous, que pour arriver jusqu'à vous. Loin donc d'ici tous les calculs de l'ambition, de l'avarice, des jalousies, des intérêts particuliers. C'est la société générale qui est menacée; & c'est chacun de vous qui doit périr avec elle. Que le zèle de la société soit donc aussi le seul qui vous anime. Toute neutralité ici seroit un crime contre le genre humain, contre vous-mêmes. Ah! qu'il ne soit pas dit que les brigands seront toujours les seuls à connoître le prix de l'union & du concert des forces. Tous sont frères par-tout, par cela seul qu'ils voient par-tout l'ordre social à renverser. Chefs des nations, soyez frères comme eux, par cela seul qu'il est pour vous tous, un intérêt commun à conserver cet ordre social. Quoi! vous seriez en paix avec un ennemi en guerre contre tous? c'est-à-dire, que vous auriez juré de laisser égorger la société entière, renverser tous les trônes, broyer toutes les puissances, sans opposer la moindre résistance! Quoi! vous auriez plus fait dans votre erreur! Dans l'espoir de sauver votre trône & votre peuple, vous auriez fait des traités d'alliance avec les Jacobins! Mais est-il donc sauvé, ce trône sur lequel la secte ne vous laisse que pour régner par vous? Et-il sauvé, ce peuple, quand il faut que ses bras servent jusqu'aux forfaits des Jacobins! Est-il sauvé, l'esclave enchaîné sur le banc des galères, & dont

les bras ne peuvent qu'agiter des rames pour le service du pirate? Ah! s'il vous reste encore quelque doute sur le sort que la secte vous prépare, voyez donc ses adeptes; écoutez-les encore répéter en présence de ces ambassadeurs de Rois neutres ou alliés, le plus solennel de leurs sermens; *haine à la Royauté*! Unissez-vous donc tous; combattez les combats de la société; car c'est elle qu'il faut sauver pour vous sauver vous-mêmes.

Mais il est une guerre que la secte nous fait, plus terrible que celle de ses armées. Les succès de son impiété, la corruption des mœurs, l'apostasie d'un siècle se disant celui de la philosophie, voilà ses véritables armes, & la grande source de nos désastres. Vous que ces vérités effraient, parce qu'elles vous touchent de plus près, remontez à la cause primitive de vos désastres. Des impies se disant Philosophes ont juré d'écraser Jésus-Christ & sa Religion. Vous avez écouté ces impies; vous avez savouré leurs leçons, parce que vous y trouviez la liberté de vos passions. Le même orgueil qui les révoltoit contre Dieu, les révolta bientôt contre vous-mêmes. Leur vaine égalité bientôt ne voulut plus ni rois, ni grands, ni nobles, ni riches. Bientôt encore, à l'ombre d'un nouveau sage, leur liberté ne voulut plus ni lois, ni Magistrats, ni société, ni propriété. Cependant tous ces impies vous annonçoient que leur sagesse suffiroit à gouverner le Monde, & à le rendre heureux;

& vous futes encore éblouis par leurs promesses. Les Prêtres du Seigneur vous avertissoient qu'au lieu de ce bonheur, il étoit des fléaux préparés aux apostats; vous avez méprisé ces menaces. Pour vous désabuser de cette idole, & bien moins pour se venger, que pour vous rappeler à la foi, aux vertus de son Evangile, savez-vous ce qu'a fait notre Dieu? Il a dit à ses Prêtres: " " laissez-là ces leçons que vous opposez au " délire des impies. C'est à moi qu'ils op- " posent leur Raison. C'est mon Fils qu'ils " ont fait serment d'écraser. Ils veulent " être seuls à régner sur ce peuple; ils ont " pris sur eux seuls le soin de le conduire au vrai bonheur; je les laisserai faire; j'abandonne ce peuple à leur sagesse. Sortez du milieu d'eux, & emportez " mon Evangile. Sortez; mon Fils & moi, " nous livrons & ces Grands & ce peuple " à leurs sages. Qu'ils soient conduits par " eux, puisqu'ils ne veulent plus de moi " & de mon Fils. "

François, ainsi a dit le Dieu de vos Pères. Oh! qu'il sait bien confondre *la prudence des prudens, la sagesse des sages*! Parcourez à présent ce vaste Empire qu'il a livré à votre prétendue Philosophie. Ses Prêtres n'y sont plus, ses Autels sont abattus, son Evangile a disparu. Calculez à présent les forfaits, les désastres. Quelle est donc désormais, quelle peut être en ce moment, la cause d'un fléau si terrible & si constant dans les malheurs qu'il fait pleu-

voir sur la Patrie? Ces peuples, sous le joug de la Révolution, n'ont-ils pas ses Philosophes? N'ont-ils pas toute la sagesse de ses Déistes, de ses Athées, de ses Théophilantropes? Et vous-mêmes aujourd'hui, d'où vient donc que vous êtes errans & vagabonds, pauvres & désolés sur toute la surface de l'Europe? N'est-elle pas aujourd'hui triomphante dans le centre de son Empire, cette Philosophie dont vous aviez fait votre idole? Ah! si du moins ses principes pouvoient dans votre exil, vous dédommager des maux qu'elle vous fit, s'il en étoit de vous comme de ces hommes, que je vois partager vos malheurs, sans avoir partagé votre apostasie. Si vous sentiez comme eux, ce Dieu toujours leur Père, alors même qu'il les punit ou les éprouve; ce Dieu qui les suivant dans leur exil, habite dans leur cœur, les fortifie, les console, & sait changer en sources de délices leurs privations même! Si vous pouviez vous dire: cette philosophie qui m'éprouve, sera un jour la récompense de ma soumission! Mais non, elle fit vos malheurs, elle vous en laisse supporter tout le poids; elle n'entend pas plus votre soumission que vos murmures.

Malheureuses victimes! avouez qu'elle a été bien désastreuse, cette crédulité, cette confiance à vos héros Sophistes. Que la Révolution qu'ils ont faite, soit donc la mort de toute cette philosophie d'impiété, si vous voulez qu'il s'apaise, le Dieu qui n'envoya la Révolution que pour venger son Christ.

Ce n'est pas en persistant dans l'outrage, en laissant dans votre cœur la première cause de vos malheurs, que vous en trouverez le terme. Le grand crime du Jacobin, c'est son impiété; mais sa grande ressource, c'est la vôtre. Il a l'enfer pour lui tant qu'il combat contre Jésus-Christ; vous n'aurez pas les Cieux pour vous, tant que vos mœurs ou votre foi vous tiendront comme lui, ennemis de Jésus-Christ. Par votre impiété, vous êtes frères du Jacobin, vous êtes Jacobins de la révolution contre l'autel; ce n'est pas en persistant comme lui, dans cette haine de l'autel, que vous apaiserez le Dieu qui venge cet autel par la révolution des trônes & de toutes nos lois.

Telle est la dernière, telle est la plus importante des leçons, que nous donnent ces fléaux progressifs, comme les complots même des *Sophistes de l'Impiété*, *des Sophistes de la Rebellion*, *des Sophistes de l'Anarchie*. Puissé-je, en terminant ces Mémoires, l'avoir profondément inculquée dans l'esprit de mes lecteurs! Puisse-t-elle sur-tout disposer les voies au retour de la Religion, des lois, & du bonheur dans ma Patrie! Puissent les recherches que j'ai consacrées à dévoiler les causes de la Révolution, ne pas être inutiles aux Nations, qui peuvent encore se préserver, ou bien se délivrer de ses désastres! Et le Dieu qui soutint mes travaux, ne les aura pas laissés sans récompense.

F I N.

TABLEAU GÉOGRAPHIQUE ET POLITIQUE DES LOGES ALLEMANDES ILLUMINÉES.

GÉNÉRAL DE TOUT L'ILLUMINISME,

SPARTACUS-WEISHAUPT.

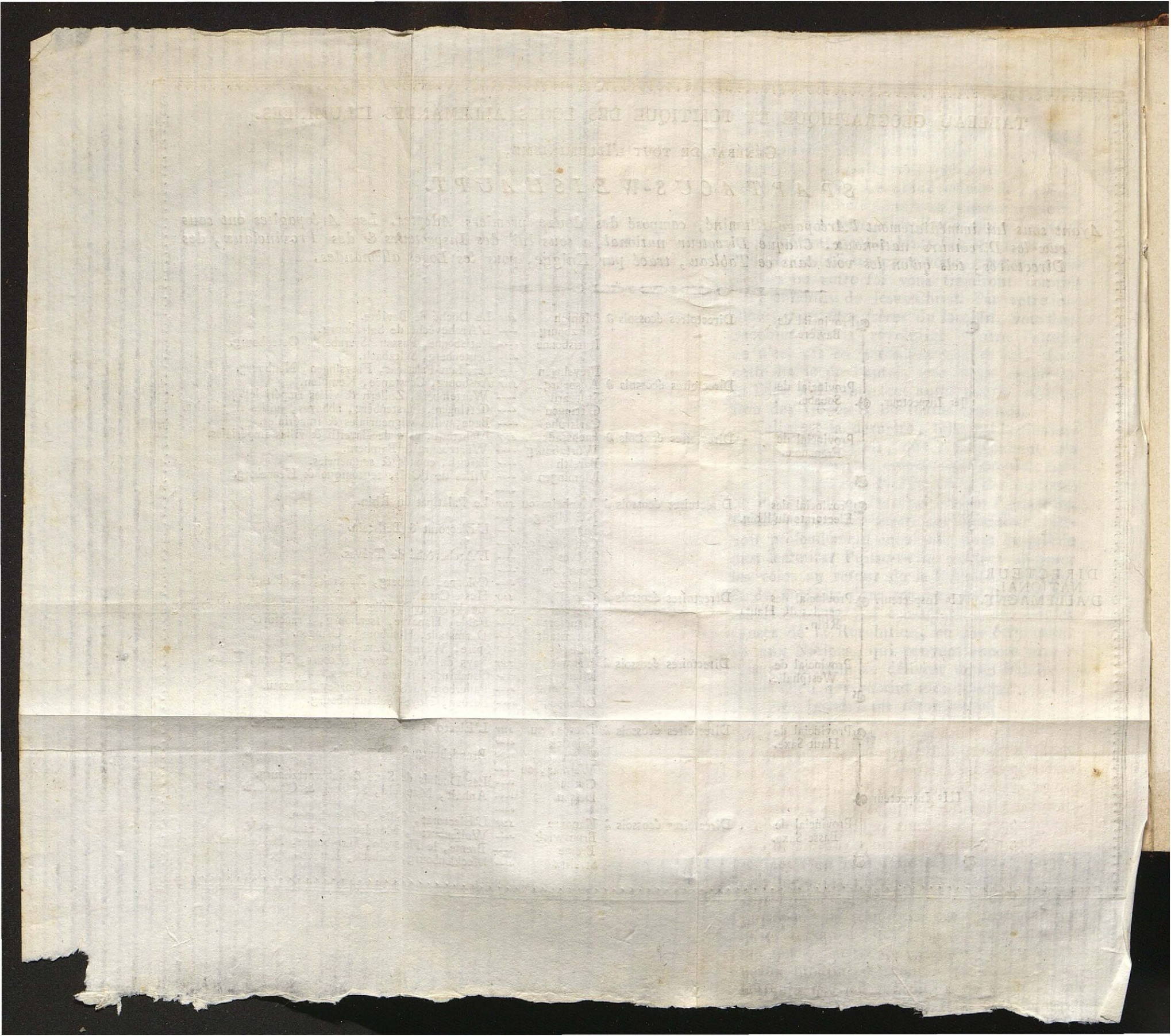
Ayant sous lui immédiatement l'Aréopage Illuminé, composé des douze premiers Adeptes. Les Aréopagites ont sous eux les Directeurs nationaux. Chaque Directeur national a sous lui des Inspecteurs & des Provinciaux, des Directoires, tels qu'on les voit dans ce Tableau, tracé par Knigge, pour les Loges allemandes.

DIRECTEUR NATIONAL D'ALLEMAGNE.		Provincial de Bavière.	Directoires écossois *à*	Munich	*sur*	Le Duché de Bavière.
				Saltzbourg	----	L'Archevêché de Saltzbourg.
				Ratisbonne	----	Ratisbonne, Passau, Sternberg, Ottenbourg.
					----	Leutenberg, Sultzbach.
				Freysingen	----	Le Haut-Palatinat, Freysingen, Neubourg.
	Ier Inspecteur.	Provincial de Souabe.	Directoires écossois *à*	Ausbourg	*sur*	Ausbourg, Constance, Kempten.
				Stutgard	----	Würtemberg, Zollern & villes impériales.
				Œttingen	----	Œttingen, Fürstenberg, abbayes, villes impériales.
				Carlsruhe	----	Bade, villes seigneuriales & impériales.
		Provincial de Franconie.	Directoires écossois *à*	Eichstadt	*sur*	Eichstadt, pays de Bareith & villes impériales.
				Würtzbourg	----	Würtzbourg & Bamberg.
				Bareith	----	Bareith, comtés & seigneuries.
				Memingen	----	Villes de l'Ordre teutonique & Henneberg.

		Provincial des Electorats du Rhin.	Directoires écossois *à*	Manheim ou	*sur*	Le Palatinat du Rhin.
				Heidelberg	----	
				Mayence	----	L'Electorat & Beilstein.
				Coblentz, ou	----	
				Trèves	----	L'Archevêché de Trèves.
				Bonn, ou	----	
				Cologne	----	Cologne, Arenberg, Reineck, Isenbourg.
	IIe Inspecteur.	Provincial des cercles du Haut-Rhin.	Directoires écossois *à*	Cassel	*sur*	Hesse-Cassel.
				Wetzlar	----	La Weteravie, villes impériales & seigneuriales.
				Francfort	----	Fulde, Hanovre, Isenbourg, Francfort.
				Darmstadt	----	Darmstadt, Hombourg, Usingen.
				Spire	----	Spire, Worms, Deux-Ponts.
		Provincial de Westphalie.	Directoires écossois *à*	Neuwied	*sur*	Pays de Wied, Seyn, Mœurs, Thorn, Essen.
				Munster	----	Osnabruck, Juliers, Clèves.
				Paderborn	----	Paderborn, Minden, Corvey, Nassau.
				Oldenbourg	----	Ferden, Hoye, Schauembourg.

		Provincial de Haut-Saxe.	Directoires écossois *à*	Dresde, ou	*sur*	L'Electorat de Saxe, prévôtés & Zeitz.
				Leipsick	----	
				Berlin	----	Brandebourg & Pomeranie.
				Weimar, ou	----	
				Gotha	----	Les Duchés de Saxe & Schwartzbourg.
	IIIe Inspecteur.			Dessau	----	Anhalt, Mansfeld, Stolberg & Querfurt.

		Provincial de Basse-Saxe.	Directoires écossois *à*	Hanovre	*sur*	L'Electorat, Celle, Grubenhagen.
				Brunswick	----	Wolfenbuttel, Magdebourg, Halberstadt.
				Breme	----	Breme, le Holstein, Hambourg, Hildesheim.
				Strelitz	----	Mecklenbourg, Lubeck, Ratzebourg.



MU
MUS
DONAZ